UNIVERSAL LIBRARY

COLLECTION D'HISTOIRES LITTÉRAIRES

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE GRECQUE

PAR
ÉMILE BURNOUF
DIRECTEUR DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES

TOME SECOND



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE GRECQUE

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE

Jules-Bardoux, Directeur.

COLLECTION D'HISTOIRES LITTÉRAIRES

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE GRECQUE

PAR

ÉMILE BURNOUF

DIRECTEUR HONORAIRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES

DEUXIÈME ÉDITION

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

1885

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE GRECQUE

SECTION SIXIEME

Époque de la guerre du Péloponèse.

La période de la guerre de Sparte et d'Athènes montra dans leur application l'énergie des principes opposés sur lesquels reposaient ces deux États : d'une part la liberté avec les notions d'humanité et de justice, de l'autre l'aristocratie violente et inhumaine. Toutes les grandes idées admises, au temps de Périclès, comme fondements de la politique athénienne, sont mises en pratique durant ces trente années. Je ne crois pas, comme le prétend Thucydide, que la génération nouvelle ait fait un contraste avec celle qui l'avait précédée; mais il y a eu entre elles la différence d'une époque de théorie et de préparation à une époque de réalité pratique et d'exécution. Beaucoup d'hommes supérieurs, qui avaient vécu dans le second tiers du siècle, vécurent encore dans le dernier et forment le lien qui unit ces deux parties d'une même période. Mais il est vrai de dire que la peste, qui, au commencement de la guerre, fit périr un très grand nombre d'Athéniens,

remplaça la plupart des hommes âgés par des hommes plus jeunes et donna aux affaires un mouvement plus prompt et quelquefois fébrile, qu'elles n'auraient peut-être pas eu. Dans un temps où les idées et les événements marchent si vite, une génération peut différer beaucoup de celle qui l'a devancée; mais il n'est pas dans l'ordre de la nature qu'un principe nouveau apparaisse subitement et s'empare de tous les esprits, au point de renverser l'ordre des événements. En réalité, les révolutions qui eurent lieu plusieurs fois dans Athènes à cette époque ne furent pas l'œuvre de la démocratie athénienne, mais des étrangers et du parti qui les soutenait dans cette ville; elles furent toujours de courte durée et l'action populaire eut constamment pour but de ramener la politique dans la voie où elle était engagée depuis Solon.

Toutefois, lorsque l'antagonisme des deux États eut éclaté, le parti aristocratique dans Athènes, se trouvant soutenu dans ses prétentions, conçut l'espoir qu'elles allaient enfin se réaliser. Contenu par la puissance du peuple et des lois, il se constitua en sociétés secrètes et commença les actes de violence. Il en résulta que la politique athénienne, qui, au temps de Périclès, était toute de raison, fut envahie par les passions changeantes du moment, et, sans perdre la ligne tracée par ce grand esprit, en fut détournée quelquefois et exposée à des réactions désordonnées. Une grande agitation régnait dans les âmes, poussait à l'exagération les idées les plus justes et faussait même les jugements des hommes les plus honnêtes et les plus désintéressés. On ne peut accepter sans contrôle les opinions exprimées par les écrivains de cette époque, parce que la plupart d'entre eux, s'étant mêlés à la politique et tenant à l'un des deux partis, sont portés à flatter le leur

et à mal juger le parti contraire. Il faut prendre leurs ouvrages comme des pièces à conviction propres à jeter du jour sur le mouvement des idées. Les œuvres littéraires d'alors, celles même qui semblent le plus appartenir au domaine de l'art, ne sont point étrangères à la politique et contiennent des allusions aux événements, aux discussions et aux opinions du moment. Leurs auteurs y montrent leur personne beaucoup plus qu'on ne l'avait fait auparavant; une tragédie, une comédie leur donne une occasion d'exprimer en public leurs propres idées sur la politique et de jouer au théâtre, sous une autre forme, le rôle des orateurs à la tribune.

Aussi chaque triomphe du parti national ou du parti aristocratique fut-il, durant ces années de trouble, un triomphe ou une défaite pour la liberté de penser et d'écrire : il y eut des intervalles où cette liberté tourna à la licence et d'autres où les écrivains se turent, enchaînés par une véritable terreur. Les genres littéraires d'alors furent ceux qui se trouvent par leur nature le plus étroitement liés aux choses de la vie réelle : la tragédie, animée d'un esprit nouveau, la comédie politique, l'éloquence, aidée par l'art des rhéteurs, la philosophie aussi et, sur la fin, l'histoire.

I. TRAGÉDIE

Euripide, Εὐριπίδης. — Les grandes lois qui président à la composition d'une tragédie grecque n'ont point été abandonnées par Euripide. On se trompe quand on prétend que quelques-unes de ses pièces manquent d'unité et offrent plusieurs actions successives; l'*Hécube*, celle que

l'on prend le plus volontiers pour exemple d'une tragédie double, se compose en effet de deux événements qui se succèdent, la mort de Polyxène et celle de Polydore; mais ce sont là seulement deux épisodes rattachés l'un à l'autre par cette pensée commune, que la douleur maternelle engendre la vengeance. Dans la tradition grecque, Hécube est la mère infortunée sur qui s'accumulent toutes les douleurs; pour que son malheur soit entier, il faut qu'elle perde tout ce qu'elle aime. Si elle ne perdait que Polydore, elle trouverait encore, comme autrefois, une consolation dans sa fille Polyxène; et si elle ne perdait que Polyxène, son fils Polydore serait un dernier refuge pour son amour maternel. Polyxène meurt la première; à ce meurtre Hécube éclate en sanglots, en reproches, en cris déchirants, puis elle tombe brisée et comme anéantie. Mais par là les Grecs eux-mêmes sont avec elle : Agamemnon la plaint, Talthybios a pitié d'elle, les Grecs admirent Polyxène mourante. Quand Hécube commence à se ranimer, on lui apporte le corps de son dernier enfant, Polydore, que le roi de Thrace, Polymestor, vient d'assassiner : la vieille mère à ce coup se réveille, sent sa force et s'apprête à la lutte; plus de cris, plus de plaintes : elle a conçu la vengeance, elle l'accomplit.

L'unité du drame, chez Euripide, est presque toujours une unité de passion, tandis que, chez les deux autres grands tragiques, elle est presque toujours une unité de pensée. L'unité de passion caractérise en général l'art moderne, qui même a pris le plus souvent ses sujets tragiques dans une seule passion, l'amour. Il en est résulté que le plus imité des trois auteurs athéniens a été Euripide, et que cet auteur a pu, dès l'antiquité, recevoir l'épithète de τραγικώτατος, le plus tragique des poètes. En effet, le déve-

loppement d'une vérité morale, religieuse ou métaphysique, n'intéresse pas toujours notre sensibilité et ne remue pas nécessairement, comme dit Platon, la partie pleureuse de notre âme. Mais la tragédie idéale d'Eschyle et de Sophocle peut être plus dramatique, dans le sens propre du mot, que l'exposé le plus pathétique d'un sentiment humain; elle est d'ailleurs d'un caractère plus élevé et en même temps plus calme, parce qu'elle s'adresse à la raison plus qu'à la sensibilité. C'est l'habitude où l'on est de chercher dans les œuvres d'Euripide l'unité de la passion qui a fait accuser quelques-unes de ses pièces de manquer d'unité : celles qui paraissent être dans ce cas ont, au contraire, l'avantage d'être construites à la façon des pièces de Sophocle et de reposer sur l'unité de pensée : telle est, par exemple, l'*Hécube*.

La passion étant le moyen dramatique ordinairement employé par Euripide, il en résulte que la plupart de ses personnages n'ont plus le même caractère que chez les tragiques antérieurs et que dans l'épopée. En effet, ce qui domine en eux, ce sont les sentiments d'amour ou de haine engendrés par les circonstances; et l'on ne trouve plus en eux ces types supérieurs qu'avait créés la poésie héroïque; ils sont à la merci des événements, au lieu de participer eux-mêmes, par raison et par conseil, à la direction des événements. Passionnés les uns contre les autres, ils se rapprochent de la nature vulgaire de l'homme, au lieu d'offrir des idéaux plus élevés qu'elle en puissance, en intelligence et en vérité. On n'a donc pas tort de dire que l'art d'Euripide est inférieur à celui de ses prédécesseurs, en ce sens que les héros épiques ne sont plus pour lui que des personnages ordinaires, agissant par les mêmes ressorts que les hommes de son temps. Cet abais-

sement des types héroïques atteint aussi les dieux, qui dans les pièces d'Euripide sont, comme les hommes, des êtres passionnés, qu'une raison maîtresse d'elle-même ne dirige presque jamais. Enfin le chœur non seulement se passionne au spectacle des événements, mais s'y mêle, s'y compromet, s'y fait conspirateur avec Créuse (dans l'*Ion*), en un mot envahit le drame et devient acteur.

Il semble donc que de Sophocle à Euripide, bien que quinze ou seize ans seulement les séparent, la tragédie ait éprouvé une déchéance. Toutefois le nivellement des personnages, qui, de la condition héroïque ou divine, sont ramenés au niveau de l'humanité, et d'autre part la substitution, dans le drame, de la passion à l'idée, ont permis à Euripide de pénétrer dans l'analyse du cœur humain plus profondément qu'on ne l'avait fait avant lui. De religieuse, morale ou sociale, sa tragédie devient psychologique; à mesure que lui-même avance en âge, ses analyses des motifs de nos actions sont plus exactes et plus sagaces, les tableaux qu'il en donne sont plus saisissants. De ce côté donc la tragédie regagne en vérité scientifique ce qu'elle perd en grandeur idéale. En même temps, le merveilleux diminue et souvent même disparaît tout à fait : les dieux ne sont le plus souvent pour Euripide que des moyens dramatiques, destinés à accélérer les dénouements, et non des puissances surnaturelles auxquelles les événements sont soumis. Le peu de cas qu'il fait d'eux, les critiques qu'il leur adresse souvent, à cause des passions qu'on leur prête et qui ne semblent pas dignes de la divinité, sont autant de moyens de faire ressortir les vrais mobiles des choses humaines, c'est-à-dire les passions de chacun de nous. Le destin, qui plane souvent d'une manière si terrible sur les drames des temps antérieurs, a

presque disparu de ceux d'Euripide; les devins y sont malmenés, surtout à partir de l'expédition de Sicile; et à la place de ces puissances mystiques que le peuple redoutait encore, on voit agir la force tout humaine de la φύσις et du τρόπος, c'est-à-dire des affections naturelles et des mœurs de chaque personnage. Ce n'est pas à dire qu'Euripide, en niant l'existence des dieux ou du moins en ne les admettant pas tels que la tradition les représentait, n'ait enseigné qu'une sorte de philosophie négative. Comme disciple d'Anaxagoras, au contraire, et comme ami de Socrate, il était profondément religieux : seulement sa religion était plus élevée que celle des prêtres et des devins; il concevait le Dieu suprême et unique et ne pensait pas qu'entre lui et les choses naturelles il fût besoin de placer des êtres intermédiaires, trop inaccessibles aux sens pour que l'on pût démontrer leur existence et trop semblables aux hommes pour mériter le titre de dieux. Comme nous l'avons vu, la pensée qu'il faut corriger la notion vulgaire des dieux est déjà exprimée dans Pindare; elle régnait depuis longtemps dans la philosophie; mais son apparition en plein théâtre indique qu'elle avait fait son chemin dans le public d'Athènes et qu'elle était accueillie par un grand nombre de personnes; autrement Euripide n'eût point été admis par la commission de censure à s'exprimer ainsi :

« Non, il ne se peut pas que l'épouse de Zeus, Latone, ait donné le jour à une pareille stupidité. Pour moi, ce festin offert aux dieux par Tantale, je le juge incroyable; ils n'ont point pris plaisir à manger un enfant; ce sont les hommes de ce pays qui, anthropophages eux-mêmes, ont transporté en Dieu leurs propres vices : car je ne crois pas qu'un dieu fasse le mal. »

(*Iphig. en Taur.*, v. 384.)

Ainsi l'idée de Dieu s'épura durant la génération à la-

quelle Euripide appartient; et cette révolution dans les esprits entraînait des conséquences importantes dans les compositions poétiques et surtout dans le drame. Quant aux choses naturelles, la science commençait à en chercher les causes dans la nature et à concevoir des principes généraux et des forces universelles capables d'en rendre raison. Ce n'est pas Euripide et ce n'est pas non plus Socrate qui introduisaient arbitrairement ces idées nouvelles, ces théories à la tête desquelles se plaçait déjà celle de l'éther; elles appartenaient à beaucoup de personnes; elles étaient nées à la fois de l'esprit nouveau et des doctrines orientales; comme elles avaient cette tendance marquée vers le panthéisme, qu'ont presque toujours les théories scientifiques, elles formèrent entre Sophocle et Euripide une différence fondamentale et rattachèrent ce dernier à l'avenir, tandis que Sophocle était sur la limite de l'avenir et du passé. Fondées sur l'observation des phénomènes, elles donnaient aux poètes nouveaux ce sentiment si vif de la valeur personnelle de l'homme, qui est partout dans Euripide, et un sentiment non moins fort du peu qu'est l'homme après la mort. On trouve dans ce poète un grand nombre de passages dont la pensée est véritablement orphique et les expressions toutes nouvelles dans la langue des Grecs :

« Permettez maintenant que la terre recouvre les morts, que chaque chose retourne là d'où elle était venue dans la vie, l'esprit (πνεῦμα) à l'éther, le corps à la terre; car ce corps n'est pas à nous, si ce n'est tant qu'il est habité par la vie; ensuite la terre qui l'a nourri doit le reprendre. »

(*Suppl.*, v. 531.)

« Que ni la terre ni la mer ne reçoivent ma chair (σάρκας) si je suis criminel. »

(*Hippol.*, v. 1030.)

« La pensée (νοῦς) des morts ne vit plus; mais, absorbée dans l'immortel Éther, elle garde une connaissance (γνώμην) immortelle. »

(*Hélène*, v. 1014.)

On doit insister sur cette théorie indo-persane de l'éther qui se trouve exprimée dans beaucoup d'endroits d'Euripide, parce qu'elle nous montre combien, dès cette époque, elle gagnait les esprits les plus distingués et tendait à transformer, ou même à éliminer entièrement l'ancien polythéisme hellénique. Cette théorie, qui est celle de l'*ahura* des Perses (Ormuzd) et de l'*Agni* des Indiens, formait certainement la base des doctrines orphiques, où étaient venues se fondre celles des pythagoriciens, doctrines qui revivent dans toute la tragédie d'*Hippolyte*.

Une révolution non moins grande dans les idées politiques et sociales sépare Euripide de ses prédécesseurs. Ce poète était franchement athénien, démocrate, ennemi des idées doriennes; à mesure que la lutte entre Sparte et Athènes devenait plus ardente, son amour pour la liberté le devenait aussi; les héros antiques se transformaient sous sa main : ceux qui appartenaient à la race ennemie devenaient odieux et pervers, traîtres, violents, inhumains; Agamemnon, Ménélas, Ulysse, Hélène et tous ces caractères d'hommes et de femmes que la tradition lui avait légués n'étaient plus que des matériaux dramatiques qu'il maniait et façonnait avec une liberté absolue et qui souvent sortaient méconnaissables d'entre ses mains; ce n'étaient plus des figures légendaires, mais des noms appliqués à des types humains que le poète lui-même imaginait, passionnait et faisait mouvoir. Les légendes étaient également altérées par lui, soit pour qu'elles devinssent plus tragiques, soit pour qu'elles pussent se mouler en quel-

que sorte sur les événements contemporains. C'est dire que les pièces d'Euripide sont pleines d'allusions aux choses de son temps et suivent l'histoire pas à pas, comme d'une autre manière elles suivaient la marche de la science et se tenaient à la tête des idées nouvelles. Mais, avec cette liberté d'artiste et d'homme mêlé à la vie active de sa nation, il était, comme tout esprit sérieux de cette époque, érudit exact, mythographe scrupuleux, géographe plein de curiosité; il abonde en descriptions naturelles et topographiques, précieuses aujourd'hui même; et ses tragédies sont pour nous une mine inépuisable de renseignements utiles sur les sujets les plus variés.

Les œuvres d'Euripide sont d'une moralité irréprochable et bien supérieure à celle qui avait cours de son temps; sa morale est surtout pratique et embrasse à la fois la conduite privée, la vie de famille et la vie politique et sociale; elle est laïque et n'est nullement dépendante des croyances religieuses et des pratiques du culte; c'est la morale du citoyen libre, tel que l'avait fait la constitution démocratique d'Athènes. Une des plus belles conceptions du drame antique est certainement le personnage de Théonoé dans la pièce d'*Hélène;* cette prêtresse, qui semble rappeler le souvenir récent alors de Théano, peut dire d'elle-même :

« Je suis née pour la piété..... mon cœur est le sanctuaire de la justice..... »

(*Hélène*, v. 998.)

Et pourtant l'épouse de Ménélas peut lui adresser encore cette courte et expressive leçon :

« Si toi, qui vois l'avenir et qui crois aux dieux, tu violes la justice, respectée par ton père, et donnes raison à un injuste frère, il est honteux pour toi de connaître toutes les choses di-

vines, de savoir ce qui est et ce qui n'est pas, et d'ignorer la justice. »

(*Hélène*, 919.)

Ainsi, de quelque côté que l'on envisage les opinions d'Euripide, on le voit engagé dans le mouvement d'idées qui s'opérait de son temps et regardant l'avenir plus que le passé. Quant à l'art dramatique, il fallait bien qu'il subît aussi certaines transformations, pour se prêter aux besoins nouveaux. Dans des temps d'activité presque fébrile comme celui où vivait Euripide, le peuple se contentait difficilement de ces tableaux pleins de calme et de ces développements d'idées métaphysiques, qui avaient fait le grand art d'Eschyle et de Sophocle. Deux moyens, presque inconnus jusque-là, furent mis en œuvre dans les drames : le *prologue* et cette intervention finale d'un dieu, que l'on a nommée le *deus ex machina*. Les prologues, assez souvent employés par Euripide, ne sont point des résumés de la pièce et ne préjugent rien touchant le drame et son dénouement : ce sont de courtes introductions, mises dans la bouche d'un des personnages et qui jettent en peu de mots le spectateur dans le courant des événements ; le drame se développe aussitôt après, il n'y a pas de temps perdu pour l'intérêt. Quant aux interventions divines, on les trouve déjà dans Sophocle et même dans Eschyle ; elles sont conformes à l'idée du drame héroïque. Dans Euripide elles ne sont qu'un moyen abrégé de finir l'action, dont l'intérêt se prolonge ainsi jusqu'au dernier moment. Mais il y a cette différence entre Euripide et Sophocle que, chez celui-ci, le dieu n'intervient que quand le drame ne peut être dénoué par les seules forces humaines, tandis qu'Euripide obtiendrait le plus souvent une solution naturelle en prolongeant le drame de quelques

scènes. L'art de Sophocle est donc plus pur que celui d'Euripide.

Les éléments du drame, chez ce dernier, commencent aussi à se confondre. Dans les premiers temps, le chœur seul chantait, et le *répondant* ne faisait qu'intercaler des récits entre les strophes et les antistrophes du chœur. Plus tard, le dialogue et l'action directe sur la scène remplacèrent le récit. Lorsque la passion devint plus intense, il y eut des moments dans le drame où certains personnages chantèrent; c'est ce qu'on voit déjà dans plusieurs pièces d'Eschyle; mais ces chants étaient libres, à peu près dépourvus de rhythme, sans strophes ni antistrophes, et formaient comme des récitatifs, dans lesquels l'auteur pouvait mélanger à son gré toutes les harmonies. On trouve cependant, chez Eschyle et Sophocle, des tirades rhythmées qui alternent avec les chants du chœur et s'intercalent entre les strophes. Il y avait donc dans l'art théâtral une tendance constante vers la variété. Euripide l'affranchit de toute entrave. Comme il avait fait du chœur un acteur véritable et qu'il l'avait même fait monter quelquefois de l'orchestre sur la scène, il usa de la même liberté à l'égard de la musique, fit chanter au chœur des tirades non rhythmées et mit des strophes et des antistrophes dans la bouche des personnages. C'est ce qu'on voit, par exemple, dans les *Troyennes*. Ce changement dans la distribution des fonctions musicales avait pour conséquence de permettre aux acteurs de la scène de chanter dans le mode dorien, ce que le grand art n'avait pas permis jusque-là, et au chœur de quitter ce mode pour chanter dans toute autre harmonie. Les *soli* chantés par certains acteurs d'Euripide, notamment par Céphisophon, acquirent une grande célébrité et prouvent que, dans les pièces qu'il

jouait, l'élément lyrique et l'élément dramatique étaient pour ainsi dire confondus.

Nous n'avons que peu de données sur la mise en scène à cette époque ; mais la simple lecture des pièces d'Euripide prouve qu'elle devait être beaucoup plus compliquée et moins de convention que celle des pièces de Sophocle. A mesure que la civilisation avançait, les Grecs connaissaient par leurs voyages une plus grande étendue de pays et les mœurs d'un plus grand nombre de peuples; ils devenaient plus exigeants quant à la couleur locale et plus amateurs de descriptions. En même temps, les théories abstraites de la science se répandaient; le symbolisme religieux perdait de sa valeur ; on attachait plus de prix à la réalité et aux descriptions que les poètes en pouvaient faire. Les descriptions physiques, les peintures de la réalité matérielle abondent chez Euripide et attestent ce grand changement dans les idées. Quand l'idée morale veut s'exprimer, elle prend chez lui une forme abstraite : à côté d'elle se déroulent les tableaux de la nature extérieure, produisant en nous une variété infinie d'impressions. Avant Euripide, les images physiques servaient le plus souvent à revêtir les idées, sans avoir une valeur par elles-mêmes. De là aussi, chez ce poète, les dissertations et les discours, entremêlés d'une façon parfois étrange à des tableaux d'une ravissante poésie. Car ce n'est par seulement l'influence des philosophes et des orateurs qui s'exerçait sur le génie naturellement poétique d'Euripide : la séparation de la poésie et de la science était générale de son temps et introduisait naturellement dans le drame ces deux espèces de tirades, l'une abstraite, l'autre descriptive, qui auparavant étaient demeurées confondues; chez ce poète, si celle-ci était nécessairement

pleine d'images, celle-là revêtait nécessairement la forme d'une dissertation ou d'un discours.

Telles sont les qualités et tels sont les défauts les plus visibles des tragédies d'Euripide. Dans sa longue carrière, qui ne dura guère moins de soixante-quinze ans (480-406), il en avait, dit-on, composé quatre-vingt-douze. Malgré cette fécondité, il ne remporta le prix que cinq fois. Sa vie coïncide avec celle de Sophocle, qui mourut même six mois après lui; mais, comme il était né quinze ans plus tard, qu'il était d'une naissance obscure, plus répandu dans la société moyenne que dans celle des grands, il appartint réellement à la période agitée de la guerre du Péloponèse, tandis que Sophocle avait le génie paisible de la génération précédente. Quoique rarement couronné, Euripide fut le poète bien-aimé du peuple et celui des trois qui entrait le mieux dans ses mœurs et dans ses idées et qui, à ses yeux, représentait l'avenir : le peuple en cela ne se trompait pas.

Des nombreuses tragédies d'Euripide il nous en reste dix-sept, auxquelles les éditeurs ont coutume d'ajouter la pièce apocryphe intitulée *Rhêsos;* nous possédons de plus un grand nombre de fragments de beaucoup d'autres pièces et un drame satirique, le *Cyclope,* seule pièce de ce genre que nous ait léguée l'antiquité. Voici, selon leurs dates prouvées ou probables, la liste d'un certain nombre d'entre elles :

Les *Péliades,* Πελιάδες, composées à l'âge de vingt-cinq ans et représentées en 455.

Les *Héraclides,* en 442 (?) et certainement avant la guerre du Péloponèse; c'est une pièce simple, dans le genre de Sophocle.

Alceste, Ἄλκηστις, donnée en 440 avec les *Crétoises*, Κρῆσσαι, *Alcméon* et *Télèphe*.

Médée, Μήδεια, en 431, avec *Philoctète*, *Dictys* et les *Satyres Moissonneurs*, Θερισταί.

Hippolyte, en 420.

Hécube, Ἑκάβη, en 424 (?).

Andromaque, 422 (?), époque où commence la seconde manière d'Euripide, sous l'influence des événements politiques.

Les *Suppliantes*, Ἱκέτιδες, 421 (?).

Hercule furieux, Ἡρακλῆς μαινόμενος, 429.

Ion, vers la même époque et probablement après la mort de Cléon.

Les *Troyennes*, Τρῳάδες, 416, avec *Alexandre*, *Palamède* et le drame satirique de *Sisyphe*.

Hélène, 413, avec *Andromède*, Ἀνδρομέδα.

Électre, probablement la même année.

Iphigénie en Tauride, Ἰφιγένεια ἐν Ταύροις, 412 (?) et certainement dans la vieillesse du poète.

Les *Phéniciennes*, Φοίνισσαι, données en 411, avec *Hypsipyle* et *Antiope*; sous le nom de Polynice, le poète paraît y célébrer le retour d'Alcibiade.

Oreste, 409.

Les *Bacchantes*, Βάκχαι, *Iphigénie à Aulis*, Ἰφιγένεια ἐν Αὐλίδι, ainsi que le second *Alcméon* (ὁ διὰ Κορίνθου), ne furent représentés qu'après la mort du poète, en 404, par les soins de son fils, le jeune Euripide. Les *Bacchantes*, au moins, avaient été composées pour Archélaos, roi de Macédoine, auprès duquel Euripide passa ses dernières années.

Nous allons donner l'analyse de deux ou trois de ces tragédies, afin de montrer la manière dont le poète entend la composition dramatique.

I. L'*Alceste.* — Le dernier jour d'Admète est arrivé ; il va mourir, mais le destin permet qu'une autre personne lui soit substituée ; Alceste s'est dévouée à la mort pour son époux.

1° Scène d'exposition : Apollon raconte qu'Alceste va mourir et demande à Thanatos (la Mort), qui vient pour la saisir, s'il ne pourrait pas la sauver ; sur son refus, il lui annonce l'arrivée d'Héraclès, qui saura bien la défendre. — *Chœur à deux parties :* « Alceste vit-elle encore? — Oui, sans doute. »

2° Une servante raconte les préparatifs de mort et la magnanimité d'Alceste. *Chœur à deux parties :* « O Apollon, ne peux-tu la secourir ? » — Belle scène de dialogue entre Alceste et Admète en présence de leurs enfants ; Alceste meurt ; plaintes du petit Eumêlos. Admète ordonne le deuil. — *Chœur :* « C'était la meilleure des femmes ; que ne puis-je la ranimer ! »

3° *Héraclès, le chœur.* — Ce héros passe à Phère et se rend en Thrace, où il doit enlever le char de Diomède. Il trouve Admète en deuil et veut s'arrêter dans une autre maison ; mais Admète le retient, en disant que c'est une étrangère qui est morte chez lui. — *Chœur :* « O hospitalité ! »

4° Le vieux père d'Admète, Phérès, vient pour apporter à son fils des consolations ; Admète le renie ainsi que sa mère, lui fait des reproches amers et le chasse de chez lui. On emporte le corps de la morte ; Admète le suit. — *Un serviteur :* « Héraclès mangeait et chantait, tandis que nous pleurions ma maîtresse. » — *Héraclès :* « Il faut boire, la vie est courte ; viens te consoler à table. » — Le serviteur lui apprend que c'est Alceste qui est morte. « Où est son tombeau? dit Héraclès. — Sur la route. » —

Hér. : « Je vais lutter contre Thanatos et la délivrer. » — Plaintes d'Admète, à son retour du convoi funèbre. — *Chœur* : « Alceste sera vénérée comme une déesse. »

5° Héraclès revient accompagné d'une femme voilée, et demande à Admète de la lui garder, disant qu'il l'a gagnée en prix. Admète refuse, Héraclès insiste. Admète ordonne qu'on la conduise au gynécée. Mais Héraclès exige qu'il la conduise lui-même par la main ; Admète obéit ; Héraclès la découvre aux yeux d'Admète, qui reconnaît sa femme et la prend pour un fantôme. Mais, comme elle est immobile, Héraclès lui dit qu'elle doit être purifiée, qu'elle est vivante, et il part.

La mise en scène de cette tragédie est grande et simple : on y voit à l'œuvre les dieux maîtres de la vie, Apollon, Héraclès et Thanatos ; une famille où le père est sauvé de la mort par sa femme, après avoir été abandonné par son père et sa mère, qui n'avaient pourtant plus à vivre que quelques jours. Alceste est l'épouse dévouée jusqu'à l'héroïsme et ressuscitée à cause de son amour. Admète est l'homme fort qui cache sa douleur, pour accomplir envers un demi-dieu le devoir de l'hospitalité. Héraclès est ce dieu généreux, qui récompense le devoir accompli ; Phérès (et sa femme) font ressortir, par le contraste, le dévouement d'Alceste. Eumêlos, sa petite sœur, les serviteurs et les servantes, complètent les situations et les caractères. Le chœur s'associe aux beaux sentiments et exprime les situations. Dans son unité, le drame présente la lutte du devoir contre les instincts naturels les plus puissants, dans les conditions les plus douloureuses ; c'est le triomphe du devoir et son apothéose dans une femme, par l'amour pur et légitime de l'épouse. Dans son fond, l'*Alceste* est sans contredit un des plus beaux drames de l'antiquité.

II. L'*Hippolyte* fut composé onze ans après l'*Alceste*. Euripide avait alors cinquante et un ans ; il connaissait les doctrines orientales de l'école orphique et, comme un grand nombre d'hommes de son âge ou plus jeunes que lui, il leur était peut-être affilié. D'Hippolyte, qui est un ancien mythe athénien et trézénien d'origine lunisolaire, la tradition avait fait un jeune homme dévoué au culte de Diane et ennemi de Vénus. Euripide en fait un jeune initié des doctrines orphiques, qui a fait vœu de virginité et qui, insensible aux amours humaines, fait de la pureté la règle de ses actions. Après un prologue où Vénus annonce qu'elle va le perdre, on le voit passer sur la scène avec ses compagnons, dans l'attitude et le costume d'un myste consacré à Diane. Le chœur, introduit après son départ, s'entretient du mal inconnu qui consume Phèdre, sa belle-mère, femme de Thésée. Phèdre paraît avec sa vieille nourrice et commence ce dialogue, imité par Racine, où la malheureuse avoue sa passion mortelle pour le fils de l'Amazone et se remet entre les mains de la vieille femme, qui par un philtre prétend la guérir. Le chœur chante la puissance de l'amour et de Vénus. — Bientôt on entend Hippolyte proférer des menaces contre la nourrice qui l'a instruit de la passion de Phèdre et il vient se déchaîner contre les femmes. Phèdre reparaît, maudissant sa nourrice et déclarant qu'elle a résolu de mourir ; elle part. Le chœur est dans une attente anxieuse. — Un messager annonce que Phèdre s'est pendue. Thésée, de retour, voit le cadavre tenant dans sa main des tablettes accusatrices ; il maudit son fils et réclame de Neptune l'accomplissement de son anathème. Hippolyte, attiré par le bruit, est accusé par son père et présente sa défense ; Thésée reste sourd et l'exile : ils partent tous deux. Le chœur chante

l'instabilité de la Fortune. — Un serviteur d'Hippolyte vient raconter le départ du jeune homme, l'apparition du monstre et la chute du char parmi les rochers du rivage. Thésée l'écoute avec une joie amère ; mais Artémis apparaît, lui expose la vérité et l'accable de reproches. On apporte Hippolyte mourant, qui, après une scène de plaintes et de regrets, absout noblement son père et meurt.

La scène d'égarement amoureux entre Phèdre et la nourrice est d'une beauté tragique qui a frappé tous les lecteurs modernes, dans la traduction presque littérale que Racine en a donnée. Phèdre, malade de son amour pour Hippolyte, est amenée hors du palais par sa nourrice :

PHÈDRE.

Soutenez mon corps ; redressez ma tête :
Mes membres s'affaissent, amies.
Prenez ces beaux bras, mes esclaves.
Cette bandelette de tête me pèse,
Otez-la ; laissez flotter mes cheveux sur mes épaules.

LA NOURRICE.

Aie du courage, mon enfant, et ne laisse pas péniblement
tomber ton corps.
Tu supporteras mieux ton mal avec du calme
et un peu de courage ;
Il faut bien que les hommes luttent contre leurs maux.

PHÈDRE.

Ah !
Si je pouvais au bord d'une source fraîche
puiser une eau pure et me désaltérer !
Et sous des peupliers, dans une herbeuse
vallée, me coucher et me reposer !

LA NOURRICE.

Mon enfant, que dis-tu ?
Ne parle pas ainsi devant la foule ;
tes paroles ressemblent à de la folie.

PHÈDRE.

Menez-moi sur la montagne. Je vais au bois,
Sous les pins, là où chassant la bête
courent des chiens;
je poursuis les biches tachetées.
Au nom des dieux, je voudrais appuyer des chiens,
et brandir près de ma tête blonde
l'épieu thessalien, tenant le javelot
aigu dans ma main.

LA NOURRICE.

A quoi penses-tu donc, mon enfant ?
A quel propos, toi aussi, t'occuper de chasse ?
Pourquoi désires-tu l'eau des fontaines ?
Il y a près de nos tours une source
intarissable où tu pourrais te désaltérer.

PHÈDRE.

Artémis, souveraine de la maritime Limné
et des gymnases où résonnent les pieds des chevaux,
que ne suis-je dans tes plaines,
domptant des chevaux vénétiens !

LA NOURRICE.

Pourquoi dis-tu encore ces mots insensés ?...

PHÈDRE.

Malheureuse, qu'ai-je fait ?
Où laissé-je égarer ma raison ?
Je suis folle ; un mauvais génie m'a frappée.
Ah ! ah ! misérable !...
Nourrice, recouvre-moi la tête ;
car j'ai honte de ce que j'ai dit.
Cache-moi ; les pleurs coulent de mes yeux,
et mon visage se couvre de honte.
Le retour de la raison me fait souffrir.
La folie est un mal, mais du moins,
on meurt sans le connaître.

Après avoir vainement interrogé Phèdre sur la nature de son mal, la nourrice prononce ces mots :

« Sois donc plus farouche que la mer; mais sache que, si tu meurs, tu trahis tes enfants qui n'auront point part à l'héritage paternel. J'en atteste l'Amazone, cette fière dame qui a engendré pour tes fils un maître, un bâtard qui a les idées d'un fils légitime; tu le connais bien, Hippolyte.

PHÈDRE.

Ah!

LA NOURRICE.

Cela te touche?

PHÈDRE.

Tu me fais mourir, nourrice; au nom des dieux, ne me parle plus de cet homme.

LA NOURRICE.

Vois-tu, tu as raison; mais avec cela tu refuses de secourir tes enfants et de te sauver toi-même.

PHÈDRE.

J'aime mes enfants; mais un autre orage me tourmente.

LA NOURRICE.

Tes mains sont pures de sang, ma fille.

PHÈDRE.

Mes mains sont pures, mais mon cœur est souillé.

LA NOURRICE.

Est-ce un mal que t'a fait un ennemi?

PHÈDRE.

C'est un ami qui me perd, malgré moi et malgré lui.

LA NOURRICE.

Thésée t'a-t-il offensée en quelque chose?

PHÈDRE.

Puissé-je ne l'avoir pas offensé moi-même!

LA NOURRICE.

Quelle est donc cette chose terrible qui te pousse à mourir?

PHÈDRE.

Laisse là mes fautes; elles ne te concernent pas.

LA NOURRICE.

Non, sans doute; mais de toi dépend ma vie.

PHÈDRE.

Que fais-tu? pourquoi me forcer en prenant mes mains?

LA NOURRICE.

Je ne quitterai pas non plus tes genoux.

PHÈDRE.

Malheureuse, ces maux, si tu les apprends, tomberont sur toi.

LA NOURRICE.

Est-il pour moi un malheur plus grand que de te perdre?

PHÈDRE.

Tu en mourras; et la chose pourtant me fait honneur.

LA NOURRICE.

Et tu me caches ce qui t'honore, à moi qui te supplie?

PHÈDRE.

C'est que, pour sortir de la honte, je médite un moyen honorable.

LA NOURRICE.

Si tu le dis, tu en seras plus honorée.

PHÈDRE.

Va-t-en, au nom des dieux, et lâche ma main.

LA NOURRICE.

Non, certes; puisque tu me refuses ce qui est juste.

PHÈDRE.

Tu l'auras, par respect pour ta main suppliante.

LA NOURRICE.

Dès lors, je me tais; c'est à toi de parler.

PHÈDRE.

O ma malheureuse mère, de quel amour tu as aimé!

LA NOURRICE.

Est-ce celui du taureau, mon enfant, ou que veux-tu dire?

PHÈDRE.

Et toi, malheureuse sœur, épouse de Bacchus!

LA NOURRICE.

Mon enfant, qu'as-tu donc, d'accuser ainsi tes parents?

PHÈDRE.

Je suis la troisième et je meurs misérable à mon tour.

LA NOURRICE.

Je suis épouvantée. Où aboutira ce discours?

PHÈDRE.

De là vient notre malheur, il n'est pas d'aujourd'hui.

LA NOURRICE.

Je n'en sais pas plus ce que je veux apprendre.

PHÈDRE.

Ah! que ne dis-tu toi-même ce qu'il me faut te dire?

LA NOURRICE.

Je ne suis pas devin pour connaître clairement ce qui est obscur.

PHÈDRE.

Qu'est-ce donc que ce qu'on appelle aimer?

LA NOURRICE.

Une chose très douce, ma fille, et douloureuse à la fois.

PHÈDRE.

Pour moi, je n'en ai ressenti que les douleurs.

LA NOURRICE.

Que dis-tu? aimes-tu donc quelqu'un, mon enfant?

PHÈDRE.

Tu connais ce fils de l'Amazone?

LA NOURRICE.

Hippolyte, dis-tu?

PHÈDRE.

C'est toi qui l'as nommé.

Le caractère d'Hippolyte est de beaucoup supérieur à celui de l'Hippolyte français, jeune homme que le pur amour d'Aricie rend fade, en comparaison de la pureté mystique de l'initié d'Artémis. Tout ensemble, la pièce d'Euripide est d'une composition irréprochable et d'un effet tragique et moral extrêmement puissant ; le charme des chœurs, dont la poésie est pénétrante, ajoute encore à ces grands effets de la passion.

III. La pièce d'*Andromaque,* qui est probablement de l'année 422, remporta le second prix ; c'est une des plus tragiques du théâtre grec. Elle rappelle cependant la manière de Sophocle et d'Eschyle : car, bien qu'elle soit remplie par la peinture des passions et des sentiments du cœur humain, elle doit son unité dramatique à cette idée, que le mariage doit être fondé sur la monogamie et sur la fidélité réciproque des époux, et que la pluralité des femmes cause la destruction de la famille.

Pyrrhos, fils d'Achille, a épousé Hermione, fille de Ménélas, et n'a d'elle aucun enfant. Sa captive Andromaque est devenue sa concubine et a de lui un enfant, Molossos. En l'absence de Pyrrhos, Hermione avec son père a résolu la perte de l'épouse étrangère et de son fils; une servante vient les en instruire ; Andromaque se met sous la protection du vieux Pélée, grand-père de Pyrrhos. — Hermione reproche à cette veuve de l'avoir supplantée et d'introduire la polygamie ; celle-ci lui répond que son orgueil seul a éloigné son époux. Hermione lui ordonne de quitter le temple où elle a cherché un asile, et, sur son refus, lui fait savoir qu'elle saura l'y forcer. Le chœur maudit le jugement de Pâris, origine de tous ces maux. — L'épisode suivant est une lutte entre l'amour maternel et l'amour de

la vie dans le cœur d'Andromaque. Ménélas, qui tient l'enfant dans ses bras, ordonne à la mère de quitter le temple : sinon, il va tuer son fils. Après un combat, Andromaque se livre à Ménélas, qui, au lieu de sauver l'enfant, lui déclare qu'il va le remettre à la discrétion d'Hermione. Le chœur blâme la polygamie. — Ménélas revient dire à Andromaque : « Vous périrez tous deux. » La mère et le fils l'implorent en vain, quand survient Pélée qui les rassure, s'emporte en une éloquente invective contre Ménélas, le chasse, délie les mains aux deux infortunés et les prend sous sa protection. Le chœur chante l'alliance du pouvoir avec la justice. — La frayeur a passé d'Andromaque dans le cœur d'Hermione, qui redoute le retour de son époux et se livre à un désespoir voisin de la folie. Mais survient son cousin Oreste, que Pyrrhos avait trompé jadis à cause d'elle ; il déclare qu'il va l'emmener avec lui et qu'un piège est prêt où Pyrrhos ne peut manquer d'être pris. Ils partent. Le chœur chante les malheurs engendrés par la guerre de Troie. — Quand Pélée reparaît, le chœur lui annonce le départ d'Oreste et d'Hermione et le complot où son petit-fils va périr. En effet, un messager vient faire le récit de la mort de Pyrrhos ; on apporte son cadavre ; une lamentation commence ; et le drame se termine par une apparition de Thétis, qui donne ses ordres et annonce les événements à venir.

Une analyse impartiale des tragédies d'Euripide ne permet guère de partager les sentiments d'hostilité d'Otfried Müller contre ce poète. Il blâme presque tout dans ses ouvrages : la composition, les caractères, le fond des idées, le style et la langue même dans laquelle ces idées sont exprimées. Le peu de goût du critique allemand pour le poète athénien s'explique par l'incompatibilité de ses opi-

nions aristocratiques avec les tendances démocratiques d'Euripide. Or une étude sincère de ses tragédies nous montre la peinture des passions humaines partout subordonnée à une doctrine morale et religieuse très élevée et à un sentiment de justice et de patriotisme incontestable. Quant au style d'Euripide, il est certain qu'il se rapproche, plus que celui de Sophocle et surtout d'Eschyle, de la simplicité de la vie réelle et du langage des assemblées publiques. Mais il est, en général, en harmonie avec les caractères des personnages et avec les situations ; il s'élève avec elles et il atteint dans des chœurs, où le sentiment de la nature est vivement exprimé, un charme souvent inimitable.

II. COMÉDIE

Aristophane, Ἀριστοφάνης. — Avant de parler de ce grand comique en particulier, nous devons donner une idée sommaire de la marche de la comédie grecque. On la divise ordinairement en trois périodes, sous les noms d'*ancienne comédie*, de *comédie moyenne* et de *nouvelle comédie*, répondant à la guerre du Péloponèse, à la première moitié du quatrième siècle et à la domination macédonienne. Mais il faut concevoir que, dans la réalité, il n'y eut pas de ligne de démarcation entre ces diverses périodes et que, depuis la farce bachique introduite par Susarion, la comédie alla se développant et se transformant insensiblement, jusqu'à l'époque où elle passa d'Athènes à Rome, au temps des successeurs d'Alexandre. La farce dorienne se transporta dans l'Attique, à l'époque où l'autonomie d'Athènes commençait à soustraire les cités io-

niennes à l'hégémonie de Sparte. Quand elle eut revêtu les formes de l'art, elle devint la comédie politique : dans ce temps, les États ioniens s'acheminaient vers une unité fédérative ayant Athènes pour centre ; la pensée dominante était politique, elle remplissait les esprits des événements de la guerre et des discussions des assemblées nationales et des sénats ; tout ce qui se disait ou se faisait dans Athènes était ramené à une pensée politique ; la littérature en répétait sans cesse les échos. La comédie, d'une nature pratique entre les années 460 et 380, avait par cela même un caractère personnel ; elle traduisait sur la scène les hommes vivants, avec leur figure et leurs mœurs ; elle était d'une liberté souvent licencieuse, mais au fond elle était morale, posait les grands problèmes sociaux et en donnait ordinairement les solutions les plus sévères.

Lorsque l'antagonisme de Sparte eut poussé Athènes dans les voies de la conquête et que le mauvais succès de l'expédition de Sicile l'eut fait abandonner de ses alliés, la politique fut exclue du théâtre, moins par l'ordre exprès des vainqueurs que par l'impuissance où le peuple athénien se trouvait réduit. La comédie, pendant cinquante années, prit un caractère critique ; elle devint discuteuse, sans système moral arrêté, mettant surtout en scène les doctrines littéraires ou philosophiques du temps. Enfin l'épuisement des forces publiques et des ressources de tout genre, dû à la continuité des guerres, jeta les peuples de la Grèce dans la monarchie et prépara les voies à la domination étrangère. Quand vinrent Philippe et Alexandre, les mœurs politiques n'existaient plus ; la religion n'était plus que pour les superstitieux ; les systèmes philosophiques soutenaient entre eux une lutte dont le scepticisme était le produit immédiat ; la société hellénique,

mêlée d'asiatiques et de gens de tous les pays, était usée et avilie. La comédie devint indifférente aux théories abstraites qui l'avaient défrayée auparavant : c'est sa période psychologique, où l'art est cultivé pour lui-même et parvient à une très grande perfection, tandis que dans son fond le drame comique est immoral et ne prêche plus que l'amour du plaisir et l'intérêt personnel.

Voici la liste des principaux poètes comiques qui ont brillé dans la première période, entre le commencement de la guerre du Péloponèse et l'année 380; nous avons déjà cité Cratinos, Téléclidès, Hermippos et Cratès; les autres sont :

Eupolis,
Aristophane,
Phrynichos,
Platon, le comique,
Amipsias,
Leucon,
Dioclès,
Philyllios,
Sannyrion,
Strattis,
Théopompe.

On a quelques renseignements sur ces différents auteurs de comédies, des fragments de la plupart d'entre eux, et des pièces entières du seul Aristophane.

Eupolis, Εὔπολις, contemporain et rival de ce dernier, composa plusieurs comédies qui jouirent d'une grande célébrité. Elles étaient toutes politiques ou se rattachaient plus ou moins étroitement aux événements du jour. Sa verve violente se déchaînait contre tout ce qui semblait manifester l'esprit nouveau. Toujours en colère, il ne s'attaquait pas seulement aux vices de son temps, mais aux tendances politiques ou religieuses les plus dignes d'être avouées. Ses deux pièces intitulées *les Dèmes,* Δῆμοι, c'est-à-dire les communes attiques, et *les Villes*, Πόλεις, étaient des censures de la politique intérieure et extérieure des

Athéniens ; les dèmes et les villes y formaient les chœurs et on y voyait paraître des hommes vivants ou morts récemment, dont les opinions ou la conduite contrastaient avec les tendances démocratiques de ce temps. La comédie intitulée *Maricas,* qui fut jouée en l'an 421, la même année que la *Paix* d'Aristophane, était remplie d'attaques personnelles contre plusieurs citoyens célèbres, et particulièrement contre l'orateur Hyperbolos et contre Nicias. D'après un passage des *Nuées,* il paraît y avoir eu entre les *Chevaliers* d'Aristophane et le *Maricas* d'Eupolis une grande analogie, puisque les deux poètes s'accusaient réciproquement de plagiat. Une des pièces dont la perte est la plus regrettable pour nous est celle des *Baptiseurs,* Βαπταί. Elle était dirigée surtout contre Alcibiade ; à cette époque, les vieux cultes grecs étaient déjà frappés de déchéance; la partie la plus éclairée de la société les abandonnait et les raillait; l'affaire des Hermès, qui tourna contre Alcibiade, compromettait en réalité une foule de personnes et particulièrement de jeunes hommes instruits, pour qui ces vieilles têtes de pierre n'étaient plus que des simulacres insensés. A la place de ce polythéisme tombé dans le discrédit, s'introduisaient des idées orientales et des pratiques que quelques-uns trouvaient bizarres, mais dont le sens profond était bien connu des initiés ; parmi elles se trouvait le baptême, coutume mazdéenne qui ne cessa pas d'exister depuis lors dans le monde gréco-asiatique et qui plus tard fut répandue dans une grande partie du monde par les chrétiens. La pièce d'Eupolis nous fournirait sur ces faits historiques de précieux renseignements et nous ferait probablement voir sous un nouveau jour la société hellénique au temps de la guerre du Péloponèse.

Aristophane, né en 452 et mort après 389, appartient aussi franchement qu'Eupolis à la réaction aristocratique. De famille noble, il est un partisan déclaré de l'influence dorienne et, en présence des idées démocratiques qui chaque jour prennent un empire nouveau dans la société, il entreprend une lutte générale contre toutes les tendances de son temps. Il n'a pas compris que l'art d'écrire, après avoir été sacerdotal, puis féodal, avait commencé dès le temps de l'Odyssée à tomber entre les mains du peuple; que dans la période suivante la poésie, sous sa forme lyrique, était entièrement sécularisée, et qu'enfin le drame et surtout la comédie étaient un produit naturel et spontané de la démocratie. Si ce poète était né et eût vécu dans une cité dorienne, il n'eût jamais pu composer les comédies qu'il nous a laissées, car le pouvoir de parler avec la liberté dont il a joui ne peut se rencontrer que dans un état démocratique; il ne s'est même rencontré que dans Athènes, et cela durant le court espace de temps où Aristophane a vécu; c'est donc la démocratie qui a mis entre ses mains l'arme qu'il a tournée contre elle. Ses attaques sont dirigées tour à tour contre l'esprit populaire, contre l'éducation populaire, contre les formes nouvelles de l'art, et enfin contre l'esprit scientifique. En fait, l'avenir de la Grèce appartenait à la démocratie, c'est-à-dire à l'égalité devant la loi. A travers des succès et des revers, cette égalité ne fut détruite ni par Philippe, ni par la conquête macédonienne; elle fut l'âme de la civilisation alexandrine; et, après avoir apporté une sorte d'appoint aux tendances égalitaires du peuple romain depuis le temps des Scipions, elle fut consacrée et élevée à la dignité d'un dogme religieux par le christianisme; par lui et par l'effet de la Renaissance du seizième siècle, elle

a passé dans le monde moderne, où elle soutient encore ses derniers combats.

Absolument, Aristophane combat à faux contre la loi même qui règle l'évolution de l'humanité. Cette loi est une conséquence du progrès de la science et de sa diffusion, puisque la science, qui est toujours individuelle, émancipe l'individu et le rend l'égal des autres hommes. Cette loi ne souffre pas d'exceptions : seulement son application est progressive; elle est spontanée et complète chez les nations âryennes, telles qu'étaient les Grecs, et y engendre les révolutions dans la politique, dans la religion, la littérature et les arts; elle est partielle chez les peuples de race mêlée; enfin elle engendre le prosélytisme à l'égard des hommes de civilisation arriérée, les élève de l'état d'esclaves à la dignité d'hommes libres et les prépare peu à peu à l'égalité universelle. C'est contre cette loi des transformations progressives qu'Aristophane a essayé la lutte, au moment où elle recevait en Occident l'une de ses premières applications. Il a donc échoué dans son entreprise, après avoir fait à son pays autant de mal qu'il lui souhaitait de bien. Si l'on jugeait la société athénienne d'après ses comédies, on aurait d'elle une triste idée, puisqu'il désapprouve presque toutes choses et traîne dans la boue les plus honnêtes citoyens. Il n'en présente en réalité que la caricature et l'image travestie par le ridicule ou par la colère dont lui-même est animé. Ses jugements ne sont ni plus justes ni plus honnêtes que ceux du duc de Saint-Simon sur Louis XIV et son règne et que les mémoires de tel ou tel émigré sur les événements et les hommes de notre Révolution. Souvent donc, pour atteindre la vérité, il faut prendre le contre-pied de ce que dit Aristophane.

Voici la liste de ses quinze comédies, avec la date de leur représentation :

Les *Viveurs*, Δαιταλεῖς . . 427
Les *Babyloniens*. 426
Les *Acharniens* 425
Les *Chevaliers*, Ἱππεῖς. . . 424
Les *Nuées*, Νεφέλαι. . . . 423
Les *Guêpes*, Σφῆκες. . . . 422
La *Paix*, Εἰρήνη. 421
Les *Oiseaux*, Ὄρνιθες. . . 414
Les *Fêtes de Cérès*, Θεσμοφοριάζουσαι. 411
Lysistraté 411
Ploutos, Πλοῦτος. 408
Les *Grenouilles*, Βάτραχοι. 405
L'*Assemblée des femmes*, Ἐκκλησιάζουσαι. 392
Le *Kokalos* et l'*Eolosicon*, pièces perdues, furent données après sa mort par son fils Ararôs.

La comédie des *Acharniens* fut composée en vue de la paix. On y voit un homme, Dicéopolis, qui représente aux yeux du poète la partie honnête de la ville et qui traite individuellement avec Sparte. Pendant que toute la population souffre des malheurs de la guerre et se voit réduite à la famine par la fermeture des marchés, ce Dicéopolis ouvre chez lui et pour lui seul un lieu d'échange, où abondent toutes les denrées, en vertu d'un traité qui doit durer trente ans. On voit paraître successivement un Mégarien, qui vient lui vendre dans un sac ses deux petites filles pour deux cochons de lait; une sycophante, qui le menace de le dénoncer pour achat prohibé ; un Béotien, qui apporte les produits variés de son pays; Nicarchos, le dénonciateur, qui menace Dicéopolis et qui est remis par lui, les mains liées, au Béotien comme un échantillon d'Athènes; un serviteur, qui vient demander quelques denrées béotiennes pour Lamachos et qui est éconduit; un laboureur, à qui les Béotiens, à Phylé, ont enlevé ses bœufs et que Dicéopolis renvoie au médecin public ; un paranymphe, par qui une fiancée demande que le corps de son mari, appelé en guerre, demeure avec elle; Dicéopolis lui donne

un onguent pour la paix. La fête des Coupes ayant été proclamée, un messager ordonne à Lamachos de partir pour l'armée et invite Dicéopolis au festin de Bacchus. Après un dialogue comique à double partie, où l'on voit Dicéopolis et Lamachos faire chacun ses préparatifs, l'un pour la guerre, l'autre pour la fête, ils sortent tous deux. Bientôt Lamachos revient blessé, dans un état digne de pitié ; et Dicéopolis rentre en scène soutenu par deux femmes et dans la joie de l'ivresse. Le chœur chante victoire et fanfare, tout le monde se retire. — La composition de la pièce est d'une extrême simplicité ; c'est un défilé continu qui passe devant un même personnage, comme dans le *Prométhée* d'Eschyle. Quant au fond, c'est un blâme de la guerre et un éloge de la paix, dont le poète ne présente que les avantages matériels. Pour avoir la contre-partie de cette pièce et la réponse aux raisons un peu grossières de Dicéopolis en faveur de la paix, il suffit de lire dans Thucydide le premier discours de Périclès aux Athéniens.

La pièce des *Chevaliers* a beaucoup plus de valeur comme composition poétique que celle des *Acharniens :* c'est un véritable drame, où la démocratie est mise en scène dans la personne de Peuple, Δῆμος, et des flatteurs qui se disputent ses faveurs : Cléon le corroyeur, Agoracrite le charcutier. La pièce est remplie de scènes et de paroles d'un comique sanglant : les aristocrates d'Athènes voyaient avec indignation les affaires conduites par des hommes d'aussi basse origine ; le succès récent de Cléon à Pylos, où les généraux de la noblesse avaient échoué, exaltait encore leur animosité. Les accusations d'Aristophane contre les hommes les plus populaires, et surtout contre Cléon, sont d'une telle violence, que personne ne voulut se charger dans sa pièce du rôle de ce personnage

et que le poète fut obligé de le remplir lui-même. Du reste, la lutte entre Cléon et le charcutier, qui forme tout le drame, est conduite avec une habileté consommée, à travers une suite de scènes véritablement admirables. Jamais la comédie politique n'en a produit de pareilles à celles des flatteries de Cléon et du charcutier, à la scène où ils opposent leurs oracles personnels, à celle où ils rivalisent à qui servira le mieux le Peuple. La comédie se termine par une scène à grand spectacle, l'apparition d'Athènes régénérée, inaugurant une politique nouvelle. Seulement cette régénération consiste en un retour à l'état de choses d'autrefois, tel qu'il était « lorsque Démos avait pour convives Aristide et Miltiade ».

La comédie des *Nuées* n'eut aucun succès. Elle a cependant une portée considérable : c'est une attaque à fond contre l'éducation nouvelle; Aristophane n'en voit que le mauvais côté, et il l'exagère. L'esprit nouveau n'était en somme que l'esprit scientifique, conséquence nécessaire de la marche de la civilisation ; cet esprit s'appliquait à tous les sujets et donnait lieu à des tendances nouvelles dans l'éducation de la jeunesse. Toute force sociale nouvelle peut donner lieu à des abus, à des théories fausses, à des conséquences extrêmes, à des fraudes, à des injustices d'une espèce inconnue auparavant ; elle n'en est pas moins dans les nécessités du progrès et ne mérite pas d'être livrée aux flammes dans la personne de ses représentants ; car un tel moyen d'en finir dépasserait en injustice tout le mal que peut produire un nouvel instrument d'action. Il faut ajouter que l'esprit nouveau est irrésistible, malgré toutes les violences, parce que les violences viennent d'une minorité qui diminue sans cesse et que l'esprit nouveau appartient à une majorité qui s'accroît.

La pensée qui domine dans les *Nuées* est donc à la fois fausse, injuste et impuissante.

Un vieillard, Strepsiade, endetté par son fils, Phidippide, et ne sachant comment échapper à ses créanciers, envoie le jeune homme à l'école de Socrate, pour y apprendre les sophismes qui font triompher une cause injuste. Mais le jeune homme ayant refusé, il y va lui-même. Il frappe à la porte, un disciple lui ouvre et il voit, parmi ses élèves, Socrate suspendu dans un panier entre le ciel et la terre. Socrate l'initie et lui explique par des causes naturelles substituées aux dieux la pluie, le tonnerre, la foudre et d'autres phénomènes de ce genre. Mais le vieux Strepsiade est trop grossier pour comprendre ces théories ; vainement on le fait coucher sur un lit pour méditer, il ne médite que sur les punaises. Le chœur des Nuées lui conseille de retourner chez lui et d'envoyer à l'école son fils Phidippide. Phidippide y va, après une première leçon ridicule de son père. Socrate le remet entre les mains du Juste et de l'Injuste, en qui se personnifient l'ancienne et la nouvelle éducation. Le Juste, vaincu dans la discussion, se retire. L'éducation de Phidippide réussit à merveille ; il est devenu maigre et pâle comme un vrai philosophe. Son père, ravi du succès, reçoit par des railleries ses créanciers. Mais bientôt s'élève entre lui et son fils une querelle au sujet de Simonide et d'Euripide ; Phidippide bat son père, lui prouve qu'il a raison, nie Jupiter et proclame Tourbillon maître du monde. Strepsiade, détrompé et effrayé, court avec son esclave à la maison de Socrate et la livre aux flammes.

Aristophane n'a pas eu tort de confondre Socrate avec ceux que l'on appelait alors du nom encore honorable de sophistes ; car eux et lui, à des degrés et à des titres di-

vers, représentaient l'esprit nouveau, c'est-à-dire la science dans son indépendance. Le vieux parti noble devait les réunir dans une commune réprobation. Il vint un temps où ce parti fut un moment le maître et fit régner son esprit dans les assemblées. On ne dit pas que les savants aient vu leurs maisons incendiées; mais Socrate but la ciguë, sans que sa mort ait donné gain de cause aux emportements des comédiens.

Les *Guêpes* ont donné lieu à l'imitation qu'en a faite Racine dans ses *Plaideurs*. La comparaison sommaire des deux pièces fait ressortir les caractères de l'œuvre d'Aristophane. Le but que se proposait Racine était de s'amuser lui-même et d'amuser le public, en lui offrant des plaisanteries empruntées à un poète ancien. Le but d'Aristophane est plus original: il veut tourner en ridicule la manie de juger; tout le monde étant juge dans Athènes, sa pièce est une censure du public qui l'écoutait; de plus, le poète grec veut montrer l'invasion des mœurs nouvelles jusque chez des hommes passionnés pour les anciens usages et pour la vie publique. — Dandin est le même que Philocléon; mais il y a dans celui-ci une transformation des mœurs profondément observée: vrais tous deux, Philocléon est plus complet. — Léandre ne reproduit pas entièrement Bdélycléon: celui-ci, plus âgé, a plus d'autorité sur son père; d'ailleurs, tout entier à son œuvre de guérison et non amoureux, il a un caractère plus élevé et plus noble que Léandre. — L'amour forme dans les *Plaideurs* une intrigue à la mode du temps: cette intrigue, honnête au fond, est banale et fade; elle ôte à la pièce son unité d'intérêt, qui devrait consister avant tout dans le développement du caractère de Dandin; le personnage d'Isabelle appartient à Racine. — La scène

du plaidoyer ridicule est très bien conduite dans Racine; mais elle ne se lie qu'incidemment à l'action; interrompue avant le jugement, elle est oubliée, ne finit pas et n'a dans la pièce aucune conséquence. Le procès du chien Labès est une suite naturelle du projet de Bdélycléon à l'égard de son père et forme le passage entre la manie de juger et la vie débauchée du vieillard; ce procès a une fin et une conséquence, qui est de dégoûter celui-ci du métier de juge et de le jeter dans les plaisirs. — Enfin les *Plaideurs* finissent par le dénouement ordinaire des comédies au temps de Louis XIV; les *Guêpes*, par la grande scène de boire et de rire, où s'abîme le peu de raison qui restait encore au vieux Philocléon.

Les *Oiseaux* sont une des conceptions les plus originales de l'antiquité. Elle unit le réel et le fantastique d'une manière qui eût paru inattendue et bizarre, si cette union n'était pas un des caractères ordinaires de la comédie grecque et si les prédécesseurs d'Aristophane n'en avaient pas donné de nombreux exemples. C'est l'époque où paraissaient dans Athènes les utopies politiques, les républiques idéales, mises en contraste avec les constitutions réelles des cités grecques. La *République* de Platon est postérieure aux *Oiseaux*. Mais Protagoras et d'autres sophistes avaient déjà traité théoriquement des questions d'organisation politique et sociale. La pièce d'Aristophane est une utopie comique d'un état idéal impossible à réaliser et praticable seulement chez les oiseaux et parmi les nuages. Partant de cette donnée positive, le poète se jette dans un monde fantastique d'une mobilité surprenante; on est étonné du nombre d'oiseaux de toute sorte, sauvages et domestiques, qui paraissent ou sont nommés dans la pièce, des mille traditions, croyances ou proverbes

où les oiseaux jouent un rôle et que le poète a recueillis, enfin de sa prodigieuse fécondité d'invention.

Deux Athéniens, Pisthétère et Évelpide, cheminent à travers les rochers, sous la conduite de la Corneille et du Geai, à la recherche d'une république idéale et de Térée, la Huppe. Arrivés auprès de cette dernière, ils lui conseillent de bâtir pour les oiseaux une ville entre le ciel et la terre, et pour cela de les convoquer tous. Viennent le Flammant, le Coq, le Glouton et beaucoup d'autres, formant un chœur effrayé d'oiseaux, qui à la vue des hommes se croient trahis. La Huppe les rassure et Pisthétère expose que, si les oiseaux construisaient une ville forte en plein air, ils arrêteraient au passage tout ce qui des hommes irait aux dieux et tout ce que les dieux enverraient en retour, et qu'ils recouvreraient ainsi leur antique toute-puissance. On adopte le projet; on nomme la ville Néphélococcygie ; on envoie Évelpide procéder à la construction, et Pisthétère demeure pour les réceptions et pour le sacrifice. On voit venir successivement un sacrificateur, qui fait des maladresses et est renvoyé ; un poète mendiant, qui reçoit un vêtement pour prix de ses vers ; un devin, qui n'obtient que des coups de bâton ; Méton, l'astronome, qui est battu comme un charlatan ; un inspecteur des villes tributaires, puis un marchand de décrets, qui sont également bâtonnés. Ici, la pièce devient tragique. La ville était à peine bâtie et prête à recevoir ses hôtes, quand on apprend qu'un dieu s'y est introduit ; c'est Iris, la messagère, qui vient menacer les oiseaux de la part des dieux et qui est durement congédiée par Pisthétère. Un héraut lui succède, annonçant que les hommes reconnaissent Néphélococcygie et se proposent d'y émigrer. On voit venir en effet un parricide, que l'on emplume et que l'on

envoie à la guerre satisfaire son humeur homicide ; Cinésias, le poète, qui demande des ailes et qui est raillé ; un sycophante, qui reçoit des coups de fouet et des conseils. Mais bientôt Prométhée arrive, caché sous un parasol ; il annonce la venue des dieux irrités et donne le conseil de ne pas céder et d'exiger en mariage la déesse Souveraineté. Neptune en effet se présente, accompagné du dieu barbare Triballe et d'Héraclès ; ils sont en fureur. Mais Héraclès s'apaise en voyant Pisthétère, qui apprête le repas ; dans l'espoir d'en avoir sa part, il accepte le mariage exigé ; Neptune le repousse ; Triballe se range du côté d'Héraclès. Un messager amène la belle Souveraineté. On chante un chœur nuptial, et la pompe s'achemine vers la cité nouvelle.

La pièce des *Grenouilles* est une comédie de critique littéraire. Elle a été donnée peu après la mort d'Euripide, dans un temps où l'on pouvait déjà se rendre compte des changements survenus dans l'art dramatique depuis l'époque d'Eschyle. Ce poète formait avec les auteurs de la fin de la guerre du Péloponèse une sorte de contraste, dont le génie littéraire d'Aristophane devait être frappé. Euripide, poète de la démocratie, ne pratiquait pas seulement un art très différent de celui des temps passés ; il avait aussi d'autres doctrines politiques, morales et religieuses : ami de l'égalité, il réduisait les héros et les princes des temps épiques à la condition vulgaire de l'humanité ; sa morale, quoique généralement pure, était plus douce, plus humaine et plus tolérante que celle des générations antérieures ; quant aux dieux, il ne voyait guère en eux que de vieilles traditions poétiques des temps féodaux et, en cherchant à les peindre tels que ces traditions les représentaient, il les faisait voir remplis de défauts et de

vices insupportables, qui éloignaient d'eux les âmes honnêtes et les esprits sérieux ; personnellement, Euripide avait une tendance marquée vers les études scientifiques fondées sur la réalité et vers les dogmes purs venus de l'Orient, comme on le voit dans sa tragédie d'*Hippolyte* et dans plusieurs autres. Toutes ces opinions ne pouvaient plaire à Aristophane, qui voyait en Euripide un ennemi des vieilles idées, un révolutionnaire et un corrupteur de la jeunesse. Dans la pièce des *Grenouilles*, il lui reproche d'avoir introduit des dieux nouveaux, de transformer les rois en mendiants, de faire parler tout le monde indifféremment et dans le même langage, d'abaisser l'art en peignant les faits de la vie domestique, l'amour déshonnête et le désespoir des mauvaises passions ; il lui reproche les formules abstraites et contradictoires, les discussions stériles et le scepticisme, la monotonie de ses débuts, le caractère vulgaire de sa musique, où il mêle toutes les harmonies, tous les rhythmes, et qui est bonne pour être accompagnée par des castagnettes. Nous n'avons pas besoin de montrer combien ces critiques sont exagérées et injustes, quoique, réduites à des proportions raisonnables, elles puissent avoir quelque vérité. Les faits ont en somme donné raison à Euripide : car c'est lui qui a fixé presque tous les types tragiques et qui a donné au drame cette tendance psychologique, à laquelle il est depuis lors resté fidèle.

La comédie des *Grenouilles* se compose de deux parties. La première, qui est très accidentée, roule sur le voyage de Bacchus aux enfers, à la recherche d'un bon poète, et sur les difficultés que ce voyage rencontre ; elle est remplie de bons mots et de scènes d'un comique achevé. Enfin, parvenu aux enfers avec son serviteur Xanthias, Bacchus

entend un grand bruit : c'est Eschyle et Euripide qui se querellent, Euripide voulant détrôner son prédécesseur. Pluton est sur le point de procéder à une expertise, et il a fait pour cela préparer une balance et les objets nécessaires à une juste appréciation ; il institue Bacchus juge du débat. Cette scène, qui comprend une querelle de deux rivaux, un chœur, une prière aux Muses, une critique réciproque des deux poètes, et enfin l'expertise, est une des mieux conduites et des plus belles de la comédie grecque. La balance penche en faveur d'Eschyle ; néanmoins Bacchus n'ose encore faire son choix : il demande aux deux poètes un conseil au sujet d'Alcibiade ; celui d'Eschyle l'emporte, Bacchus choisit Eschyle ; on se retire, pour aller souper chez Pluton.

Le *Ploutos* (la Richesse) fut représenté deux fois, à dix-huit ans d'intervalle ; l'édition que nous possédons paraît tenir des deux qui furent données par le poète lui-même, en 408 et en 390. Comme composition dramatique, le Ploutos ressemble à la plupart des autres pièces d'Aristophane et présente, au milieu de scènes combinées, qui font avancer l'action, un défilé de personnages comiques, dont le nombre n'est limité que par le caprice du poète et par la durée de la représentation. Le sujet du *Ploutos* est d'une nature différente des autres sujets traités par le poète ; il n'a plus de relation directe avec les événements du jour ; c'est une question de morale générale ou d'économie politique, qui est traitée par lui ; c'est celle de l'inégale et en apparence inique distribution des richesses. A la fin, on assiste au triomphe de Ploutos, devenu clairvoyant : il se distribue proportionnellement à l'honnêteté de chacun et aux services rendus, fussent-ils minimes ; il exclut même les dieux inutiles ou malfaisants et n'admet

que ceux qui savent se rendre utiles ; il traite de même les prêtres et les hommes des autres conditions ; il exclut impitoyablement les coquins et punit le vice et le crime, en les réduisant à la misère. — Le *Ploutos* met sur la scène des personnages abstraits, dans une action qui se passe entre eux, et des hommes réels, dont les uns ont un nom et dont les autres n'en ont pas ; on voit aussi un dieu, Hermès. Ce mélange n'a rien de plus surprenant que celui qu'on trouve dans les *Nuées* ou dans les *Oiseaux ;* il est admis dans toute la comédie antique, d'autant plus complètement qu'on se rapproche davantage des origines de cet art. La plupart des pièces de la vieille comédie renferment des personnages abstraits ou des êtres complexes idéalisés, tels que le Juste, l'Injuste, la Pauvreté, le Peuple. En cela donc aucun changement notable ne s'est produit durant la carrière dramatique d'Aristophane. Mais, pour le fond des idées et la nature du sujet, le *Ploutos* diffère beaucoup des pièces de ce poète antérieures à l'époque des Trente. Car c'est alors qu'il fut interdit aux poètes de mettre sur la scène des hommes vivants et de transformer le théâtre en une assemblée politique. Le second *Ploutos* fut en effet composé conformément à ce décret, et de là vient sans doute le caractère de généralité du sujet qui y est traité. Cette pièce peut, dans une certaine mesure, être considérée comme formant le passage de l'ancienne à la moyenne comédie. Mais on pourrait en dire autant de celle des *Grenouilles,* malgré l'apparition sur la scène de personnages réels, dont l'un venait seulement de mourir. Les sujets littéraires et la critique des systèmes caractérisent en effet la comédie grecque pendant la première moitié du quatrième siècle.

Il nous reste à parler de la poésie d'Aristophane, pour

laquelle les anciens ont généralement professé une grande admiration. Son charme est en effet inimitable. Mais il faut distinguer ici la poésie du dialogue et celle des chœurs. Le dialogue, dans Aristophane, se fait remarquer par la pureté du langage, dégagé de tout néologisme, se rapprochant beaucoup de la langue de Sophocle, sauf la différence des genres. Ce langage est d'une extrême variété : non seulement il s'approprie aux situations et aux personnages, mais il sait exprimer avec une noblesse digne de Platon les plus hautes pensées et descendre jusqu'aux expressions grossières de la populace d'Athènes et du Pirée. J'avoue que j'attache peu d'importance au reproche d'obscénité que l'on adresse souvent à Aristophane : les choses qui peuvent se dire ou qui doivent se taire changent suivant les temps et les peuples, aussi bien que le degré de nudité corporelle toléré par les mœurs dans la vie civile. Les obscénités de la vieille comédie roulent sur deux ou trois fonctions naturelles de l'humanité, à peu près toujours les mêmes et qui, en somme, n'intéressent point la morale : la pudeur varie suivant les races, les climats et les costumes. La pruderie n'est pas une preuve de moralité; il vint un temps où la comédie grecque châtia son langage et revêtit de formes élégantes des doctrines corrompues; l'indécence avait passé des paroles aux mœurs. Il faut ajouter enfin que, même dans ses expressions les plus en opposition avec nos usages, Aristophane est toujours plaisant et comique; et les passages en question sont loin d'être les plus mauvais.

Les situations amènent souvent les personnages à des sentiments qui les élèvent jusqu'au lyrisme, et alors ils quittent le mètre ordinaire du dialogue pour parler en rhythmes, comme dans la tragédie. A ces tirades d'un

caractère lyrique succèdent les chants du chœur. Rien d'aussi varié, d'aussi surprenant et en même temps d'aussi naturel que les strophes d'Aristophane. Les choses de la nature extérieure, ses tableaux, ses bruits, ses harmonies de toute espèce y sont rendus avec cette vérité à la fois sensible et idéale qui fait vivre les grandes œuvres de la poésie. Ainsi les chœurs d'oiseaux, dans la pièce de ce nom, nous transportent parmi les rochers, les buissons et les bocages et nous font vivre pour un moment de la vie vagabonde et mobile de ces êtres insouciants. Rien de plus aérien que les chœurs des Nuées planant dans les régions élevées des montagnes et, de là, contemplant les fleuves, les vallées et les plaines et, plus loin, l'immensité des mers. On ne peut rendre dans une langue étrangère cette poésie, qui est autant dans les expressions que dans les idées; et il faut de plus se la représenter comme unie à des airs de musique, dont les accents pouvaient être variés presqu'à l'infini par la diversité des modes et des genres dans les harmonies de l'antiquité. Ces chœurs comiques, souvent très sérieux, d'autres fois très réjouissants, avaient sur ceux de la tragédie l'avantage d'être exécutés par cinquante voix; on pouvait les faire entendre toutes à la fois ou les diviser en groupes qui se répondaient et croisaient leurs chants, de manière à donner à ces scènes une mobilité et une animation singulières. Du reste, sauf la différence des genres, la poésie lyrique d'Aristophane ressemble beaucoup plus à celle d'Euripide qu'à celle d'Eschyle ou de Sophocle. On y voit, comme dans le troisième des tragiques, l'homme se détacher de la nature pour la regarder hors de lui-même, ainsi qu'un objet extérieur au sort duquel il n'est intéressé que comme spectateur. De là ces tableaux, ces descriptions pitto-

resques, cette poésie imitative qui ont tant charmé les Grecs des temps anciens et qui nous charment encore nous-mêmes. Seulement, pour le style, la poésie lyrique d'Aristophane se rapproche plus des vieux maîtres que des maîtres nouveaux, et en cela encore il se montre conservateur et ami du passé : il reste dans le rôle qu'il s'était tracé et auquel il est demeuré fidèle jusqu'à sa mort.

Une dernière observation : les œuvres d'Aristophane sont de celles qu'on peut lire avec le plus de fruit pour rectifier la fausse idée qu'on se fait d'ordinaire du classique grec. Car nul auteur n'est plus classique qu'Aristophane ; et nul œuvre plus que le sien ne se montre varié, gai, entraînant, pittoresque, ennemi de toute convention et de toute froideur, plein de liberté et de franchise. Il suffit pour s'en convaincre de lire la seule comédie des *Oiseaux* ou celle de l'*Assemblée des Femmes*. Mais, au milieu de ses mouvements en apparence les plus excentriques, lorsqu'il semble avoir oublié le point fixe autour duquel roule son action, Aristophane n'admet jamais ni la licence ni l'extravagance, et il ne sort pas des conditions absolues et traditionnelles du grand art.

III. SOPHISTES, RHÉTEURS, ORATEURS

I. SOPHISTES, RHÉTEURS. — Trois choses grandissaient à la fois dans le monde hellénique et surtout dans Athènes : la science sous le nom de σοφία, la démocratie et l'éloquence, que l'on appelait communément δεινότης. Les systèmes scientifiques antérieurs à la guerre du Péloponèse avaient été de grandes tentatives métaphysiques pour expliquer les phénomènes de la nature physique et mo-

rale; faute d'analyses méthodiques, ces vastes hypothèses n'avaient pas une base très solide et plusieurs même étaient ou tout à fait abstraites ou revêtues de couleurs mystiques, qui en faisaient des espèces de religions. Les esprits avaient besoin de s'appuyer sur des vérités mieux établies et d'atteindre à des théories mieux fondées sur la réalité et plus capables de les diriger dans la pratique. Ce besoin en engendra un autre : il fallait, avant de construire un nouvel édifice de science, déblayer le terrain sur lequel il serait élevé. Ce fut l'œuvre de courte durée de ces hommes instruits et habiles qu'on désigna par le nom de *sophistes*. Le rôle qu'ils avaient à remplir les mettait en opposition avec le parti conservateur, que représentait dans Athènes l'aristocratie des Eupatrides, unie aux partisans de la paix et du système dorien. Presque tous les renseignements que nous avons touchant les sophistes proviennent d'auteurs appartenant de plus ou moins près à ce parti : de là vient que nous devons nous défier de l'excès de sévérité avec lequel les sophistes ont été jugés. Parmi eux, en effet, il y eut non seulement des hommes considérables, mais plusieurs hommes renommés pour l'élévation de leur caractère et pour leur vertu ; enfin Socrate ne cessa qu'après sa mort d'être compté parmi eux et tous ensemble furent, dans sa personne, injuriés et condamnés par Aristophane. Il ne faut pas oublier que ceux qui détruisent, avec les meilleures intentions du monde, sont toujours l'objet de l'animadversion de ceux qui veulent conserver. Or il est certain que la période de temps qui sépare Périclès de la mort de Socrate est marquée par une révolution de cette espèce, et que la science entre dans des voies toutes nouvelles dès le commencement du quatrième siècle. Anaxagore, maître et ami de

Périclès et mort dans les premières années de la guerre, appartenait encore aux vieilles écoles philosophiques, quoiqu'il préparât l'esprit nouveau : à la mort de Socrate, il ne restait plus rien de cette ancienne manière de philosopher; des méthodes nouvelles étaient inaugurées. Les trente années que la guerre dura marquent le passage d'un état à l'autre, passage qui ne se pouvait faire sans qu'une œuvre de déblaiement s'exécutât. En cela donc l'œuvre des sophistes fut non seulement nécessaire, mais utile, et rendit possible le grand mouvement scientifique du siècle suivant. Je ne puis les louer ni les blâmer comme on a coutume de le faire dans les histoires, et je me contente de me rendre compte du travail dont la force des choses les avait chargés. Les louer sans réserve, c'est approuver les excès mêmes de leurs doctrines, excès qu'il faut attribuer surtout aux dispositions naturelles et au tempérament des personnes; les blâmer et les injurier, sur la foi de quelques ennemis, ce n'est pas donner raison à ces derniers et à leur parti; c'est s'exposer à ne pas comprendre la marche des idées chez les Grecs et couper leur histoire en deux parties, qu'il est ensuite impossible de rattacher.

Le mouvement des esprits qui engendra la sophistique se produisit dans tout le monde grec à la fois; lorsque Athènes devint le centre incontesté du monde hellénique, il y vint des sophistes de tous côtés : de la Sicile, de la Macédoine, du Péloponèse, des îles de la mer Égée. Le premier qui y parut fut PROTAGORAS d'Abdère, en 444. Homme très sérieux, il enseigna d'abord que la science n'a rien à démêler avec la théologie; à ceux qui lui demandaient ce qu'il pensait des dieux, il répondait que, ne pouvant voir les dieux eux-mêmes et supposant qu'ils

sont dans une région inaccessible, il croyait la vie trop courte pour l'employer à une recherche infructueuse. Peu content des systèmes scientifiques des anciens philosophes, il les mettait aux prises les uns avec les autres, et, détruisant une opinion par l'opinion contraire, il concluait que la science paraît impossible à établir, qu'elle est individuelle et personnelle, en un mot que l'homme est la mesure de toutes choses, πάντων μέτρον ὁ ἄνθρωπος. Il est probable que ses adversaires exagérèrent la portée de ces paroles et firent de lui un pur sceptique; accusation peu d'accord avec les préceptes de vertu et d'énergie active qu'il ne cessait d'enseigner. En réalité, chacun se fait sa science à soi-même, et la science ne se compose que des travaux personnels et des découvertes individuelles mises en commun. Le parti adverse, qui avait la majorité dans le conseil des Quatre-Cents, expulsa Protagoras d'Athènes, en 411, et ses livres furent brûlés sur l'Agora, au milieu d'une grande affluence populaire.

A cette époque, la rhétorique, c'est-à-dire l'art de la parole, avait pris la forme d'une science appliquée; elle commença à être enseignée dans la Grèce et fournit une force nouvelle, dont la tendance fut la même que celle de la sophistique. Elle était née en Sicile, vers le milieu du siècle, à une époque où l'expulsion des tyrans mit le pouvoir aux mains du peuple et fit de l'éloquence l'instrument principal de la politique.

Le premier qui composa une τέχνη ῥητορική, un traité savant de l'art oratoire, fut Corax, orateur politique et judiciaire. Son élève Tisias en fit un à son tour; et depuis cette époque, on en vit paraître une longue série, dont il ne nous reste rien, mais dont nous pouvons nous faire une idée par la *Rhétorique* d'Aristote.

A Tisias se rattache GORGIAS, de la ville des Léontins en Sicile. Né vers l'an 485, il vint à Athènes comme ambassadeur, en 427, et commença à y enseigner la rhétorique; très habile dans l'art de la parole, donnant à son langage une couleur poétique et à ses phrases une harmonie musicale auparavant inconnue, il attirait à ses séances une foule nombreuse d'auditeurs et il enseignait son art à des jeunes gens qui payaient fort cher ses leçons et qui formèrent une véritable école autour de lui. Comme philosophe, il professait les doctrines éléatiques; mais il ajoutait, comme Protagoras, que, si quelque chose existe, elle ne saurait être un objet de science absolue, et que, si la science peut être, elle est elle-même incommunicable. La conséquence était que nul ne devait, pour s'instruire, s'en rapporter à l'enseignement d'autrui et que les efforts personnels de chacun peuvent seuls le conduire à la science. Il ajoutait que la vertu est comme la science, qu'on ne peut ni l'enseigner, ni la transmettre, qu'elle est incommunicable et ne reconnaît point de maîtres ni de disciples. Gorgias avait composé un traité *de la Nature et du Non-Être*. Comme rhéteur, il disait que la rhétorique est l'art de parler avec vraisemblance sur tous les sujets, que cet art est en lui-même indifférent au vrai et au faux, que les mêmes arguments et les mêmes formes de langage peuvent servir à défendre une bonne et une mauvaise cause, que celui qui les possède peut faire prévaloir une cause naturellement mauvaise. Ces idées, qui au fond sont incontestables et qui ont été mises en formules par Aristote dans la théorie de l'enthymème, eurent auprès des jeunes Athéniens et généralement des hommes de l'avenir un très grand succès et devinrent la base d'un enseignement qui ne périt qu'avec la Grèce.

Parmi les sophistes-rhéteurs qui se distinguèrent le plus à cette époque, il faut compter : HIPPIAS d'Élis, homme d'une érudition très vaste, généalogiste, historien, archéologue, auteur d'un recueil historique intitulé Συναγωγή ; — PRODICOS de Céos, élève de Protagoras, homme de bien, moraliste estimable, célèbre comme auteur de l'apologue d'Hercule entre le Vice et la Vertu ; — THRASYMAQUE de Chalcédoine, homme fougueux et colère, si l'on en croit Platon ; — CALLICLÈS, élève de Thrasymaque ; — CRITIAS, poète tragique, oncle de Platon, homme intelligent, spirituel et riche, cultivant par goût la science et les lettres ; — il faut encore ajouter à ces noms ceux de PÔLOS et d'ALCIDAMAS, tous deux disciples de Gorgias.

L'influence de leur enseignement alla croissant pendant toute la durée de la guerre. Elle ne s'exerça pas seulement sur les hommes qui s'occupaient de science ou qui pratiquaient à quelque degré l'art oratoire à la tribune ou au barreau ; elle s'étendit sur toute la société polie d'Athènes et d'une partie de la Grèce. En effet, elle transforma l'enseignement dans les écoles, l'éducation dans la famille, les habitudes et les procédés de discussion, les usages du théâtre, le style des écrivains, et, dans une certaine mesure, modifia les mœurs publiques et privées. Cette influence fut-elle fâcheuse, comme le prétendaient les gens du passé, ou salutaire, comme le croyaient ceux de l'avenir ? Il est bien difficile de l'apprécier, à la distance où nous sommes et avec le peu de documents authentiques qui nous ont été transmis. Il est incontestable qu'en réduisant la science à un phénomène personnel, ils l'affranchissaient ; la suite montra bien que ce principe nouveau était très fécond et que, si les sophistes lui donnèrent quelquefois une expression outrée, ces exagérations de

forme ne changèrent rien à la marche des idées. L'affranchissement de la science donnait à l'individu une liberté virile que les Grecs n'avaient point eue auparavant; liberté de penser et d'agir en toute chose, qu'ils conservèrent longtemps après que la Grèce eut perdu son indépendance politique. D'un autre côté, l'abandon des vieilles formules traditionnelles du dogme dut laisser vide plus d'une intelligence faible, qui ne put y suppléer par des opinions personnelles et par des principes philosophiques arrêtés.

SOCRATE, Σωκράτης. — C'est pour répondre à cette double nécessité que Socrate s'efforça de tenir entre tous les partis une position moyenne; ce fut à la fois l'honneur de sa mission et sa faiblesse vis-à-vis d'eux. Comme novateur, c'est-à-dire comme partisan de la liberté dans la science et des méthodes nouvelles fondées sur l'observation directe de la nature, il fut toute sa vie confondu avec les sophistes et il n'y avait pas de raison apparente pour ne pas le ranger parmi eux. Mais, d'un autre côté, il apercevait clairement le danger que le libre examen pouvait avoir pour les âmes faibles et pour les esprits trop peu éclairés; il enseignait donc et il essayait de prouver en toute occasion qu'il y a des notions pratiques de morale que les systèmes scientifiques doivent toujours respecter et dont il faut faire provision, avant même de s'acheminer dans les voies de la science. Cette position moyenne proposée par Socrate ne pouvait contenter ni les sophistes, qui attaquaient à la fois tous les fondements des anciennes croyances, ni les partisans de ces croyances, qui ne souffraient aucune transaction entre leurs propres idées et l'esprit nouveau.

En matière de religion, Socrate n'attaquait ni ne défen-

dait les cultes établis; il se rapprochait quelque peu en cela de Protagoras ; mais il respectait les usages de son temps, et on le voyait même s'approcher des autels des dieux. Il fut cependant accusé, dès l'époque des *Nuées* d'Aristophane, d'introduire des divinités nouvelles : en effet, Socrate admettait la théorie persane des anges gardiens, comme on le voit souvent dans Platon, et comme on peut le penser d'après ce que l'on raconte de son démon familier ; les anges gardiens sont déjà dans Sophocle ; ils étaient admis par beaucoup de personnes distinguées, et surtout par une société secrète ou *hétairie*, à laquelle étaient affiliés Euripide, Alcibiade et plusieurs autres hommes célèbres de l'intimité de Socrate. Cette doctrine des anges gardiens, qui est celle des *frawarchis* (férouers) de l'Avesta, est exposée dans le *Phédon* de Platon, par la bouche de Socrate, au moment où il va boire la ciguë. Socrate eut donc contre lui tous ceux qui n'acceptaient pas ses idées orientales et qui prévoyaient, plus ou moins obscurément, qu'un jour viendrait où elles remplaceraient la religion nationale.

Quant à ses opinions politiques, elles paraissent avoir été également éloignées des deux extrêmes, ce qui fit qu'il eut peu de partisans pour le défendre. En votant pour les généraux vainqueurs aux Arginuses, il avait tourné contre lui une partie du peuple; en faisant en apparence cause commune avec les représentants des idées nouvelles, il eut pour ennemis les partisans outrés du gouvernement oligarchique. La droiture de son caractère et l'austérité de ses mœurs ne purent le sauver : aux démocrates il paraissait un ami des Doriens; pour les hommes du passé, tels qu'Aristophane, il comptait parmi les novateurs et les sophistes.

Dans l'ordre de la science, on a probablement exagéré l'influence de Socrate. Car le mouvement qui portait les esprits vers l'étude des faits et vers l'adoption de méthodes scientifiques était très marqué, lorsqu'il s'y engagea lui-même pour le diriger ou le contenir. Ce mouvement ne part donc pas de Socrate. La formule qu'il adopta (γνῶθι σεαυτόν), en l'empruntant au temple de Delphes où elle était inscrite, marquait moins, dans son intention, un point de départ pour la science qu'une pensée morale et pratique; la psychologie, qui en était l'application, n'existait pas, comme étude à part, dans le cadre à peine tracé des matières scientifiques, et de plus, elle n'est guère moins avancée dans Sophocle et dans Euripide qu'elle ne le fut chez les successeurs de Socrate. Nous verrons, un peu plus loin, que la plupart des grandes idées de Platon, relatives à l'âme, à sa destinée et à ses facultés intellectuelles et morales, sont des idées venues d'Orient et qui n'ont dû probablement presque rien à l'enseignement socratique. Enfin Socrate fut un des hommes d'Athènes les moins célèbres et les moins remarqués, jusqu'au jour où sa condamnation et sa mort attirèrent sur cette noble vie tous les regards. Ses amis, dont plusieurs comptèrent parmi les hommes les plus distingués de la Grèce, s'appliquèrent, par leurs écrits et leur enseignement, à honorer la mémoire de leur maître, lui attribuèrent des doctrines qui étaient les leurs et qui n'étaient encore qu'en germe dans la génération de Socrate, et enfin datèrent de sa mort l'ère de l'indépendance scientifique et de la vraie science, qu'elle avait en réalité inaugurée.

Cette mort mit un terme aux persécutions contre la liberté de penser : Protagoras, longtemps avant Socrate, avait été condamné à mort comme athée, c'est-à-dire

comme ennemi du polythéisme, avait pris la fuite et avait péri dans un naufrage ; Diagoras de Mélos avait été proscrit comme impie, sa tête avait été mise à prix ; Anaxagoras avait lui-même été frappé pour ses propres doctrines par les ennemis de Périclès et par les siens. Tous ces hommes célèbres avaient eu contre eux une forte majorité ; or, quoique la guerre du Péloponèse eût exalté les passions et multiplié les condamnations, Socrate ne fut condamné que par deux voix de majorité (281 contre 279) au tribunal populaire des héliastes, et cela, après avoir écarté tout moyen de défense. Il est donc très probable que, s'il eût accepté le plaidoyer que Lysias lui offrait, deux de ces voix hostiles et d'autres encore se fussent prononcées en sa faveur. Cette faible majorité n'eût pas même été réunie quelques années plus tard, et Socrate eût achevé en paix sa carrière. Ce fait prouve que les idées nouvelles avaient fait assez de progrès à la fin du cinquième siècle et qu'en effet l'ère de la tolérance allait définitivement s'ouvrir.

On peut considérer Socrate comme ayant représenté l'esprit nouveau dans ce qu'il avait de modéré, l'esprit ancien dans ce qu'il avait de compatible avec les idées nouvelles. A ce double titre, il se trouve exactement placé sur la limite des deux siècles, dont sa mort, arrivée en 400 ou en 399, marque le point de séparation. Ce qui domine dans cet ensemble de principes nouveaux, dont l'avènement date de ce jour, c'est l'unité de Dieu, considéré soit comme un être individuel séparé du monde (ce qui semble avoir été la pensée de Socrate), soit comme un principe infini et non personnel, immanent dans l'univers. Toutes les doctrines de Socrate semblent s'être rapportées à cette idée, qui était au fond, sinon la négation absolue, au moins la régénération du polythéisme hellénique. Les

opinions de Socrate sur la morale et la politique, sur la littérature et sur l'art aussi bien que sur la science, se rapportaient à cette idée centrale et semblent avoir formé un tout systématique, quoique probablement assez vague. Ses disciples, qui furent en même temps ses amis, donnèrent plus de précision à ces doctrines et en composèrent de véritables systèmes de philosophie, dont nous parlerons ci-après. Mais il ne faudrait pas croire que tous les éléments de ces systèmes appartinssent à Socrate ou tirassent de lui leur origine : car la plupart existaient déjà dans les livres des anciens sages et surtout dans ceux d'Anaxagoras ; une autre partie était venue de l'Orient, surtout de la Perse. Mais ils paraissent avoir pris dans la pensée de Socrate plus de consistance et peut-être d'unité qu'ils n'en avaient eu auparavant : c'est pourquoi le siècle qui suivit ne pensa plus à la manière du cinquième siècle ; les livres des philosophes et des autres écrivains parurent répondre à une civilisation plus purement laïque, où les anciennes croyances n'étaient plus que des souvenirs et des débris d'un passé que la tradition seule conservait. Quoique Socrate n'eût rien écrit, on comprend qu'il ait pu, par ses doctrines, exercer une certaine influence sur la littérature des temps qui suivirent, et c'est à ce titre qu'il peut trouver place dans une histoire littéraire.

II. Orateurs. — Il faut distinguer, dans la période de la guerre du Péloponèse, deux séries d'orateurs : les uns sont des hommes d'action, participant directement à la marche des événements ; les autres sont des hommes de cabinet, écriv [illegible] paraissant presque jamai [illegible] ;ours pour autrui dans de [illegible] les autres,

mais surtout parmi les premiers, quelques-uns se sont formés eux-mêmes, n'ont reçu que l'éducation commune à tous les jeunes Athéniens et se sont élevés à l'éloquence sous l'influence des affaires publiques ; la plupart, ainsi que tous ceux de la seconde série, ont été des hommes de lettres, ayant reçu des leçons des rhéteurs et des sophistes. La suite des événements les fit paraître tour à tour à la tribune, où ils vinrent briller un moment pour être emportés d'ordinaire dans quelque réaction violente des partis et y périr. Un très petit nombre eurent une longue carrière. La distinction entre les orateurs d'action et les *logographes,* qui dès cette époque commencèrent à former deux classes à part, est d'autant plus importante qu'elle se continua durant le siècle suivant, jusqu'à la perte de la liberté.

Cléon, Κλέων, fut pendant les années qui séparent la mort de Périclès de sa propre mort, arrivée en 422, un des hommes qui exercèrent du haut de la tribune la plus grande action sur les assemblées populaires. C'était un corroyeur ou, pour mieux dire, un négociant du Pirée; parleur habile, hardi, violent. Il avait été l'adversaire de Périclès, non par principe, mais parce que Périclès ne lui semblait pas faire marcher assez vite les événements. Quoique peu estimable peut-être, il valut certainement mieux que ne le dit Aristophane, son ennemi public et privé. Car, pendant tout le temps que dura, avec la guerre du Péloponèse, la lutte de la démocratie et de l'oligarchie, ce fut toujours l'aristocratie qui attaqua et qui donna le signal des actes de violence. Il faut se représenter l'éloquence de Cléon comme celle d'un homme d'une extrême énergie, qui ne peut se contenir dans la lutte où

ses opinions et sa personne se trouvent engagées. Il introduisit à la tribune l'usage des gestes excessifs, parlant avec véhémence, rejetant son himation sur ses épaules, lançant ses bras et se frappant la cuisse. Ses principaux adversaires appartenaient à l'aristocratie; c'étaient surtout les généraux Démosthène et Nicias, dont l'action, trop lente et trop modérée à son gré, faisait parfois languir les événements. Sa popularité devint irrésistible après l'affaire de Pylos, en 425 : les généraux faisant traîner en longueur le siège de cette place, Cléon monta à la tribune, les accusa de manquer d'énergie et de compromettre par leur mollesse l'honneur et la puissance d'Athènes; puis il finit par déclarer qu'il se chargerait bien, lui, de prendre Pylos avec les ressources qui s'y trouvaient. Nicias, qui était présent, le prit au mot; Cléon partit pour l'armée et, en peu de jours, Sphactérie tomba entre ses mains. L'année suivante, il faisait condamner à l'exil Thucydide, qui lui en garda quelque ressentiment. En 422, il mourut en homme de cœur devant Amphipolis, dans un combat contre Brasidas.

Alcibiade, Ἀλκιβιάδης, était neveu de Périclès, qui avait été en même temps son tuteur; c'est auprès de lui qu'il s'était initié aux choses de la politique; il embrassa les vues de son oncle, mais fut loin d'avoir sa constance, sa modération et son abnégation en face des intérêts de l'État. Ami de Socrate, affilié à certaine secte nouvelle, disciple des sophistes et des rhéteurs, il possédait l'art de la parole à un plus haut degré que Périclès lui-même, quoiqu'il ne l'égalât point en éloquence. Il formait avec Nicias un contraste surprenant. Celui-ci savait exposer clairement à la tribune, mais avec une certaine froideur, des idées

capables de convaincre dans un temps moins agité que le sien ; Alcibiade, avec un art infini, savait unir aux raisons sérieuses des motifs de sentiment et de passion. Son langage était élégant, son style clair, précis, correct, plein de finesse et de bon goût. Il grasseyait, ou plutôt il ne prononçait pas les *r* autrement que les *l*, et il en résultait des consonances qui, dans sa bouche, ne laissaient pas d'avoir un certain charme. D'ailleurs, beau de visage, plein de santé et de jeunesse, il le paraissait davantage en face de Nicias, vieillard néphrétique et superstitieux. Ses qualités d'orateur se montrèrent dans les occasions les plus diverses, soit à Athènes, soit à Sparte, soit dans d'autres pays. Il eut à parler, non seulement dans des questions politiques d'une gravité extrême, telles que la guerre de Sicile ou l'alliance d'Argos, mais aussi dans les affaires personnelles, comme celles des Hermès, de son exil, de son retour. On put juger du contraste de cet homme éloquent et disert avec son adversaire Hyperbolos, un des orateurs qui furent les plus populaires et les plus violents après Cléon ; ce fut en effet cet homme qui, après le départ d'Alcibiade pour la guerre de Sicile, l'accusa d'avoir été l'auteur inconnu de la mutilation des Hermès et obtint son rappel et sa condamnation.

A partir de l'expédition de Sicile, l'histoire intérieure d'Athènes entra dans une période d'agitation et de désordres, suivis des derniers malheurs. Les lenteurs et la maladresse de Nicias avaient perdu dans une contrée lointaine la plus belle armée et la flotte la mieux organisée qui fût encore sortie des trois-ports ; lui-même et son collègue Démosthène avaient été mis à mort, 413. Les Spartiates occupaient Décélie, à quelques lieues d'Athènes ; Alcibiade avait pris les armes contre sa patrie, et, après

avoir servi ses ennemis, s'était retiré auprès de Tissapherne. Les nobles de la ville s'organisaient en sociétés secrètes ou hétairies (ἑταιρίαι), qui répandaient la terreur parmi le peuple et poussaient la lutte politique dans les voies de l'assassinat[1]. A leur tête était l'orateur ANTIPHON, Ἀντιφῶν. « Nul n'osait parler, dit Thucydide, car la moindre marque d'opposition était le signal d'une mort certaine. » Quand la noblesse eut installé un gouvernement de son choix, présidé par le conseil des Quatre-Cents, la tribune demeura muette; ce fut un gouvernement d'action, sans paroles, qui, pour en finir avec les orateurs populaires, dirigea contre eux le poignard ; c'est alors qu'Hyperbolos et plusieurs autres périrent assassinés. Cette oligarchie, violente à l'intérieur, voulait au dehors la paix à tout prix : Antiphon, avec Phrynichos et d'autres encore, fut envoyé à Sparte pour la négocier ; la réaction eût été triomphante, si l'armée, qui était à Samos et où se trouvaient la plupart des citoyens actifs de la ville, ne se fût prononcée contre le nouveau gouvernement et n'eût opposé aux menées d'Antiphon et des Eupatrides l'énergie patriotique de son chef Thrasybule. L'armée rappela Alcibiade et le nomma stratège, avec la pensée de marcher droit sur Athènes. Au sein des Quatre-Cents s'agitaient en ce moment deux orateurs passionnés, *Théramène* et *Aristarchos,* mécontents de leur propre parti, qui ne leur avait pas fait la place assez grande. Leurs déclamations, pleines de sophismes et de fourberies, furent prises au sérieux par la population de la ville : et quand on vit paraître en vue du Pirée quarante navires lacédémoniens, on ne douta plus que le nouveau gouvernement

1. *Androclès,* un des orateurs populaires, mourait frappé d'un coup de poignard en 411.

n'eût formé le projet de livrer Athènes aux ennemis. La révolte de l'Eubée, qui suivit aussitôt, acheva de démontrer la trahison de l'oligarchie. Les Quatre-Cents furent déposés, les meneurs de la réaction traduits devant les tribunaux et punis. Antiphon fut admis à se défendre, dans un jugement public où il avait pour accusateurs deux anciens membres du conseil des Quatre-Cents ; son discours fut d'une habileté extrême et d'une grande éloquence, et protégea sa mémoire aux yeux des historiens qui ne tiennent pas assez compte de l'animosité des partis ; mais il ne put le sauver : Antiphon fut condamné et mis à mort ; il avait soixante-dix ans.

Il nous reste quinze discours attribués à Antiphon et probablement anthentiques. Douze d'entre eux sont des exercices d'école, roulant sur des sujets fictifs ; ils sont répartis en trois séries de quatre ; chaque série présente le développement d'une même cause : l'accusation, la défense, l'instance et la réplique. En eux-mêmes, ces discours n'ont aucune valeur réelle ; mais ils sont précieux pour nous en ce qu'ils nous font connaître la manière dont on étudiait alors dans Athènes l'art oratoire ; de plus, ils nous dévoilent les procédés de composition, de langage et de style, qu'on apprenait dans les écoles, et nous permettent de les découvrir plus aisément dans les discours qui ont été véritablement prononcés. Les trois autres discours d'Antiphon sont aussi des plaidoyers, composés pour des cas réels : l'un contre une belle-mère accusée d'empoisonnement, l'autre sur le meurtre d'Hérodès, le troisième pour un chorège aussi accusé d'empoisonnement. Entre ces trois discours et les douze autres, il n'existe pas une bien grande différence, ni pour l'art de composer, ni pour le style ; seulement ils présentent plus d'animation, de

vigueur, d'éloquence aussi, à cause de la réalité de leurs sujets. Du reste, ils montrent comment, en face des juges, les orateurs mettaient en œuvre les procédés appris dans les écoles, et à ce titre il est utile de les comparer aux trois tétralogies.

Antiphon s'était mêlé de politique, comme la plupart des Grecs de son temps; mais sa véritable occupation était d'enseigner l'art oratoire ; il avait une école de rhétorique et il avait écrit une τέχνη, à la manière des autres rhéteurs. Lui-même ne parut que fort peu, soit à la tribune, soit devant les tribunaux ; il n'y avait point alors d'avocats plaidants ; chacun se défendait soi-même comme il pouvait, et, comme beaucoup d'accusés ou d'accusateurs ne se sentaient pas le talent nécessaire pour composer habilement un discours, ils s'adressaient à des rhéteurs, qui leur en faisaient un d'avance et le leur livraient pour de l'argent. Ces avocats écrivants, non reconnus par la loi, mais admis par les mœurs et suscités par un besoin réel, portaient le nom de *logographes*. Antiphon paraît avoir été le premier qui ait composé des discours pour autrui. Cet usage se répandit promptement : au commencement du siècle suivant, des logographes existaient dans presque tout le monde hellénique. Il exerça sur l'éloquence et en général sur la littérature une très grande influence : d'abord il exigea que les rhéteurs répartissent les causes en un certain nombre de catégories, afin de pouvoir préparer à l'avance et enseigner dans leurs écoles les moyens d'attaque ou de défense qui reviennent toujours les mêmes dans les cas analogues ; il en résulta ce que dès lors on appela les *lieux communs,* développements de certaines idées générales applicables à toute une classe de sujets. Le même travail de classification dut se faire sur les per-

sonnes mises en cause ou qui pouvaient y être mises et qui furent ainsi rangées par métiers, par fonctions, par conditions ou par caractères; de là naquirent dans la rhétorique les *mœurs oratoires,* c'est-à-dire la nécessité pour le logographe d'adapter son langage aux mœurs et à la condition de la personne qui devait le tenir. Il eût été ridicule qu'un marin du Pirée ou un charbonnier d'Acharnes parlât devant les juges comme un riche banquier de l'Agora, comme un prytane ou comme un grand seigneur du quartier des Jardins. L'étude des mœurs oratoires eut pour complément celle de la langue et du style, de la grammaire, avec ses procédés de dérivation ou de composition des mots, des formes de la phrase, qui put devenir de plus en plus périodique et en même temps de plus en plus libre et variée, des figures de mots et de pensées, de la musique même dans la phrase écrite ou parlée, enfin de toutes ces lois d'équilibre, à peine entrevues avant l'époque des rhéteurs, et dans l'application desquelles les écrivains du quatrième siècle se montrèrent si habiles et si scrupuleux. Tout ce mouvement littéraire, à la fois scolastique et artiste, procède certainement des sophistes et des rhéteurs ; les discours d'Antiphon nous en offrent les premiers témoignages.

Après la mort d'Antiphon et le rétablissement de la liberté, Alcibiade, déjà rappelé par l'armée de Samos, ne voulut rentrer dans Athènes qu'après quelque action éclatante, capable d'effacer le souvenir de ses trahisons. Ses succès sur mer le firent en effet nommer stratège ; il fit son entrée dans la ville au printemps de l'année 407, entouré de drapeaux conquis, et au milieu des couronnes et des cris de joie. Il monta à la tribune et, dans un discours plein de hardiesse et d'habileté, il sut mêler des reproches

aux Athéniens, qui l'avaient mal jugé, et à la fortune, qui les avait également trahis. Ce discours fut pour lui comme un triomphe : les Athéniens lui décernèrent des couronnes d'or, lui rendirent ses biens confisqués, le relevèrent des malédictions publiquement prononcées contre lui et le nommèrent commandant des armées de terre et de mer; on eût dit qu'il allait être empereur. Mais son luxe, ses exactions, ses débauches le firent promptement retomber dans la défaveur; il fut exilé de nouveau dans l'année. Les événements qui suivirent ne laissèrent que peu de temps à la liberté et à l'éloquence ; car Athènes fut prise par Lysandre au mois d'avril 404, et pendant quelque temps un silence absolu régna dans la cité ruinée et asservie.

A cette époque brillèrent d'un triste éclat deux orateurs politiques, non moins célèbres par leur infamie que par leur éloquence : THÉRAMÈNE déjà cité, et CRITIAS, auxquels il faut ajouter un homme d'une moralité plus que douteuse, ANDOCIDE. Le premier, chassé d'Athènes après la chute des Quatre-Cents, y rentrait avec Lysandre et se couronnait de fleurs sur les ruines de sa patrie ensanglantée. Le beau Critias, comme on l'appelait, citoyen noble, riche, élégant, poète distingué, fut un des trente tyrans qui gouvernèrent Athènes sous l'autorité de Sparte ; c'était un habile orateur, un homme au beau langage, possédant tout l'art des rhéteurs, et qui laissa plusieurs discours écrits. Il est probable qu'il fut un de ceux qui conseillèrent aux Trente de déplacer la tribune ; si le récit de Plutarque est exact, celle des Trente tournait le dos à la mer et n'avait vue que sur la plaine. En effet, la démocratie avait pour champ d'exercices la mer et les îles ; les campagnes cultivées ne pouvaient rappeler aux orateurs que la propriété territo-

riale et les idées aristocratiques. Les tyrans fermèrent aussi les écoles des rhéteurs et défendirent aux poètes comiques de faire paraître sur la scène aucun homme vivant: c'est de ce jour que cessa dans Athènes la comédie politique.

Dans l'année de leur installation, on vit les Trente se diviser en modérés et extrêmes. Ces derniers, parmi lesquels se trouvait Critias, avaient résolu de mettre à mort plusieurs milliers de métèques, citoyens domiciliés. Théramène refusa de souscrire à ce massacre. Critias l'accusa de trahison en face de ses collègues et demanda sa tête. Vainement Théramène se défendit. Critias le mit hors la loi, le fit emmener par ses satellites et le força de boire la ciguë. Théramène la but hardiment, et, lançant en l'air la coupe à peine vidée : « Je bois, dit-il, à la santé du beau Critias. » Voilà dans quelle condition l'éloquence se trouvait à Athènes en l'année 404.

Andocide, Ἀνδοκίδης, appartenait, mais avec une versatilité peu honorable, au parti populaire. Il avait été impliqué avec Alcibiade dans l'affaire des Hermès, et, forcé de quitter Athènes, il avait cherché fortune dans des entreprises commérciales. Après la chute des trente tyrans, il put rentrer dans la ville, grâce à l'amnistie publiée par Thrasybule et religieusement exécutée par le peuple athénien. Mais, quelques années après, il en fut banni de nouveau. Nous avons de lui trois discours authentiques : l'un prononcé à son retour de l'exil, à la suite de la chute des Quatre-Cents ; le second fut prononcé en l'année 400, sur l'affaire interminable de la profanation des mystères ; le troisième le fut en 392, à l'occasion de la paix qu'il s'agissait de conclure avec Lacédémone. Nous considérons comme composé beaucoup plus tard par un rhéteur et

comme un exercice d'école le discours relatif à Alcibiade, souvent attribué à Andocide. C'est aussi l'opinion d'Otfried Müller. Né en 468, Andocide avait soixante-huit ans quand il prononça le second de ses trois discours et soixante-seize quand il prononça le troisième. Même dans cet âge avancé, il avait une éloquence brillante, hardie, passionnée, mais toujours maîtresse d'elle-même. Son langage et son style le rapprochent beaucoup d'Antiphon, et tous deux sont de la même école que Thucydide. Les trois discours d'Andocide méritent d'être lus ou étudiés, non seulement parce qu'ils ont une grande valeur par eux-mêmes, mais parce qu'ils forment, avec le livre du grand historien, un des anneaux les plus précieux dans l'histoire de la prose hellénique.

Quoique l'on puisse compter parmi les contemporains d'Antiphon et surtout d'Andocide le célèbre rhéteur Lysias, qui était né en 459, il appartient réellement par son esprit à la période suivante, et nous parlerons de lui dans la section VIIe de cet ouvrage.

IV. HISTOIRE

THUCYDIDE, Θουκυδίδης. — La seconde moitié du cinquième siècle vit les intelligences parvenir à leur point de maturité, pour tout ce qui concerne l'art et la vie pratique. Les événements qui la remplirent leur donnèrent ce complément d'éducation qui produit l'homme fait et lui permet de saisir dans les affaires humaines non seulement leur marche d'ensemble et leurs lois, mais aussi leurs causes. C'est en cela surtout que la génération qui succéda à Périclès l'emporta sur les précédentes, quoiqu'elle leur

fût peut-être inférieure par le goût et par l'énergie du sentiment religieux et moral. Un des hommes qui représentent le mieux cette génération est l'historien Thucydide. Né en 470 dans le dème d'Halimunte, il passa son enfance et sa jeunesse à Athènes. Par son père Olôros ou Orôlos, il descendait d'une famille royale, c'est-à-dire noble, de la Thrace; par sa mère Hégésipyle, il était neveu de Cimon et petit-neveu de Miltiade, le vainqueur de Marathon. Après avoir rempli diverses charges publiques, il fut exilé en 424, à l'âge de quarante-six ans, pour avoir laissé surprendre Amphipolis par le Spartiate Brasidas : c'est ce qu'il raconte lui-même au IV[e] livre de son histoire, ch. CIV. Cet exil dura vingt ans et le tint éloigné des événements de la guerre et des orages de la politique; il le passa en Thrace, à Skapté-hylé, où il possédait et exploitait des mines d'or. Sa grande fortune lui permit d'entretenir des relations suivies dans toutes les parties de la Grèce et de se faire rendre un compte exact des faits, à mesure qu'ils s'accomplissaient. D'ailleurs doué, non seulement d'une intelligence supérieure, mais encore d'une nature droite et d'un profond sentiment de la justice, son éloignement lui permit de ne s'intéresser aux choses de la politique que comme spectateur et comme citoyen ami de son pays, sans être entraîné par les passions qui ont coutume d'animer les acteurs d'un drame.

« J'ai vécu en âge de raison, dit-il, pendant tout le temps de cette guerre et j'ai mis toute mon attention à en connaître exactement les circonstances. J'ai passé vingt ans exilé de ma patrie, après avoir été chef d'armée à Amphipolis; j'ai eu part aux affaires dans l'un et dans l'autre parti, et je me suis d'autant mieux instruit de celles des Péloponésiens, que mon exil me laissait plus de tranquillité. » V, 26.

L'impartialité de Thucydide est un des caractères principaux de son histoire. Quoique de famille noble, il est de l'école de Périclès, dont il admet les principes politiques et dont il voit les idées se réaliser tour à tour à travers les succès et les revers de sa patrie. Le calme de la pensée est le même chez ces deux hommes ; et en ce sens, Thucydide appartiendrait à l'époque de Périclès, si, par le sujet de son livre et par le temps où il a vécu, il ne faisait réellement partie de la période suivante.

L'amnistie qui suivit le retour de Thrasybule et le rétablissement de la liberté permit à l'historien de rentrer dans Athènes en l'année 403. Il est presque certain qu'il y passa le reste de sa vie et qu'il y mourut huit ans après son retour, en 395. Il avait suivi, depuis son départ pour la Thrace, le mouvement d'idées qui caractérise la période de la guerre : le pays où il séjournait était en relations continuelles avec la Grèce et surtout avec Athènes. Lorsqu'il revint, il ne fut point étranger dans son pays, comme quelques-uns l'ont prétendu, et il eut encore huit années pour se remettre dans le courant d'idées qui régnait alors dans tout le monde hellénique. C'est ce temps qu'il employa à mettre la dernière main au texte de son histoire et à en rédiger les derniers livres. Malheureusement, il mourut avant d'avoir pu la terminer, et il ne conduisit que jusqu'à sa vingt et unième année une guerre qui en avait duré vingt-sept. Les livres publiés ne l'ont pas même été de son vivant : c'est à Xénophon surtout que nous devons de les posséder tels qu'ils sont. Xénophon, à son tour, se chargea de continuer Thucydide.

Quoique Thucydide soit, avant tout, un disciple de Périclès et soit demeuré étranger à l'enseignement des rhéteurs, cependant on comprendrait mal la facilité et la mobi-

lité de l'esprit grec, si l'on considérait cet historien comme un homme du passé, qui n'a rien accepté des idées de son temps. On reconnaît au contraire le côté élevé de la sophistique dans le soin que prend Thucydide d'écarter de l'histoire la religion, la mythologie et la poésie ; car, bien loin de donner la clef des événements humains, ces trois choses sont elles-mêmes des faits et des événements historiques. Par là il se montre historien philosophe, et, quand il est amené par son récit à fournir l'explication des faits qu'il raconte, ce n'est plus à des causes surnaturelles ou imaginaires qu'il a recours, mais aux tendances naturelles de l'homme, aux situations qu'elles produisent, aux systèmes politiques et aux besoins qui en découlent. L'œuvre d'Hérodote et celles des autres logographes de son temps étaient animées de cet esprit ancien qui faisait volontiers intervenir les dieux et leurs volontés particulières dans les événements ; l'œuvre de Thucydide est plus scientifique et ne cherche point, au delà de la réalité, des causes que la réalité peut fournir. Il y a donc, entre ces deux historiens, à peu près la même distance qu'entre Eschyle et Euripide, entre un croyant du commencement du siècle et un philosophe de la fin.

Le sujet traité par Thucydide est aussi très différent de celui d'Hérodote. La guerre des Perses n'avait, aux yeux des Grecs, aucun caractère politique : on peut dire qu'à cette époque la politique proprement dite n'était pas encore née chez les Hellènes ; cette guerre était nationale, elle intéressait la religion, l'indépendance, l'existence même de tous les Hellènes ; c'était une lutte de l'Asie et de la Grèce, réunissant l'une contre l'autre les forces variées dont elles pouvaient disposer. La guerre du Péloponèse était au contraire essentiellement politique ; sa

cause apparente était l'antagonisme des races, mais sa cause cachée était l'opposition de deux systèmes politiques : celui des Doriens qui reposait sur l'inégalité sociale, et celui des Ioniens qui avait réalisé dans Athènes le principe de l'égalité, ἰσονομία. L'un avait pour conséquence l'extension de la puissance oligarchique de Sparte et le triomphe des oligarchies dans tous les autres États ; l'autre engendrait la révolution partout où il tentait de prévaloir, et par lui Athènes tendait à devenir le centre d'une vaste confédération d'États libres, librement rattachés les uns aux autres par les idées, les lois et les intérêts. Lorsque ces deux systèmes eurent reçu un suffisant développement, ils se trouvèrent aux prises et la guerre entre eux eut un caractère politique : l'auteur qui l'écrivit était lui-même un homme politique, ayant pris part aux événements, et non un simple écrivain qui choisit son sujet arbitrairement pour satisfaire un goût littéraire. De là, toute la portée de l'ouvrage de Thucydide : c'est moins une œuvre d'art qu'un exposé lumineux des faits qui ont rempli, pendant vingt ans et plus, la vie du peuple le plus politique de la terre. Cet ouvrage, en montrant comment ces faits sont dérivés les uns des autres et sont issus tous ensemble de causes humaines qu'il met en lumière, est devenu par excellence le livre des hommes d'État et l'école de la politique : en effet, quand une personne s'est donné la peine de l'approfondir, de se mettre dans le courant des faits que l'auteur raconte et de prendre comme lui tour à tour la place des hommes qui ont été acteurs dans l'un ou dans l'autre parti, elle a beaucoup avancé son éducation et se trouve à même d'apprécier avec beaucoup d'exactitude la nature et la portée des événements dans tout le reste de l'histoire du monde.

Il est très aisé de saisir l'ensemble de l'histoire de Thucydide : il est le même que celui des faits qu'elle raconte. Il devait s'étendre jusqu'après la prise d'Athènes par Lysandre, en 404. La guerre du Péloponèse s'était divisée d'elle-même en trois actes, dont le premier va jusqu'à la paix de Nicias, en 421, le second jusqu'à la fin de l'expédition de Sicile, en 413; le troisième comprend la guerre de Décélie et se termine à la prise d'Athènes. Mais la guerre, n'ayant pas été causée subitement, a été précédée d'événements partiels qui l'ont amenée peu à peu et qui ont été grossissant, jusqu'au jour où elle a éclaté. Ces récits préliminaires sont comme la scène d'exposition du grand drame qui va s'ouvrir et remplissent le premier livre. Les sept livres suivants racontent, année par année ou plutôt saison par saison, les scènes successives dont chacun des actes se compose. Ces scènes sont rangées dans l'ordre chronologique, comme celles d'une tragédie, et non dans un ordre factice et plein d'art, comme dans l'histoire d'Hérodote; car la guerre du Péloponèse, malgré la multiplicité des actions locales, est un événement simple, où se déroulent certaines causes générales toujours les mêmes et où les faits locaux sont liés à la fois à ceux qui les ont immédiatement précédés et à ces causes générales, d'où ils dérivent tous également. Dans l'exposé chronologique des événements, Thucydide montre toujours ce double lien, l'un visible, l'autre invisible; par là, on a sans interruption l'explication des faits eux-mêmes, et le lecteur est conduit pas une voie lumineuse jusqu'au dénouement final.

Quand on lit attentivement cette histoire, on ne tarde pas à s'apercevoir que le récit sert le plus souvent à marquer l'enchaînement des faits, mais n'en offre pas les causes intimes et permanentes. Comme celles-ci sont humaines et

résident dans les idées, dans les systèmes politiques, les sentiments, les erreurs mêmes des hommes, l'auteur, pour les exposer, met presque toujours ces derniers en scène et les charge de les énoncer dans leurs discours. Ces discours ont été certainement tenus dans la plupart des circonstances où l'historien les place; ils ne l'ont probablement presque jamais été sous la forme succincte qu'il a adoptée; ils ne se trouvent reproduits qu'en substance; peut-être même Thucydide réunit-il quelquefois dans un seul discours les idées émises en plusieurs occasions par leurs auteurs. Mais on ne doit pas oublier que la politique se faisait alors au grand jour, dans des assemblées populaires ou oligarchiques; non par des actes secrets de diplomatie, mais par des harangues, où des orateurs exposaient tour à tour leurs idées et proposaient des résolutions. Ces résolutions étaient ordinairement prises séance tenante, et les événements ne tardaient pas à s'ensuivre. Ainsi les discours des orateurs étaient bien l'expression des raisons politiques des faits: les faits suivaient les délibérations et devenaient à leur tour des motifs nouveaux de délibérer et d'agir. Dans cette suite non interrompue de causes et d'effets, de raisons et de conséquences, il n'y avait rien d'obscur; un historien intelligent pouvait, en racontant les faits et en reproduisant les délibérations des assemblées, offrir à la fois au lecteur une histoire réelle et une philosophie de cette histoire.

Le chapitre XXII du I[er] livre montre que Thucydide avait la conscience de la valeur de son œuvre et du profit que l'on en pourrait retirer après lui : « Il me suffira, dit-il, que mon travail soit regardé comme utile par ceux qui voudront connaître la vérité de ce qui s'est passé, et en tirer des conséquences pour les événements semblables

ou peu différents qui, par la nature des choses humaines, se renouvelleront un jour. C'est une propriété perpétuelle que je lègue aux années à venir, et non un jeu d'esprit fait pour flatter un instant l'oreille. » L'expression κτῆμα ἐς ἀεί, empruntée au langage du droit civil, indique que, dans la pensée de l'auteur, une sorte de revenu indéfectible peut être tiré de son livre par les hommes publics et par les peuples, à cause du caractère de généralité que présentent les événements racontés et les causes dont ils ont été la manifestation. En réalité, tous les hommes d'État et les historiens philosophes ou politiques ont depuis lors confirmé l'opinion de Thucydide et fait pour ainsi dire leur éducation dans son histoire.

Thucydide n'est nullement poète; il ne tire rien de son imagination : ni la forme de son livre, qui est donnée par les événements, ni les scènes, qu'il raconte sans les disposer autrement que la réalité ne les lui présente, ni les descriptions qui sont très rares dans son ouvrage; ni les portraits des hommes qu'il dépeint, ni enfin le sens et la nuance des expressions. Mais ce grand écrivain ne cherche ni à imiter ni à perfectionner aucune histoire antérieure à la sienne; il crée un genre nouveau d'histoire, qu'il met lui-même en contraste avec celles de ses devanciers; cette histoire est tout entière tirée de la vie réelle, dont elle n'est que la reproduction intelligente, et en quelque façon scientifique. Il en résulte que les récits, les tableaux, les portraits sont comme autant d'images de la réalité, images pleines de vérité et de mouvement, qui ressemblent à des créations poétiques. L'impression qu'elles produisent varie selon le caractère des choses qu'elles retracent : elle est triste et sombre, quand l'événement est un revers ou une calamité; elle est gaie ou sereine, quand l'auteur raconte

une belle action ou un succès heureux : elle est mêlée et quelquefois étrange, lorsque le récit fait prévoir une issue toute différente de celle qu'on pouvait attendre. Ainsi l'on peut comparer le tableau de la peste d'Athènes et de ses funestes conséquences politiques et morales avec celui des préparatifs et du départ de la flotte athénienne pour la Sicile. Ce sont là de ces grandes scènes que tout historien peut rencontrer sous sa plume et qu'il lui suffira de peindre d'après nature pour nous intéresser, sans qu'aucune parcelle de poésie se mêle à ses tableaux.

A côté de ces récits, à la fois si simples et d'un si grand caractère, l'auteur sait signaler, dans les discours des orateurs, les causes secrètes ou visibles des événements. Il est pour nous du plus haut intérêt de lire successivement ces discussions politiques si fortement résumées par Thucydide : elles ressemblent à une suite de théorèmes qui s'enchaînent et dont les événements ne sont plus que les corollaires. A leur tour ces harangues, à travers lesquelles la guerre se déroule, sont comme le développement d'un théorème initial, dont l'idée va se diversifiant d'année en année. Cette idée première est exprimée, dès la fin du premier livre et le commencement du second, dans une admirable trilogie, où, dans trois discours résumés, Périclès expose les principes de la politique athénienne.

Dans la première de ces harangues, l'orateur prouve que la guerre est inévitable, si Athènes veut être respectée de Lacédémone et conserver son indépendance ; il montre ensuite quel contraste existe entre ces deux États, dont l'un est une puissance continentale, dépourvue de ressources matérielles et de mobilité, tandis que l'autre est abondamment pourvue d'argent et de navires ; les chances favorables sont donc pour les Athéniens, à condition qu'ils

ne cherchent pas à étendre leur empire par des expéditions aventureuses.

Le second discours est une oraison funèbre en l'honneur des guerriers morts dans la première année de la guerre. Des représentants de toute la Grèce étaient réunis dans Athènes pour cette imposante cérémonie ; Périclès en profita pour énoncer publiquement et solennellement les principes de la politique athénienne : il affirma l'indépendance originelle de son peuple, les services qu'il avait rendus à toute la Grèce lors des invasions étrangères; il montra la libéralité d'Athènes dans ses relations politiques, l'égalité de ses citoyens devant la loi, la facilité de leurs mœurs, l'étendue de leurs rapports commerciaux, l'opinion où ils étaient que la guerre n'est pas bonne par elle-même, mais que, si elle est nécessaire, les plus paisibles citoyens doivent s'y livrer tout entiers pour la patrie ; puis il parla des arts, de la philosophie, de la dignité acquise par le travail, de l'esprit public si puissant dans Athènes; et il conclut que cette ville était devenue l'école de la Grèce. La fin du discours est l'éloge de ceux qui sont morts pour une telle patrie et qui lèguent aux vivants le modèle qu'il faut imiter ou surpasser.

Le troisième discours suivit la peste et les premiers revers qui l'accompagnèrent. Il semblait que la première épreuve de la politique de Périclès était faite et que cette épreuve ne lui était pas favorable. L'orateur releva les âmes abattues, non par des encouragements passionnés, mais par une affirmation nouvelle et plus positive encore de cette même politique. A partir de ce jour, il n'y eut plus dans le peuple d'hésitation à poursuivre la guerre : l'histoire de Thucydide suit sans interruption la marche de cette politique excellente et généreuse, qui n'aboutit à

des revers que par l'alliance des Perses avec les ennemis d'Athènes et qui, même après la prise et le sac de la ville en 404, se releva, si noble et si humaine, au jour de l'amnistie.

La personne de l'historien n'est pas absente de son œuvre; mais elle n'y prend jamais assez d'importance pour effacer ou pour dénaturer les faits. Il n'y a presque aucune histoire, chez les anciens ni chez les modernes, qui soit aussi impartiale que celle de Thucydide. L'auteur n'est pas moins juste envers les démagogues qu'envers les hommes modérés, et il n'accorde rien aux injustes prétentions des eupatrides, quoiqu'il soit l'un d'eux. L'homme même dont il avait eu personnellement à se plaindre et sur la proposition duquel il avait été exilé, Cléon, est loué de ce qu'il fait de bien, comme s'il eût été son ami; ou, pour mieux dire, l'historien ne loue ni ne blâme expressément presque jamais, laissant les faits eux-mêmes montrer leur concordance ou leur désaccord avec la logique qui domine toute cette époque. Thucydide s'est placé comme historien à une si grande hauteur au-dessus des événements et des hommes, qu'il les regarde de là sans autre passion que celle de la vérité et de la vertu, et sans autre désir que celui de voir son pays gouverné d'après des principes de justice par des esprits que le besoin de l'équité seule anime. Il croit peu qu'il existe des hommes naturellement pervers ou que, s'il en est de tels, ils puissent tenir une place importante dans le gouvernement d'un peuple libre et éclairé. Cette pensée, qui est très juste et que peu d'historiens ont eue, lui permet de se mettre à la place des personnages de tous les partis: il les juge comme des hommes qui comprennent chacun à sa manière la politique de leur temps et qui se conduisent

d'après des idées qu'ils croient justes et utiles; il les voit, selon leurs caractères, parler et agir avec froideur ou avec passion, ralentir ou précipiter autant qu'il est en eux les événements; et, par ces raisons toutes philosophiques, il cherche plutôt à expliquer leurs actions qu'il ne prétend les approuver ou les censurer. L'éloge ou le blâme est à la fin, et ce sont les événements eux-mêmes qui se chargent de distribuer l'un et l'autre. L'historien ne se croit pas obligé de substituer d'avance son jugement personnel à celui que les choses finissent tôt ou tard par prononcer.

Mais une moralité sévère règne partout dans l'œuvre de Thucydide, moralité qui ne s'applique pas seulement aux choses de la vie privée, mais encore à celles de la vie publique. Il admet du hasard dans les événements, c'est-à-dire des causes qui se combinent de manière à produire des effets inattendus et inexpliqués. Il fait dire à Périclès :

« Je sais que les opinions des hommes changent avec les événements et qu'on n'a pas les mêmes idées quand on délibère sur la guerre et quand on y est engagé. Je prie ceux de vous qui auront adopté mon opinion de persister, en cas de revers, dans ce qu'ils auront arrêté en commun, et, si nous réussissons, de ne pas tout attribuer à leur sagesse. Car le concours des événements peut marcher follement, aussi bien que les pensées des hommes; et quand les événements choquent nos prévisions, nous avons coutume d'accuser la fortune. » (I, 140.)

Mais en persistant dans ce que l'on croit être bon et utile, non seulement on ôte à la fortune tout ce qu'il est possible de lui ôter, mais on fait preuve de droiture et de moralité politique. Cette vertu sociale est une de celles dont Thucydide fait le plus souvent ressortir les grands effets, montrant qu'à travers les avis les plus variés de ses conseillers et malgré des alternatives de succès et de revers, elle

a été, plus que toute autre, constamment pratiquée par le peuple athénien. Il est certain en effet que la lecture de Thucydide produit tout ensemble une impression favorable à ce peuple, à sa politique d'humanité et à sa généreuse persévérance. Or, pendant cette guerre, il s'est conduit suivant les principes démocratiques formulés jadis par Solon, élargis par ses successeurs et reproduits avec une élévation nouvelle par les nobles discours de Périclès. Si Thucydide eût été partisan de l'oligarchie, le résultat final de son histoire serait un blâme tacite ou formel de la politique athénienne; et nous-mêmes, en le lisant, nous concevrions difficilement pour ce peuple l'admiration affectueuse qu'il nous inspire.

Il nous reste à parler du style de Thucydide. Ce style caractérise la seconde époque de la prose chez les Grecs; la première a pour type l'œuvre d'Hérodote. Le matériel de la langue de Thucydide est d'une grande richesse, ce dont on peut s'assurer en comparant son *index* à celui des autres écrivains. Parmi les mots dont il se compose, un assez grand nombre appartiennent à la langue de la politique et des affaires et forment comme un lexique spécial que le lecteur doit avant tout posséder. Le reste appartient à la langue commune : mais l'auteur, ayant voulu maintenir son livre dans des proportions restreintes, en y comprenant tout ce qui pouvait éclairer l'histoire, a dû donner aux mots usuels toute la signification qu'ils pouvaient avoir; il y est parvenu en les employant souvent dans leur sens étymologique, en laissant toute leur valeur aux suffixes, aux racines et aux autres éléments des mots. Le même motif l'a conduit à condenser les mots dans la phrase et à donner à cette dernière une forte concision : mais cette condensation de la pensée ne ressemble point

à celle de Tacite, qui se servait de la concision comme d'un voile, afin de dire à mots couverts ce que le malheur des temps ne lui permettait pas de dire ouvertement. Thucydide n'avait rien à dissimuler : mais la forme concise de la phrase gravait plus profondément la pensée dans les esprits.

La phrase de Thucydide est d'une construction droite et non périodique ; l'époque des périodes ne commença que sur la fin de sa vie, dans les écoles des rhéteurs. Dans la construction droite, les propositions suivent la pensée et en reproduisent le mouvement : s'il y a une idée principale, elle peut se présenter la première, et tout ce qui la suit n'en est que le complément ou l'annexe ; mais elle peut aussi être précédée et suivie d'idées secondaires, entre lesquelles elle est comprise, sans être pour cela enveloppée par elles ; enfin elle peut se présenter la dernière. Dans tous ces cas, les membres secondaires de la phrase sont unis à la proposition principale par des conjonctions, des disjonctions ou des relatifs, de telle sorte que chaque idée forme à elle seule une unité, et qu'en supprimant seulement les liaisons, la phrase totale se résoudrait en une série de petites phrases se suffisant à elles-mêmes et rangées dans l'ordre naturel de la pensée. Le plus souvent, surtout dans les discours, la dernière proportion de la phrase n'est unie à celle-ci que par un lien très faible et sert de transition pour passer à la phrase suivante : celle-ci se termine de la même manière ; et parfois cette marche, continue et rectiligne, de la pensée n'est interrompue que quand l'auteur passe à de nouvelles considérations. Cette manière de procéder fait que dans un morceau de longue haleine, par exemple dans un discours, il existe une liaison si étroite entre toutes les phrases.

qu'elles sont comme solidaires les unes des autres et ne s'expliquent entièrement que si l'on en a saisi le sens général. De là vient la difficulté du style de Thucydide, difficulté que les anciens eux-mêmes ont reconnue : elle n'a point pour cause quelque obscurité dans les mots ou dans les expressions ; celles-ci sont ordinairement très claires et d'une parfaite justesse ; mais il faut, pour saisir la valeur de chacune d'elles, que l'attention se porte sur la suite des idées et qu'on en ait d'abord saisi l'ensemble. La lecture de Thucydide est donc un véritable travail, qui n'est pas sans difficulté ; mais tous les lecteurs sérieux ont remarqué que la pleine possession du sens, une fois qu'on l'a trouvé, procure à l'esprit une satisfaction très grande, qui vient de la force des pensées et du profit qu'on trouve à les approfondir.

On a cru voir de l'analogie entre le style de Thucydide et celui d'Antiphon. Ces deux auteurs appartiennent, en effet, non seulement à la même époque, mais encore à la même école. Cependant il faut tenir compte dans ce rapprochement de la différence des deux esprits et de leur manière de penser. Antiphon doit beaucoup aux rhéteurs, il était rhéteur lui-même ; la plupart des discours qui nous restent de lui sont des exercices d'école. Tout y est artificiel : les pensées y sont disposées, les mots et les expressions y sont ordonnés pour le plus grand effet oratoire et en vue d'un but déterminé, arbitrairement choisi. Ceux de ses discours qui ont été réellement prononcés ressemblent beaucoup aux autres et transportent dans une cause vraie les habitudes de style et les moyens oratoires de l'école. Chez Thucydide, il n'est rien qui sente la rhétorique et qui puisse être qualifié d'artificiel : chaque phrase, chaque mot répond à la réalité, de laquelle l'auteur ne s'écarte jamais

et qu'il n'essaye jamais de transformer ni de disposer en vue d'un but particulier qu'il poursuivrait. Seulement chaque époque a son style et son langage, qui répondent à un certain état de la langue commune et à une certaine manière de penser. Les formes archaïques qui se rencontrent à la fois chez Antiphon et chez Thucydide se trouvent aussi chez d'autres écrivains de ce temps, même chez des poètes, tels qu'Euripide et Aristophane. Il faut donc n'attacher à ces rapprochements qu'une importance très petite, et considérer surtout les qualités bonnes ou mauvaises par lesquelles se distingue chacun de ces grands écrivains.

V. LITTÉRATURE SCIENTIFIQUE

Parmi les sciences qui commencèrent dès cette époque à s'avancer d'un mouvement régulier, il en est une qui reçut, plus que les autres, une forme littéraire : c'est la médecine. Les traditions qui concernent son principal représentant, HIPPOCRATE, Ἱπποκράτης, sont presque toutes d'un caractère légendaire, se sont formées peu à peu dans les écoles et les confréries de médecins, et appartiennent à des époques très diverses. Il n'est guère possible de douter de l'existence même du père de la médecine, comme on l'a fait plusieurs fois; mais nous ne savons en réalité presque rien de sa vie. Il se peut qu'il soit né à Cos vers le milieu du cinquième siècle, et qu'il appartînt à une famille de médecins : il y avait alors, en effet, dans cette île, une école de médecine, qui se distingua pendant plusieurs siècles par ses doctrines spiritualistes et surtout par la sagesse, le bon sens et le caractère scientifique de ses méthodes. Ce n'était pas la seule qu'il y eût en Grèce; elle eut,

probablement, dès ces anciens temps, pour rivale l'école de Cnide, où les procédés empiriques continuèrent à être en honneur jusque dans la période alexandrine. Cette rivalité contribuait à donner plus d'esprit de corps aux deux écoles, à conserver leurs traditions et à les rattacher d'abord à un fondateur plus ou moins célèbre, ensuite à quelque personnage héroïque et divin. L'Inde faisait de même et le fait encore aujourd'hui. L'école de Cos se rattachait au nom d'Hippocrate et, par le héros homérique Machaon, prétendait remonter à Asclépios lui-même: or Asclépios, c'est le Soleil, père et réparateur de la vie. Les travaux de l'École française d'Athènes [1], soit en Grèce ou en Asie, soit dans les Iles, ont jeté un grand jour sur les confréries grecques, leur constitution, leurs statuts : il faut se les représenter comme groupées autour d'un temple ou de quelque chapelle, sous l'invocation d'une divinité ; leurs membres, liés entre eux par un serment, étaient soumis à une surveillance mutuelle ; ils composaient des sociétés de secours autorisées par les lois, souvent même jouissant de certaines immunités, toujours de quelque privilège. Ces sociétés se recrutaient par voie d'élection; souvent les enfants y étaient introduits par les pères et formaient avec les ancêtres une chaîne qui se prolongeait pendant de nombreuses générations. Outre les intérêts mondains qui unissaient les membres d'une confrérie, il existait entre eux un lien plus étroit formé par la communauté des doctrines, des croyances, du culte, et par des pratiques mystérieuses dont ni les profanes ni les autres associations n'avaient le secret : c'étaient donc de véritables sociétés maçoniques.

1. Voyez *Archives des Missions scientifiques*, passim.

La doctrine de l'école de Cos avait une couleur orientale, que l'on n'a point assez signalée. Pour elle le principe suprême des choses était le feu, lequel était considéré comme identique à la vie, unique, universel, répandu dans tous les êtres en général et animant individuellement chacun d'eux. Comme, d'un autre côté, la méthode de l'école était contraire à l'empirisme et préconisait avant tout l'expérience régulière et scientifique, on s'est figuré tour à tour Hippocrate comme un disciple d'Héraclite et de Démocrite, quoiqu'il n'ait probablement connu ni l'un ni l'autre. Mais la doctrine du feu, considéré comme identique à la vie, était celle de toute l'Asie âryenne, depuis les contrées du Gange jusqu'à l'archipel de la mer Égée. Or la langue où sont écrits tous les livres de l'école de Cos, le dialecte ionien, nous prouve que cette confrérie avait beaucoup plus de relations avec l'Asie Mineure qu'avec la Grèce, dont elle eût certainement adopté la langue. C'est ainsi que peuvent s'expliquer tous ces voyages, peut-être imaginaires, que l'on attribue à Hippocrate et qui forment sa légende, comme ceux qu'on attribue à Homère, dans son histoire apocryphe, forment la légende de ce poète. Il est donc vraisemblable que ces voyages prétendus représentent les relations de l'école de Cos avec différentes contrées pendant un laps de temps qu'on ne peut limiter, et que les doctrines de ses médecins ont été en connexion avec les doctrines de toute l'Asie.

D'autre part, la méthode adoptée par ces médecins est le résultat naturel de l'influence qu'exerçait sur eux le milieu où ils vivaient : car, d'une part, les peuples de l'Asie étaient travaillés, depuis longtemps déjà, par cet esprit libéral d'où était né le bouddhisme au siècle précédent; d'un autre côté, l'esprit scientifique prenait en Grèce une

puissance qu'il ne possédait pas avant le temps de Périclès. L'école de Cos se donnait pour mission de chasser de la médecine les superstitions et de faire reposer sur la science l'art de guérir, ne laissant rien ni à la théurgie, ni à l'empirisme, c'est-à-dire au hasard. Cette prise de possession de la vérité en elle-même faisait disparaître, avec les vieilles formules emphatiques, les obscurités du langage, la prétention au style prophétique ; elle donnait aux livres de l'école une clarté d'idées, une justesse d'expression et une simplicité en rapport avec la réalité des faits et la droiture des intentions. On peut donc dire avec raison que l'école de Cos a inauguré en Occident le vrai style scientifique, et c'est surtout à ce titre que ses livres peuvent être regardés comme des monuments littéraires.

Parmi les nombreux écrits réunis sous le nom d'Hippocrate, il en est beaucoup qui ne peuvent lui être attribués. Ainsi le livre *de la Diète* et ceux qui traitent des *Maladies et affections internes* ont un caractère empirique qui contraste avec les principes bien connus de l'école de Cos et qui permettrait de les attribuer à celle de Cnide, s'il n'y avait eu en Grèce que ces deux centres médicaux. Il n'y a non plus aucune raison sérieuse d'attribuer à ce père de la médecine les deux petits écrits intitulés *la Loi*, Νόμος, et *le Serment*, Ὅρκος ; le premier est un simple extrait des instructions générales que l'on donnait aux affiliés de l'école ; le second est la formule de serment en vertu de laquelle on était admis dans la confrérie. Voici un passage du Νόμος qui permettra d'en juger l'esprit :

« Ce n'est qu'après avoir apporté à l'étude de la médecine ces conditions essentielles qu'il peut être permis à ceux qui ont une connaissance exacte de l'art de parcourir les villes à titre de médecins, non seulement de nom, mais de fait. Au contraire,

l'impéritie est un mauvais fonds et un trésor nuisible, que l'on porte avec soi jour et nuit, qui ôte la satisfaction de l'âme et nourrit chez les ignorants l'audace et la timidité. Celle-ci marque l'impuissance du médecin, celle-là découvre son ignorance dans l'art. Car, de ces deux choses, la science et la présomption, la première donne le désir de s'instruire, la seconde rend ignorant. Au reste, on ne doit donner connaissance de ces choses sacrées qu'aux hommes qui ont accompli les actes purificatoires; il n'est pas permis d'en instruire les profanes, avant qu'ils soient initiés aux mystères de la science. »

(Νόμος, 4.)

L'usage répété du mot τέχνη prouve que *la Loi* n'est pas antérieure à l'époque des sophistes et qu'elle ne leur est probablement pas de beaucoup postérieure.

Le traité *des Airs, des Eaux et des Lieux* est un livre d'hygiène appliquée à ces trois sujets et contenant sur chacun d'eux des considérations nosographiques et ethnographiques fort remarquables. L'Inde n'y est pas nommée, et il y a sur le caractère des habitants de l'Asie centrale des erreurs que l'expédition d'Alexandre rectifia. Il faut donc penser que cet écrit est antérieur à l'expédition. On y parle néanmoins de contrées sur lesquelles on n'avait aucune donnée au temps d'Hérodote, ni même au temps de l'expédition des Dix mille. Le traité doit avoir été écrit dans la première moitié du quatrième siècle.

Les *Aphorismes* ou *Définitions*, Ἀφορισμοί, sont une suite de propositions dont chacune est rédigée avec une justesse d'expressions fort remarquable, mais qui n'ont entre elles aucun lien littéraire. Elles ne forment pas un traité; ce n'est point une composition ni une œuvre d'art. Leur principal intérêt consiste en ce qu'elles offrent une sorte de tableau des doctrines médicales de l'école de Cos : sous leur forme, les *Aphorismes* ressemblent à des notes ou à

des textes soigneusement formulés, dont chacun serait le résumé d'une discussion ou d'une leçon développée plus longuement. Il est donc fort douteux que les *Aphorismes* soient l'œuvre d'Hippocrate lui-même, plutôt que de son école, et qu'ils aient été rédigés de son temps. Seulement, comme il fut le maître le plus illustre de la confrérie et qu'il l'anima de son esprit, les *Aphorismes* peuvent être tenus pour l'expression de sa pensée et de ses doctrines. Dans leur fond ils renferment beaucoup moins de philosophie que le premier d'entre eux ne l'a fait croire aux gens qui n'en ont pas lu autre chose; ce premier aphorisme est comme l'abrégé d'une préface mise en tête d'un livre de médecine; les aphorismes suivants seraient l'abrégé des chapitres. On les a partagés en huit sections, renfermant en tout à peu près quatre cents définitions, dont chacune peut donner lieu à une étude médicale particulière. Ce sont des sentences énoncées dans un style simple, clair et rapide, et dont le développement se trouve ou a dû se trouver dans les autres écrits de l'école de Cos.

Voici la liste des traités généralement réunis sous le nom d'Hippocrate et qui, pour la plupart, sont certainement postérieurs à son époque.

Des plaies, περί τραυμάτων.
Des Fractures, π. ἀγμῶν.
Du Laboratoire, κατ' ἰητρεῖον.
Les Prognostics de Cos, Κῳακαὶ Προγνώσεις.
La Loi, Νόμος.
Le Serment, Ὅρκος.
Des Maladies, π. νούσων.
Des Affections, π. παθῶν.
Préceptes, Παραγγελίαι.
De la Décence, π. εὐσχημοσύνης.
Du Médecin, π. ἰητροῦ.
De la Nature de l'Homme, π. φύσιος ἀνθρώπου.
Du Cœur, π. καρδίης.
Des Veines, π. φλέβων.
De la Nourriture, π. τροφῆς.
Prognostic, Προγνωστικόν.

Prorrhétique, Προῤῥητικόν.
Aphorismes, Ἀφορισμοί.
Les Épidémies, Ἐπιδημίαι.
Des Crises, π. κρίσιων.
Des Jours critiques, π. κρισιμῶν.
Du Mal sacré, π. ἱερῆς νούσου.
Des Vents, π. φυσῶν.
Du Régime dans les maladies aiguës, π. διαίτης ὀξέων.
Des Purgatifs, π. φαρμάκων.
Des Airs, des Eaux, des Lieux, π. ἀέρων, ὑδάτων, τόπων.
De l'Ancienne Médecine, π. ἀρχαίης ἰητρικῆς.
Des Humeurs, π. χύμων.
De l'Art, π. τέχνης.

Ce dernier ouvrage rentre par son titre dans la classe nombreuse des écrits composés en Grèce à partir de l'époque des rhéteurs et des sophistes. Il y avait des traités relatifs à des arts très différents les uns des autres, à l'éloquence, à la musique, à l'architecture et qui tous portaient également le titre de περὶ τέχνης, sans autre explication. Il ne paraît pas qu'il en ait été fait de ce genre avant l'époque de la guerre du Péloponèse; mais, depuis ce moment, pendant une période de plus de cinquante ans, on en vit paraître sur tous les sujets. Le περὶ τέχνης de l'école de Cos, certainement étranger à Hippocrate, du moins quant à sa forme, nous donne quelque idée de la manière dont ces traités théoriques et pratiques étaient conçus.

SECTION SEPTIÈME

Le quatrième siècle jusqu'à Philippe de Macédoine (400-360)

La période qui s'étend de la prise d'Athènes à Philippe est une des plus graves de l'histoire grecque, par les changements qui se produisent dans les idées et dans les mœurs, ainsi que dans les relations extérieures. Depuis les guerres médiques, c'est-à-dire depuis un siècle, le problème qu'on pourrait appeler « la question d'Orient » était posé et, malgré les victoires des Grecs, n'avait point été résolu. Bien loin de là, la Perse intervenait dans le monde hellénique de deux manières : par sa politique, et par ses doctrines. De ces deux influences, la première semblait s'affaiblir par degrés, à mesure que l'empire de Cyrus se décomposait et marchait vers sa décadence; l'autre allait croissant, en vertu de sa force d'expansion naturelle et de la supériorité morale et métaphysique des dogmes mazdéens sur les doctrines des Hellènes. Les Grecs n'apercevaient que l'influence politique, parce que les instruments dont elle se servait, à savoir l'or, les hommes et les traités, étaient des objets visibles pour tout le monde. De plus, la Perse, malgré ses efforts pour se montrer tour à tour l'alliée de chacun des États de la Grèce, et peut-

être à cause de ces efforts, continuait à être de plus en plus regardée comme un ennemi commun, avec lequel il faudrait un jour se mesurer en Asie. Les expéditions militaires faites dans ce pays pendant la première moitié du quatrième siècle furent comme les préliminaires de celle d'Alexandre.

Mais, pendant que l'antagonisme des Grecs et des Perses, dont nous avons ci-dessus signalé les causes, se perpétuait et s'affirmait, des relations de plus en plus suivies s'établissaient entre ces deux populations de même race. De la part des Perses, elles eurent pour cause leur tolérance et la grande élévation de leurs doctrines religieuses. Grâce à cet esprit, les peuples soumis à Darius et à Xerxès avaient pu conserver leurs religions et emprunter même quelque chose au mazdéisme : ainsi les Israélites avaient été spontanément renvoyés dans leur pays, où ils avaient non seulement rebâti leur temple, mais réorganisé leurs fonctions religieuses (rabs, rabbis, rabbonis) sur le modèle de la hiérarchie des mages. Ces peuples, à leur tour, entretenant des relations continuelles avec l'Égypte, y propagèrent l'influence des idées mazdéennes, qu'ils avaient rapportées de Babylone, de Suse, de Persépolis, et il est à peu près démontré que la secte qui en Égypte prit plus tard le nom de « thérapeutes » remonte au temps qui suivit immédiatement le retour de la captivité. La tolérance des Perses avait aussi pour effet d'attirer dans leurs villes, et principalement dans leurs capitales, un grand nombre d'étrangers, dont plusieurs y remplirent des fonctions importantes : ainsi Daniel avait été chef des mages (rab-mag); les rois de Perse avaient souvent pour médecins de leur personne et pour conseillers des Grecs qui vivaient près d'eux, égaux aux plus hauts seigneurs.

Un fait qui contribua beaucoup à nouer des relations entre les Grecs et les Orientaux fut l'usage des armées mercenaires : les peuples hellènes tiraient peu de soldats de l'Asie méridionale et les allaient recruter ordinairement dans les pays du Nord ; mais il y avait toujours, dans les armées du Grand-Roi, un corps de troupes grecques qui s'y engageaient pour un temps, y faisaient fortune, s'y formaient aux mœurs et aux idées de l'Orient et revenaient s'établir dans leur propre pays; d'autres leur succédaient; et il régnait de la sorte un courant non interrompu d'hommes et de doctrines entre la Grèce et l'Asie.

Les relations maritimes des Athéniens et des autres Hellènes commerçants étaient aussi tournées du côté de l'Orient et les mettaient en contact avec le mazdéisme sur presque tous les rivages, depuis le Phase jusqu'aux limites occidentales de l'Égypte. Il en était de même du commerce par terre, entretenu surtout par des caravanes.

Enfin certaines sciences, et surtout la science sacrée, qu'on appelait alors théologie et qui reçut plus tard le nom de métaphysique, étaient plus avancées chez les Orientaux que chez les Grecs : il y avait grand profit pour ces derniers à faire de longs voyages, d'où ils pouvaient rapporter des connaissances qu'ils n'auraient pas acquises dans leur pays. Il est remarquable que ce furent surtout les Grecs de famille noble, ou que le commerce avait enrichis, qui acceptèrent les idées de l'Orient, se les assimilèrent, et, leur donnant une forme grecque, s'en firent les propagateurs : eux seuls en effet pouvaient s'aboucher avec les castes élevées dont la science était le privilège, et se faire initier, dans leur source même, aux doctrines de l'Orient. On s'est fait une très fausse idée de l'influence exercée à cette époque sur les Grecs par les Égyptiens :

l'Égypte n'était plus rien par elle-même au temps de la conquête persane ; elle était en décadence depuis l'époque de Moïse ; ses vieux dogmes, dont la profondeur est d'ailleurs fort problématique, étaient presque oubliés ou avaient changé de sens. Au contraire, la haute société égyptienne était en majeure partie composée de Perses, que le Grand-Roi y entretenait comme administrateurs ou comme chefs militaires, et dont les idées et les doctrines n'étaient point cachées comme des mystères aux étrangers. C'est donc le mazdéisme surtout dont l'influence doit être recherchée dans les œuvres littéraires des Grecs, à partir du quatrième siècle : c'est à elle qu'il faut attribuer la ressemblance, au moins apparente, de certaines philosophies avec le christianisme, ressemblance qui s'explique d'elle-même quand on étudie scientifiquement les origines de cette religion[1].

A l'intérieur, la lutte de Sparte et d'Athènes, aboutissant à la prise de cette dernière ville, semblait avoir donné tort à la démocratie. Mais la destruction de sa puissance n'avait pas fait périr ses institutions libres, et le triomphe de Sparte n'avait pas assuré à l'oligarchie la prépondérance à laquelle elle aspirait. Il se forma dans Thèbes un centre nouveau d'action politique, que ses intérêts rattachaient naturellement à Athènes et mettaient en hostilité avec Lacédémone. Les États et les peuplades de la Grèce prirent parti tantôt pour l'une, tantôt pour l'autre de ces trois cités : leurs actions combinées auraient pu aboutir à une solution définitive du problème politique agité depuis le temps de Périclès ; mais l'influence persane, se portant ordinairement du côté du plus faible, quel qu'il fût d'ail-

1. Voyez notre ouvrage : *la Science des Religions*, 4e édition, 1884.

leurs, entretenait dans la contrée une lutte qui ne pouvait cesser. Les politiques grecs favorisaient de leur côté cette intervention, qui leur fournissait l'or dont ils avaient besoin dans la guerre et souvent les enrichissait eux-mêmes et créait des fortunes personnelles, mal acquises, mais pourtant redoutées. Le nombre de ces amis, achetés par le Grand-Roi, allait croissant; l'exemple de leur prospérité séduisait beaucoup d'esprits d'une moralité peu sévère. Par là il se formait un parti de plus en plus puissant, qui attachait peu de prix aux institutions de la patrie; les mœurs politiques allaient se relâchant et l'esprit public entrait dans sa décadence. Si la Perse eût possédé alors la vigueur militaire qu'elle avait eue au temps de Cyrus et même de Darius, la Grèce eût pu devenir une satrapie.

La division des esprits s'opérait donc : les uns se détachaient des intérêts de leur cité et acceptaient une direction étrangère; les autres demeuraient d'autant plus fidèles à leur pays qu'il semblait plus menacé du dehors et du dedans. Dans la Grèce tout entière était né un sentiment vague de l'insuffisance des cités prépondérantes à défendre la contrée et de l'impossibilité qu'elles se groupassent spontanément contre une puissance unie qui l'attaquerait du dehors. Dès le commencement du siècle, on vit paraître, dans les écrits politiques, des idées de monarchie qui firent peu à peu leur chemin et qui, avant l'arrivée de Philippe, étaient devenues dominantes. Cette tendance n'était pas celle des moins honnêtes citoyens, de ceux qui eussent le plus volontiers sacrifié l'indépendance de leur nation. Elle naissait du besoin où l'on était de s'unir contre la seule puissance étrangère dont la Grèce eût ressenti les coups et qu'elle craignît encore : cette puissance était la Perse; car la Perse occupait encore tous les rivages et fermait à

l'expansion de l'hellénisme tous les chemins de l'Asie. Seulement, quand l'homme autour duquel les forces actives de la Grèce pouvaient se réunir eut été trouvé, comme il était étranger lui-même, une partie des sentiments patriotiques les plus honorables se tourna contre lui et il ne put réaliser l'unité hellénique qu'en les combattant.

Tel est le milieu social et politique où se trouva la littérature pendant ces quarante années. Il se fit en elle une sorte de scission entre les hommes : les uns furent des théoriciens, et les autres des hommes d'action ; un très petit nombre furent à la fois l'un et l'autre. Les premiers étaient à quelque degré des philosophes ; beaucoup d'entre eux avaient voyagé en Asie et, selon la tournure de leur esprit, se portaient vers la métaphysique ou vers ces applications *à priori* de principes abstraits auxquelles on a donné le nom d'utopies. Les autres étaient des orateurs ou des historiens. On peut rattacher à cette classe les auteurs comiques, dont le nombre allait croissant, surtout dans Athènes, et qui, n'ayant plus le pouvoir de mettre sur la scène les hommes et les sujets politiques, se livraient à la critique des écoles de philosophie, des systèmes et des sociétés plus ou moins secrètes qui les représentaient. Quant aux œuvres purement littéraires, on peut bien dire qu'avant l'époque alexandrine la Grèce n'en a jamais produit, et que les ouvrages des poètes ont toujours eu des rapports très réels avec la vie et les événements du jour. Cependant c'est dans la première moitié du quatrième siècle que la poésie pure et les conceptions littéraires proprement dites cessèrent d'avoir un but prochain et déterminé ; en même temps brillaient d'un grand éclat la comédie, l'histoire et surtout l'éloquence.

Les écoles des rhéteurs ne cessaient plus d'être suivies

par un grand nombre de disciples qui apprenaient à la fois l'art de bien dire, la législation civile ou criminelle et les notions premières de la politique : la vie de société qui les attendait au sortir de ces écoles complétait leur éducation. Comme la métaphysique, la science positive reçut alors des accroissements non interrompus : les mathématiques, l'astronomie et leurs applications; à côté d'elles, les sciences d'observation, depuis la botanique jusqu'à la psychologie, ou se fondèrent en recevant leurs vraies méthodes, ou firent de rapides progrès. Tous les arts utiles recevaient de la science pure une précision qu'ils n'avaient pas eue auparavant : la disposition des armées en marche ou en bataille, la castramétation, la fabrication et la nature même des armes, l'architecture militaire, la construction des villes et des ports, celle des navires, la métallurgie et la plupart des inventions de la vie pratique prenaient un caractère savant que le siècle précédent ne leur avait point vu.

Quant aux arts libéraux, les moyens dont ils disposaient, leurs matières et leurs instruments, étaient supérieurs à ceux du passé ; ces arts furent cultivés par beaucoup de personnes et le nombre des artistes célèbres alla croissant ; cependant l'art en lui-même eut moins d'élévation morale qu'au siècle précédent. La sculpture fut plus savante qu'au temps de Phidias et montra dans ses œuvres une connaissance plus approfondie de l'homme ; mais l'idéal où elle tendait était plus voisin de l'humanité. C'était l'époque de Scopas, de Praxitèle, d'Euphranor, à la fois peintre, sculpteur, fondeur et toreuticien, et d'un grand nombre d'autres artistes chez qui la tendance vers les formes sensuelles ou féminines était déjà dominante ; la vigueur qui vient de l'idée avait fait place au charme, à

l'élégance et à la mobilité, qui procèdent surtout de la sensation. Le choix des divinités que le ciseau représentait répondait à la tendance des esprits : ce n'étaient plus Jupiter ou Pallas; c'étaient Bacchus ou Aphrodite, avec leurs cortèges mouvants et passionnés; c'était, dans un genre plus élevé, Apollon, mais auquel on donnait des formes adoucies, presque féminines, et que l'on représentait, non plus dans ses luttes violentes contre des forces hostiles, mais dans l'assemblée des Muses, tenant la cithare et présidant aux chœurs.

L'accroissement des fortunes privées, nées du commerce et de l'industrie, donna de même une nouvelle direction à l'architecture. Avant le quatrième siècle, elle ne s'était guère appliquée qu'aux constructions publiques, à l'édification de temples, de forteresses, de théâtres, de portiques et d'autres bâtiments en rapport avec les besoins de la vie sociale ; mais, dans la période où nous sommes, les particuliers commencèrent à bâtir pour eux-mêmes des maisons vastes et commodes situées dans les faubourgs les plus agréables et les plus salubres des villes ; on y déployait un certain luxe architectural ; les sculpteurs et les peintres étaient appelés à les orner, et souvent elles avaient à côté d'elles ou dans l'enceinte de leurs portiques des jardins artistement disposés, des repos, des fontaines, des autels domestiques et des statues, qui entouraient la vie privée d'une douce et élégante sensualité. C'est là surtout qu'avaient lieu les récitations littéraires et ces entretiens philosophiques, que le riche Platon nous a transmis en les mettant sous le nom de son maître. Cette culture désintéressée de l'esprit occupait les heures et les jours qui n'étaient point consacrés à la vie réelle, et procurait un délassement contrastant avec les agitations du dehors.

La vie hellénique n'était donc plus la même qu'au siècle précédent : une véritable rupture s'était opérée entre les choses de l'art et les affaires ; on commença d'aimer les lettres pour elles-mêmes et par l'effet d'une bonne éducation classique ; elles n'étaient plus, si l'on excepte l'éloquence militante, l'expression de la réalité, mais le reflet d'une pensée qui se préoccupait de choses abstraites ou qui se repliait sur elle-même et sur ses souvenirs.

I. HISTOIRE

Trois hommes distingués écrivirent l'histoire pendant la première moitié du quatrième siècle : ce sont Ctésias, Philistos et Xénophon ; mais aucun d'eux n'approcha du mérite de Thucydide, soit parce qu'ils n'eurent ni l'impartialité ni la justesse d'esprit du grand historien, soit parce que leur manière d'écrire resta inférieure à la sienne. Les œuvres des deux premiers sont presque entièrement perdues, perte à coup sûr regrettable ; car l'un nous aurait fait connaître l'état de l'Orient et l'autre l'état de l'Occident à cette époque.

I. Ctésias, Κτησίας, était un Grec de Cnide, né au temps de Périclès, et fils de Ctésiochos. Il fit pendant sa jeunesse des études médicales et fut affilié à la grande hétairie des asclépiades, qui a rendu sa ville célèbre. On sait que la méthode de cette école était empirique et beaucoup moins élevée que celle de l'école de Cos. Cnide produisait cependant des médecins distingués, dont la réputation se répandait en Asie et qui étaient recherchés des satrapes et même des rois. Ctésias fut, comme médecin, attaché successive-

comme de ceux de Cos, faisait de lui, aussi bien que les sujets de ses livres et que sa vie même, le continuateur d'Hérodote. Le célèbre professeur Démétrios de Phalère louait son style et sa manière d'écrire l'histoire ; on comparait sa diction à celle de Xénophon ; enfin il mérita d'être pris pour modèle par Arrien.

II. Philistos, Φίλιστος, écrivit à l'extrémité opposée du monde grec ; c'est l'historien de la Sicile. Il naquit à Syracuse vers le commencement de la guerre du Péloponèse, vit l'arrivée de la flotte athénienne dans sa ville en 415, fut lié avec Hermocrate, un des citoyens qui firent le plus pour la repousser, et bientôt après fit cause commune avec Denys. Philistos était fort riche ; c'est lui qui paya, en 406, l'amende à laquelle le tyran fut condamné et, à partir de ce jour, il fut son confident et son ami. Exilé en l'année 386, il se fixa d'abord à Thurii, ville où trouvaient toujours un refuge les bannis de l'aristocratie et les fauteurs des tyrans ; plus tard il alla s'établir à Adria. Rappelé en 367 par Denys le Jeune, qui avait besoin d'un homme habile et influent pour l'opposer à la cabale de Dion et de Platon, Philistos les fit chasser de Syracuse. Pendant dix ans, il joua dans cette ville un rôle presque égal à celui de Denys, dont il était le soutien et comme le directeur. Mais, après le retour de Dion, Philistos fut surpris dans le grand port, au moment où il cherchait lui-même à croiser l'ennemi ; on lui coupa la main ; on le fit traîner par les pieds dans les rues de Syracuse, et son corps fut enfin jeté aux latomies ; il avait alors quatre-vingts ans.

C'est probablement pendant son exil qu'il composa, comme l'avait fait Thucydide, son *Histoire de la Sicile*.

Cet ouvrage était divisé en deux parties : la première allait depuis les temps les plus reculés jusqu'à la prise d'Agrigente en 403 ; la seconde comprenait le règne de Denys l'Ancien et cinq ans du règne de Denys le Jeune. La fin de ce règne fut écrite plus tard par ATHANÈS, Ἀθάνης, de Syracuse. Quoique pour le style et pour la pensée Philistos fût très inférieur à Thucydide son modèle, sa perte est regrettable, parce que lui seul avait donné une histoire suivie des anciens temps de la Sicile, de l'établissement des colonies grecques dans cette île, des guerres avec Athènes et des trois guerres avec Carthage. Il était monotone dans ses récits et dans ses discours, et ne mérita pas d'être compris dans le *canon* alexandrin ; mais, pour nous, ce serait un livre précieux que cette histoire monographique écrite par un homme considérable de la Sicile, qui avait vu les événements les plus graves de son pays et qui, pendant une très longue carrière, y avait eu le pouvoir entre les mains.

III. XÉNOPHON, Ξενοφῶν. Les écrits de cet historien, leur valeur morale, leur philosophie, leur portée politique, l'ordre de leur publication, leur style enfin, s'expliquent par la vie de leur auteur. Xénophon, fils de Gryllos, naquit soit à Athènes, soit dans le dème d'Erchie, vers l'année 443. Il servait à Délion dans la cavalerie athénienne en 424 ; là, dit-on, Socrate lui sauva la vie en le retirant du champ de bataille, où il était tombé. Depuis cette époque, il s'attacha à ce philosophe et se compta parmi ses disciples et ses amis. Il fut peut-être quelque temps prisonnier chez les Thébains et là se lia d'amitié avec un homme fort entreprenant, nommé Proxénos, qui plus tard décida de sa carrière. En effet, soit que Xénophon fût eu-

patride, soit par un penchant naturel, il détesta de bonne heure le gouvernement démocratique de son pays, traversa sans en souffrir la tyrannie des Trente et, après leur chute, se trouva comme un ennemi au milieu de ses concitoyens. En 401, sur une lettre pressante de Proxénos, déjà engagé au service du jeune Cyrus, Xénophon quitta Athènes et partit pour l'armée de ce prince révolté. L'affaire tourna tout autrement qu'il ne l'espérait : la bataille de Cunaxa mit fin à la vie et à l'insurrection de Cyrus ; Xénophon et les autres mercenaires de l'armée se trouvèrent comme perdus au centre de l'empire d'Artaxercès. Là commença cette longue retraite où les Grecs eurent tant à souffrir. Quand ils eurent atteint Chrysopolis, en face de Byzance, et qu'ils se furent débandés, Xénophon, continuant sa carrière de condottiere, se mit au service d'un roi de Thrace, Seuthès, qu'il aida à remonter sur le trône. Rentré en Grèce, il se lia avec le roi de Sparte Agésilas, fut banni d'Athènes comme traître à la patrie, en 394, accompagna Agésilas comme chef militaire en Asie et en Grèce, porta les armes contre son pays à Coronée, et enfin se fixa en Élide, à Scillunte, avec sa femme et ses enfants. Nommé proxène des Spartiates dans ce pays, il reçut d'eux ce qu'il avait toujours ambitionné : des terres fertiles et de bons revenus ; il y construisit, en l'honneur d'Artémis d'Éphèse, un petit temple qui fut bientôt très fréquenté et devant lequel se faisaient avec pompe des cérémonies annuelles ; il agrandit son domaine en achetant les terres du voisinage, et trouva dans ce pays montagneux des forêts giboyeuses où il se livrait à l'exercice de la chasse. Il mena pendant de longues années cette vie de militaire intelligent, enrichi, retraité pour ainsi dire et quelque peu égoïste, partagé entre les plaisirs et les occupations

des champs, les travaux de l'esprit et le commerce de quelques amis. Il mourut vers 356, âgé de près de 90 ans.

Xénophon fut avant tout un soldat d'aventure, fort peu théoricien, très pratique, imbu de cette idée que l'ordre réside dans la puissance du chef et que toute conception politique ou sociale doit être subordonnée à ce principe. Né dans une démocratie, il la déteste ; il est royaliste, et la royauté parfaite lui apparaît sous une forme militaire ; il est en quelque sorte impérialiste dans un pays où un empire militaire était encore loin de pouvoir être réalisé. Xénophon a fort peu de philosophie, quoiqu'il ait composé plusieurs écrits philosophiques : mauvais théoricien, il est surtout moraliste, et sa morale se réduit à quatre vertus qui s'accordent avec les tendances générales de son esprit : la tempérance, ἐγκράτεια; le courage, ἀνδρεία; la justice, δικαιοσύνη, et la science pratique, σωφροσύνη. Ces quatre vertus n'excluent point un certain égoïsme, ni la recherche des avantages personnels ; elles ne supposent point le patriotisme et suffisent à former ce que l'on appelait à cette époque un *honnête* homme, καλοκἀγαθός. Xénophon fut un de ces honnêtes gens, qui ne faisaient pas grand mal aux autres et qui acceptaient ou louaient le traité d'Antalcidas. Ce militaire, retiré du service, avait été déjà et continua d'être un homme de lettres, dans le sens propre de ce mot ; il mettait par écrit les souvenirs de sa vie, et composait des traités de toute longueur sur les sujets les plus variés. Parti d'Athènes de très bonne heure, il ne put profiter de l'enseignement littéraire qui s'y développa sur la fin du cinquième siècle et au commencement du quatrième : il ne fut pas un écrivain attique. En relations continuelles, soit avec des Grecs des autres dialectes, soit avec des mercenaires venus de toutes les parties du monde hellé-

nique, soit même avec des étrangers qui parlaient à peine sa langue, il se trouva dans la nécessité d'employer ce qu'on appelait dès cette époque la langue commune, κοινὴ διάλεκτος, langue facile, commode, simple, intelligible pour le plus grand nombre, mais un peu décolorée et privée de cette énergie pittoresque et passionnée qui caractérise les idiomes locaux.

Les écrits de Xénophon sont échelonnés sur toute la durée de sa vie et en rappellent les tendances générales et les circonstances les plus intéressantes. Nous allons les passer en revue dans l'ordre probable de leur composition.

1° *Les Helléniques*, τὰ Ἑλληνικά, enferment pour ainsi dire toute la carrière littéraire de Xénophon. Elles se composent de sept livres, dont les deux premiers ont été certainement composés entre les années 403 et 401, lorsque l'auteur était encore à Athènes et n'avait pas reçu la lettre de Proxénos. Les cinq derniers sont écrits dans un autre style et dans un esprit tout différent : ils doivent compter parmi les dernières productions de l'historien, car ils conduisent les événements jusqu'en l'année 362 ; ils ont donc été composés à Scillunte, sous l'influence des idées lacédémoniennes, que l'auteur partageait depuis longtemps. — Les deux premiers livres des *Helléniques*, très supérieurs aux cinq autres, se ressentent manifestement de la lecture de Thucydide, que Xénophon publiait alors avec le concours de la fille du grand historien ; ils font suite à la partie du huitième livre qui avait été rédigée par lui et que nous possédons, et conduisent les événements jusqu'à l'époque où Xénophon se disposait à quitter Athènes. On ne trouve point dans cette partie, non plus que dans aucun ouvrage de l'auteur, ces grandes idées qui élèvent si haut l'histoire de la guerre du Péloponèse ;

ni l'homme d'État, ni le philosophe n'ont rien à retirer de ces deux livres, si ce n'est la connaissance précise des faits. Mais le récit est clair, simple et quelquefois animé. Les discours, bien inférieurs à ceux de Thucydide, ne sont cependant point sans valeur, même oratoire; on peut citer par exemple celui de Thrasybule, au second livre. Il y a des scènes bien composées, d'une tournure pittoresque, avec peu de poésie, mais avec des détails dont la précision est saisissante. — La plupart de ces qualités disparaissent dans les cinq derniers livres. Ici domine une partialité oligarchique, devenue violente avec les années et qui, sans peut-être amoindrir ni amplifier les événements, leur donne une couleur qui n'est point celle de la vérité. L'auteur y cherche ailleurs la vérité locale : il la place dans l'exactitude matérielle des faits; il fait parler chacun dans son dialecte et met en relief tout ce qui s'adresse aux sens et peut donner au récit une apparence de vie. Mais le style est souvent d'une facilité molle et diffuse; les discours sont languissants et monotones. Au fond, peu de philosophie de l'histoire : celle-ci, qui est si instructive chez Thucydide, est remplacée chez Xénophon, devenu vieux, par un esprit de parti et une intolérance toute personnelle à l'égard des États libéraux. La seule pensée qui semble dominer ses récits et ses réflexions est l'admiration exclusive du roi de Sparte, Agésilas, et le désir de le faire considérer comme le véritable représentant de la civilisation et de l'avenir de la Grèce.

2° La *Retraite*, Ἀνάβασις, est nécessairement postérieure aux deux premiers livres des *Helléniques*. Le départ de l'expédition eut lieu dans l'année 401 et le retour des Grecs jusqu'à Chrysopolis fut terminé quinze mois plus tard. Les douze mille mercenaires grecs avaient parcouru cinq

mille huit cents kilomètres, à travers les montagnes de l'Asie Mineure, le long des fleuves de Babylone, dans le pays des Kurdes et des autres peuples barbares du haut Euphrate, enfin sur les rivages de la mer Noire. Xénophon, qui d'abord n'avait dans l'armée qu'un grade secondaire, se trouva par la force des choses placé à sa tête et conduisit la retraite dans sa partie la plus périlleuse. Le récit de Xénophon est son meilleur ouvrage. Composé peu de temps après son retour, il ne respire pas encore cet esprit de parti qui dépare la plupart de ses autres écrits. De plus, les émotions et les souffrances de l'armée, qui s'étaient pour ainsi dire concentrées dans l'âme de leur guide, s'expriment dans l'*Anabase* avec la vérité de souvenirs tout récents : le style en est simple, animé, pittoresque à force d'exactitude, descriptif, pathétique, varié comme les situations; le livre est plein de renseignements géographiques, utiles aujourd'hui même, non seulement aux hommes de science, mais aux militaires, aux hommes d'État et à tous ceux qui s'occupent de politique, de guerre ou de voyages. L'*Anabase* a charmé les Grecs du temps de Xénophon; elle leur faisait connaître un pays vers lequel tendait déjà leur ambition; elle a servi de base à une partie des mouvements militaires d'Alexandre le Grand. Plus tard, elle a continué d'être une des lectures les plus recherchées de ceux qui ont étudié l'histoire pour s'instruire ou pour y trouver des émotions.

3° Trois écrits de Xénophon ont pour principal objet Socrate, qui avait été son maître. Les *Souvenirs de Socrate*, Ἀπομνημονεύματα Σωκράτους, se composent de quatre livres, dans lesquels sont distribués sans beaucoup d'ordre de nombreux entretiens de ce philosophe avec diverses

personnes. De ces dialogues, la plupart ont eu lieu probablement, plusieurs sont tout à fait fictifs ; aucun n'a sans doute été tenu dans les termes où Xénophon les rapporte. Leur style est celui de cet auteur et ne reproduit pas le langage attique de Socrate, ni les manières très diverses dont s'exprimaient les gens de tout âge et de tout rang qui paraissent dans l'ouvrage. Au reste, la couleur locale est la chose du monde dont s'est le moins préoccupée l'antiquité grecque ; et l'on doit se souvenir que c'est seulement à l'époque de son histoire où nous sommes parvenus que la sculpture a commencé à faire des portraits. Jusque-là, le grand art adoptait certains types généraux, au bas desquels on se contentait d'ajouter une inscription. Il n'est donc pas surprenant que le Socrate de Xénophon ne ressemble pas à celui de Platon. Ce dernier, avec peu de goût pour la réalité et une grande intelligence des choses abstraites, nous a dépeint un Socrate métaphysicien, auquel « il faisait dire beaucoup de choses que ce sage n'avait jamais pensées ». Xénophon, au contraire, était un ancien soldat, un homme de la réalité, n'entendant presque rien à la métaphysique ni aux abstractions de la science ; il a certainement diminué la valeur de Socrate et n'a pas compris l'importance philosophique et sociale de son rôle. Il n'y a pas lieu de penser que le portrait tracé par lui soit plus exact que celui qu'en donna Platon : l'un et l'autre ont laissé de lui l'idéal auquel l'un et l'autre ont pu s'élever, chacun selon ses aptitudes et ses préoccupations. On pourrait même dire que le Socrate de Platon est plus vrai que l'autre : car, si Socrate avait été tel que Xénophon le représente, il eût été bien difficilement condamné ; il n'en est pas de même du théoricien, souvent agressif, que Platon a dépeint.

Quoi qu'il en soit, les récits de Xénophon sont d'une lecture agréable ; presque tous ont une portée morale peu élevée, mais juste et conforme à cette vertu de tempérance que l'école socratique a plus que toute autre préconisée. On lit avec intérêt la reproduction abrégée de l'apologue de Prodicos (II, 1), la conversation de Socrate avec son fils Lamproclès (II, 2), avec le jeune Périclès (III, 5), avec Euthydème (IV, 2) et une foule d'autres dialogues, dans lesquels toutefois il serait bon de pouvoir distinguer ce qui vient réellement de Socrate ou de ses interlocuteurs et ce qui n'est que la pensée propre de l'écrivain. Plusieurs d'entre eux répondent à certains dialogues de Platon, avec lesquels il est utile de les comparer.

L'*Apologie de Socrate,* Ἀπολογία Σωκράτους, fut probablement, comme le précédent ouvrage, composée par Xénophon peu après son retour d'Asie. C'est un écrit de seconde main, fait d'après les documents rassemblés par Hermogène, fils d'Hipponicos, ami de Socrate ; du reste, il est très court et assez faible, soit comme défense du condamné, soit comme œuvre littéraire. On le rapprochera utilement de plusieurs dialogues de Platon.

On en peut dire autant du *Banquet,* Συμπόσιον, que l'on peut comparer au *Banquet* et au *Phèdre* du grand philosophe. Ce morceau paraît très artificiel et semble rentrer dans les compositions du genre *épidictique,* devenues très nombreuses sous l'influence des écoles de rhétorique. Le jour qu'il jette sur Socrate ne s'accorde guère avec ce que nous savons d'ailleurs de son caractère ; sa morale y est d'une facilité très grande, si l'on en excepte le long discours qui occupe la seconde partie du dialogue. Ce petit écrit renferme, comme peinture de mœurs, plusieurs

passages fort curieux : nous citerons ce qui concerne les bouffons, les rapsodes et leur ineptie, et la scène de pantomime qui termine le festin, scène où sont représentées les amours de Bacchus et d'Ariadne. Mais le *Banquet* ne renferme ni ordre, ni méthode, ni aucune idée générale qui puisse rappeler, même de loin, les beaux ouvrages de Platon.

4° Tous les autres écrits de Xénophon ont été composés à Scillunte. Quelques-uns sont de petits traités pratiques, d'une valeur que nous ne pouvons guère apprécier aujourd'hui : les conditions où nous vivons sont tout autres que celles où vivaient les anciens. Tels sont les petits traités sur la *Chasse*, sur l'*Équitation*, sur le *Commandant de cavalerie*. — Les deux écrits sur le gouvernement de *Sparte* et sur celui d'*Athènes* sont deux éloges dans le genre épidictique, donnant de ces deux villes des idées très incomplètes et souvent très fausses, mais destinés à faire ressortir la supériorité du gouvernement spartiate, auquel l'auteur était entièrement dévoué. — La *Vie d'Agésilas* est un écrit du même genre et tendant au même but. Elle est régulièrement composée, comme les *éloges* que l'on publiait déjà en grand nombre à cette époque. Mais l'ouvrage nous donnerait une idée bien fausse du héros lacédémonien, si nous n'avions dans Plutarque et ailleurs des renseignements propres à la corriger. En somme, le sentiment et l'amour de la vérité paraissent moins, dans tous ces petits écrits, que l'esprit de système, la haine de la patrie et son dénigrement, ainsi qu'un enthousiasme exagéré et peut-être même peu sincère pour un gouvernement étranger.

Ces défauts se déploient surtout dans l'*Éducation de Cyrus* ou *Cyropédie*, Κυροπαιδεία, livre bizarre, qui n'est

ni une histoire, ni un poème, ni une théorie, ni un roman, mais un mélange incohérent de toutes ces choses. Un certain nombre de faits y sont empruntés à l'histoire : telles sont la guerre d'Assyrie, celle de Lydie, la prise de Sardes et du roi Crésus, la prise de Babylone. Mais, à côté de ces faits réels, l'auteur place un grand nombre de détails purement imaginaires, non seulement étrangers à l'histoire, mais que les mœurs, les idées et l'état de la Perse eussent rendus absolument impossibles. Les limites de l'empire de Cyrus sont indiquées d'une façon vague ; les contrées voisines sont esquissées de manière à ne rien apprendre au lecteur ; la Perse même semble inconnue à Xénophon, qui l'avait traversée en courant : ni la religion de Zoroastre, ni le système de gouvernement, ni la division en castes n'ont laissé aucune idée nette dans l'esprit de l'auteur, aucune trace dans son livre. Son Cyrus n'a rien de persan, ni comme homme, ni comme roi ; c'est un prince lacédémonien, très analogue à son Agésilas, ayant les mêmes idées, les mêmes vertus, pas un vice, pas un défaut, du moins au sens de Xénophon ; c'est un personnage de fantaisie ; ou plutôt, c'est la personnification du système politique que Xénophon croyait le meilleur et qu'il mettait, dans son roman historique, sous la protection d'un roi dont le nom était connu de tous les Grecs et qu'on savait avoir fondé et organisé un grand empire. Il faut donc regarder l'ouvrage dont nous parlons comme une de ces utopies que produisit en grand nombre l'école de Socrate et qui concluaient, pour la plupart, à la supériorité de l'état monarchique sur toutes les autres constitutions.

C'est dans les perpétuels discours de la *Cyropédie* que s'expriment les idées de Xénophon sur la politique : cette

politique est fort peu nationale; car en définitive ces royalistes anticipés, qui par de pareilles utopies firent prévaloir leurs tendances parmi les Grecs, amenèrent chez eux non un prince modèle comme Cyrus, mais un Philippe, un Alexandre et ces autres monarques, leurs successeurs, qui déchirèrent la Grèce et préparèrent son asservissement aux Romains. On n'était pas loin de ce résultat lorsque parut la *Cyropédie :* car Philippe date de 360, et l'utopie de Xénophon n'est certainement pas antérieure à l'année 362. On a dit qu'elle fut faite en opposition avec celle de Platon, que les royalistes trouvaient trop aristocratique et trop peu favorable à l'établissement d'une monarchie, même usurpée. Toutefois, durant la première moitié du siècle, s'opérait la séparation du civil et du militaire; la guerre était devenue un métier; les armées se composaient en majeure partie de mercenaires, tandis que les citoyens restaient à la ville, s'occupant soit de leurs affaires, soit de politique; enfin beaucoup d'entre eux, mécontents du présent, se faisaient chacun son idéal, plus ou moins éloigné de la réalité. Quelques-uns essayèrent de mettre à exécution leurs théories : c'est ce que Platon voulait faire en Sicile, quand il en fut empêché par l'homme d'État historien Philistos. Xénophon eut donc aussi la sienne qui fut celle, non d'un citoyen libre, mais d'un soldat, et encore d'un soldat mercenaire, ne concevant aucun état politique supérieur à la monarchie militaire et aucun autre principe salutaire que l'obéissance. Il avait eu pour premier idéal Cyrus le Jeune : la journée de Cunaxa l'y fit renoncer. Il prit alors pour le type le plus parfait un roi militaire de Sparte, Agésilas. Celui-ci étant mort, et la réalité ne lui offrant plus aucun homme qu'il pût prendre pour son héros, il écrivit sa *Cyropédie* et accumula dans le

personnage de Cyrus les qualités et les doctrines qui composaient à ses yeux son idéal non encore réalisé.

Ce n'est pas que Xénophon fût partisan de la Perse. Au contraire, comme la plupart des utopistes du temps, il part de cette idée, juste d'ailleurs, qu'il devenait de plus en plus possible de détruire l'empire de Suse, de conquérir l'Asie, de résoudre la question d'Orient en supprimant l'un des deux antagonistes et de fonder, à la place du royaume d'Artaxercès, un vaste empire gréco-asiatique, qui propagerait au loin l'influence des Hellènes et leur puissance. Mais Xénophon ne pensait pas (et l'histoire a confirmé cette idée) que cette domination pût s'établir, si d'abord les différentes cités grecques ne se réunissaient, de gré ou de force, sous une autorité monarchique et militaire; il voulait seulement (et c'était là son illusion) que cette autorité fût exercée par un roi pieux, juste, tempérant, courageux et savant, c'est-à-dire conforme à la théorie socratique, telle que Xénophon l'entendait.

Quant à la valeur littéraire de la *Cyropédie*, elle est médiocre. C'est un ouvrage écrit d'un style facile, comme les autres ouvrages de Xénophon; mais cette facilité même, qui se délaie dans huit livres entiers, donne à l'exposition des idées une diffusion qui contraste avec les grands écrivains politiques de la Grèce. Il y a trop de discours, et ces discours sont languissants et monotones.

C'est en vain que l'auteur donne aux choses orientales une couleur grecque et mêle à son récit principal des épisodes romanesques empruntés peut-être à l'Orient, tel que celui d'Abradate et de Panthée [1]; la suite de l'ouvrage

1. Abradate est un mot perse, *Abhradatta;* Panthéia est un mot grec qui semble traduit du perse ou peut-être même du sanscrit, *Viçwadévi.*

est froide et sa lecture continue engendre l'ennui. Les étrangers comparent volontiers la *Cyropédie* au *Télémaque* de Fénelon.

L'*Économique* et le *Hiéron* sont aussi deux compositions utopiques. Le premier donne l'idéal de l'honnête particulier, du καλοκἀγαθός, tel qu'on se le représentait dans les écoles socratiques; c'est comme un fragment des *Souvenirs de Socrate*, lequel en effet y converse avec Critobule. L'autre est un dialogue entre le roi Hiéron et le poète Simonide; il met sous les yeux du lecteur l'idéal du parfait tyran. C'est encore la glorification du gouvernement militaire.

Enfin, on range parmi les ouvrages de Xénophon un petit écrit sur les *Revenus d'Athènes*, qu'il composa dans son extrême vieillesse, peut-être dans cette ville, où un décret du peuple l'avait autorisé à revenir et où peut-être encore il mourut. Ce petit livre, où l'auteur passe en revue les diverses sources de revenu de la république et touche en passant à quelques points d'organisation intérieure, est une des meilleures productions de sa plume; il est simple dans sa forme, bien composé, généralement bien pensé et renferme des idées pratiques, qui ne seraient pas déplacées même de nos jours. C'est aussi un appel à la modération, à la concorde, très propre à produire sur les esprits du temps un effet salutaire.

VI. *Les Histoires attiques*, αἱ Ἀτθίδες. — La grande histoire de Thucydide, continuée dans les *Helléniques* de Xénophon, fut complétée par une série de compositions historiques nommées *Atthides*, dont il ne nous reste malheureusement à peu près rien, si ce n'est les noms de leurs auteurs. Elles formaient un ensemble d'œuvres littéraires,

un *corpus*. Elles commencèrent à se produire au début du siècle, prirent plus d'importance dans l'école d'Isocrate et se continuèrent jusque dans l'école d'Alexandrie. Les *Atthides* étaient des histoires locales de l'Attique et de ses dèmes, probablement avec des détails très circonstanciés sur les anciennes traditions et la topographie de chacun d'eux. Parmi les hommes distingués qui écrivirent dans ce genre, plusieurs ont laissé un certain nom. Les principaux d'entre eux furent CLITODÈME, appelé aussi Clidème; PHANODÈME, contemporain de Théopompe dont nous parlerons plus bas; ANDROTION, de l'école d'Isocrate; PHILOCHORE, qui joua dans Athènes un rôle actif entre les années 306 et 260; DÉMON, contemporain de Philochore; ISTER, de l'école d'Alexandrie et ami de Callimaque (250-220); enfin ANDRON et MÉLANTHIOS. Nous citons dès à présent ces noms, pour que l'on voie que la Grèce ne cessa plus d'écrire l'histoire depuis le temps d'Hérodote et que les noms de ses grands historiens se présentent comme ceux des chefs au milieu d'une nombreuse phalange. Remarquons que la plupart de ces noms d'auteurs ont une signification qui peut les faire regarder comme supposés.

II. RHÉTORIQUE, ÉLOQUENCE

Les années qui précèdent l'intervention macédonienne sont pour l'éloquence grecque un temps de recueillement, sinon de repos; elle semble préparer ses forces pour la lutte qui ne tardera pas à s'ouvrir. Au contraire, c'est le temps des grandes écoles de rhétorique, où vont se former les orateurs des différents partis. Les maîtres de ces écoles écrivent beaucoup, parlent peu; il en est qui n'ont

jamais paru en public et qui ont cependant acquis le renom de grands orateurs : mais c'est rhéteurs et professeurs qu'il faut dire, si l'on réserve le titre d'orateurs aux hommes de parole et d'action. Les écrits de ces maîtres ont une forme oratoire et sont souvent de véritables discours. Ces discours ont été faits, soit pour des causes privées où ils jouaient le rôle d'avocats de cabinet, soit pour des causes fictives, comme celles dont nous avons parlé à propos d'Antiphon. Outre les discours proprement dits, les maîtres rhéteurs introduisirent à cette époque l'usage de traiter par écrit, et sous une forme oratoire, des questions politiques agitées de leur temps; ces publications répondaient à peu près à ce que les Anglais ont nommé *pamphlet* et à ce que nous avons depuis quelques années désigné par le mot *brochure*. La production de ces brochures était facilitée par l'extension que prenaient en Grèce les ateliers de copistes; dans ces établissements, presque inconnus au siècle précédent, les libraires venaient désormais se pourvoir; répondant quoique imparfaitement à nos imprimeries, ils commencèrent à multiplier les exemplaires des bons livres ou des livres nouveaux et à faire connaître dans tout le monde hellénique ce qui se pensait dans ses diverses parties. Il fut dès lors possible d'exercer par l'écriture une influence personnelle sur les événements et de contre-balancer, sans sortir de chez soi, l'action des orateurs. Ceux-ci reprirent leur supériorité quand les événements devinrent pressants et que la parole fut redevenue une arme indispensable.

Lysias, Λυσίας, nous est connu par les discours qu'il nous a laissés et par le témoignage d'historiens et de critiques, dont les principaux sont Plutarque, Denys d'Hali-

carnassé et Photius; Cicéron, Quintilien et Aulu-Gelle ont aussi parlé de Lysias. Il naquit à Athènes sous l'archonte Philoclès, en l'année 459, et, par son âge, il semble appartenir au cinquième siècle plutôt qu'au quatrième; mais sa carrière littéraire fit réellement partie de celui-ci, auquel il appartient d'ailleurs par ses idées, par son style et par l'influence qu'il a exercée. Il eut pour père Képhalos de Syracuse : celui-ci, après avoir vécu à Athènes pendant trente ans comme métèque, en partit avec ses enfants en 444 pour Sybaris, que l'on colonisait sous le nom de Thurii. Lysias avait trois frères, dont le plus célèbre, Polémarque, paraît dans la *République* de Platon. A Thurii, il étudia la rhétorique sicilienne à l'école de Tisias et de Nicias. De retour à Athènes, en 412, il y vécut d'abord chez son père, puis dans sa propre maison, où il exerçait la profession de sophiste, dirigeant en même temps une fabrique de boucliers. Ses opinions libérales le mirent en butte à la tyrannie des Trente : son frère Polémarque venait déjà de boire la ciguë lorsque, menacé lui-même, il s'enfuit à Mégare, aida de sa fortune les réfugiés de Phylé et rentra enfin dans la ville avec Thrasybule. C'est à cette époque que commença la partie active de sa carrière littéraire ; elle se prolongea jusque vers l'année 378, qui fut probablement celle de sa mort.

On distingue ordinairement deux périodes littéraires dans la vie de Lysias : celle qui précéda son plaidoyer contre Ératosthène, un des Trente, auteur de la mort de Polémarque, et celle qui suivit ce plaidoyer. On oppose ces deux périodes l'une à l'autre et l'on admet comme démontré que, dans la première, Lysias fut un pur rhéteur, enseignant le style prétendu artificiel et faux des sophistes; que, dans la seconde, il enseigna une rhétorique toute

contraire et suivit lui-même des principes tout nouveaux, dans les discours et dans les autres œuvres qu'il produisit. Lysias avait écrit, dit-on, quatre cent vingt-cinq discours, dont plus de deux cents étaient reconnus comme authentiques par les critiques grecs et latins; il nous en reste trente-cinq, avec des fragments de plusieurs autres. Or, quand on les lit, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'ils offrent une grande variété de composition, de style et de procédés : les uns sont des œuvres de pure rhétorique, et ne semblent pas avoir différé beaucoup de celles des autres rhéteurs; d'autres ont été composés pour des causes réelles et emploient, dans des proportions très diverses, les procédés alors connus de la rhétorique. Lysias en effet réunissait en lui plusieurs personnages : le riche industriel, le citoyen libéral, ennemi de l'oligarchie, le logographe écrivant des plaidoyers pour autrui, et enfin le professeur. Cette diversité de circonstances l'obligeait à varier son style et sa manière : comme professeur, il composait pour ses disciples des discours modèles, dans lesquels toutes les ressources de l'art devaient être employées et mises en évidence; quand il eut à plaider pour son propre compte, ces procédés artificiels durent en grande partie céder la place au naturel et à cette vérité de langage qui naît de la réalité des situations; quand il eut à écrire pour les autres, il fallut bien qu'il appropriât son langage à la condition de ses clients; cette variété fut même d'autant plus grande que le riche Lysias, comme citoyen libéral, n'écrivait pas moins de discours pour les pauvres gens que pour ceux d'une condition élevée. Enfin il ne fut pas seulement orateur ou logographe; il écrivit en outre une *technê* ou traité de rhétorique, des lettres, des panégyriques, des œuvres érotiques. Il y eut donc moins dans

sa vie littéraire une sorte de révolution qu'une application nouvelle de son talent, à l'époque où, cessant d'être simplement professeur, il commença à parler ou à écrire dans des affaires réelles, et non plus imaginaires. Ces changements dans sa vie expliquent assez l'évolution qui se produisit dans son style et dans ses compositions.

Le plus ancien des discours qui nous restent de Lysias est probablement celui qu'il prononça contre Ératosthène; c'est aussi le plus beau et le plus intéressant. C'est un acte d'accusation, où il demande justice du tyran pour le meurtre de son frère Polémarque. C'est une composition un peu lâche, dont l'ordonnance n'est pas très bonne ni très savante. Mais le style en est simple, clair, précis, plein de justesse et de fermeté. La parole de l'orateur n'est pas très colorée, ni par conséquent poétique; elle devait s'éloigner beaucoup de la manière dithyrambique de Gorgias, de Pôlos et de Licymnios. Il emploie la langue ordinaire, celle que tous les gens instruits parlaient alors dans Athènes; mais il l'épure, et il la soumet aux procédés de style que lui-même enseignait depuis longtemps dans son école. Ces procédés étaient: l'*harmonie*, c'est-à-dire l'agencement des mots envisagés quant à leurs articulations et à leur sonorité; l'*ordonnance* (τάξις), qui s'appliquait non seulement aux mots dans la proposition, mais aux propositions dans la phrase; l'*eurythmie*, produite par la combinaison des syllabes longues et des brèves; enfin le *nombre*, qui engendre l'eurythmie et dont l'étude fut poussée si loin par Isocrate. Le style de Lysias, dans ce discours, est souvent antithétique et, par là encore, rappelle l'école; mais les antithèses y ont une grande valeur et ne sont point des oppositions de mots vides d'idées. Par exemple, lorsqu'il rappelle qu'Ératosthène, pour se

défendre, prétendait avoir joué au milieu des Trente le rôle d'opposant, tandis que de ses mains il avait arrêté et livré Polémarque, il s'écrie :

..... « Ainsi donc, ô le plus misérable des hommes, tu faisais de l'opposition pour nous sauver, et tu nous arrêtais pour nous tuer ; quand votre bande réunie était maîtresse de notre salut, tu faisais de l'opposition à ceux qui voulaient nous perdre, et quand tu étais seul, pouvant sauver ou perdre Polémarque, tu le menais en prison. Ensuite, pour cette opposition qui, dis-tu, n'a servi de rien, tu veux être jugé honnête homme, et pour avoir saisi et tué un innocent, tu ne veux payer ta peine ni à moi ni à ces citoyens. » (§ 8.)

Et plus loin, § 19, après avoir exposé les crimes de Théramène, un des collègues de l'accusé :

« Il est arrivé ce temps où il faut fermer vos cœurs au pardon et à la pitié, pour punir Ératosthène et ses complices ; il ne faut pas au combat être vainqueurs de vos adversaires, et en justice être vaincus par vos ennemis ; vous devez être moins touchés de ce qu'ils promettent de faire qu'indignés de ce qu'ils ont fait ; vous ne devez pas poursuivre ceux des Trente qui sont absents et laisser échapper ceux qui sont ici, ni moins bien servir votre propre cause que la fortune qui vous les livre. »

Au § 22, on trouve encore ces antithèses énergiques :

« Vous qui êtes restés dans la ville, rappelez-vous quelle tyrannie ils exerçaient sur vous : qu'ils vous ont traînés contre des frères, des fils, des concitoyens, à une guerre où, vaincus, vous deveniez les égaux des vainqueurs, où, vainqueurs, vous deveniez esclaves des Tyrans. Par ces actes ils accroissaient leur fortune; par la guerre civile vous amoindrissiez la vôtre. Ils ne partageaient point avec vous leurs avantages ; ils vous forçaient à partager leur ignominie. »

Ainsi Lysias, en apportant dans les causes réelles, devant le peuple assemblé, les moyens oratoires de l'école, leur

donnait une force nouvelle, qu'ils recevaient des circonstances. Mais le vide de ces formes apprises reparaît dans les discours qui n'ont point été composés pour de telles occasions. Tels sont, par exemple, ceux qui portent les noms de *Discours politique*, de *Discours olympique*, d'*Oraison funèbre*, ἐπιτάφιος λόγος. Ce dernier, qui jouit d'une certaine célébrité, n'est autre chose qu'une composition d'école : il a quelque analogie extérieure avec celui de Périclès, au second livre de Thucydide; mais, entièrement dépourvu d'idées, il ne peut être considéré que comme un paradigme, servant de modèle aux jeunes gens qui fréquentaient les cours de Lysias. Toutefois ce discours a pour nous l'avantage de mettre en évidence les qualités oratoires de son auteur et les formules qui faisaient à cette époque le fond de son enseignement.

Les caractères de cette éloquence sont la sobriété, la mesure, le naturel, la vérité dans l'expression, la sincérité de la pensée, la clarté, le bon goût, la finesse, et cette facilité qui se trouve dans toutes les œuvres du génie attique. Elle est en général peu passionnée et s'éloigne, en cela comme en beaucoup d'autres choses, de l'éloquence pathétique de Thrasymaque, qui, attachant une grande importance à la passion dans le discours, avait composé des modèles de style pathétique sous le nom d'ἔλεοι, *discours de pitié*. Par cette réunion de qualités moyennes excluant tous les extrêmes, Lysias avait mérité d'être regardé comme la règle (κανών) de l'atticisme. Il exerça donc une grande influence sur la marche de la prose hellénique, en la préservant, autant qu'un homme pouvait le faire, des excès où l'école de Gorgias tendait à l'entraîner. Mais il serait peu raisonnable de croire que Lysias ait fait à lui seul une sorte de révolution. Comme il avait commencé par

être élève des sophistes et sophiste lui-même, il ne fit que tirer, avec un bon sens tout athénien, des analyses et des pratiques de l'école, ce qu'elles avaient de bon et de réellement applicable aux choses de la vie. C'est ce qu'indiquent les œuvres purement rhétoriques de Lysias, et ce que prouve son discours *sur les Biens d'Aristophane*, lequel est imité et presque reproduit de celui d'Andocide *sur les Mystères*.

Après Lysias, la rhétorique continua de progresser et d'acquérir des moyens d'action nouveaux. Ce fut surtout l'art d'argumenter qui se perfectionna, ainsi que la forme de la phrase oratoire. En effet, l'argumentation est faible et quelquefois presque nulle dans les discours de Lysias : ce qui en tient lieu, c'est la narration des faits, narration pleine de vivacité et de franchise, entremêlée de tableaux d'un dessin parfait, d'un coloris naturel et peu recherché; ce sont ces récits et ces peintures qui portent la conviction dans les esprits en y portant la clarté. On en trouve de fort beaux dans presque tous les discours de Lysias, mais surtout dans les discours contre Ératosthène, contre Agoratos et contre le jeune Alcibiade. Du reste il eût été difficile, au temps de ce maître, d'unir, dans un même discours, de nombreuses et fidèles narrations à un déploiement étendu des preuves : car l'orateur ne disposait que d'un temps assez court, mesuré par la clepsydre. Quant à la phrase oratoire, Lysias était considéré par les anciens comme un des inventeurs de la *période*, c'est-à-dire de ces grandes formes de style où plusieurs propositions sont enchâssées les unes dans les autres et, toutes ensemble, dans une proposition principale dont elles sont les compléments et qui, commençant avec le premier mot, n'est terminée qu'avec le dernier. Cette façon de parler, entière-

ment inconnue de Thucydide, apparaît avec le quatrième siècle ; elle se perfectionne peu à peu, d'abord dans l'école de Lysias, puis dans celle d'Isocrate, de là passe dans les divers genres de prose et finit par devenir la forme usuelle de la phrase grecque. C'est dans les écoles de rhétorique de la Grèce que les Latins vinrent plus tard l'étudier ; et c'est par eux qu'elle a passé dans les langues modernes, autant du moins que ces langues ont été aptes à la recevoir.

Toutes les qualités du style de Lysias sont analysées dans le passage de Denys auquel on a fait allusion plus haut. Ce morceau, qui est fort ennuyeux à lire à cause de sa prolixité, n'en est pas moins instructif pour nous, soit parce qu'il expose les opinions des anciens sur ce sujet, soit par les fragments qu'il cite de Lysias. Quant au discours sur l'amour, que Platon, dans son *Phèdre,* met dans la bouche de cet orateur, il n'est rien moins qu'authentique. L'eupatride Platon, le neveu du tyran Critias, a bien pu prêter à un démocrate cette sorte de composition sophistique, où, à côté de certaines qualités extérieures, paraissent les défauts d'une rhétorique sans idées et de démonstrations sans vraisemblance. On peut même remarquer que ce prétendu discours de Lysias est tout entier composé d'argumentations, c'est-à-dire de ce qui ne se rencontre presque pas dans les œuvres authentiques de cet orateur. S'il était réellement de lui, nous devrions alors le regarder comme antérieur à l'accusation contre Ératosthène et comme représentant la première manière de Lysias : mais rien ne nous oblige à lui attribuer l'authenticité.

ISOCRATE, Ἰσοκράτης, était plus jeune que Lysias de vingt-trois ans. Il naquit en 436 à Athènes. Fils d'un riche fabri-

cant d'instruments de musique, nommé Théodoros, il reçut une bonne éducation et put entendre les leçons des sophistes les plus distingués de son temps. Ruiné pendant la guerre du Péloponèse, il se rendit à Chios, où il ouvrit une école de rhétorique, et revint plus tard enseigner dans Athènes, d'où il ne sortit plus. Il vit s'accomplir tous les changements d'idées et les événements politiques qui remplirent les deux premiers tiers du quatrième siècle et mourut âgé de près de cent ans.

Il faut considérer dans Isocrate le politique et le rhéteur. Ses opinions en matière de gouvernement étaient plus théoriques que pratiques, quoiqu'il ait eu jusqu'à son dernier jour la prétention d'indiquer à ses compatriotes et à des étrangers les voies où ils devaient s'engager. En réalité, ses idées étaient celles des socratiques, avec un peu plus d'estime pour les avantages de la démocratie. Isocrate n'avait pas une notion très claire des systèmes politiques qui luttaient en Grèce depuis un siècle : il approuve, il élève même très haut le gouvernement populaire dans plusieurs de ses ouvrages, surtout dans son *Panégyrique;* mais il le voudrait réformer, et le modèle qu'il propose dans ses réformes n'est autre que le gouvernement de Sparte. Ou bien, sans tenir compte des changements accomplis depuis un siècle dans la constitution athénienne, il voudrait que l'on en revînt à celle de Solon et de Clisthène, comme si elles eussent été encore applicables de son temps. Modéré, sage, honnête, il détestait les vices de la démocratie, mais il n'avait pas moins de haine contre les excès de la puissance spartiate, dont les Trente avaient donné un triste exemple. Libéral par principes et par goût, il s'était figuré, comme beaucoup d'autres, que la liberté des cités grecques avait pour condition leur mutuelle in-

exposées les idées politiques d'Isocrate. L'auteur suppose qu'il a convoqué une assemblée pour lui présenter des propositions de réforme. Ce qu'il demande, c'est qu'on revienne simplement à la constitution de Solon et de Clisthène. Il fait donc un parallèle de l'ancien et du nouveau gouvernement, et oppose les anciennes mœurs publiques à la démoralisation de son époque. Il proscrit l'oligarchie et préfère une liberté tempérée. Il met en lumière la mauvaise administration des Trente, et déclare que la démocratie est préférable, mais qu'il faut la ramener à son ancien état.

Le *Discours sur la paix* ou *Symmachique* fut composé au temps de Philippe et du roi de Thrace Chersoblepte, lorsque Isocrate sentait, disait-il, ses forces affaiblies par l'âge. C'est un discours dans le genre de Démosthène, où l'on peut apercevoir une influence positive exercée sur l'auteur par les orateurs de la tribune. Au fond, ce sont les mêmes idées que dans le précédent ouvrage, mais avec des généralités vagues, des conseils excellents mais peu pratiques sur l'équité dans la politique, sur l'influence des orateurs corrompus, sur l'usage des troupes mercenaires; en vieillissant, Isocrate s'éloignait de plus en plus de la réalité des choses et ne la comprenait plus: il allait, dans ce discours, jusqu'à proposer aux Athéniens d'abandonner l'empire de la mer qu'il avait jadis revendiqué pour eux et il essayait de démontrer que la puissance maritime avait été pour leur république la source de tous les maux. Il y a du reste dans cet ouvrage des morceaux d'une grande éloquence et qui pouvaient paraître dignement à la tribune du Pnyx.

Dix ans plus tard, après la paix conclue en 347 avec Philippe, Isocrate, qui avait au moins quatre-vingt-dix ans,

écrivit, sous forme de discours, une *Lettre à Philippe*, où, se détachant tout à fait des gouvernements libres de son pays, il déclare que la seule ressource des Grecs honnêtes est de s'adresser, non plus à des assemblées, mais à un homme. Cet homme, c'est Philippe. C'est à lui de prendre le rôle de conciliateur entre Athènes, Sparte, Thèbes et Argos, afin de les réunir et de se mettre lui-même à leur tête pour les conduire contre les Barbares. Il passe en revue les principaux faits relatifs à cette question d'Orient, les fautes commises, les vérités mises en lumière, les succès faciles des Grecs en Asie, les circonstances favorables qui se présentent, la noblesse héréditaire de Philippe, la nécessité d'occuper les bandes mercenaires qui parcourent l'Europe et l'Asie; et il montre, en finissant, la gloire immense dont le vainqueur de l'Orient et le pacificateur de la Grèce pourra se couvrir.

Quant au grand discours connu sous le nom de *Panathénaïque*, c'est un simple éloge d'Athènes, mise en parallèle avec Lacédémone. Isocrate le commença à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, l'interrompit pendant trois ans et l'acheva ensuite, âgé de près de cent ans. Comme œuvre politique, cet écrit est d'une faible portée; car la Grèce, à cette époque, avait moins à s'occuper de ses rivalités intestines que de la domination étrangère. D'ailleurs, comme il s'en aperçoit lui-même, l'auteur n'énonce ici aucune idée nouvelle et ne fait que reproduire sous une autre forme celles qu'il avait répandues dans ses écrits. Si l'on prend au sérieux cet ouvrage, il ne peut guère servir qu'à constater que jusqu'à la fin de sa vie Isocrate se montra fidèle à sa patrie athénienne et la préféra aux cités aristocratiques de la Grèce, bien différent en cela des publicistes socratiques, dont leur politique dorienne fit assez souvent

de fort mauvais patriotes. Quoi qu'il en soit, le *Panathénaïque* peut être regardé comme tenant le milieu entre un acte politique et une composition d'école, une exhibition des procédés de rhétorique que l'auteur avait toute sa vie enseignés.

Dans ce genre *épidictique* rentrent tous les autres ouvrages qui nous restent d'Isocrate. Il n'en faut probablement pas même excepter son *Nicoclès* ni son *Discours à Nicoclès:* celui-ci était un exposé des devoirs d'un roi et des règles du gouvernement royal, celui-là était la contrepartie de l'autre : il exposait les devoirs des sujets dans un État monarchique. Il est douteux, non seulement que ces discours aient jamais été prononcés soit par Isocrate, soit par Nicoclès, mais encore qu'ils aient été adressés par l'auteur au jeune roi de Cypre. Les autres écrits moraux d'Isocrate, son *Démonicos* et son *Archidamos,* sont certainement des œuvres de fantaisie sans aucun lien avec les événements réels de l'histoire. La proposition faite par le jeune roi de Sparte Archidamos de quitter la ville, comme firent jadis les Athéniens, est tellement insensée, qu'il est impossible d'y voir autre chose qu'un exercice d'école, où le fond importe peu, où la forme seule, c'est-à-dire le discours, ses subdivisions et son style, est la seule chose qui préoccupe l'auteur.

Il faut attribuer le même caractère aux discours proprement dits qui nous sont parvenus sous le nom d'Isocrate : son éloge d'*Évagoras,* son éloge d'*Hélène,* ses discours *pour les Platéens, pour le Fils d'Alcibiade, contre Callimachos, contre Euthynos, contre Lochitès,* son *Éginétique* et son *Trapézitique.* Il n'est pas un seul d'entre eux où l'on ne trouve en assez grand nombre des preuves qu'ils ont été écrits, non pour des causes réelles, mais pour des

causes soit purement imaginaires, soit empruntées à l'histoire. Ces titres mêmes montrent par leur variété que les sujets traités dans les écoles de rhétorique étaient pris dans les temps les plus anciens de la Grèce, aussi bien que dans les événements contemporains.

Mais la plus curieuse de toutes ces œuvres factices est sans contredit le discours d'Isocrate pour lui-même, intitulé *Antidosis* ou l'*Échange*. L'auteur suppose qu'un nommé Lysimaque l'a traduit devant les tribunaux à l'occasion d'une fraude qu'il aurait commise contre la loi relative à la triérarchie et à l'échange légal des fortunes. Il en profite pour faire sa propre apologie, retracer sa vie, ses mœurs, son caractère, ses occupations. Il institue une véritable scène de justice (comme il le fit plus tard dans le *Panathénaïque*), scène dans laquelle il fait comparaître des témoins et lire des pièces authentiques par le greffier, pose les faits, les discute, en tire des conclusions comme en présence de juges. Il y a donc dans ce discours un mélange tout à fait singulier d'une accusation imaginaire et de faits réels. C'est un véritable procès pareil à celui de Socrate et qu'Isocrate suppose lui avoir été intenté : à cette cause imaginaire l'auteur mêle la réalité de sa propre vie, au point que tout l'ensemble peut faire illusion. Isocrate avait plus de quatre-vingts ans quand il composa cette œuvre, où l'art et l'artiste semblent absolument confondus.

L'école d'Isocrate ne fit point une révolution par rapport à celle de Lysias; elle appliqua les principes que ce dernier avait enseignés et qu'il continua d'enseigner du vivant même de son rival. Ces principes se rapportaient surtout à la composition des discours, à ses parties, à l'argumentation et au style. L'*argumentation* fut l'objet

principal sur lequel le maître exerça ses disciples : elle avait été à peine entrevue par Lysias, qui se contentait de demander à la narration des faits la conviction qu'il voulait faire passer dans les esprits. L'école d'Isocrate développa beaucoup cet art nouveau et l'on voit, par les discours de cet auteur, qu'il lui donna une place au moins égale à la narration. C'est lui aussi qui paraît avoir introduit l'usage des résumés, par lesquels l'orateur condense dans quelques phrases finales toute la force qu'il a déployée dans son discours. Dans ses grandes œuvres épidictiques, le *Panégyrique*, le *Panathénaïque*, Isocrate montre comment, étant donné deux idées principales, celle de l'orateur et celle qu'il veut combattre, il est possible de les développer parallèlement l'une à l'autre, de manière à les opposer sans cesse, et à les mettre de place en place en contact pour faire jaillir de ces points des éclats de lumière ou de passion. Ce procédé n'est au fond que l'*antithèse*, introduite par les premiers sophistes, mais prodigieusement agrandie par Isocrate et transformée par lui en un procédé général de l'art de parler et d'écrire. L'antithèse, qui domine l'ensemble, se produit également dans les parties et pénètre jusque dans la phrase, où elle engendre la grande période à double face. Tout le style d'Isocrate peut se ramener à ce procédé. Mais il ne faudrait pas croire qu'il est toujours périodique et que toute période repose sur une antithèse; l'art d'écrire en prose est désormais en pleine possession de lui-même; on sait alterner les grandes et les courtes périodes et les entremêler de très rapides propositions, mélange qui repose à la fois l'esprit et la voix et qui donne à l'harmonie totale d'un alinéa ou d'un discours le charme de la variété. Cette harmonie arrive, dans les grandes périodes

isocratiques, à une puissance qui ravit l'oreille et la pensée; les anciens Grecs et, après eux, les Romains ont conçu pour ce style une admiration sans bornes; la période longue ou courte, avec ses formes et ses consonances infiniment variées, est devenue après Isocrate la condition même du bon style; quiconque l'a ignorée ou méconnue a, depuis cette époque, été considéré comme un mauvais écrivain.

Quant à la passion, elle n'est pas beaucoup plus fortement exprimée dans Isocrate que dans Lysias, soit que le grand rhéteur n'eût pas cette énergie de sentiment qui caractérisa bientôt les orateurs de la tribune, soit que, travaillant dans son cabinet et pouvant régler selon sa volonté les mouvements de son cœur, il se fît une loi et comme une règle d'art de ne point passionner son style jusqu'à la violence. Dans ses élans les plus hardis, Isocrate paraît toujours calme et maître de lui-même : au contraire, les orateurs de la tribune qui suivirent ses préceptes dans l'art d'écrire et qui les appliquèrent aux discours publics et aux harangues introduisirent dans le langage oratoire ces mouvements heurtés et presque désordonnés, mais parfois irrésistibles, qui semblaient produits par la fureur des événements. Il ne faut pas oublier qu'Isocrate était un maître, un véritable professeur d'éloquence; en enseignant les règles et les procédés du style, il ne pouvait avoir la prétention d'enseigner aussi la passion, qui ne s'enseigne pas et qui naît spontanément au contact de l'homme avec la réalité.

Isocrate, comme il le dit lui-même, n'a jamais paru en public, à cause de la faiblesse de sa voix et d'une certaine timidité naturelle, mais aussi sans doute par un habile calcul : s'il n'eût pas réussi au barreau ou à la

tribune, il eût pu voir sa réputation déchoir et son école tomber. Il ne paraît pas non plus qu'il ait jamais écrit aucun discours pour autrui et fait le métier de logographe, métier où plusieurs sophistes, ses prédécesseurs, s'étaient enrichis. Son rôle fut donc simplement celui d'un maître d'éloquence; ses plus grandes compositions, comme ses plus petites, paraissent avoir été destinées, moins à exercer sur la politique une influence qui pût rivaliser avec celle des orateurs, qu'à montrer, par des exemples destinés à devenir célèbres, ce que pouvait produire l'art de la parole écrite, à l'enseignement duquel il se livrait. Ces œuvres n'étaient donc ni des discours, ni des traités, ni des histoires, ni de pures œuvres d'art; c'étaient, comme nous dirions, des brochures où dominait le caractère des compositions d'école. Elles répandirent dans toute la Grèce la réputation du maître et attirèrent autour de lui un grand nombre d'auditeurs inscrits : il y en eut jusqu'à cent, dont chacun payait chaque année mille drachmes (890 fr.). Si l'on songe qu'à cette époque l'argent valait encore au moins cinq fois ce qu'il vaut de nos jours, on pourra se rendre compte et de la situation matérielle d'un maître tel qu'Isocrate et de la passion qui animait alors les Grecs pour l'art d'écrire et pour l'éloquence.

L'école fondée par Isée, Ἰσαῖος, fut loin d'égaler en renom et en valeur celle de son rival Isocrate; c'est là, dit-on, que furent donnés aux figures de rhétorique les noms qu'elles ont conservés; mais celui qui donna les grands exemples de la prose savante et qui l'enseigna à ses contemporains fit beaucoup plus pour l'art d'écrire. D'ailleurs, ce que l'on apprenait surtout dans l'école d'Isée, c'était l'éloquence judiciaire; lui-même était logographe. Dans l'école d'Isocrate se formaient deux classes d'écri-

vains : les orateurs politiques et les historiens, qu'elle produisit en grand nombre. Isée fut cependant le premier maître de Démosthène; mais il est aisé de reconnaître, dans les discours de ce grand orateur, que les modèles publiés par Isocrate firent plus pour son instruction que les plaidoyers de son ancien professeur.

Nous ne savons presque rien de la vie d'Isée, si ce n'est qu'il florissait entre les années 420 et 350 et qu'il appartient à la première moitié du quatrième siècle. Né à Chalcis, il vint de bonne heure à Athènes, où il paraît avoir enseigné la rhétorique jusqu'à sa mort, sans se mêler à la politique de son temps. Il laissa une soixantaine de discours : onze d'entre eux ont été conservés, avec un grand nombre de fragments, dont trois ou quatre ont une certaine étendue. La plupart sont relatifs à des revendications de terrain ou à des héritages; ils n'ont pour nous qu'un médiocre intérêt littéraire; mais ils sont importants à connaître pour ceux qui s'occupent de la législation civile des Athéniens; à ce dernier point de vue, il en est un surtout dont la perte est vraiment regrettable, c'est le discours contre les Ὀργεῶνες, confréries religieuses possédant des propriétés immobilières. Dans l'histoire des lettres, Isée ne semble pas avoir fait faire un progrès réel à l'art d'écrire : il s'est contenté d'appliquer les préceptes et les procédés de son maître Lysias. Denys d'Halicarnasse remarque même avec justesse qu'il les a exagérés et que son style est plus travaillé et a moins de naturel que celui de ce dernier; il faut donc voir dans Isée non un maître qui préparait l'éloquence des temps à venir, mais un disciple d'une école que celle d'Isocrate avait de beaucoup dépassée. C'est là sans doute la vraie cause du peu de succès qu'eut son école, en face de celle de son illustre rival.

III. THÉATRE

Nous avons énuméré dans la section précédente les auteurs tragiques qui succédèrent à Euripide et qui écrivirent dans la manière de quelqu'un des trois grands maîtres. Nous n'avons pas à y revenir, si ce n'est pour faire remarquer que plusieurs d'entre eux appartiennent au quatrième siècle, qu'ils ont montré en général une grande fécondité, sinon une originalité profonde, et qu'enfin l'histoire de la tragédie se continuerait pour nous, si nous possédions les ouvrages qui furent alors représentés.

La comédie parcourait dans Athènes une brillante carrière; la liste des poètes qui se distinguèrent dans le genre comique, pendant la première moitié du quatrième siècle, égale ou dépasse celle de la période précédente. Malheureusement nous ne possédons pas de ces nombreux ouvrages une scène entière; les fragments conservés çà et là dans les livres des critiques et des historiens sont, en général, très courts; les analyses manquent totalement ou se réduisent à quelques indications insuffisantes. Nous avons seulement les titres d'un grand nombre de pièces, avec les noms de leurs auteurs, et des appréciations justifiées le plus souvent par les courts fragments qui nous en restent.

Cette période est désignée sous le nom de *Comédie moyenne :* les dernières pièces d'Aristophane lui appartiennent déjà, et plusieurs poètes, qui en font partie, ont vécu assez longtemps pour que leurs dernières productions puissent être rangées avec celles de la *Nouvelle comédie;* tel fut, par exemple, CRATINOS LE JEUNE, dont la

vie dépassa probablement cent années et atteignit l'époque de Ptolémée Philadelphe : tel fut encore ALEXIS, dont le *Marchand de Drogues* fut représenté en l'année 306, longtemps après la mort d'Alexandre. Toutefois on peut admettre que l'époque la plus florissante de la comédie moyenne ne s'éloigne pas beaucoup, dans l'un ou l'autre sens, de l'année 375, qui marque le premier quart de ce siècle.

Les caractères essentiels de cette période résultent de la marche naturelle des idées, des circonstances extérieures et des conditions générales de l'art durant le même temps. La loi qui avait supprimé la parabase interdisait au poète de se mettre personnellement en rapport avec les spectateurs et plaçait la comédie, comme la tragédie, dans un monde séparé et idéal. Celle qui interdisait de montrer sur la scène le masque d'un homme chargé de fonctions publiques en excluait la politique du jour et ne lui permettait plus de paraître que sous une forme générale et fort peu comique ; elle rejetait donc les poètes dans un tout autre ordre de sujets, intéressant l'homme en général ou la société hellénique tout entière, mais non les affaires de la cité. Dans le même temps l'esprit scientifique, se portant vers des conceptions générales, faisait naître dans les écoles de philosophie les études psychologiques, et dans le public une tendance vers les analyses du cœur humain. Toute la littérature d'alors en est remplie ; elles donnent aussi aux œuvres des sculpteurs un caractère que n'avaient point celles de leurs devanciers.

En même temps les théories métaphysiques ou morales qui s'enseignaient dans les écoles devinrent pour les poètes comiques une mine nouvelle à exploiter. Déjà Socrate et les sophistes avaient été mis sur la scène par Aristophane,

et la comédie sicilienne y avait fait battre l'un contre l'autre, dans des personnages abstraits, les systèmes de Xénophane et de Thalès. A ces vieilles écoles l'esprit nouveau, dont la mort de Socrate avait assuré le triomphe, substituait des théories mieux fondées sur la raison et sur l'expérience et dont les conséquences pratiques étaient tirées par ceux mêmes qui les professaient : mais ces théories se rattachaient à l'enseignement socratique, et trouvaient chez les poètes du théâtre le même mauvais vouloir que Socrate avait rencontré chez Aristophane.

A côté des écoles philosophiques continuaient de s'établir ou de s'étendre un grand nombre de sociétés secrètes et de confréries, ayant des pratiques mystérieuses et des règles particulières, qui s'éloignaient beaucoup des mœurs communes. Elles paraissent avoir été indépendantes les unes des autres; il y en eut qui attirèrent l'attention publique et servirent de matière aux sarcasmes de la comédie; telles furent les sociétés orphiques et pythagoriciennes, dont les rameaux s'étendaient en Italie, en Thrace, en Asie Mineure et déjà peut-être en Syrie et en Égypte. Ces sociétés, qu'Eupolis avait déjà censurées dans ses *Baptiseurs*, introduisaient sinon des cultes, au moins des rites étrangers et des pratiques en désaccord avec les usages reçus : il en arrivait de toute part, surtout de l'Égypte, dont les symboles extérieurs étaient souvent confondus par le peuple grec avec des dogmes très sérieux, connus des seuls initiés et que la vieille Égypte n'avait pas produits. La comédie les tournait en ridicule ou s'efforçait de les rendre odieux. Mais elle ne trouvait rien à leur substituer; les vieilles croyances helléniques touchaient à leur déclin; ni la science, ni la grande tradition orientale n'avaient encore éclairé les intelligences.

A côté de cette critique des opinions, la comédie moyenne plaça celle des mœurs, des caractères et des conditions sociales, ainsi que des aventures et des intrigues dont la société du temps donnait de fréquents exemples. Les amoureux, les femmes de moyenne vertu, les joueuses de flûte, les danseurs de place, les fils enlevés et retrouvés, les héritages perdus ou contestés, les joueurs, les coiffeuses, les diseuses de bonne aventure, les militaires recruteurs, les usuriers, les amateurs de chevaux, de bonne chère ou de vin, se rencontrent aussi fréquemment dans la comédie moyenne que les hommes et les sujets politiques dans la vieille comédie. Ces critiques des mœurs contemporaines se présentaient souvent revêtues de couleurs antiques et amenaient sur la scène des personnages appartenant à la tradition héroïque ou sacrée. Le nombre est grand des pièces ayant pour titre des noms mythologiques ou empruntés à l'épopée : Busiris, Ganymède, Minos, Anchise, Ulysse, Nausicaa, Omphale, les Sept devant Thèbes, les Gorgones, le Centaure, et une foule d'autres rappelant des aventures bien connues, dont l'allusion devait être facile à comprendre pour les contemporains.

Si l'on jugeait des mœurs du temps par les traits les plus saillants de la comédie moyenne, on verrait dominer dans la société deux vices qui contribuèrent à perdre successivement la civilisation des Grecs et celle des Romains, vices que ces derniers désignèrent par les mots *amare, potare :* si les amoureux occupent une grande place dans cette comédie, ce qu'elle montre, c'est surtout les amours de bas étage et les femmes de mauvaise vie; plusieurs d'entre elles, qui avaient acquis une certaine réputation, virent leurs noms servir de titre à des pièces de théâtre

et plus souvent leurs vices et leurs intrigues y paraître sous des noms étrangers; certains fragments les dépeignent sous les plus vives couleurs. Quant aux festins, ils étaient un thème admis par la plupart des poètes d'alors; ces poètes ne tarissent point quand ils énumèrent les plats de toute sorte qui s'y servaient; nous en avons plusieurs listes; une d'elles ne comprend pas moins de trente-cinq vers. Les cuisiniers et les parasites, introduits par la comédie sicilienne, étaient devenus des personnages ordinaires de la scène, sur lesquels on comptait pour l'égayer. Du reste, si l'on mange beaucoup dans la comédie moyenne, on y boit aussi; l'éloge du vin s'y rencontre souvent dans la bouche des personnages, qui l'estiment un des principaux biens de la vie et quelquefois le seul qui la rende supportable.

Parmi les noms des poètes de la comédie moyenne, il en est deux ou trois dont la gloire a dépassé celle des autres et qui servent comme de type à cette période de transition. Ce sont ceux d'Antiphane, d'Eubule, d'Alexis et de Timoclès. Nous allons donner, faute de mieux, la liste de ces poètes avec les titres de leurs principaux ouvrages. Comme l'époque de leur naissance et de leur mort est presque toujours inconnue, nous les présenterons à peu près dans l'ordre alphabétique.

Antiphane, Ἀντιφάνης, né entre 407 et 404, commença de représenter des comédies vers l'année 386, et mourut entre les années 331 et 328, âgé de soixante-quatorze ans. Né pour le théâtre, il avait composé au moins deux cent quatre-vingts pièces, dont il ne nous reste que des fragments très courts, mais assez nombreux. Ses principales comédies étaient :

Le Paysan.
Les Adelphes.
Adonis.
Athamas.
Les Égyptiens.
Éole.
La Tailleuse.
Alceste.
Esculape.
Le Flûtiste.
L'Amoureux de soi-même.
La Nativité d'Aphrodite.
Busiris.
Le Byzantin.
La Noce.
Ganymède.
Glaucos.
Les Jumeaux.
La Fille déshéritée.
L'Éphésienne.
Le Peintre.
Le Médecin.
Les Chevaliers.
Les Cariens.
Le Chanteur.
Le Cithariste.
Le Ventru.
La Corinthienne.
Le Fabricant de poupées.
La Coiffeuse.
Les Joueurs de dés.
Le Cyclope.
La Lampe.
Le Lydien.
Méléagre.
L'Abeille (courtisane).
Le Métèque.
Médée.
Minos.
Les Adultères.
Le Moulin.
Mystis l'ivrognesse.
Les Jeunes Gens.
Les Compatriotes.
Omphale.
Orphée.
Le Parasite.
Les Riches.
La Poésie.
Le Fourneau.
Sapho.
Le Soldat.
La Cruche.
Le Sommeil.....

ANAXANDRIDE, Ἀναξανδρίδης, est assez souvent cité par Aristote, qui le regardait comme un bon poète. C'était un homme d'un caractère entier, d'un esprit acerbe, qui ne daigna jamais corriger ses pièces quand elles n'avaient pas été reçues au théâtre, et qui, les lacérant, les envoyait au marché aux parfums, pour prouver à la fois l'estime qu'il avait pour elles et combien il leur était peu attaché. Cet homme riche, de grande taille, et qu'on nous représente portant un vêtement de pourpre à franges d'or, était un Rhodien de Camiros, dépourvu de tout scrupule et mettant sur la scène le vice dans toute sa nudité; Eudocie l'appelle παμμίαρος, le saligaud. Voici ses principales pièces, dont il nous reste quelques fragments; il en avait composé soixante-cinq, et il avait remporté dix fois le prix; Antiphane l'avait remporté treize fois.

Les Paysans.
Anchise.
La Laide.
L'Amour rendu.
Achille.
La Joueuse de cithare.
Les Chasseurs.
La Locrienne.
Nérée.
La Folie de vieillesse.
Les Jumeaux.
Hélène.
Les Peintres.
Le Trésor.
Les Néréides.
Ulysse.
Le Spadassin.
Les Cités, où il met en lutte la démocratie et l'oligarchie.
La Samienne.
Satyrias.
Sôsippe.
L'Outrage.
L'Empoisonneuse.
Le Porteur de fiole.....

Eubule, Εὔβουλος, d'Athènes, que sa date place sur les confins de l'ancienne et de la moyenne comédie, fut un des meilleurs auteurs de cette période; c'était un esprit fin, élégant, que la gravité de ses goûts élevait au-dessus de la comédie et dont les ouvrages furent souvent imités par ses successeurs. Il s'adonna beaucoup à la parodie, surtout à celle des tragédies d'Euripide, ce qui rattache directement Eubule à l'école d'Aristophane. Il avait composé cent quatre pièces dont voici les principaux titres :

Anchise.
Amalthée.
Antiope.
Augé.
Ganymède.
Glaucos.
Damalis.
Denys.
La Paix.
Europe.
Écho.
Ion.
Les Cercopes.
Les Joueurs de dés.
Les Laconiens (ou *Léda*).
Médée.
La Meunière.
Nausicaa.
Xouthos.
Ulysse.
Œdipe.
Œnomaos.
Pannychis.
Le Léno.
Sémélé.
Les Nourrices.
Les Titans.
Le Phénix.
Les Grâces.
La Danseuse.....

Araros, Ἀραρώς, fils d'Aristophane, représenta deux des pièces de son père, le *Cocalos* et l'*Æolosicon*, puis écrivit lui-même quelques comédies, entre autres :

Adonis.
Cœnée.
Campylion.
La Nativité de Pan.
Hyménée.

Amphis, Ἄμφις, Athénien, contemporain de Platon, écrivit vingt-six pièces, entre lesquelles on remarqua :

Athamas.
Le Vigneron.
Le Bain.
Le Gouvernement des femmes.
La Manie des femmes.
Les Sept devant Thèbes.
Les Mercenaires.
L'Énervé.
La Coiffeuse.
Les Joueurs de dés.
La Leucadienne.
Ulysse.
Pan.
Le Rôdeur.....

D'Anaxilaos, il nous reste quelques fragments d'une vingtaine de pièces, telles que :

Le Paysan.
Le Flûtiste.
Glaucos.
Io
Calypso.
Le Fabricant de lyres.
Les Cuisiniers.
Nérée.
Les Éleveurs d'oiseaux.....

Aristophon, Ἀριστοφῶν, avait composé entre autres pièces :

Les Jumeaux,
Le Médecin,
Le Dépôt,
Platon,
Le Pythagoricien,
Philonide,

titres dont plusieurs indiquent qu'il était de l'école d'Aristophane et le censeur des philosophes et des sociétés mystiques.

Alexis, Ἄλεξις, de Thurii, quitta probablement cette ville lorsque, en 389, elle fut asservie par les Lucaniens, et il vint s'établir à Athènes, où il reçut le titre de citoyen.

Il semble avoir vécu jusque vers l'année 287. Il fut l'oncle paternel de Ménandre et peut-être le père d'un autre poète comique, Stéphanos. Alexis avait composé deux cent quarante-cinq pièces, écrites avec une grande élégance et remplies de gaieté et de verve comique. Il nous reste des fragments, quelquefois assez longs, de plusieurs d'entre elles ; en voici un qui se trouvait dans son *Maître d'infamie :*

« Que contes-tu là ! que rabâches-tu du Lycée, de l'Académie, de l'Odéon, des Thermopyles, niaiseries de sophistes ? Tout cela n'est pas gai. Buvons, buvons sec, gaudissons-nous, Sicon, tant qu'il est possible d'arroser notre âme. Vive le tapage, Manès. Rien de plus charmant que le ventre : il est ton père et ta mère, à lui seul. Vertus, ambassades, commandements militaires, songes creux, vains hochets dont on s'étourdit. La mort te glacera au jour fatal. Tu posséderas alors ce que tu auras bu ou mangé, voilà tout. Tout le reste est poussière : Périclès et Codrus, et Cimon. »

Ennemi des philosophes et des sectes mystiques, Alexis composa plusieurs pièces à leur intention. Il nous en reste des fragments ; en voici un de son *Linos*, comédie dirigée contre les orphiques :

Linos. « Viens un peu ; prends, si tu veux bien, ce livre ; et puis lis, en ayant soin de garder le silence et de bien distinguer les titres. Tu y trouveras Orphée, Hésiode, des tragédies, Chœrilos, Homère, charmants auteurs de tout pays. On verra par là quelles sont tes préférences naturelles.

Hercule. Donne.

Linos. Voyons donc ; qu'y trouves-tu ?

Hercule. Recettes de cuisine ; voilà le titre.

Linos. Tu es un philosophe, paraît-il ; tu as passé par-dessus tous ces livres et tu as pris le Traité de Simos.

Hercule. Quel est ce Simos ?

Linos. Un fort habile homme qui vient de s'élever à la scène

tragique ; c'est bien de tous les acteurs le meilleur cuisinier, on en peut juger à l'épreuve, et de tous les cuisiniers le meilleur acteur. »

Voici les titres de quelques-unes des comédies d'Alexis :

Ancylion.
Agônis (vers l'année 342).
Les Adelphes.
Les Chevriers.
Ésope.
Le Vigneron.
Archiloque.
Le Maître d'infamie.
Atalante.
La Boucle de cheveux.
La Bruttienne.
L'Autel.
Galatée.
La Peinture.
Le Gouvernement des femmes.
L'Anneau.
Les Jumeaux.
Au puits.
Le Retour au logis.
Le Fabricant de vases à boire.
Hélène.
L'Enlèvement d'Hélène.
Les Prétendants d'Hélène.
Le Tuteur.
Les Sept devant Thèbes.
La Diseuse de bonne aventure.
Les Thébains.
Le Chevalier, pièce contre les philosophes.
Isostasion ou *la Femme bien équilibrée.*

Dans *Isostasion* on trouve cette peinture de mœurs :

« D'abord, si elles ne volent et ne gagnent sur tout le monde, elles n'ont rien fait ; elles cousent des intrigues contre tous. Et quand elles ont gagné quelque argent, elles prennent chez elles de nouvelles femmes, novices dans l'art. Aussitôt elles les mettent sur la forme et leur changent les manières et la mine. Est-elle petite ? on lui met du liège à ses pantoufles. La grande a des semelles minces et ne sort pas sans pencher la tête sur son épaule, pour ôter quelque chose de sa taille. Manque-t-elle de hanches ? on lui coud par-dessous quelque chose, et les passants s'écrient : « Oh ! les belles formes ! » Mais elle a le ventre gros : qu'on lui fasse une poitrine, comme en ont les acteurs comiques ; quand elle sera debout, son ventre semblera rentrer en arrière comme s'il était tiré avec un crochet. Elle a les sourcils roux : on a du noir pour les peindre. Par malheur elle est noire : mais

on l'enduit de céruse. Elle est trop pâle, on use alors de poudre-aux-amours. Au contraire, si elle a quelque chose de beau, on le met à nu. Est-ce de belles dents? il faudra rire pour que les gens puissent voir une si jolie bouche. Si elle n'a pas envie de rire, elle reste enfermée tout le long du jour tenant une petite branche de myrte entre ses lèvres, pour qu'elle s'accoutume à montrer les dents bon gré mal gré. »

Les Cauniens.
La Vente aux enchères.
Cléobuline.
La Coiffeuse.
Le Marchand de drogues (de l'année 306).
Le Pilote.
Les Joueurs de dés.
La Lampe.
Le Chaudron.
La Leucadienne.
Le Peuplier.
Linos.
Le Carien.
La Mandragore.
Les Devins.
La Milésienne.
Ulysse au bain.
Ulysse tisseur.
Olympiodore (contre Platon).
Opôra (courtisane).
Oreste.
La Danseuse.
La Courtisane.
Le Parasite.
Les Poètes.
La Femme poète.
La Pythagoricienne.
Le Fourneau.
Le Militaire.
Les Repas en commun.
Le Syracusain.
Les Tarentins (contre les pythagoriciens).
La Nourrice.
L'Usurier.
Léda.
Le Sommeil.
Phèdre (contre Platon).
Phédon (probablement aussi contre Platon).
L'Amateur de tragédies.
L'Amoureuse.
La Maîtresse de danse.
Le Menteur.

ANTIDOTOS. — AXIONICOS, qui vécut jusqu'au temps d'Alexandre et appartient peut-être à la nouvelle comédie :

Le Toscan.
L'Amateur d'Euripide.
Philinna.
Le Chalcidien.

CALLICRATE, Καλλικράτης, qui était probablement contemporain de Démosthène.

Cratinos *le Jeune*, Κρατῖνος, un des adversaires les plus décidés de Platon et des pythagoriciens, vécut peut-être jusqu'au temps de Ptolémée Philadelphe. Il avait fait:

Les Géants.
Théramène.
Omphale.
La Pythagoricienne.
Les Tarentins.
Les Titans.
Chiron.
Le Fils supposé.

Épigène, Ἐπιγένης. — Épicrate, Ἐπικράτης, d'Ambracie, composa plusieurs pièces dont nous avons des fragments, entre autres : *les Amazones, la Rivale de Laïs, le Marchand.* Il parlait de Speusippe, successeur de Platon, de Ménédème, un de ses disciples, de Laïs, née en 426.

Ériphos, Ἔριφος, contemporain d'Antiphane, et qualifié de savant homme, λόγιος ἀνήρ, composa *Éole, Mélibée, le Peltaste.*

Eubulide, Εὐβουλίδης, le même que le dialecticien, disciple d'Euclide et adversaire d'Aristote, fit représenter les *Cômastes.*

Denys, Διονύσιος, de Sinope, écrivit vers les années 379-376 ; il était contemporain de Nicostrate, fils d'Aristophane, et semble avoir vécu jusqu'à l'époque macédonienne. Il avait fait *les Législateurs, les Homonymes, l'Affamé.*

Diodore, Διόδωρος, également de Sinope, avait fait *la Joueuse de flûte* et *la Fille déshéritée.*

Dromon, Δρόμων, était auteur de *la Danseuse.*

Héniochos, Ἡνίοχος, fut un poète politique, mais ne trai-

tant probablement que des questions générales. Les titres de ses pièces sont : *les Gorgones, Polyeucte, l'Affairé, Trochile...*

HÉRACLIDE, Ἡρακλείδης. — MNÉSIMAQUE, Μνησίμαχος, écrivain très élégant, avait composé *Alcméon, Busiris, le Morose, l'Éleveur de chevaux, le Vainqueur isthmiaque.*

NICOSTRATE, Νικόστρατος, probablement le troisième fils d'Aristophane, esprit doux, mesuré, nullement agressif ni médisant, composa, entre autres pièces :

La Délicate.
Amour pour amour.
Anthyllos.
Les Rois.
Le Calomniateur.
Hécate.
Hésiode.
L'Hiérophante.
Le Lit.
Le Cuisinier.
Le Buveur.
Pandrose.
Ploutos.
Le Syrien.
L'Usurier.

OPHÉLION, Ὀφελίων, fit représenter plusieurs comédies, entre autres *Ialémos* et *Callæschros;* c'était aussi un de ceux qui tournaient en ridicule Platon et les philosophes; il a probablement paru au théâtre vers l'année 377.

PHILÉTÈRE, Φιλέταιρος, contemporain d'Hypéride et de Diopithe, composa vingt et une comédies. Nous avons les titres et quelques fragments des principales, qui sont :

Anthyllos.
Esculape.
Atalante.
Achille.
Le Corinthiaste.
Cynagis (courtisane).
Les Porteurs de flambeaux.
Méléagre.
Les Mois.
Œnopion ou *le Buveur.*
Térée.
L'Amateur de flûte...

Philiscos, Φιλίσκος, vers l'année 375, avait composé *les Avares*...

Simylos. Σίμυλος, vers le temps de Philippe, donna *la Magicienne.*

Sôphilos, Σώφιλος, de Sicyône, un peu après, fit représenter :

Androclès.
L'Enchiridon.
Le Dépôt.
La Rencontre.
Le Phylarque...

Sôtade, Σωτάδης, Athénien, *les Femmes enfermées*...

Timothée, Τιμόθεος, Athénien, *le Petit Chien*...

Timoclès, Τιμοκλῆς, Athénien, fut un des poètes les plus récents de la moyenne comédie. Élégant dans son style, spirituel et plein de verve, il attira aussi l'attention par ses attaques contre le parti libéral. Il fut au théâtre un véritable ennemi de Démosthène, d'Hypéride, de Callimédon et un partisan des Macédoniens et de la monarchie. On voit, par le titre de ses pièces et par les fragments qui nous restent de lui, qu'il était également l'adversaire des nouvelles doctrines venues d'Orient et qu'il les confondait, par ignorance ou à dessein, avec la vieille idolâtrie égyptienne.

« Comment, dit-il, serait-on sauvé par un ibis ou par un chien? dans un pays où ceux qui n'honorent pas les dieux reconnus restent impunis, quel secours chercherait-on à l'autel d'un chat? »
(*Les Égyptiens.*)

Il avait composé :

Les Égyptiens.
Le Bain.

L'Anneau.
Délos (contre les libéraux).
Les Satires populaires, pièce dirigée aussi contre le parti libéral.
Les Femmes célébrant les bacchanales.
Bacchus.
Dracontion (courtisane).
Les Lettres.
L'Envieux.
Les Héros.
Les Satyres icariens.
Les Cauniens.
Le Centaure.
Conisalos.
L'Oubli.
Les Marathoniens.
Néère.
Orestautoclide.
L'Affairé.
Ponticos.
Le Pugiliste.
Sapho.
Les Compagnons de travail.
L'Amateur de juges.
Les Faux Voleurs...

XÉNARQUE, Ξέναρχος, composa, entres autres pièces :

Boutalion.
Les Jumeaux.
Le Pentathle.
Porphyra.
Priape.
Les Scythes.
Le Militaire.
Le Sommeil.

THÉOPHILE, Θεόφιλος, comme Timoclès, fut un adversaire du parti libéral; dans un de ses fragments, il raille Callimédon. Ses principales comédies étaient :

Les Gens en voyage.
La Béotie.
L'Épidaurien.
Le Médecin.
Le Chanteur.
Néoptolème.
Le Pancratiaste.
Les Prœtides.
L'Amateur de flûte.

IV. PHILOSOPHIE

L'enseignement socratique, après la mort du maître, se démembra et produisit plusieurs écoles, qui furent comme des espèces issues d'un ancêtre commun. Trois d'entre

elles n'exercèrent sur l'esprit public qu'une influence restreinte, parce qu'elles n'écrivirent presque pas et se contentèrent des leçons orales et des exemples qu'elles donnèrent dans l'application de leurs principes. Ce furent les écoles de Cyrène et de Mégare, et la secte cynique. Mais l'Académie se montra féconde en excellents écrits et exerça, depuis son origine, une action qui se perpétua dans les siècles suivants et qui dure encore. Cette école eut d'ailleurs l'avantage de réunir dans ses doctrines toutes les tendances supérieures de l'esprit nouveau, dont chacune des autres écoles ne présentait qu'une direction particulière. Elle eut pour fondateur Platon, qui l'illustra par son enseignement et par ses livres durant quarante années, et qui éleva l'exposition des idées philosophiques à la hauteur d'un genre littéraire, comparable au drame, à l'épopée et à l'histoire. Depuis cette époque, la philosophie a occupé dans la littérature une des premières places et a donné naissance à une série non interrompue de bons écrivains. Du reste, la mort de Socrate avait assuré la liberté de la pensée, que ses accusateurs prétendaient supprimer : la crise était franchie; l'esprit pouvait désormais parcourir avec indépendance toutes les voies de la science, explorer la nature et en définir les lois, analyser les phénomènes de la pensée, comparer les dogmes religieux, rejeter ceux qui étaient en désaccord avec les idées nouvelles, y substituer des dogmes étrangers plus purs ou des théories nées de la science. C'est l'Académie, c'est surtout Platon, qui parcourut dans tous les sens ces nouveaux horizons, fixa les grandes méthodes et les principales directions de l'esprit, dont chacune devint une science, épura les doctrines de la théologie et de l'art et montra, par de nombreux ouvrages, à quelle hauteur le

nouvel art d'écrire pouvait s'élever sans fictions, sans légendes, par les seules forces de la pensée.

Platon, Πλάτων, se nommait d'abord Aristoclès, du nom de son grand-père. Il était fils d'Ariston et de Périctione ; sa mère était fille de Glaucon, fils de l'ancien Critias, qui lui-même était fils de Dropide, frère, dit-on, de Solon. Le tyran Critias était cousin germain de Périctione. Charmide, oncle de Platon par sa mère, combattit au Pirée contre Thrasybule et ceux qui descendaient avec lui de Phylé. Enfin la famille de Platon était alliée à celle de l'orateur Antiphon. Le milieu domestique où il naquit était donc aristocratique et hostile à la démocratie athénienne. Il faut ajouter que la famille de Platon était fort riche et occupait une place distinguée dans la société du temps.

Platon naquit à Athènes le 21 mai de l'année 429, quelques mois avant la mort de Périclès et le jour de la fête d'Apollon Délien. Il fit ses premières études sous le grammairien Denys (Διονύσιος), étudia la gymnastique chez Ariston d'Argos, et la musique sous Dracon d'Athènes et Mégillos le pythagoricien ; on dit qu'il s'exerça aussi dans l'art de peindre. Quant aux poésies qu'il composa et qu'il détruisit, elles n'étaient probablement que des exercices d'école, dont la perte est peu regrettable et dont les meilleures idées se retrouvèrent nécessairement dans ses œuvres postérieures. Platon commença ses études philosophiques chez le savant héraclitéen Cratyle, un ami de Socrate, et s'attacha à ce dernier vers l'année 410, à l'âge de dix-neuf ou vingt ans. C'est probablement alors qu'il connut, par Hermocrate, les doctrines de l'école d'Élée. Il n'assista pas aux derniers moments de Socrate : après la mort de ce maître en 399, ses disciples crurent

devoir presque tous quitter Athènes, où ils ne se trouvaient pas en sûreté, et allèrent s'établir en différents lieux. Euclide avait à Mégare une maison où il enseignait. Platon y demeura quelque temps et en partit pour ses grands voyages. Il se rendit d'abord à Cyrène auprès du mathématicien Théodôros, ami de Socrate et disciple de Protagoras. De Cyrène il alla par mer en Égypte. Mais il n'est pas possible, comme on le raconte, qu'il y ait fait un séjour de treize ans, puisqu'en 389 il était en Sicile. On a remarqué avec raison que les dialogues de ce philosophe n'indiquent pas qu'il ait fait une étude attentive ni prolongée des choses de l'Égypte, ni qu'il ait connu ses doctrines et l'esprit de ses institutions. Mais on devait ajouter qu'à cette époque l'ancienne Égypte n'était presque plus rien et que toute la bonne société y était persane et imbue des idées zoroastriennes. Rien ne prouve que Platon ne soit pas allé en Perse, comme le raconte l'antiquité : ses dialogues sont remplis de doctrines orientales, qu'il s'est assimilées souvent sans les modifier. Ces doctrines ont pu être puisées par lui à leur source, chez les mages de la Perse, ou en Égypte parmi les Persans qui gouvernaient le pays, qui y pratiquaient leur religion e sous l'influence desquels s'étaient formées des sectes devenues célèbres aux siècles suivants ; enfin Platon a pu les connaître sur le sol même de la Grèce, parmi ces initiés dont les sociétés secrètes allaient s'étendant et comprenaient déjà un grand nombre d'hommes distingués.

Les voyages lointains de Platon étaient terminés lorsque, en 389, sur la sollicitation de Denys l'Ancien, il se rendit en Sicile. Le récit de Plutarque, dans la *Vie* de Dion, ne rend pas bien compte de ce qui se passa entre le philosophe et le tyran ; nous savons seulement qu'il séduisit

par la beauté de ses doctrines le jeune Dion, beau-frère de Denys, homme d'un caractère élevé et que l'on accusait avec quelque vraisemblance d'aspirer au trône de Syracuse. Platon eut certainement le tort de se mêler à des affaires de cour qui ne le regardaient pas et de paraître conspirer contre son hôte. Denys le chassa et le ivra, pour être vendu, au Lacédémonien Pollis. Déposé comme esclave dans l'ile d'Égine, il fut acheté et rendu à la liberté par un disciple d'Aristippe de Cyrène, nommé Annicéris. Le voyage de Platon dans la Grande-Grèce dut avoir lieu lors de son premier séjour en Sicile ; il se rendit à Tarente, où il vit probablement les pythagoriciens Archytas et Eurytos. Les relations qu'il avait formées avec Dion lui firent entreprendre deux autres voyages à Syracuse, l'un en 387, qui ne dura que quatre mois et fut interrompu par l'exil de Dion, l'autre en 361, que Platon entreprit pour réconcilier son ami avec le jeune Denys, son neveu. Cette tentative étant demeurée infructueuse, il revint à Athènes la même année et n'en sortit plus jusqu'à sa mort, qui arriva en 347. Quant à son voyage à Éphèse et en Carie, on ne peut dire exactement ni à quelle époque il le fit, ni même s'il le fit réellement.

Platon était rentré dans Athènes en l'année 395 ; il avait alors trente-quatre ans. C'est à cette époque qu'il commença à enseigner dans les jardins de l'Académie, situés sur les bords du Céphise au delà du Céramique, puis dans un jardin qu'il acheta entre l'Académie et le dème de Colone. Son enseignement dura jusqu'à sa mort, et son école prit le nom du lieu où il le donna et où ses successeurs continuèrent aussi d'enseigner. Nous nous sommes un peu étendu sur la vie de Platon, parce que les différents milieux où il se trouva contribuèrent beaucoup

à donner à ses doctrines le caractère, non pas éclectique, mais compréhensif et presque universel qu'il leur imprima. Les opinions vagues ou exclusives des anciennes écoles vinrent se fondre, dans l'Académie, avec les dogmes nouveaux venus d'Orient et se coordonner avec eux dans une vaste unité, sous l'influence de l'esprit scientifique du monde grec au quatrième siècle.

Il y a en effet deux hommes dans Platon : le Grec et l'Oriental ; mais la forme grecque domine dans toutes ses productions, tandis que quelques siècles plus tard le platonisme, renouvelé dans Alexandrie et dans Athènes, substitua non seulement des idées orientales aux anciennes idées grecques, mais les formes orientales de la pensée et de l'art à celles que les Hellènes avaient créées.

Ce qui dans Platon procède du génie de la Grèce, c'est avant tout sa manière de penser et d'écrire, en d'autres termes le genre littéraire qu'il a adopté et le style incomparable dont il a revêtu ses idées. Comme écrivain, il est disciple des rhéteurs, qui de son temps étaient les grands maîtres dans l'art de parler et d'écrire ; il connaît toutes les ressources de style qu'ils créaient alors : le rhythme, le nombre, l'harmonie, la période, les figures variées de la rhétorique, l'art de ralentir ou de précipiter la phrase, l'élément musical qui réside dans les consonances et les dissonances, dans l'accent, la sonorité et la mélodie des syllabes. Son style n'est pas celui de Lysias, qui est plus simple et plus froid ; il n'est pas celui d'Isocrate, dont les œuvres sentent l'école et montrent souvent à nu les procédés qu'il enseignait à ses élèves. Denys d'Halicarnasse a comparé le style de Platon à celui de Démosthène : mais il faut tenir compte de la différence des sujets et des situations, d'où ces deux auteurs devaient nécessairement

s'inspirer ; enfin Platon ne composait point des discours pour la tribune ou pour le barreau.

Tous ses écrits sont des dialogues. Cette forme n'avait pas été créée par lui : car le socratique ALEXAMÉNOS, de Téos, en avait déjà composé dans le même genre ; et il n'est pas improbable qu'Épicharme et Zénon d'Élée avaient précédé ce dernier dans le même genre littéraire. Mais Platon l'éleva à la dignité du drame, en y introduisant des personnages réels, presque tous empruntés à la société grecque du temps de Socrate. Celui-ci n'avait rien écrit : mais il avait été comme un centre vers lequel venaient tour à tour converger les représentants de toutes les doctrines et de toutes les idées. Platon fut par là naturellement conduit à faire de Socrate le personnage ordinaire et presque permanent de dialogues, où tous les autres visages venaient successivement se montrer. Ces figures n'avaient rien d'abstrait ni d'arbitraire : c'étaient celles des hommes les plus connus de la Grèce, que Platon avait vus à Athènes dans sa jeunesse, ou avec lesquels il s'était abouché dans ses voyages. Rien ne prouve que les rencontres entre eux et Socrate aient eu lieu comme Platon les dépeint ; mais, si les circonstances ont été différentes dans la réalité, l'art de l'écrivain a su nous tracer des portraits pleins de vraisemblance et de vie et faire parler ses personnages comme ils auraient parlé si ces rencontres avaient eu lieu véritablement. De tous ces hommes il n'en est pas deux qui se ressemblent : l'un est gai, vif et un peu turbulent comme Alcibiade, l'autre est narquois et moqueur comme Aristophane ; il y a de beaux jeunes hommes tels que Phèdre, des hommes pleins de cœur et de dévouement tels que Criton, de beaux parleurs hautains et emportés comme Thrasymaque, des dis-

cuteurs fins et subtils comme Gorgias ; il y en a cent autres de tout âge, de toute condition, que nous voyons revivre devant nous avec leurs traits, leurs costumes, leurs caractères et leurs mœurs. Ils forment des groupes variés et mobiles qui viennent poser, comme au théâtre, au milieu d'une mise en scène toujours renouvelée. Parmi eux se distingue la figure satirique, pleine de bienveillance, d'aménité, de sérénité et d'intelligence, de Socrate, dirigeant les mouvements de la scène, excitant ou modérant les passions et conduisant par les sentiers les plus divers la conversation commune au point où il la veut faire aboutir. Un dialogue de Platon est un drame, ou comique comme l'*Euthydème*, ou tragique comme le *Phédon* ; ordinairement ces drames sont d'un genre mêlé : les scènes plaisantes y sont habilement alternées avec les conversations sérieuses, de manière que les discussions les plus subtiles ou les plus profondes passent sous les yeux du lecteur sans fatiguer son intelligence.

Comme artiste, Platon n'introduisait aucune nouveauté. Il maintenait les traditions religieuses telles que le grand art de Phidias en avait fixé les canons ; c'est ce que l'on peut constater par exemple dans le *Phèdre*. Mais il admettait, comme les grands artistes, que ces traditions doivent être interprétées, s'adapter aux idées nouvelles et s'épurer avec la civilisation ; on peut lire sur ce sujet l'*Euthyphron*. A cette double tendance de l'esprit platonicien, la tradition et la liberté dans l'art, se rattache l'usage qu'il a adopté de présenter le résumé de ses idées sous la forme de *mythes*, c'est-à-dire de tableaux dont l'ensemble est imaginaire et dont les éléments sont empruntés aux légendes religieuses des Grecs ou des Orientaux. Plusieurs de ces mythes sont célèbres : tels sont

ceux du *Gorgias*, de la *République*, du *Phédon*. Par ces divers moyens réunis, Platon est parvenu à faire du dialogue philosophique une œuvre d'art parfaite, la dernière des grandes formes littéraires que créa le génie des Hellènes.

Il restait encore à présenter la théorie de l'art, ce qui ne pouvait se faire que du jour où les études philosophiques auraient atteint un certain degré d'avancement. Platon distingua le premier les trois espèces ou manifestations de la beauté : celle des choses réelles, la beauté idéale et la beauté suprême. La première s'adresse aux sens autant qu'à l'esprit ; elle donne lieu à des jugements divers et à des dissentiments ; elle est passagère, naît, s'accroît et se détruit ; l'art ne consiste pas à l'imiter. Mais ce premier genre de beauté renferme, par l'harmonie et la proportion, les premiers éléments de l'idéal ; c'est en dégageant, du milieu des imperfections qui les cachent, les éléments de perfection que les choses contiennent, que l'esprit s'élève à cette conception, véritable objet de l'art. Cette idée ou forme permanente, que l'esprit découvre dans les choses, constitue pour chaque espèce d'objets un idéal unique, qui est comme leur type éternel et immatériel. C'est à l'exprimer dans des matières diverses et choisies que tendent les efforts de l'artiste. L'ensemble des types idéaux constitue le monde idéal. Enfin, au-dessus de ces types nombreux et d'une perfection relative, l'esprit du philosophe conçoit la beauté absolue, simple, unique, invariable, sans figure, inaccessible aux sens et à l'imagination, accessible à la seule intelligence. Cette beauté suprême est le principe métaphysique de l'art ; ceux-là seuls sont artistes, qui la conçoivent et l'ont sans cesse présente à l'esprit, quand ils s'efforcent d'imaginer les for-

mes idéales, qui sont les objets propres de l'art. Le sentiment qu'elle engendre en nous est l'amour du beau, que suit naturellement le désir de la reproduire sous ses formes variées : cet amour est donc le principe producteur de l'art, comme l'idée de la beauté en est le principe métaphysique. Telle est en résumé la théorie platonicienne de l'art, telle qu'elle est exposée, en partie dans le *Phèdre,* en totalité dans le *Banquet,* théorie idéaliste et vraie, que tous les grands artistes des temps postérieurs ont adoptée.

Les livres II, III et X de la *République* contiennent l'application de cette théorie aux œuvres des écrivains, à celles des poètes, des artistes et des philosophes, et enfin au goût public et à ses transformations. L'imitation servile de la réalité, qui est le matérialisme dans l'art, y est blâmée théoriquement et quant à la pratique. Platon montre qu'elle s'éloigne de la vérité de trois degrés et que l'imitateur ne comprend pas d'ordinaire ce qu'il imite ; qu'elle s'adresse à la partie passionnée de l'âme, y porte le désordre, nous en ôte le gouvernement et qu'elle est ennemie de la vertu. Platon met au premier rang des productions littéraires la poésie sacrée et la poésie héroïque, avec les genres de musique qui y correspondent ; il reproche aux poètes d'avoir souvent corrompu l'idée de Dieu, abaissé le caractère des héros, présenté comme belles des choses qui ne l'étaient pas, et par là corrompu le goût et la morale publique. Ce dernier point est particulièrement développé au second livre des *Lois.*

Nous n'aurions pas à donner ici une étude de la philosophie de Platon, si nous ne devions signaler les éléments nouveaux et étrangers qu'elle renferme et qui, en se popularisant, finirent par transformer la littérature et l'art

des Hellènes. Plusieurs d'entre eux ont déjà été signalés ci-dessus dans les systèmes d'Héraclite, d'Empédocle, de Pythagore, dans les poésies mystiques et les institutions, en partie secrètes, de certaines sectes évidemment originaires de l'Orient. C'est à ces influences réunies, s'exerçant sur l'esprit public, qu'il faut attribuer la faculté, acquise aux philosophes depuis le quatrième siècle, d'enseigner ostensiblement l'unité de Dieu. Cette unité était admise de temps immémorial par tous les peuples âryens de l'Asie, auxquels elle donnait une supériorité morale sur les populations helléniques, livrées à un polythéisme excessif. La société instruite chez les Grecs adhérait peu à peu aux idées orientales; le bas peuple et un parti considérable demeuraient attachés aux vieilles divinités; les États continuaient à célébrer leurs fêtes. L'équilibre entre ces deux tendances fut brisé définitivement par la mort de Socrate au profit des dogmes nouveaux; des confréries, jusque-là clandestines, purent vivre au grand jour et se faire tolérer dans les cités grecques; les philosophes exposèrent sans détour dans leurs écrits des idées en opposition manifeste avec les religions publiques; ces idées les rapprochaient de plus en plus des croyances de l'Asie et préparaient la fusion qui, sur la fin du siècle, commença à s'opérer, dans Alexandrie et ailleurs, entre la Grèce et l'Orient.

La philosophie de Platon est beaucoup moins originale qu'elle ne le paraît au premier aspect. Le génie de ce grand homme fut surtout compréhensif et sut rapprocher dans une grande synthèse tous les éléments qui, dans les doctrines éparses de son temps, purent s'accorder et se réunir. Le matérialisme était seul exclu, comme incompatible avec les idées fondamentales du philosophe et comme

privé de toute portée scientifique : mais Platon ne fut point purement idéaliste, puisqu'il admit la sensation comme le seul moyen de connaître immédiatement les choses, et les connaissances immédiates comme le point de départ de la science. Au-dessus d'elles, s'élève l'édifice de la théorie, qui comprend deux degrés : la partie inductive ou déductive embrasse cet ensemble d'idées générales auxquelles on a donné plus tard le nom d'échelle de l'entendement; la partie intuitive, par des axiomes ou des lois générales découvertes par le raisonnement (διάνοια), nous élève aux notions absolues et à l'idée de la perfection (τὸ ἀγαθόν), qui les renferme toutes; l'acte de l'esprit qui conçoit ces notions est la νόησις, et la faculté qui l'exécute est la raison, le νοῦς. Tout cet ensemble d'opérations, qui commence à la sensation et se termine à l'intuition suprême, reçut le nom de *dialectique*.

Ce procédé, dont le caractère est éminemment scientifique, conduisit Platon à un ensemble de doctrines dans lequel vinrent se ranger d'une part les sciences d'observation, les sciences mathématiques, la métaphysique; de l'autre, la morale, la politique et l'art. Là aussi purent trouver place le polythéisme grec, dont les dieux ne furent plus, aux yeux de Platon, que des idéaux, objets propres de l'art et répondant aux idées générales ; les théories incomplètes, mais en partie vraies, des anciennes écoles, surtout celles d'Empédocle, d'Héraclite, de Pythagore et des Éléates ; et enfin les doctrines nouvelles venues d'Orient, qui donnaient, dans un dualisme profond, une théorie de la vie et de la pensée et qui plaçaient au-dessus de cette dualité l'unité absolue de l'être : car le τὸ ἓν ὄν de Platon n'est autre que l'*akarana* ou principe suprême des Perses, et le Brahma neutre et non actif des Indiens.

Nous n'avons pas à rendre ici aux écoles et aux doctrines antérieures la part qui leur revient dans la philosophie platonicienne. Remarquons seulement que beaucoup d'idées orientales s'y sont introduites presque sans se modifier : l'unité de l'être, le dieu vivant contemporain de la matière éternelle, l'âme du monde émanée du dieu vivant, les âmes individuelles émanées de l'âme du monde et faites d'une substance ignée uniformément répandue dans l'univers, la théorie de la raison impersonnelle, de son existence indépendante du corps, de son union avec ce dernier par une sorte de chute, de ses rapports avec le principe d'où elle est émanée, de la transmigration, de la réminiscence, des anges gardiens, de la vie et de la mort, l'enfer, le purgatoire et le paradis, la théorie de la punition, de l'expiation et de la purification : idées entièrement étrangères à l'esprit grec, mais répandues, enseignées et mises en pratique dans toute l'Asie âryenne, en Égypte et dans les sociétés nombreuses qui, en Grèce, et surtout dans Athènes, se rattachaient à l'Égypte et à l'Asie. On a été chez les modernes fort étonné de l'analogie des doctrines platoniciennes avec celles du christianisme. Aujourd'hui, cette analogie est expliquée, puisque les doctrines persanes avaient fourni à Platon une partie des siennes, et que l'origine âryenne, c'est-à-dire indo-perse, des dogmes, des symboles et des institutions du christianisme est scientifiquement démontrée. Ainsi la source était commune.

Quant aux choses de la vie réelle et particulièrement à la politique, Platon fit, comme beaucoup d'hommes de ce temps, son *utopie*, mot inventé plus tard pour désigner ces républiques idéales qui ne peuvent avoir lieu dans la réalité ὧν οὐ τόπος ἦν. Les *Oiseaux* et l'*Assemblée des*

femmes d'Aristophane avaient déjà ridiculisé sur la scène les projets de républiques impossibles qui circulaient dans la société grecque. On aurait tort de regarder comme une proposition sérieuse la constitution politique esquissée par Platon, puisque lui-même la déclare imaginaire et impossible à faire adopter par les hommes. Il faut donc y voir ce qui s'y trouve véritablement, une analyse approfondie des éléments des sociétés politiques, mis en rapport avec la morale et avec les principes de la philosophie ; puis, au second rang, une critique des institutions politiques de la Grèce. Comme eupatride, Platon n'était point partisan de la démocratie, dont les défauts surtout frappaient ses yeux ; mais les exemples d'oligarchie tyrannique qu'il avait vus jusque dans sa famille l'avaient éloigné aussi de cette forme de gouvernement. L'Asie lui avait montré des royautés de droit divin, où une sorte de régularité et d'ordre extérieur semblait régner ; le système des castes, qui dominait dans cette contrée et en Égypte sous le sceptre des Achéménides, exerçait sur l'esprit de l'artiste une sorte de séduction ; mais Platon savait, aussi bien que tous ses contemporains, qu'une incurable faiblesse avait envahi l'empire de Darius, qu'elle était née de l'absolutisme, dont le principe est de méconnaître la dignité de l'homme et de pouvoir se passer de la moralité.

La *République* de Platon, publiée à deux reprises et sous deux formes différentes, fut une protestation contre tout le présent, dans lequel rien ne le satisfaisait ; les institutions fictives qu'il mit en regard de la réalité étaient moins destinées à la remplacer qu'à en faire ressortir les imperfections. Le peu de moralité des gouvernements d'alors et le hasard qui semblait présider à leurs résolutions conduisaient naturellement Platon à proposer,

comme remède au mal, le principe le plus opposé et à déclarer que les hommes ne seraient bien gouvernés que du jour où ils auraient à leur tête des philosophes. L'aristocratie qu'il rêvait n'était ni celle de la naissance, ni celle de l'argent, mais celle de la science et de la vertu, lesquelles dérivent de la raison. Au-dessous de la classe peu nombreuse des magistrats, il en plaçait deux autres : celle des guerriers, répondant aux passions nobles comprises sous le nom de θυμός, et celle des artisans et des laboureurs, dont l'œuvre n'a pour but que la satisfaction des besoins les moins élevés, de l'ἐπιθυμία. Son État était fait à l'image de l'âme, lorsque nos facultés accomplissent avec ordre leurs fontions légitimes; et l'âme étant à son tour faite à l'image de Dieu, il s'ensuivait que l'État platonicien était nécessairement le meilleur qui se pût concevoir. On a beaucoup appuyé sur certaines idées émises dans l'utopie de Platon, par exemple sur la communauté des femmes et des enfants, et sur cette vie en commun qui semble avoir été reprise par nos modernes phalanstériens : il n'est pas probable que Platon tînt beaucoup à ces idées; il semble qu'il les ait émises comme pour les opposer à l'esprit de son temps, trop porté vers la vie individuelle et la séparation des intérêts, qui avaient pour effet d'éteindre peu à peu le patriotisme. Il est toujours nécessaire, quand on étudie Platon et les autres théoriciens de son temps, de distinguer dans leurs ouvrages ce qui était à leurs yeux une théorie définitive et ce qui n'était dit qu'en vue d'un but prochain et pour produire un effet déterminé.

Plus utopique encore et plus hypothétique, dans la pensée de Platon, est la physique générale dont il a esquissé les éléments dans son *Timée*. Ce dialogue est une

cosmogonie, une sorte d'histoire fictive de la production du monde. Il y règne un ton demi-plaisant, qui rend la lecture du dialogue fort agréable. Les idées qu'on y trouve sont un mélange des plus singuliers des théories helléniques anciennes, des traditions sacrées et des doctrines de l'Orient. Platon voyait très nettement que la science de la nature n'était pas encore ébauchée et qu'aucune grande loi n'avait trouvé son expression. Il expose donc à sa manière ce qu'il est possible de penser de la nature, avec les données dont on pouvait disposer alors. C'est là qu'on trouve la théorie de l'être un et absolu, τὸ ἓν ὄν, principe formateur du monde, celle de la matière réduite à l'espace, τόπος, et à la possibilité du plus et du moins, c'est-à-dire de la limite, le parallélisme du monde sensible et du monde intelligible, la théorie des idées, identique en un sens à celle des nombres, l'unité de l'âme qui fait de l'univers un grand animal, ζῶον ἀΐδιον καὶ ἀθάνατον, la doctrine des émanations, la théorie du temps, image mobile de l'éternité immobile, et une foule d'autres qui, par leur aspect oriental, ont séduit les nouveaux platoniciens d'Alexandrie et les Pères de l'Église chrétienne, et fait de ce dialogue un de ceux par lesquels Platon a exercé sur les siècles qui lui ont succédé sa principale influence.

La plupart des doctrines rapprochées dans le *Timée* se trouvent dispersées dans les autres dialogues ; cela prouve que Platon les a pour ainsi dire caressées toute sa vie, ou du moins depuis ses voyages en Orient. Elles ont généralement une couleur panthéistique très prononcée : nulle part on ne trouve chez ce philosophe l'idée d'un être absolu personnel et libre, au sens où nous entendons ces mots ; ni l'idée de la création, puisque ce dieu est seule-

ment l'architecte du monde, δημιουργός, que l'être du monde est l'être même de Dieu et que la matière, qui lui est coéternelle, n'est rien en elle-même que la simple possibilité du plus et du moins. L'être, en admettant cet élément tout métaphysique, tombe aussitôt sous les lois mathématiques du nombre, de l'espace, du temps et du mouvement, lesquelles dominent à la fois les corps et les esprits.

Ces pensées profondes, qui sont les éléments fondamentaux du panthéisme oriental, se répandirent avec les dialogues de Platon dans tout le monde grec; et c'est en ce sens désormais que marchera l'esprit public. Cette forme du panthéisme, bien différente du panthéisme étroit et abstrait des modernes, n'excluait pas d'une manière absolue les dieux helléniques, mais elle les reléguait seulement à un rang secondaire; de plus, elle se rapprocha aisément, dans la suite, du monothéisme sémitique, parce qu'elle admettait, quoique d'une autre manière, la doctrine indo-persane du Dieu vivant. La pensée de Platon, telle que ce grand esprit l'exprimait, avait donc une compréhension très vaste et une portée en quelque façon universelle, capable de rallier à elle un grand nombre d'esprits. La seule chose qui lui manquait encore était la rigueur des déductions et le caractère vraiment scientifique, caractère qu'Aristote essaya plus tard de lui donner. Platon y suppléait par une sorte de poésie pénétrante, par un vif sentiment de l'idéal et par un vol puissant, qui emportait aisément le lecteur vers les plus hautes régions du monde des idées. On peut lire pour s'en convaincre certains morceaux d'une grande célébrité : la prosopopée des lois du *Criton*, l'allégorie de la caverne au VII[e] livre de la *République*, le mythe d'*Êr* l'Arménien

à la fin du même dialogue, le discours de Diotime dans le *Banquet*.

Il nous reste à dire quelque chose des dates relatives des dialogues de Platon. Il n'en est presque aucun dont on puisse fixer l'année avec certitude ; mais il est possible de classer la plupart d'entre eux en séries comprises entre certaines dates de la vie de l'auteur. Toutefois il faut d'abord signaler ceux qui doivent être considérés comme apocryphes ou comme d'une authenticité douteuse : ce sont les deux *Alcibiade*, dont le second est peut-être de Xénophon, l'*Axiochos*, le *Clitophon*, l'*Épinomis*, attribué à Philippe d'Oponte, les deux *Hippias*, l'*Hipparque*, le *Minos*, les *Rivaux* (Ἀντερασταί), le *Théagès*.

Les dialogues composés avant la mort de Socrate, c'est-à-dire lorsque Platon n'avait pas encore trente ans, furent : le *Lysis*, selon Diogène Laërce, le *Charmide* et le *Lachès*, qui durent paraître presque coup sur coup, le grand *Hippias* et le premier *Alcibiade*, en supposant qu'ils soient authentiques, l'*Ion*, charmante œuvre que l'on n'a aucune raison sérieuse de refuser à Platon ; enfin le *Protagoras* et l'*Euthydème*, qui durent précéder de très peu la mort du maître.

Durant son séjour à Mégare, Platon écrivit probablement l'*Apologie de Socrate* et le *Criton*. De retour à Athènes, il écrivit, selon toute vraisemblance, le *Gorgias* et la première édition de la *République*, puis le *Théètète* et le *Sophiste*, ainsi que le *Politique*; dans le *Théètète* est mentionnée la bataille de Corinthe, qui est de 395. Il n'est pas aisé de fixer avec précision les dates du *Parménide* et du *Cratyle*, qui doivent néanmoins être antérieurs au premier voyage de Sicile, en 389. Établi à l'Académie, Platon publia le *Phèdre*, qui fut le premier ouvrage du

professeur et qui passa, à cause de cela, pour être le premier en date de tous les dialogues. Le *Ménexène* suivit de près le *Phèdre*, tous deux étant dirigés contre l'art de Lysias. Peu après parurent le *Banquet*, le *Phédon*, le *Philèbe*, le *Ménon*, et la seconde édition de la *République*, ouvrages dont la couleur pythagoricienne et orientale est marquée. Le *Timée* et le *Critias* sont de la vieillesse de Platon. Les *Lois*, écrites après le dernier voyage en Sicile (en 361), ne furent jamais achevées ; elles ne furent écrites que sur des tablettes de cire et leur auteur n'eut pas le temps d'y faire les dernières corrections.

La variété des sujets traités dans ces nombreux dialogues, la diversité du ton qui y règne, ce mélange heureux de familiarité dans le style et de sublimité dans les idées, les bonnes manières des interlocuteurs, la grâce et la facilité dans les conversations, l'aménité des mœurs, le charme particulier qui respire dans cette société si distinguée d'Athéniens éclairés et tolérants, toutes ces qualités firent des dialogues de Platon la lecture ordinaire des hommes d'alors et de ceux qui lui succédèrent, et de Platon lui-même le plus complet représentant du génie grec à cette époque de son histoire. Il remplit par ses écrits et par son enseignement toute la première moitié du quatrième siècle. Les portes de l'Académie s'ouvraient aux hommes de toutes les opinions et n'excluaient que les gens de mauvaises mœurs ou de façons inconvenantes. La politique du jour avec ses violences et ses terreurs n'avait pas accès dans ces jardins des sages, et tandis que, de l'autre côté de la ville, le long des rives de l'Ilissos, la Morychie retentissait des flûtes, des tambourins et des castagnettes des danseuses exécutant des pantomimes peu décentes à l'issue des festins, les ombrages du Céphise couvraient les

profondes conversations de ces nobles esprits, dont Platon nous a conservé les pensées; ces sages sondaient les plus sérieux problèmes de la nature humaine, de Dieu et du monde, donnaient des formules, ouvraient des horizons, commençaient l'unité morale et religieuse de l'Europe et de l'Asie et préparaient l'avenir.

SECTION HUITIÈME

Période Macédonienne

	ÉLOQUENCE	PHILOSOPHIE	HISTOIRE	THÉATRE
370	Lesbonax.			
	Lycoléon.			
352	Démosthène.			
345	Timarque.			
	Céphisodote.			
343	Eschine.			
	Hégésippe.			
	Aristogiton.			
341	Lycurgue.	....	Éphore.	
340	Phocion.			
338	Démade.			
	Pythéas.			
	Hypéride.			
334	Polyeucte.			
330	....	Aristote.	Théopompe.	
325	....	....	....	Diphile.
324	Dinarque.	....	....	Sosipatros.
322	Démocharès.	Théophraste.		
	Démoclide.			
317	Hagnonide.	....	....	Philémon.
305	....	Épicure.	....	Euphron.
		Zénon.	....	Ménandre.
300	Stratoclès.	....	....	Philippide.
287	....	Straton.	....	Hégésippe.
280	....	....	....	Lyncée.
				Apollodore de C.
				Machon.
				Baton.
270	....	Lycon.	....	Épinice.
		Métrodore.	....	Phénicide.
				Posidippe.

La science, l'industrie, le commerce, la navigation, les longs voyages, les relations multipliées entre la Grèce et les nations étrangères, la dispersion des Grecs, non seulement sur tous les rivages de la Méditerranée, mais encore dans l'intérieur des continents, où ils vont faire fortune ou s'instruire ; au dedans, l'accroissement de la richesse apparente, l'abondance du numéraire, le luxe des particuliers, un certain amollissement des mœurs, une diminution rapide de la vie politique et une tendance désormais prépondérante vers la monarchie : tels sont les traits saillants de la société hellénique dans la seconde moitié du quatrième siècle. Deux grands faits dominent cette histoire : le triomphe de Philippe et l'expédition de son fils Alexandre. Le mouvement monarchique, signalé dans la section précédente, ne devait pas s'exécuter sans obstacles : l'affaiblissement des cités et l'impossibilité reconnue de résoudre utilement pour elles les problèmes politiques avaient produit dans les écrits de la génération précédente ces appels vers l'unité, ces éloges de certains princes vivants ou morts et ces utopies qui sont partout, dans les écrits de Xénophon, d'Isocrate et de Platon ; mais le problème était encore à l'état de théorie. Lorsqu'il passa dans la pratique et qu'il fallut le résoudre par les faits, le partage des esprits ne se produisit plus seulement dans les écrits des publicistes ; il éclata dans les assemblées populaires et surtout au Pnyx d'Athènes ; car cette ville était demeurée le centre principal où se discutaient les affaires de la Grèce. On vit naître alors une double légion d'orateurs : les uns défendaient les anciennes doctrines auxquelles l'indépendance des cités était attachée ; les autres soutenaient Philippe et la monarchie et laissaient entrevoir, en payement de cette indépendance qu'ils sacrifiaient, la chute des Perses

et la conquête de l'Asie. Le droit et les grands sentiments étaient du côté des premiers; l'événement donna raison aux autres. Mais toute la civilisation grecque avait eu pour condition l'indépendance réciproque des cités; l'établissement de la monarchie macédonienne et la conquête de l'Orient marquèrent, sinon la chute, au moins une altération profonde de l'esprit hellénique. La littérature ne brilla plus que dans les genres compatibles avec le nouvel état de choses : après l'éloquence politique, dont la mort de Démosthène fut la fin, elle ne produisit plus que des comédies d'un genre moral, des histoires et des livres de philosophie et de science.

Il ne serait peut-être pas aisé d'établir que, dès cette époque, la moralité des particuliers fut inférieure à ce qu'elle avait été dans les siècles précédents : les accusations portées contre elle viennent en général d'écrivains ou d'orateurs soutenant les anciennes idées et blâmant le présent, déjà gros d'un avenir qu'ils redoutaient. Il est certain que les idées religieuses changeaient rapidement alors, sous l'influence de la philosophie et de l'Orient; mais ce changement avait lieu dans le sens de la vérité et coïncidait avec la chute progressive du polythéisme. L'abondance de l'argent et le perfectionnement des métiers augmentaient les facilités de la vie; mais, si les moyens donnés aux mauvaises mœurs furent plus efficaces et si quelques hommes affichèrent un relâchement que la loi ne pouvait réprimer, en somme le bien-être n'est par le signe de l'immoralité, non plus que les privations de peuples moins avancés ne sont une preuve de vertu. Les mœurs grecques étaient devenues faciles, la société élégante et polie, le langage pur et châtié, exempt de ces expressions crues et souvent obscènes du siècle précédent.

L'expédition d'Alexandre contribua beaucoup à précipiter ces changements, par le contact qu'elle établit entre les Grecs et les Orientaux sur tous les points de l'Asie, par les produits nouveaux qui d'Orient passèrent en Grèce, par les matériaux qu'elle fournit aux hommes de science et qui, en fortifiant leurs théories, agrandissaient leurs horizons, enfin par la facilité qu'elle donna aux doctrines indo-persanes de se répandre dans la société hellénique, d'y créer des cultes nouveaux, d'y susciter des sociétés religieuses au sein même du polythéisme et de préparer peu à peu leur avènement. Mais il est visible que plus ces influences extérieures se fortifiaient et se multipliaient, plus l'ancien esprit grec allait s'affaiblissant. Seulement, il faut bien comprendre que la Grèce ne devenait pas pour cela macédonienne, pas plus qu'elle n'était devenue doriènne: c'est la Macédoine qui s'hellénisait, en étendant peu à peu ses mains sur les colonies du nord, sur la Thessalie et l'Épire et enfin sur toute la Grèce après la bataille de Chéronée (338). Le roi de Macédoine, devenu le chef militaire des Hellènes, les conduisit à travers l'Asie et l'Afrique, dont il leur ouvrit les sanctuaires et dont les doctrines débordèrent bientôt sur eux et ne tardèrent pas à les entraîner dans leur courant. La période macédonienne ne fut donc pour la Grèce qu'une période de transition, qu'elle traversa pour s'acheminer plus rapidement vers un nouvel avenir.

1. THÉATRE

La période connue sous le nom de *Nouvelle comédie* s'étendit au delà du quatrième siècle et dura jusque vers

le premier quart du siècle suivant. A son point de contact avec la période précédente, la comédie ne différa pas beaucoup de ce qu'elle avait été; sa transformation s'opéra par degrés. Peu à peu les poètes quittèrent les sujets empruntés à la philosophie et à la littérature, pour s'attacher à peindre les caractères et les mœurs. Toutefois la comédie d'intrigue, très cultivée dans la première moitié du siècle, continua de l'être dans la seconde : on voit en effet beaucoup de titres de pièces, adoptés par les poètes de ces deux périodes, se reproduire pour ainsi dire d'année en année sur les divers théâtres de la Grèce et de ses colonies: parmi ces titres, un assez grand nombre appartiennent à des comédies d'intrigue. Il faut seulement observer que, par le progrès de l'art, l'intrigue, au lieu d'être composée arbitrairement d'événements inattendus et dus au hasard, était, surtout dans Ménandre, produite par le développement naturel des caractères et des situations principales. Il n'y avait eu que peu d'action dramatique dans les pièces d'Aristophane, presque toutes *à tiroir;* l'introduction de l'intrigue, due à la moyenne comédie, fit faire un pas à ce genre littéraire dans le sens du grand art; mais il n'atteignit sa perfection que dans sa troisième période, lorsque les poètes surent combiner l'action dramatique avec la tenue des caractères et la faire naître du contact et de la lutte de ces derniers.

Les caractères ordinairement mis en scène à cette époque sont l'amoureux et sa maîtresse; l'esclave rusé et fourbe; le père, vieillard indulgent et quelquefois sévère; la mère, qui ne paraît presque jamais, et chaque fois pour très peu de temps; le marchand de filles (πορνοβόσκος), répondant au *leno* des Latins et faisant un métier qu'exercent parfois aussi des femmes; le capitaine fanfaron (ἀλαζών),

dont l'occupation est de recruter des mercenaires pour quelque roi d'Asie et qui, sur la scène, joue le rôle d'amoureux ridicule et bafoué; enfin le parasite, rôle créé par la comédie sicilienne, et le cuisinier, ridiculisant par voie de comparaison avec son art tous les arts sérieux et les sciences de cette époque. Ces personnages pouvaient être mis dans les situations les plus variées; avec eux les poètes de la nouvelle comédie composaient une intrigue dont les éléments semblent avoir été presque toujours les mêmes : un jeune homme de bonne famille s'est épris d'amour pour une courtisane honnête et d'un esprit distingué; le problème, posé pour eux dès le commencement de la pièce, est de trouver quelque moyen de se rapprocher. Le jeune homme met alors à profit, pour quelque argent ou pour la liberté qu'il promet, le savoir-faire de son esclave. Celui-ci ourdit une intrigue où tous les autres personnages se trouvent engagés sans le savoir, et dont l'issue est de faire reconnaître que la jeune fille est de condition libre. Dès lors, il n'y a plus d'obstacle au rapprochement désiré et, avec le consentement des parents, le mariage termine la comédie.

On voit, par cette donnée générale, que le ressort de la nouvelle comédie est le plus souvent l'amour. Cet amour n'est pas toujours pur, bien qu'il le soit aussi quelquefois; mais il devient légitime par le dénouement et aboutit à une alliance légale entre deux familles. Ainsi, pendant presque toute la pièce, on est tenu en suspens, moins par le progrès d'une passion amoureuse, qui au fond n'eût pas été fort intéressante, que par le mystère dont l'origine de la jeune fille est entourée, par l'injustice du sort, qui, malgré ses bons sentiments, la retient comme esclave chez un nourrisseur, et enfin par le désir qu'on a de la voir rentrer

dans la société des honnêtes gens. Il n'est donc pas juste de dire que l'amour, dans ces pièces, soit un pur délire des sens et un élégant libertinage; car l'intérêt que nous prenons au sort de la jeune fille et, le plus souvent, au succès de son amant, vient des sentiments que j'énumère et que le jeune homme lui-même éprouve quelquefois au plus haut degré. C'est à ce titre que les comédies de Ménandre passaient dans la bonne société romaine pour pouvoir être lues sans danger par les jeunes garçons et les jeunes filles.

La question historique n'est pas moins intéressante pour nous. Comment, en effet, s'est-il pu faire qu'un sujet de ce genre soit devenu le thème ordinaire de la comédie? Les habitudes de l'art grec, revenant sans cesse sur les mêmes sujets, et cela depuis les plus anciens temps, expliquent déjà comment les mêmes titres, et par conséquent les mêmes aventures, ont pu être adoptés par les poètes du quatrième siècle et se représenter sans cesse au théâtre. Mais les conditions de la société civile et politique des Grecs peuvent seules expliquer la naissance même de ces sujets. Il est certain que l'extrême division des cités helléniques, dont beaucoup étaient séparées par la mer ou par un état permanent d'hostilité, favorisait le commerce des marchands de filles; la conséquence naturelle était le rapt des enfants; ces rapts étaient le plus souvent accomplis par des esclaves infidèles, qui s'enfuyaient en pays étranger, y vendaient pour quelque argent la fille de leur maître et y trouvaient en même temps la liberté. Il arrivait aussi que, réduits à la misère par la guerre ou par les crises commerciales, d'honnêtes parents exposaient leurs enfants, ceux-ci tombaient dans une sorte de servitude; mais on leur avait laissé quelque signe de reconnaissance : une bague gravée, un bijou, une cas-

sette : ces objets permettaient plus tard qu'ils fussent rendus à leur famille et à la liberté. Cet état de choses livrait aux auteurs comiques un certain nombre de personnages, ceux-là mêmes que nous avons énumérés, les seuls qu'ils pussent mettre sur la scène; car la vie domestique était close.

Parmi ces personnes, il en est une qui est l'objet de la réprobation universelle, c'est le nourrisseur de filles; il est pour ainsi dire mis hors la loi par le métier clandestin et déshonnête qu'il pratique. On le dépouille, on le bat, on le laisse pour mort, à la joie des spectateurs. — L'esclave ravisseur est condamné, mais sans haine; à cause des misères de la servitude, il obtient le bénéfice des circonstances atténuantes. — Le parasite est le bouffon de la pièce : il est gourmand, il est avili; on le soufflette par plaisanterie; les assiettes et les tasses lui volent en éclats à la tête : il en rit, il y trouve sa satisfaction, parce que ces assauts lui sont payés en bons repas; du reste, il se rend utile par tous les petits services qu'on est en droit de lui demander. C'est un factotum payé en nature et dont ni la comédie ni la société des viveurs ne pouvaient alors se passer. — Quant aux cuisiniers, ils sont toujours les mêmes : cuisiniers de place (car les cuisiniers de famille ne commencèrent à être en usage que sous les Macédoniens), allant d'une maison dans une autre, sachant ce qui s'y passe, appropriant leur cuisine à la variété des goûts de chaque peuple, de chaque famille, de chaque condition sociale, de chaque homme et parlant de leur art en véritables philosophes. C'étaient, à ce qu'il paraît, des gens d'importance que ces cuisiniers; car la plupart des fragments de quelque longueur qui nous restent de la comédie nouvelle sont des dialogues ou des monologues de cuisi-

niers et de marmitons et des énumérations de plats ou de choses qui se mangent.

En réalité, c'est la condition des parents qui donne à chaque pièce son caratère social et qui introduit dans la comédie la variété des sujets. La plupart des familles où le drame s'accomplit appartiennent au peuple ou à la bourgeoisie : on y voit en effet des laboureurs, des pêcheurs, des conducteurs de char, des armateurs, des pilotes. Beaucoup sont Athéniens ou gens de l'Attique; beaucoup aussi sont étrangers : de la Grande-Grèce, de l'Asie Mineure ou des îles; un titre, emprunté au nom de quelque ville maritime, indique presque toujours un enlèvement et une aventure romanesque. D'autres fois, le titre est assez explicite pour laisser apercevoir le sujet du drame. Presque tous ces sujets sont tirés de la vie privée : cependant on vit une fois, au temps d'Antigone et de Démétrios, reparaître la comédie politique, lorsque Philippide flagella en termes dignes d'Aristophane leur flatteur Stratoclès; mais ce fut là une exception dans l'histoire de la nouvelle comédie et même dans la carrière littéraire de Philippide.

Les œuvres des poètes d'alors ne furent pas représentées dans la seule ville d'Athènes. On voit encore aujourd'hui, sur l'emplacement d'un grand nombre de petites cités, telles que Chéronée et Psôphis, des ruines de théâtres la plupart élevés à cette époque. La Sicile, la Grande-Grèce, l'Asie Mineure en offrent aussi sur beaucoup de points. Quoique la plupart des poètes, et principalement les plus célèbres, se soient donné rendez-vous dans Athènes et y aient écrit pour les différentes fêtes de l'année, plusieurs d'entre eux ont présenté leurs pièces à d'autres scènes. Après la mort d'Alexandre, les Grecs répandus en

Asie et en Égypte y dressèrent aussi des théâtres quelquefois très splendides, comme celui d'Éphèse par exemple, qui pouvait contenir cent cinquante mille spectateurs. Les Séleucides eurent des théâtres dans toute l'Asie centrale et jusque dans le voisinage de l'Inde. L'Égypte eut des scènes florissantes, parmi lesquelles celle d'Alexandrie jeta de bonne heure un vif éclat. Machon, un des poètes dont il nous reste quelques fragments, vécut dans cette ville et s'y distingua au temps de Ptolémée Évergète. Sur la fin de la période, le genre créé par Susarion était cultivé dans toutes les parties du monde hellénique; il avait mis trois siècles à accomplir cette évolution.

Trois grands noms se sont distingués entre tous dans la comédie des temps macédoniens : Diphile, Philémon et Ménandre, auxquels on peut ajouter ceux de Philippide, d'Apollodore de Carystos, de Machon et de Posidippos. Il ne nous reste pas une seule scène entière d'aucun poète de cette période; nous ne pouvons nous faire une idée de leurs comédies que par les imitations latines de Plaute et de Térence. Encore les pièces de ces deux poètes sont-elles presque totalement empruntées aux seuls Philémon, Diphile et Ménandre; et de plus, ils ont souvent combiné en une seule action deux pièces grecques et emprunté des personnages et des scènes à des comédies différentes. Il est donc presque impossible de rien affirmer avec certitude sur quelque pièce que ce soit de Ménandre même, et pourtant il a été l'auteur le plus imité et celui dont l'influence s'est le plus puissamment exercée jusque dans les temps modernes.

Nous savons toutefois que MÉNANDRE (Μένανδρος) fut, chez Théophraste, le compagnon d'études de Démétrios de Phalère; qu'il fit ensuite partie de la société élégante et

parfumée des jeunes Athéniens; qu'il vivait dans la compagnie des hétaires, monde de plaisirs, inoffensif et sans moralité sérieuse; il en aima plusieurs tour à tour et s'attacha surtout à la nonchalante et oisive Glycère. Il fréquentait aussi les savants, les artistes, les gens de lettres et les philosophes : il fut le camarade d'enfance et l'ami fidèle d'Épicure, dont il partageait les goûts et les idées. Il avait cinquante ans lorsqu'il se noya en se baignant dans le Pirée, en l'année 290. — Ménandre écrivit probablement ses premières pièces sous l'influence de son oncle Alexis, un des meilleurs poètes de la comédie moyenne. Dans toute sa carrière il en composa cent huit ou cent neuf, dont huit seulement remportèrent le prix; le plus souvent il se vit vaincu par un poète un peu plus ancien que lui, par Philémon. Malgré la médiocrité de ses succès, il n'en demeurait pas moins un des poètes les plus goûtés des Athéniens. Il n'avait pas une verve comique fort entraînante; mais il possédait si bien son art et sa langue, qu'il faisait les délices des hommes de goût. On peut juger de sa manière par les nombreux fragments qui nous restent de lui : son style était pour ainsi dire fondu, sans aspérités, sans chocs, plein de grâce, de clarté, de facilité; un peu mou, il était d'une harmonie parfaite; quoiqu'il employât la langue de tout le monde, il se tenait toujours quelque peu au-dessus, évitant les néologismes et les mots étrangers, et se gardant de toute expression qui pût blesser non seulement les bonnes mœurs, mais même les bonnes manières.

D'ailleurs sa morale était comme les mœurs du temps, douce et indulgente; il ne prêchait point la haine, même des gens vicieux, évitait l'amertume dans les reproches et la colère dans le blâme. Sans vice lui-même et sans pas-

sion violente, il louait la vertu et la piété, mais une vertu modérée et une piété de sentiment et de bienveillance mutuelle, plutôt que celle qui consiste à se prosterner dans les cérémonies sacrées. Il ne croyait pas beaucoup aux dieux et mettait volontiers le hasard à la place de la Providence. Il était de ces hommes que la science avait éloignés du polythéisme et que les dogmes de l'Orient n'avaient pas encore gagnés à eux : ces hommes composaient la majeure partie de la société distinguée de ce temps. D'un autre côté, la domination macédonienne avait éteint le patriotisme dans bien des cœurs ; en réalité, il n'y avait plus de patrie ; et lorsque Alexandre fut mort, la Grèce vit passer sur son corps abattu plusieurs royautés successives, ou lâches, ou tyranniques, ou corrompues, s'entourant de flatteurs qui menaient les affaires publiques et faisaient décerner aux princes des honneurs presque divins. Ménandre avait été témoin des adulations adressées à un Poliorcète ; il avait vu élever des temples à ce vaillant héros, des autels à ses maîtresses ; et l'ami d'Épicure, qui donnait si peu aux dieux, avait vu la Grèce courir à un méchant soldat comme au « seul vrai Dieu ». Il ne restait donc pas une grande et forte idée à laquelle pût se rattacher cette âme douce et affectueuse ; elle en avait conçu cette sorte de mélancolie et de dégoût de la condition humaine qui caractérise les sociétés en voie de se dissoudre. Il fait dire à un de ses personnages :

« Si quelqu'un des dieux venait me trouver et me dire : [« Craton,
« Après ta mort, tu recommenceras une vie nouvelle :
« Tu seras, à ton choix, chien, mouton, bouc,
« Homme ou cheval ; car il te faut revivre,
« C'est la loi du destin ; choisis donc à ton gré ; »
Tout plutôt, me hâterais-je sans doute de lui dire,

Fais de moi tout ce que tu voudras, tout, plutôt qu'un homme;
Car c'est le seul être qui soit heureux ou malheureux sans jus-
[tice.
Un bon cheval est mieux soigné
Qu'un autre; sois un chien de bonne race,
Tu seras plus estimé qu'un mauvais chien;
Un coq vaillant est autrement nourri
Que le coq sans race qui tremble devant un plus fort.
Qu'un homme soit honnête, plein de noblesse
Et de générosité, tout cela n'est rien par le temps qui court.
Au premier rang dans le monde est le flatteur, au second
Le dénonciateur, au troisième le coquin.
Naître âne vaut mieux que de voir briller
Au-dessus de nous des gens qui ne nous valent pas. »

Il ne paraît pas, du reste, que les choses de la vie aient troublé davantage l'âme paisible de Ménandre : il aspirait à cette quiétude que son ami avait désignée par le mot ἀταραξία et à laquelle, sauf cette légère teinte de tristesse, l'un et l'autre semblent être parvenus. Néanmoins le sentiment de la réalité passe pour avoir été chez Ménandre d'une très grande puissance : ses personnages étaient vivants, ses scènes calquées sur celles de la vie. Ce sentiment éclatait souvent en expressions d'une vérité si frappante, qu'elles ont passé comme des proverbes aux siècles suivants et se retrouvent en grand nombre jusque dans les écrits des Pères de l'Église. Pourquoi faut-il que plus tard les docteurs de l'Église byzantine aient, par un scrupule déplacé, livré aux flammes les exemplaires existants des comédies de Ménandre ?

Ce qui nous reste de PHILÉMON (Φιλήμων) le Cilicien ne nous permet pas d'établir entre son œuvre et celle de Ménandre une différence profonde : les fragments de l'un et de l'autre peuvent donner quelque idée de leur manière de penser et de leur style, mais non de leur art, ni de la

composition de leurs pièces. Quoique Ménandre fût l'élève immédiat d'Alexis, il paraît s'être éloigné du maître plus que ne le fit son rival. L'intrigue en effet tenait probablement plus de place dans les comédies de Philémon, qui par là se rattachait de plus près à la moyenne comédie. L'influence de Téophraste et d'Aristote s'était certainement exercée sur Ménandre : Philémon, moins philosophe, reconnaissait pour maître Euripide. Son caractère le portait à rechercher les succès populaires plus que l'approbation des connaisseurs : il fallait, pour les obtenir, qu'il répandît dans ses dialogues plus de mots à effet, d'expressions vives et pittoresques, qu'il ne fût pas toujours dans ce milieu calme et dans cet équilibre de sentiments que recherchait Ménandre. Philémon avait besoin de plus de verve comique, d'entraînement et de passion; ses personnages étaient de moins bonne compagnie et ses scènes provoquaient davantage le gros rire ou les sentiments moins délicats. Il remporta souvent la victoire sur son rival : Ménandre s'en étonnait et lui en faisait un reproche ; nous comprenons cependant que le genre de ce dernier était plutôt destiné à plaire au petit nombre qu'à la multitude, et qu'ainsi la majorité des suffrages devait se porter sur son concurrent. On pourrait peut-être se faire quelque idée de la différence qui existait entre eux, au moyen des pièces latines que l'un et l'autre ont inspirées ; en effet, Plaute semble avoir principalement imité Philémon, et les pièces de Ménandre revivent surtout dans le théâtre de Térence : or Plaute était l'auteur populaire des Romains et ne s'adressait pas moins aux gradins supérieurs qu'à ceux des sénateurs en robe blanche et des chevaliers ; Térence écrivait pour ces deux ordres, recherchant peu les suffrages de la multitude et s'inspirant des idées et

des manières de la société aristocratique des Scipions, où il vivait.

Du reste, Philémon était plus âgé que Ménandre et il lui survécut d'une trentaine d'années. Pendant sa longue carrière il composa, disait-on, près de cent cinquante comédies.

DIPHILE, Δίφιλος, était, comme Philémon, un Asiatique : il était né à Sinope, sur les côtes de la mer Noire. Moins célèbre que ses deux grands rivaux, il les égala pourtant en fécondité; il avait, dit-on, composé cent comédies. Plus âgé que Ménandre, il paraît avoir fleuri au temps de l'administration de Lycurgue (338-326). Il jouait lui-même dans ses comédies, comme les anciens poètes; mais cela revient à dire, quand on parle de la fin du quatrième siècle, que Diphile était acteur. Sa vie était dissipée : il fréquentait les courtisanes et se lia étroitement avec plusieurs d'entre elles, surtout avec Myrrhina et Gnathæna. Le grand nombre de sujets empruntés par lui à la mythologie le rattache à la comédie moyenne; mais par son esprit, par son style simple, élégant, correct et savant, il appartient certainement à la nouvelle. Diphile écrivit surtout pour le théâtre d'Athènes et mourut à Smyrne. Voici les titres de ses principales pièces :

L'Ignorance.
Les Frères (ἀδελφοί).
L'Eunuque ou *le Militaire*, pièce imitée par Plaute et par Térence.
Amastris, nièce de Darius Codoman, femme vertueuse et dont le seul nom indique que la pièce de Diphile était plutôt un drame, dans le sens moderne, qu'une comédie.
L'Insatiable.
La Femme qui a quitté son mari.
Le Bain.
Le Béotien.
La Noce.
Les Danaïdes.
Les Accusateurs.

Hécate.
Les Porteurs de paniers sacrés (ἐλένη).
Les Mangeurs d'ellébore.
Le Marchand.

Dans *le Marchand*, on trouve ce fragment curieux :

« Voici un excellent usage de nos Corinthiens : si nous voyons un homme vivre toujours magnifiquement, nous recherchons de quoi il vit et ce qu'il fait ; s'il a du bien et que ses revenus payent ses dépenses, on le laisse tranquillement jouir de la vie ; s'il dépense au delà de son avoir, on lui interdit de continuer, et, s'il persiste, on le punit. S'il n'a rien et qu'il vive dans le luxe, on le livre à l'exécuteur. — Grand ciel ! — car il ne peut vivre ainsi sans quelque mauvais moyen, tu comprends : nécessairement il dépouille de nuit les gens, il perce les murailles ou il est de société avec de tels malfaiteurs ; ou bien c'est un dénonciateur ou un faux témoin. Ces gens-là sont une crasse dont nous nous lavons. — C'est bien, par Jupiter ; mais en quoi cela me regarde-t-il ? — Mais, mon cher, nous te voyons chaque jour faire bombance : avec toi, impossible à nous d'avoir un pauvre poisson ; tu as réduit la ville aux légumes ; encore se bat-on pour du persil, comme pour le prix des concours isthmiques ; qu'un lièvre s'introduise chez nous, le voilà pris par toi ; de perdrix et d'alouettes, nous n'en voyons plus, même en l'air ; tu as fait doubler le prix des vins étrangers. »

La Revendication d'héritage.
Le Retour.
L'Héritier.
Le Peintre.
Héraclès.
Le Héros.
Le Trésor.
Thésée.
Le Chanteur.
Les Lemniennes.
Le Fou furieux.
Le Petit Monument.
Le Parasite.
Les Péliades.
L'Ardélion.
Pyrrha.
Sapho.
Le Sicilien.
Le Radeau.
Les Compagnons de mort, imités par Plaute dans ses *Commorientes.*
Synoris.
Télésias.

Tithrauste.
Le Puits.
Les Frères amis.
Le Fondeur d'or.

Les fragments de Diphile se rapportent soit à cinquante pièces différentes, soit à des pièces qui ne sont pas nommées par les auteurs. Beaucoup d'entre eux sont des sentences, qui ressemblent à des morales de fable et se composent d'un ou deux vers.

HIPPARCHOS, Ἵππαρχος, contemporain de Ménandre, composa :

Les Sauvés.
Le Peintre.
Thaïs.
Pannychis.

LYNCÉE, Λυγκεύς, de Samos, disciple de Théophraste et frère de l'historien Douris. Il était presque contemporain de Ménandre, et composa une seule pièce, *le Centaure,* où il tournait en ridicule les repas athéniens.

ARCHÉDICOS, Ἀρχέδικος, était parent et contemporain de Démocharès, neveu de Démosthène ; il fit contre lui, pour plaire à Antipater fils de Cassandre, des comédies, où il raillait tous les sentiments patriotiques. Ses deux principales pièces furent *l'Homme désappointé* et *le Trésor.*

Il y eut deux Apollodore, que les anciens eux-mêmes ont souvent confondus et auxquels ils ont attribué plusieurs fois les mêmes pièces. Celui de Géla composa, dit-on, sept pièces, et vécut de 339 à 291 à peu près.

APOLLODORE, de Carystos en Eubée, fut beaucoup meilleur poète que son homonyme; contemporain de Machon, le comique d'Alexandrie, il composa :

Amphiaraos.
Le Bienfait rendu.
La Femme qui quitte son mari.
Les Morts de faim.
Le Fabricant de coffres-forts.

Dans *le Fabricant de coffres-forts*, on trouvait cette tirade pleine de verve :

« O vous tous, pourquoi quitter les joies de la vie et ne songer qu'à vous nuire en guerroyant ? Au nom des dieux, est-il une vie champêtre qui vaille mieux que la nôtre, où l'on ne sait rien, où l'on ignore les biens et les maux du dehors, et comment la fortune nous emporte en roulant au hasard ? Oui ! voilà mon avis. Pourquoi la Grèce, digne de ce nom, aime-t-elle mieux voir les siens se déchirer entre eux et tomber morts, quand ils peuvent joyeusement rire et boire aux sons de la musique ? Dis-moi, ma charmante, ou prouve le contraire, n'est-ce pas là notre vie champêtre ? N'est-ce pas là vraiment la vie des dieux ? Combien les choses iraient mieux dans les villes, si nous changions de régime, si tous les Athéniens au-dessous de trente ans se mettaient à boire, si les chevaliers s'en allaient pour dix jours banqueter à Corinthe, couronnés et parfumés avant le jour, si l'on envoyait au bain les alliés, et les gens d'Eubée sabler leurs vins ! Voilà la véritable vie. Au lieu de cela, nous sommes esclaves des sots caprices du sort. »

Le Calomniateur.
La Belle-Mère, imitée par Térence dans son *Hécyre.*
La Fille revendiquée.
Le Marchand d'habits, etc.

ANAXIPPOS, Ἀνάξιππος, contemporain d'Antigone et de Démétrios Poliorcète, composa :

L'Homme voilé.
La Fille revendiquée.
La Foudre.
Le Cithariste.
Le Puits.

PHILIPPIDE, Φιλιππίδης, fils de Philoclès, fit renaître un moment la comédie politique, entre les années 307 et 291. Démétrios ayant voulu se faire initier avant l'époque aux grands et aux petits mystères et se donner par là un caractère sacré, Stratoclès, flatteur d'Antigone et de Démétrios, homme influent et méprisable, fit avancer l'époque des fêtes pour gagner du temps. Philippide flagella Stratoclès. Il fut

ami de Lysimaque, qui fut roi en 306 et qui mourut en 283. On raconte qu'il mourut lui-même de joie après avoir remporté le prix de la comédie. Ses principales pièces étaient :

Les Femmes célébrant la fête d'Adonis, sujet traité par plusieurs poètes de ce temps.
Amphiaraos.
Le Rajeunissement.
L'Argent disparu.
Les Flûtes.
La Femme mise à l'épreuve.
Les Laciades.
Le Nourrisseur de filles.
L'Olynthien.
Les Compagnons de mer.
Les Frères amis.
L'Avare.
L'Ami des Athéniens.
L'Ambitieux, etc.

Hégésippe, Ἡγήσιππος, n'est pas celui qu'on appelait Crôbylos et de qui est probablement la septième philippique attribuée à Démosthène. Celui-ci fleurit au commencement du troisième siècle et composa sa comédie des *Philétaires*, contre la morale d'Épicure, qui ouvrit son école à Athènes en 303. Son autre comédie était celle des *Frères* (ἀδελφοί).

Sôsipatros, Σωσίπατρος, un peu plus âgé qu'Euphron, composa une comédie du *Menteur*, dont il nous reste une longue tirade de cinquante vers sur l'art et la science des cuisiniers.

Euphron, Εὔφρων, qui écrivit sur la fin du quatrième siècle et au commencement du troisième, appartient presque à la moyenne comédie. Il composa :

Les Frères (ἀδελφοί).
La Laide.
La Vendeuse.
Les Jumeaux.
L'Agora des dieux.
Les Théôres.
Les Muses.
La Femme livrée.
Les Camarades.

Plusieurs de ses fragments roulent aussi sur l'art des cuisiniers.

Machon, Μάχων, né à Corinthe ou à Sicyone, était contemporain d'Apollodore de Carystos ; il fut le maître du grammairien Aristophane, qui fleurit sous Ptolémée Philopator et sous Ptolémée Évergète. Machon vécut à Alexandrie et y fit représenter ses pièces. Après les sept grands poètes comiques de la Grèce, il occupe un rang honorable. Il composa peu de comédies ; nous avons de courts fragments de *l'Ignorance* et de *la Lettre*. Il écrivit un grand poème en vers épiques intitulé : *Dits célèbres,* Χρεῖαι, dont la lecture charmait les érudits de son temps.

Baton, Βάτων, contemporain d'Arcésilas (280), écrivit quatre comédies contre les cyniques, les stoïciens et les épicuriens ; c'étaient :

L'Étolien.
L'Homicide.
Les Bienfaiteurs.
Le Compagnon de fraude.

Épinice, Ἐπίνικος, qui vivait du temps d'Antiochus, c'est-à-dire dans la première moitié du troisième siècle, écrivit un *Mnésiptolème* sur l'historien de ce nom, et *les Mères supposées* (αἱ ὑποβαλλόμεναι).

Eudoxe, Εὔδοξος, de Sicile, fils d'Agathoclès, remporta huit prix. Nous avons des fragments de son *Armateur* (ναύκληρος) et de son *Fils supposé.*

Phénicide, Φοινικίδης, de Mégare, mit sur la scène, aux Dionysiaques, l'alliance d'Antigone et de Pyrrhos ; il fleurit dans la première moitié du troisième siècle. Ses pièces étaient : *les Joueuses de flûte ; la Femme détestée ; le Phylarque.*

Posidippos, Ποσείδιππος, fils de Cyniscos, de Cassandra en

Macédoine, fut un poète assez fécond. Il présenta sa première pièce en 286 ; il en fit quarante, parmi lesquelles on remarqua surtout :

L'Aveugle guéri.
La Femme mise à la porte, pièce où parut, probablement pour la première fois, un cuisinier de famille.
Le Galate.
Le Compatriote (δημότης).
L'Hermaphrodite.
Le Maréchal des logis (ou peut-être *le Chef de caravanserail.* [ἐπίσταθμος]).
L'Éphésienne.
La Cloche.
Les Locriennes.
Les Ressemblants.
Le Petit Enfant.
Le Nourrisseur de filles.
Les Camarades.
L'Ami de son père (φιλοπάτωρ).
Les Danseuses, etc.

DAMOXÈNE, Δαμόξενος, d'Athènes, vivait au temps de Philippe fils d'Amyntas. Il composa l'*Homme en deuil de lui-même* (ἑαυτὸν πενθῶν), où il parlait d'Adée, chef de mercenaires au temps de Philippe, et les *Camarades*, dont il nous reste une longue tirade sur la science des cuisiniers.

CRITON, Κρίτων, composa les *Étoliens;* la *Messénienne;* l'*Empressé.*

DÉMÉTRIOS, Δημήτριος, écrivit l'*Aréopagite.*

DIÔXIPPE, Διώξιππος, d'Athènes, donna :

L'Ennemi du Nourrisseur.
L'Historiographe.
Le Trésor.
L'Avare.

STÉPHANE, Στέφανος, fils d'Antiphane ou d'Alexis, écrivit l'*Ami des Lacédémoniens.*

STRATON, Στράτων, appelé aussi *Strattis,* paraît avoir écrit vers le commencement du troisième siècle. Il nous

reste, sur l'art des cuisiniers, une tirade de quarante-sept vers, extraite de son *Phénicide.*

Théognète, Θεόγνητος, composa le *Fantôme* ou l'*Avare*, le *Centaure*, et l'*Ami de son maître*, dont un fragment qui nous reste fait mention du philosophe stoïcien Pantaléon.

Outre les poètes dont nous avons cité les noms comme appartenant à l'une des trois périodes de la comédie, les auteurs en citent encore plus de vingt autres, dont il est impossible de fixer la date et dont ils nous ont aussi conservé quelques fragments. Ce sont : *Alexandre, Athénion, Callippe, Chariclide, Cléarque, Crobyle, Démonicos, Dexicrate, Diophante, Évangélos, Laon, Ménécrate, Nausicrate, Nicon, Nicolaos, Nicomaque, Philostéphane, Poliochos, Sosicrate, Thougénide, Timostrate* et *Xénon.* Si nous les énumérons ici, c'est pour montrer combien fut fécond en hommes distingués et en œuvres de valeur ce genre littéraire, qui fut, après l'institution de la démocratie, le genre grec, le genre athénien par excellence. Le nombre des pièces qui nous restent, ou dont nous ne possédons que des fragments ou les simples titres, ne s'élève pas à moins de mille trois cent quatre vingts. Or il est certain que beaucoup de pièces représentées et de noms d'auteurs ont entièrement disparu de l'histoire; la plupart de ceux que nous connaissons n'ont été préservés de l'oubli que par le hasard d'une ou deux citations. En ne portant qu'à deux mille le nombre total des comédies représentées dans l'espace de trois siècles, on voit que beaucoup d'entre elles ont dû être jouées à d'autres fêtes qu'aux Dionysiaques, et qu'ainsi les représentations théâtrales, issues du dithyrambe bachique et du cômos, après avoir mis de côté Bacchus et offert les aventures d'autres dieux, de héros

humains et d'hommes vivants, furent enfin totalement émancipées et données dans des circonstances et sur des scènes qui n'en rappelaient aucunement l'origine. Lorsqu'elles servirent de pure distraction aux Grecs et d'embellissement aux fêtes de leurs rois d'aventure, la comédie tomba d'une chute précipitée. Mais, comme elle acquit toute sa portée vraiment humaine durant sa troisième période, ce fut la nouvelle comédie qui fournit des modèles aux Latins, et par eux aux peuples modernes.

II. ÉLOQUENCE

C'est dans les temps de crise politique ou nationale que l'éloquence se montre dans tout son éclat chez les peuples libres. L'intervention macédonienne dans les affaires de la Grèce sépara nettement et d'une manière décisive les deux pôles de l'esprit grec, dont l'un représentait les tendances monarchiques, l'autre le sentiment de l'indépendance et l'amour de la liberté. On vit une partie des Grecs se rapprocher de Philippe, comme des forces physiques qui convergent vers un centre d'attraction ; une autre partie s'écartait de lui par un mouvement de répulsion spontanée et s'efforçait de maintenir les anciennes institutions. Malgré les guerres et les revers, Athènes continuait d'être le centre de la résistance libérale ; tous les efforts des rois macédoniens tendaient à la détruire. Tant qu'elle eut dans cette ville des représentants armés du glaive de la parole, les princes et les chefs militaires qui succédèrent à Alexandre ne crurent pas avoir assis la royauté sur des bases solides. Ils venaient aisément à bout des autres cités : mais l'antique foyer de la liberté devait

être éteint, si l'on ne voulait pas craindre de le voir se ranimer et propager l'incendie. C'est là la clef de toute cette partie de l'histoire hellénique et l'explication du grand déploiement d'éloquence qui la caractérise.

Il se forma donc deux partis parmi les orateurs : ceux que l'on a appelés *philippistes* ou *macédonisants,* mais auxquels le nom de monarchistes conviendrait mieux, et ceux que l'on nomme avec raison les *libéraux.* Les premiers n'étaient pas tous soudoyés par Philippe : il y eut parmi eux des hommes, tels que Phocion, dont l'intégrité demeura hors du soupçon; d'autres furent, comme Eschine, d'une moralité douteuse ; mais, en réalité, les orateurs de ce parti s'appuyaient sur une partie considérable de la nation grecque et étaient soutenus par un très grand nombre d'Athéniens, qu'il est impossible de supposer tous corrompus. Quelques-uns furent notoirement des âmes vénales, dont l'histoire a enregistré et flétri les noms. Le rôle d'orateur libéral ne supposait pas non plus une vertu infaillible : quelques-uns se laissèrent séduire; le soupçon plana sur le plus grand d'entre eux. Toutefois un tel rôle avait des dangers et supposait un courage, qui pût être souvent mis à l'épreuve. D'ailleurs, quoique les événements aient donné raison aux monarchistes, les libéraux voyaient très clairement que, avec la république démocratique, Athènes allait perdre la liberté, et avec la liberté sa dignité, sa fécondité morale et son influence. Du sort d'Athènes dépendait le sort de la Grèce, et, la Grèce perdue, une révolution commençait, qui devait entraîner le monde entier vers un avenir inconnu. En réalité, les partisans de la monarchie voyaient dans son succès la sécurité du présent; les libéraux y voyaient la ruine d'un passé glorieux et un abîme creusé devant leurs pas.

A mesure que la monarchie faisait des progrès, les sentiments libéraux s'exaltaient et l'éloquence des orateurs trouvait des accents plus passionnés. En même temps leur ligne de conduite devenait plus nette, leur politique s'exprimait avec une précision croissante. Au commencement du règne de Philippe, aucun d'eux ne songeait à se mettre en garde contre ce roi d'un pays barbare ; mais, quand il essaya d'intervenir dans les affaires de la Grèce et de prendre pied dans ce pays, les orateurs libéraux ne tardèrent pas à entrevoir le rôle qui les attendait. Chacun de ses progrès marqua une phase nouvelle dans l'éloquence politique de cette époque. Après Chéronée, elle éclata en cris de désespoir et en sanglots : car c'est en ce jour que, pour des siècles nombreux, la liberté disparut du monde. On lutta pourtant encore au temps d'Alexandre et de son successeur ; mais, après la bataille de Cranon, la lutte s'éteignit dans le sang des défenseurs de la liberté : les tribunes de la Grèce entrèrent dans le silence.

Un fait très important se produisit pendant ce combat de trois années. Les idées monarchiques étaient venues d'Asie avec l'or et l'influence de la Perse. Mais, lorsque les cités grecques se furent affaiblies l'une par l'autre et qu'elles sentirent leur impuissance à se défendre contre l'Asie, au cas où l'Asie fondrait de nouveau sur la Grèce, les partisans de la monarchie cherchèrent dans le monde grec un prince qui pût réunir entre ses mains les forces dispersées du monde hellénique. Tant qu'il ne se trouva pas, les libéraux, comme les autres, se montrèrent ennemis du Grand-Roi. Mais, quand Philippe tourna à son profit les tendances monarchiques de beaucoup de Grecs, les libéraux commencèrent à tourner contre Philippe l'hostilité qu'ils avaient conçue contre le roi de Perse ; et quand

Philippe fut devenu visiblement l'ennemi de l'indépendance des cités, le roi de Perse devint pour eux un allié contre lui. Beaucoup d'or passa d'Asie à Athènes, versé par le Grand-Roi entre les mains des orateurs libéraux. Ce serait mal comprendre l'histoire que de les accuser pour cela de corruption, puisque de toute cette monnaie pas une darique ne demeurait entre leurs mains et qu'elle était employée par eux à solder des troupes, réparer des murailles, construire des vaisseaux contre l'ennemi commun de la monarchie persane et de l'indépendance hellénique. Au contraire, l'or de Philippe était souillé : car il s'adressait aux particuliers que l'on voulait corrompre ; il servait à faire ouvrir ou fermer la bouche aux orateurs et à entraîner le vote de peuples flattés et séduits. Le beau rôle appartint donc aux orateurs libéraux.

On voit par ces réflexions que l'éloquence de cette période fut toute militante et sans cesse engagée dans les événements. L'éloquence d'école est effacée ; l'art n'est pas détruit, mais il reprend son rôle naturel et vrai, qui est de servir de vêtement à la pensée et de s'accommoder à elle selon les nécessités de la vie. Jamais la Grèce ne produisit une pareille moisson de grands orateurs. La plupart d'entre eux, pour ne pas dire tous, étaient élèves des rhéteurs, chez qui ils avaient étudié l'art de bien dire, et disciples des philosophes, qui leur avaient enseigné l'art de bien penser. Mais les formules de la rhétorique et les raisonnements de la philosophie peuvent servir à défendre les mauvaises comme les bonnes causes. D'ailleurs les peuples grecs flottaient indécis entre les anciennes constitutions républicaines, qui ne suffisaient plus à les protéger, et les sécurités nouvelles que promettait la monarchie. Le plus grand des philosophes du temps, Platon,

n'avait pu démontrer qu'une de ces formes fût meilleure que l'autre. L'expérience n'était pas achevée. Il était encore possible de choisir à volonté l'une ou l'autre, et l'art, comme la science, se prêtait à les défendre toutes deux à la tribune. Il y eut donc, dans le parti macédonien, des orateurs qui, pour la force du raisonnement, ne furent point inférieurs à ceux de l'autre parti. Mais ces derniers l'emportèrent par le sentiment, parce que les accents d'un mourant sont plus pathétiques que ceux de son meurtrier.

Aussi est-ce là ce qui caractérise l'éloquence de cette période : c'est une éloquence de passion, tandis que celle de Périclès était une éloquence d'idée. Rien ne semble plus opposé que les discours de ce grand homme d'État et ceux d'Hypéride ou de Démosthène. Périclès, au vieux Pnyx sur la colline, entre la mer sillonnée de vaisseaux et l'Acropole où s'élevaient les édifices qu'il faisait reconstruire et les nobles statues des dieux, impassible lui-même, droit comme la Minerve de Phidias, les bras pendants sous son himation, exposait d'une voix calme, au milieu d'une foule attentive, la supériorité de la politique athénienne, son antagonisme presque théorique avec Lacédémone, les raisons idéales d'une guerre qui n'existait pas encore, et traçait les lignes complexes que l'action populaire devait suivre pour s'assurer le triomphe. Cent ans après, Démosthène, tête nue, les lèvres tremblantes, les membres agités de mouvements passionnés, conjurant les dieux sourds et accusant le sort, défendait, par tous les moyens que l'art et la passion lui fournissaient, une politique qui venait d'être vaincue, mais dont le patriotisme soulevait les cris enthousiastes de la foule et nous émeut profondément encore après deux mille ans.

La liste est longue des hommes qui, dans l'un ou l'autre parti, se distinguèrent alors par leur éloquence. Le nombre de ceux dont il nous reste quelque chose dépasse cinquante; les voici, dans l'ordre alphabétique, la date des naissances étant inconnue pour la plupart d'entre eux.

Æschine, Αἰσχίνης, le principal adversaire de Démosthène.

Æsion, Αἰσίων, contemporain de ces deux orateurs.

Alcidamas, Ἀλκιδάμας, d'Éléa en Asie, élève de Gorgias, auteur de Μουσικά et chef d'école. Il appartient plutôt à la période d'Isocrate qu'à celle de Démosthène. Nous avons ses discours *contre Palamède*, et contre les écrivains de discours.

Anaximène, Ἀναξιμένης, de Lampsaque, historien, rhéteur et orateur; il composa une *Techné* et plaida *contre Phryné.*

Androtion, Ἀνδροτίων, dont nous parlerons plus bas, parla *contre Idriée.*

Antisthène, Ἀντισθένης, ne fut point un orateur politique, mais l'auteur de discours d'école; il nous reste de lui son *Ajax* et son *Ulysse.*

Apharée, Ἀφαρεύς, auteur dramatique, composa trente-sept tragédies et des discours du genre délibératif et du genre judiciaire.

Aristogiton, Ἀριστογείτων, adversaire de Démosthène, d'Hypéride, de Lycurgue, était un rhéteur athénien; dépourvu de moralité, il avait reçu le surnom de κυών, le chien. Selon Suidas, il composa soixante-quatre discours dont il nous reste sept fragments.

Aristophon, Ἀριστοφῶν, rhéteur. Æschine parle de lui dans son discours contre Ctésiphon.

Autoclès, Αὐτοκλῆς.

Callicrate, Καλλικράτης, parla contre Démosthène.

Callistrate, Καλλίστρατος, d'Aphidné, contemporain d'Épaminondas.

Caucalos, Καύκαλος, frère de l'historien Théopompe.

Céphale, Κέφαλος, rhéteur auquel on attribue l'invention des exordes et des péroraisons. Æschine parle de lui dans son discours contre Ctésiphon.

Céphisodote, Κηφισόδοτος, parut à la tribune au temps de la guerre d'Olynthe.

Coccos, Κόκκος, Athénien, élève d'Isocrate, composa des discours d'école, λόγους ῥητορικούς.

Cydias, Κυδίας, orateur politique des commencements de Philippe de Macédoine.

Démade, Δημάδης, l'orateur qui fit condamner à mort Démosthène; il nous reste de lui un grand fragment et trente-quatre petits.

Démétrios de Phalère, Δημήτριος, qui administra Athènes pendant onze ans et dont une partie de la carrière se rapporte à la période suivante.

Démocharès, Δημοχάρης, neveu de Démosthène et orateur très fécond, se signala dans des occasions éclatantes : lorsque Antipater demanda que les orateurs libéraux lui fussent livrés, il parla pour les défendre. Plus tard il décida le peuple athénien à décerner de grands honneurs à

la mémoire de son oncle. Dans une autre circonstance, il parla contre les maîtres de philosophie, dont les écoles non autorisées avaient été fermées sur la proposition d'un certain Sophoclès, et qui eux-mêmes étaient considérés comme fauteurs de la tyrannie. Malgré son discours, les écoles furent rouvertes sur la demande de Philon, disciple d'Aristote. Cette affaire est probablement de l'année 307.

Démoclide, Δημοκλείδης, ennemi de Démocharès et disciple de Théophraste.

Démophile, Δημόφιλος, accusateur de Phocion.

Démocrate, Δημοκράτης.

Démosthène, Δημοσθένης, le grand orateur.

Dinarque, Δείναρχος, le grand orateur.

Eubule, Εὔβουλος, d'Anaphlystos, orateur distingué et homme d'action, un des partisans et des défenseurs d'Æschine; il ne reste de lui que deux fragments.

Euthias, Εὐθίας, magistrat qui condamna Phryné à mort et ne voulut plus paraître en justice quand il vit qu'elle lui avait échappé.

Glaucippe, Γλαύκιππος, fils d'Hypéride et adversaire de Phocion.

Hagnonide, Ἁγνωνίδης, orateur violent, accusa Théophraste d'impiété et Phocion de trahison; mais il ne put faire condamner le premier; quant au second, l'affaire était plaidée devant Polysperchon, qui la renvoya à Athènes, où Phocion fut mis à mort. (*V.* Plut., *Phoc.*, 33.)

Hégésippe, Ἡγήσιππος, orateur libéral et citoyen actif.

Il est probablement l'auteur du discours *sur Halonnèse*, prononcé en 343 et compté ordinairement parmi les philippiques de Démosthène.

Hérode, Ἡρώδης, rhéteur dont nous possédons un discours entier, composition d'école sur un sujet politique, et dirigée contre un homme nommé Archélaos.

Hypéride, Ὑπερείδης, le grand orateur.

Iphicrate, Ἰφικράτης, le général fameux, homme spirituel et bon orateur, dont il existait au moins trois beaux discours.

Lacritos, Λάκριτος, de Phasélis, rival de Démosthène au barreau.

Léodamas, Λεωδάμας. Il a existé au moins quatre personnages de ce nom : l'un antérieur aux Trente, un autre qui fut disciple d'Isocrate, un troisième qui fut un orateur très célèbre du temps d'Épaminondas, et enfin un Léodamas d'Acharnes, orateur qui parut dans l'affaire de Leptine.

Leptine, Λεπτίνης, dont Aristote (*Rhét.*, 30) mentionne un discours *sur les Lacédémoniens*, prononcé après la bataille de Leuctres.

Lesbonax, Λεσβώναξ, est du temps de la guerre de Thèbes et appartient à l'époque qui a précédé Philippe. Nous avons de lui deux discours politiques *sur la guerre des Corinthiens*.

Lycoléon, Λυκολέων, est aussi de cette époque; il parla en faveur de Chabrias, qui avait vaincu Agésilas près de Thèbes, en 378.

Lycurgue, Λυκοῦργος, orateur et surtout administrateur distingué, dont nous parlerons ci-dessous.

Mœroclès, Μοιροκλῆς, orateur libéral, né à Salamine, et bon administrateur.

Pitholaos, Πειθόλαος, tyran de Phères, qui fut renversé par Philippe.

Philinos, Φίλινος, adversaire de Lycurgue; il nous reste de lui deux fragments.

Philiscos, Φιλίσκος, élève d'Isocrate, écrivain plutôt que orateur.

Philocrate, Φιλοκράτης, orateur du parti de Philippe.

Philon, Φίλων, disciple d'Aristote, qui défendit contre Sophoclès et contre Démocharès les professeurs dont on avait fermé les écoles.

Phocion, Φωκίων, le célèbre général; partisan modéré de la monarchie, il soutenait ses opinions avec une éloquence rude et opiniâtre, souvent sans les développer. Démosthène le redoutait et le nommait la « hache » de ses discours.

Phormion, Φορμίων.

Polycharme, Πολύχαρμος, démagogue athénien.

Polyeucte, Πολύευκτος, de Sphettos, orateur distingué du parti libéral. Il prononça un discours *contre Démade,* lorsque celui-ci fut honoré d'une statue de bronze pour avoir demandé et obtenu d'Alexandre la grâce des orateurs, en 334.

Pythéas, Πυθέας, adversaire de Démosthène et de Démade à la fois. C'est lui qui prétendait que les discours de Démosthène sentaient « la lampe de nuit », νυκτερινοῦ λύχνου.

Stratoclès, Στρατοκλῆς, adversaire de Démosthène, qui joua un rôle déshonorant sous les successeurs d'Alexandre. C'est de lui que nous avons parlé à l'occasion du poète Philippide.

Théopompe, Θεόπομπος, l'historien, fut moins un orateur qu'un auteur de discours écrits. Il composa plusieurs *éloges* (ἐγκώμια) ; entre autres ceux de *Mausole,* de *Philippe, d'Alexandre.*

Théodecte, Θεοδέκτης, de Phasélis, peut à peine compter parmi les écrivains orateurs. Il composa un *Traité de rhétorique* en vers, d'après Isocrate son maître, plusieurs tragédies et des discours d'école, entre autres une *Apologie* de Socrate.

Timarque, Τίμαρχος, de Sphettos, homme vil, contre lequel Æschine prononça, en 345, un discours que nous possédons.

Zoïle, Ζωΐλος, d'Amphipolis, celui qu'on surnommait « le fouet d'Homère », fut un rhéteur qui écrivit des espèces de plaidoyers *contre Homère, contre Platon, contre Isocrate* et beaucoup d'autres. Devenu odieux à toute la Grèce, il fut, dit-on, précipité des roches Scironiennes dans la mer. Il avait composé une histoire allant de la naissance des dieux à la mort de Philippe. Grammairien et philosophe, Zoïle ne fut point un véritable orateur.

Ceux d'entre ces orateurs qui se distinguèrent le plus à la tribune furent, parmi les libéraux : Démosthène, Lycurgue, Hypéride, Polyeucte, Hégésippe, Mœroclès; parmi ceux de l'autre parti : Æschine, Eubule, Démade, Dinarque. Mais on ne comprend leur rôle et la portée de leurs discours que si l'on se reporte aux circonstances historiques au milieu desquelles ils ont vécu.

La guerre sociale (359-356), en brisant le lien fédéral qui unissait les cités démocratiques, avait non seulement affaibli la puissance d'Athènes, centre de la confédération, mais accru les chances des tentatives privées, et surtout des Macédoniens, pour s'emparer de la direction des affaires. Cependant les Grecs ne virent pas le danger dont Philippe les menaçait, avant cette guerre de Phocide connue sous le nom de *guerre sacrée*, qui marqua ses premiers envahissements. L'éveil leur fut donné en 352 d'une manière éclatante par le discours de DÉMOSTHÈNE nommé *Première Philippique*. Ce grand citoyen ne s'était pas encore signalé comme orateur politique ni comme homme d'État. Né vers 385, orphelin à sept ans, il avait suivi les leçons d'Isée, n'étant pas assez riche pour payer celles d'Isocrate, et à dix-sept ans il avait plaidé contre ses tuteurs infidèles. Le succès qu'il avait obtenu dans cette affaire, il le devait probablement à l'aide de son maître. Car, d'une constitution faible, avec des défauts de prononciation qu'il lui fallut corriger par de rudes exercices, il ne songea réellement à paraître en public qu'après l'année 366, quand il eut entendu Callistrate défendre la cause d'Iphicrate et de Chabrias. Il avait aussi besoin d'acquérir un fonds solide de connaissances politiques et historiques : il les demanda à Thucydide, qu'il copia, dit-on, huit fois de sa main. Enfin il reçut de l'acteur Satyros des leçons de geste et de déclamation, dont il tira plus tard sa puissante action oratoire. Nous possédons ses plaidoyers *contre Leptine* et *contre Androtion* ; le premier surtout est un de ses discours les plus travaillés ; ils sont tous deux de l'année 355. L'année suivante, Démosthène prononça son premier discours relatif aux affaires publiques , celui qui a pour titre *sur les Symmories* ; il y pro-

posa la formation de vingt catégories (συμμορίαι) de citoyens, qui seraient chargées de payer tour à tour une taxe légale pour les dépenses de la flotte ; et ces préparatifs n'avaient en vue, dans sa pensée, que la guerre contre les Perses ; le discours ne contient pas un mot contre Philippe : l'ennemi est encore en Asie. Un discours de l'année 353 en faveur de *Mégalopolis* est dirigé contre la puissance de Sparte, dans laquelle Athènes voyait, même alors, sa plus prochaine et sa plus redoutable rivale. De ce même temps est le discours *contre Timocrate,* qui ne révèle non plus aucune crainte au sujet du nord.

Mais lorsqu'en 352 Philippe essaya de franchir les Thermopyles et recula devant les Athéniens qui étaient accourus, ce fut pour eux comme un voile qui se déchirait et qui laissa entrevoir ses véritables desseins. C'est alors que commença, par la *Première Philippique,* le rôle vraiment politique de Démosthène. Il signala les mouvements du roi vers la Chersonèse et vers Byzance et s'efforça de secouer la nonchalance de ses concitoyens :

« Quand donc, s'écriait-il, quand donc, Athéniens, ferez-vous votre devoir ? Quel événement attendez-vous ? Est-ce la nécessité, que vous attendez ? Comment donc appelez-vous ce qui se passe ? Moi, je pense que, pour des hommes libres, aucune nécessité n'égale l'approche du déshonneur. Ou bien dis-moi, toi à qui je parle, voulez-vous toujours aller et venir en vous demandant : « Y a-t-il du nouveau ? » Car ne serait-ce pas une nouveauté suffisante qu'un Macédonien vainqueur d'Athènes et gouvernant la Grèce ? « Philippe est-il mort ? dit l'un. — Non, mais il est malade. » N'est-ce pas une même chose pour vous ? S'il lui arrive malheur, vous aurez bientôt fait un autre Philippe avec l'attention que vous donnez à vos affaires. »

Puis l'orateur proposait aux Athéniens d'équiper cinquante navires, d'y monter eux-mêmes, d'avoir des bateaux

de transport pour la cavalerie, de renoncer aux troupes mercenaires, enfin d'organiser la défense, ne fût-ce que pour imposer le respect à l'ennemi. Le discours de Démosthène et de nouveaux mouvements de Philippe firent voter un armement important, qui suspendit pour deux années les progrès du nord.

Mais Démosthène ne laissait pas s'éteindre l'ardeur patriotique qu'il venait d'allumer. L'année suivante, dans un discours en faveur des *Rhodiens*, il demandait qu'Athènes soutînt chez ce peuple le parti démocratique afin de l'avoir au besoin pour allié contre les Perses; mais il ajoutait que, pour le moment, les Perses étaient moins à craindre que Philippe. L'affaire d'Olynthe ne tarda pas. Seule cette ville arrêtait l'accroissement de la puissance macédonienne du côté de la mer. Le roi s'empara d'abord des petites villes qui la soutenaient et, en 350, lui déclara enfin la guerre. Démosthène prononça cette même année, en décembre, ses trois *Olynthiennes*, que nous rangeons, avec M. Grote, dans l'ordre suivant : II, I, III. La première dépeignait d'une manière encore vague les dangers dont la guerre d'Olynthe menaçait Athènes. Au moment de la seconde, Olynthe allait succomber; après sa chute, Philippe ne devait plus rien trouver qui l'empêchât d'entrer sur le sol de la Grèce; il fallait donc s'armer en hâte et chercher des fonds, en supprimant les dépenses de luxe et en réduisant les fêtes. Athènes envoya des secours aux Olynthiens et remporta quelques succès : la ville se livrait à une joie puérile. Démosthène monta une troisième fois à la tribune, dépeignit le véritable état des choses, demanda que l'on redoublât de vigilance, qu'on armât encore et que l'on revisât toutes les lois de finances en vue de la guerre.

Pourtant Philippe entra dans Olynthe en 348. Sa conduite dans cette ville commença parmi les Grecs le partage des opinions ; dès lors, on vit beaucoup de partisans de la monarchie se rattacher à sa personne, entrevoir en lui le futur chef de la Grèce et quelques-uns déjà flatter leur idole. Il y a des traces évidentes de cette division des partis dans le discours *contre Midias*, qui est de cette même année.

Pourtant à cette époque, ÆSCHINE, qui devint bientôt un des amis de Philippe, était encore tourné contre lui. Cet orateur, un peu plus âgé que Démosthène, était né vers 389 d'une humble famille. Il avait combattu vaillamment à Phlionte en 368, à Mantinée six ans plus tard et, en 349, à Tamynes, où Phocion lui avait décerné une couronne sur le champ de bataille. A la ville, son manque de fortune avait fait de lui tour à tour un garçon d'école chez son père, un acteur des troisièmes rôles, puis un secrétaire public d'Aristophon, et ensuite d'Eubule. C'est auprès d'eux qu'il apprit la politique et acquit de l'influence. Après la prise d'Olynthe, les libéraux proposaient de réunir dans Athènes un congrès des peuples grecs et de former une ligue contre Philippe. Athènes envoya au roi dix députés, parmi lesquels étaient Æschine et Démosthène ; il promit de faire la paix, mais en attendant il continua ses conquêtes (fin de 347). Bientôt il occupa les Thermopyles.

A cette époque, beaucoup d'orateurs étaient déjà séduits, et parmi eux il faut probablement compter Æschine. Philippe vint en Phocide, eut la présidence des jeux Pythiques et deux voix au conseil des Amphictyons. On s'effraya, on fortifia le Pirée ; mais Démosthène parla *pour la paix* (346), persuadé que la ville n'était pas en état de lutter à elle seule contre la Macédoine et contre une partie de la Grèce.

Il se mit alors à parcourir le Péloponèse, déployant partout son éloquence et dévoilant la perfide politique du nord. A son retour, des envoyés de Philippe étaient dans Athènes, cherchant à disculper le roi leur maître. Démosthène prononça contre lui sa *Seconde Philippique* (344), discours plein de chaleur et de force de raisonnement, où il dévoila une fois de plus cette politique envahissante, désormais démontrée par les faits :

« Il existe, disait-il, des moyens de toute sorte inventés pour la défense et le salut des villes, les remparts, les murs, les fossés et d'autres pareils; tout cela s'exécute de main d'homme et exige des dépenses; mais il est un commun préservatif que la nature donne spontanément à tous les esprits sensés, qui est bon et salutaire pour tous, mais surtout pour les peuples libres contre les tyrans. Quel est-il? La défiance. C'est elle que vous devez avoir et garder : si vous la conservez, le mal ne vous atteindra pas. Que voulez-vous enfin? La liberté. Eh bien, ne voyez-vous pas que les messages de Philippe en sont le contre-pied? Un roi ou un tyran est toujours un ennemi de la liberté et des lois. Prenez donc garde que, pour échapper à une guerre, vous ne tombiez sous un maître. »

Ce discours montra à Philippe quel adversaire il avait en Démosthène, mais ne le déconcerta pas. Athènes devint de plus en plus pour lui le centre de résistance qu'il fallait d'abord isoler. C'est à cette époque qu'en réponse à un message du roi fut tenu le discours sur l'île d'*Halonèse*, que nous possédons et qui est, selon toute apparence, d'HÉGÉSIPPE. Les ardentes paroles de cet orateur libéral avaient enflammé tous les courages : mais le zèle fut malhabilement ralenti par le procès qu'intenta Démosthène à Æschine et à Philocrate, en cette même année 343. Ce procès, dont les faits remontaient à quatre ans, est connu sous le nom de la *Fausse Ambassade* (παραπρεσβεία); nous avons

les discours des deux adversaires. Philippe continua ses progrès, attaqua l'influence athénienne sur plusieurs points, et principalement sur les rivages de la Thrace et dans la Chersonèse. Il était en Thrace depuis onze mois, lorsque Démosthène prononça *sur la Chersonèse* un discours où il montra que toutes ces expéditions lointaines du roi étaient dirigées contre Athènes et mettaient cette ville dans la nécessité de se défendre ; qu'il fallait réorganiser l'armée, trouver des fonds, se créer des alliances et, avant tout, punir ces ennemis intérieurs, ces mauvais citoyens qui notoirement s'étaient vendus à Philippe. De nouvelles alliances furent en effet contractées, et un mouvement puissant de l'opinion publique arrêta un instant le Macédonien. Tous ses efforts se concentrèrent sur Périnthe et sur Byzance. Démosthène alla dans ce pays, y remua tout par son éloquence, prononça dans Athènes sa *Troisième Philippique* et fit décider deux expéditions : l'une dans le golfe de Pagases, l'autre, commandée par Phocion, qui chassa d'Eubée les Macédoniens. Le peuple athénien décerna à son orateur une couronne d'or, en 340.

L'année suivante commença l'administration de LYCURGUE. Ce grand citoyen appartenait à la famille sacerdotale des Butades, qui fournissait des prêtres au temple d'Érechthée sur l'Acropole. On ne connaît point l'époque de sa naissance : il avait probablement une dizaine d'années de plus que Démosthène. Orateur sévère, nature droite, cœur libéral, il avait l'estime de tous les partis. Les douze années (de 341 à 329) qu'il administra les finances de la ville, il fit fleurir le trésor et rappela la période de Périclès. Tous les quatre ans il rendait ses comptes, conformément à la loi, et, quand il se retira, les revenus publics avaient doublé. Cependant il avait construit quatre

cents trirèmes, organisé un arsenal, élevé ou achevé un théâtre, un gymnase, une palestre, un stade, fondu en bronze des statues à Eschyle, à Sophocle et à Euripide. En 343 il avait, selon toute apparence, fait partie de l'ambassade dans le Péloponèse, avec Démosthène et Polyeucte. Lycurgue n'improvisait presque jamais ses discours; il les lisait et les accompagnait de documents écrits, qu'il apportait avec lui à la tribune. Il citait souvent les auteurs. Son arrivée aux affaires fut d'un grand secours pour le parti libéral; il ne put empêcher le triomphe de Philippe, mais du moins Athènes reçut un traitement meilleur que les autres cités.

La marche de Philippe devint foudroyante : il franchit les Thermopyles et prit Élatée. Une sorte de stupeur régna dans toute la Grèce.

« C'était le soir : un messager vint annoncer aux prytanes qu'Élatée était prise. Les uns se lèvent de table au milieu du repas, vont à l'Agora, chassent les marchands de leurs boutiques et y mettent le feu; d'autres font venir les stratèges et appellent le trompette public; la ville était pleine de tumulte. Le lendemain, au point du jour, les prytanes convoquaient le sénat au lieu de ses séances; vous, vous alliez au Pnyx, et avant que le sénat eût délibéré et pris ses conclusions, le peuple était déjà en séance sur la colline. Bientôt le sénat parut, les prytanes communiquèrent la nouvelle et le messager la confirma. Mais quand le héraut demanda : « Quelqu'un veut-il la parole ? » personne ne répondit. Le héraut répéta sa demande à plusieurs reprises, personne ne se levait : pourtant il y avait là tous les stratèges, tous les orateurs, et la voix de la patrie demandait un avis salutaire : car les paroles que le héraut prononce au nom de la loi sont la voix même de la patrie commune... Mais sans doute ces temps-là et ce triste jour réclamaient un homme, non seulement riche et de bonne volonté, mais qui eût suivi les événements depuis leur origine et qui comprît les intentions de Philippe et le mobile qui le conduisait; un homme ignorant

ces choses et n'ayant pas approfondi les événements avait beau être bien pensant et riche, il ne pouvait donner un conseil ni proposer une résolution. Je parus donc alors ; oui, c'est moi qui m'avançai et qui tins un langage, que je vais reproduire pour deux raisons, si vous voulez m'entendre : je veux que vous sachiez qu'en ces jours d'alarme, seul, parmi les orateurs et les hommes d'État, je n'ai point abandonné le poste du patriotisme et vous ai proposé de vive voix et par écrit ce que vous aviez à faire ; de plus, pour la dépense de quelques moments, vous deviendrez beaucoup plus clairvoyants dans toute la suite de votre politique. »

Démosth., *de Corona*, 169.

Démosthène proposa de contracter avec Thèbes une alliance offensive et défensive. Une ambassade y fut envoyée, dans laquelle se trouvaient Démosthène et Hypéride ; elle s'y rencontra avec des envoyés de Philippe ; mais les orateurs athéniens l'emportèrent, l'alliance fut conclue et l'on se prépara en toute hâte à la résistance, 339. La bataille eut lieu à Chéronée l'année suivante, bataille qui frappa d'un coup mortel la liberté grecque et l'éloquence politique. Pourtant il leur fallut seize années encore pour mourir.

Démosthène prononça l'oraison funèbre des soldats morts à Chéronée ; on éleva sur le champ de bataille un lion colossal de marbre blanc, qui existe encore, mais brisé. Philippe fut assassiné deux ans après, et le parti libéral, dont la joie éphémère s'exprima par la bouche de Démosthène, crut le moment venu de courir à l'indépendance. Mais Alexandre parut soudain à Thèbes, rasa la ville et, de là, fit demander à Athènes qu'on lui livrât neuf orateurs de son choix : c'étaient Démosthène, Lycurgue, Hypéride, Polyeucte, Mœroclès, Charidème, Charès, Éphialte et Diotimos. Ils furent sauvés par un orateur

du parti macédonien, par DÉMADE. Ce personnage, qui avait été d'abord matelot, avait acquis par un talent naturel une certaine influence dans Athènes; prisonnier à Chéronée, il avait su plaire à Philippe et avait lui-même été séduit par ce prince. Parleur habile, écrivant peu, improvisant avec facilité, plein d'esprit et de finesse, d'usage et de prévoyance, il était devenu un des *leaders*, comme on dit à Londres, du parti macédonien. Il ne restait rien de lui au temps de Cicéron ; les fragments que l'on cite n'ont pas même un caractère certain d'authenticité.

Le départ d'Alexandre pour l'Asie laissa une apparence de repos aux républiques de la Grèce et permit aux hommes d'État de réfléchir sur la politique des temps écoulés. Nous ne parlons point d'un grand nombre de causes privées qui furent alors plaidées par des orateurs habiles et dans lesquelles les événements publics reparaissaient souvent : il y eut à cette époque un grand déploiement d'éloquence judiciaire, dont il nous reste beaucoup de discours ou de fragments. Toutes ces causes furent effacées par le *procès de la Couronne*, suscité par Æschine contre Ctésiphon, mais où l'homme mis réellement en cause était Démosthène. L'affaire fut plaidée en 330; mais le procès était intenté depuis huit ans et datait de l'année même de la bataille de Chéronée. L'occasion du procès fut la couronne d'or que, sur la proposition de Ctésiphon, les Athéniens avaient décernée à Démosthène; mais en réalité le discours d'Æschine, que nous possédons, est une accusation en règle, habile et violente à la fois, contre toute la politique du parti libéral. Or ce parti comptait encore dans la Grèce un grand nombre d'adhérents et parmi eux beaucoup d'hommes distingués par

leur rang, leur fortune et leur influence. La longue attente des plaidoiries avait contribué à surexciter les esprits et attira dans Athènes une affluence extraordinaire de personnes de toutes les parties du continent et des îles. Les adversaires, tous deux célèbres par le talent, allaient mettre aux prises, au milieu de la Grèce assemblée, les deux politiques qui avaient été suivies. Le jugement populaire qui allait intervenir donnerait raison à l'une ou à l'autre, et montrerait ce que, dans un temps à peu près calme, la Grèce pensait d'elle-même et de sa conduite durant ces trente dernières années. Démosthène répondit point par point à toutes les objections, à toutes les accusations d'Æschine; mêlant les mouvements passionnés, l'ironie amère de l'orateur, aux raisonnements et aux calculs de l'homme d'État, il offrit un merveilleux tableau des événements auxquels toute sa génération avait pris part. Une moralité politique profonde, un ardent patriotisme, un amour sans bornes de l'indépendance, règnent dans tout ce discours. La politique qu'il défend a été vaincue à Chéronée, mais il prouve qu'elle était la meilleure. Son adversaire lui avait fait un crime personnel de cette malheureuse bataille :

« Non, ne me fais pas un crime du succès de Philippe : l'issue de la bataille était aux mains de Dieu, non aux miennes. Mais que je n'aie pas cherché tous les moyens accessibles à la raison humaine, que je n'aie pas agi en conséquence avec droiture, avec diligence, avec une activité au-dessus de mes forces, que mes actes n'aient pas été honorables, dignes d'Athènes et absolument nécessaires, prouve-le, et ensuite accuse-moi. S'il est survenu une tempête, un ouragan plus fort que nous et que tous les autres Grecs, que faire? Un patron de navire a tout fait pour sauver le vaisseau, il a préparé tous les moyens de salut qu'il a pu concevoir; puis l'orage est survenu, ses agrès ont souffert ou

même ont été brisés : l'accusera-t-on du naufrage? « Je ne te-« nais pas le gouvernail, » dirait-il; et moi non plus, je ne commandais pas l'armée; je n'étais pas maître de la Fortune, c'est elle qui conduisait toutes choses..... Si j'essayais de prouver que moi seul vous ai amenés à ces grands sentiments dignes de vos ancêtres, tout le monde aurait le droit de me blâmer. J'établis au contraire que c'était là votre ligne de conduite, et je montre qu'avant moi la Ville était dans ces sentiments, en affirmant aussi qu'une part me revient dans les faits auxquels j'ai prêté mon ministère : mais lui, il met tout à ma charge; et, en vous poussant à me détester comme l'unique auteur des dangers et des terreurs de la Ville, il veut me dépouiller aujourd'hui de ma récompense et vous ôter à vous les éloges que la postérité vous donnera. Car, si vous décrétez aujourd'hui que ma politique n'a pas été bonne, c'est à vos fautes et non à l'ingratitude du sort que l'on attribuera vos malheurs. Mais non, Athéniens, non vous n'avez pas pu faillir, quand vous avez couru au danger pour la liberté et le salut de tous; j'en jure par ceux de nos ancêtres qui ont combattu à Marathon, qui ont formé nos lignes de bataille à Platée, qui ont lutté sur mer à Salamine et à l'Artémision et par tant d'autres qui reposent dans des monuments élevés par l'État, tous hommes de cœur à qui la Ville a décerné le même honneur, sans distinguer ceux-là seuls qui avaient réussi et remporté la victoire : égalité bien juste, Æschine; car le devoir des braves, ils l'avaient tous rempli; quant au sort, ils avaient eu celui que Dieu réservait à chacun d'eux. »

Les Athéniens donnèrent raison à Démosthène. Æschine, battu, quitta la ville et n'y reparut jamais. Il se rendit à Rhodes, où il fonda une école de rhétorique : là, dit-on, il lut à ses auditeurs le discours de Démosthène, chef-d'œuvre de l'éloquence de ce temps; et, comme ils montraient leur admiration : « Que serait-ce, dit-il, si vous aviez entendu rugir la bête elle-même ? » L'école d'Æschine dura longtemps après lui et tint le milieu entre la manière un peu froide des attiques et la rhétorique

pompeuse des écoles d'Asie. Æschine mourut à Samos en 314.

Les années qui suivirent le procès de la couronne virent s'élever un nouvel orateur, DINARQUE, né en 361 à Corinthe et qui n'était qu'à moitié citoyen d'Athènes. C'était un élève de Théophraste et d'un rhéteur qui devint bientôt homme d'État, Démétrios de Phalère. Dinarque se fit d'abord logographe et gagna beaucoup d'argent. De bonne heure, il se rangea dans le parti macédonien ; mais il ne parut point en public avant l'époque d'Alexandre, parce que sa nationalité incomplète ne le lui permettait pas. Quand la conquête macédonienne eut anéanti l'autonomie des cités, il se fit en elles un grand bouleversement dans les lois civiles, et l'affaire d'Harpale, en 324, fit paraître Dinarque comme accusateur de Démosthène. Ce procès fut certainement une revanche que le parti macédonien essaya de prendre contre cet orateur, chef du parti libéral ; il est certain cependant que les apparences furent contre celui-ci : il sembla démontré qu'il avait reçu des fonds et des objets précieux des mains du satrape. On est même douloureusement surpris de voir un citoyen tel que Hypéride, à cause de son intégrité même, chargé de soutenir l'accusation.

HYPÉRIDE, fils de Glaucippe, du dème de Collytos, était un des chefs du parti libéral. A peu près du même âge que Démosthène, il avait toujours partagé ses vues ; il avait été avec lui de l'ambassade de Thèbes, après la prise d'Élatée. Accusé d'illégalité (παρανόμων) par le sycophante Aristogiton, il avait été acquitté avec éclat. Sa grande fortune et son beau caractère le mettaient au-dessus de la séduction. Crut-il à la corruption de Démosthène, ou ne rem-

plit-il qu'un devoir imposé, comme un avocat général de nos jours? Le procès eût probablement eu une tout autre issue sous l'administration de Lycurgue; mais Lycurgue était mort depuis quatre ans. Quoi qu'il en soit, Démosthène fut condamné à une amende de cinquante talents avec contrainte par corps. Il ne pouvait la payer et il s'enfuit. Nous avons de longs fragments du réquisitoire d'Hypéride, retrouvés en Égypte en 1847.

La mort d'Alexandre précipita les derniers moments de l'éloquence athénienne. Quand les Grecs en eurent la nouvelle, ils préparèrent un soulèvement général qui éclata partiellement et dont le dernier et le plus sanglant épisode fut la guerre *lamiaque*. Démosthène avait été rappelé; l'État payait son amende; il semblait que la liberté allait renaître. Une belle armée, malgré l'opposition froide et systématique de Phocion, occupait le pays de Lamia et paraissait devoir tenir tête aux Macédoniens désorganisés. Mais son chef Léosthène, qui assiégeait Antipater dans la ville de Lamia, fut tué dans une sortie. Hypéride prononça en l'honneur des morts sa fameuse *Oraison funèbre,* une des plus belles œuvres de l'éloquence athénienne. Antiphilos, successeur de Léosthène, leva le siège et courut au-devant de l'armée ennemie. Les Grecs furent vaincus à Cranon, en Thessalie. A Athènes, le parti macédonien, qui avait pour chefs Phocion et Démade, reprit le dessus. Démade obtint un arrêt de mort contre Démosthène, qui s'enfuit à Calaurie ; puis il partit accompagnant Phocion, pour traiter avec Antipater. Celui-ci exigea qu'Athènes reçût une garnison macédonienne, changeât sa constitution et livrât ses orateurs libéraux. Il fut ainsi fait. Un acteur nommé Archias fut mis à la tête d'une bande de soldats pour rechercher les orateurs dispersés; il trouva

dans Égine Hypéride, Aristonicos et Himérée, frère de Démétrios le rhéteur ; il les arracha du temple d'Ajax et les envoya dans Cléones à Antipater. Antipater les tua ; on dit qu'il fit couper la langue à Hypéride, et jeter son corps aux chiens. Puis Archias passa dans Calaurie et trouva Démosthène dans le temple de Neptune. L'orateur n'attendit pas qu'on lui fît violence ; il avala un poison subtil et voulut sortir du lieu saint ; mais, en passant devant la statue du dieu, il tomba raide mort. La bataille de Cranon est du mois d'août 322 ; la mort de Démosthène est du 10 novembre.

Démade et Dinarque semblaient désormais maîtres de la tribune. Mais bientôt le plus jeune des deux accusa l'autre auprès de Cassandre, fils d'Antipater ; une correspondance de l'accusé avec des Grecs rebelles fut saisie. Cassandre le fit tuer, ainsi que son fils, en 318. Dinarque représenta dès lors presque seul l'éloquence attique, pauvre éloquence désormais, rhétorique vide d'idées, pleine de bassesse et de servilité. Tout homme de cœur fut réduit au silence ; la pensée n'eut plus qu'à tourner ses élans généreux vers la science et vers les dogmes nouveaux ou à se repaître de souvenirs.

III. PHILOSOPHIE

Dans ce temps de troubles et d'instabilité politique, la philosophie se développait d'un mouvement régulier ; par ce mot il faut entendre la science dans son acception la plus étendue, c'est-à-dire la théorie pure, ἐπιστήμη, et ses applications, τέχνη. Nous n'avons point à faire ici son histoire ; remarquons seulement que le jour était venu pour

elle de prendre peu à peu dans la société toute la place que perdait la littérature proprement dite et de gagner un grand nombre d'esprits, auxquels ni les vieilles croyances ni les dogmes nouveaux ne pouvaient suffire. Socrate avait sacrifié aux dieux ; affilié aux sectes orientales, il avait admis les anges gardiens, les peines et les récompenses futures dans des lieux définis, un dieu vivant, personnel, une providence, telle qu'on l'admettait chez les Perses. Platon, précisant ces dogmes, les avait publiquement énoncés dans un style plein de poésie. Son école, tout en devenant plus discuteuse, marchait cependant dans la voie du maître : elle représenta longtemps encore l'alliance de ces trois éléments : l'ancienne poésie hellénique, les idées orientales et la science. Telle fut certainement la manière de philosopher des maîtres qui succédèrent à Platon dans l'ancienne Académie : SPEUSIPPE, XÉNOCRATE de Chalcédoine, POLÉMON d'Athènes, CRATÈS d'Athènes et CRANTOR de Soli. Mais, vers l'époque où Alexandre passa en Asie, l'esprit scientifique se dégagea de l'enveloppe mystique qui gênait encore ses mouvements et la science parut, avec Aristote, dans toute son imposante nudité.

I. ARISTOTE, Ἀριστοτέλης, doit à peine compter parmi les écrivains : quoiqu'il ait connu aussi bien que personne l'art d'écrire et de composer un livre, il ne semble point s'être jamais préoccupé de la forme; du moins ceux de ses ouvrages que nous possédons et dont l'authenticité est certaine forment un contraste surprenant avec Platon et avec tous ceux des Grecs qui ont mis en pratique les préceptes de l'art. Le style d'Aristote est maigre, parcimonieux, souvent décharné; il est dépourvu de tout ornement, de tout attrait; point de formes élégantes, nulle image, nulle

poésie. Une régularité sèche et grêle, des définitions exactes lui servent à exprimer les choses telles qu'elles sont. Quand le mot lui manque, il le fait : ses livres sont pleins d'expressions presque barbares et de formules qui choquent le goût et les habitudes de la langue, mais qu'il définit une fois et qu'il emploie toujours dans le même sens. L'énorme masse de faits et d'idées nouvelles rassemblés par Aristote le conduisait à cette déformation de la langue et le forçait souvent à donner aux mots un sens qu'ils n'avaient jamais eu et qui n'était même pas toujours d'accord avec l'étymologie.

Mais Aristote et son école firent entrer dans le monde grec un nombre prodigieux de données scientifiques, qui contribuèrent à changer la civilisation et préparèrent les sciences modernes. En même temps, ces savants précisèrent les méthodes et ouvrirent de vastes horizons, qui aujourd'hui même n'ont pas encore tous été parcourus. Deux caractères distinguent cet esprit nouveau, la critique des systèmes et l'usage à peu près exclusif de l'expérience. C'est au nom de l'expérience que les systèmes anciens de philosophie et ceux qu'enseignaient les platoniciens sont attaqués, modifiés ou renversés : de sorte que tout l'esprit du péripatétisme se résume enfin dans ce seul mot, *l'expérience*.

Aristote exposa dans des ouvrages immortels (les *Analytiques*) les lois du raisonnement, ramenées à leurs principes logiques et par là démontrées ; on put voir alors que, si l'on excepte les deux ou trois formules universelles qui constituent le νοῦς ou la raison pure, tout l'entendement humain repose sur les faits, que des faits procèdent les idées générales et que les idées générales, coordonnées selon leurs rapports naturels, constituent la science. Cette

pensée, que Platon avait entrevue et qu'Aristote mit en lumière, doit nous guider dans l'étude de l'œuvre encyclopédique de ce dernier; car tous ceux de ses écrits où il développe ses propres doctrines, aussi bien que ceux où il critique les opinions des autres, reposent sur ce fondement.

Ses écrits sont fort nombreux et se rapportent à la métaphysique, à la logique, à la rhétorique, à la morale, à la politique, à l'économie, à la physique, à l'histoire naturelle, à la psychologie, à la physiologie simple ou comparée, à la météorologie. Nous avons de plus une liste volumineuse de faits singuliers ou surprenants, θαυμασίων ἀκουσμάτων, et une liste de problèmes présentés sous forme de questions et dont beaucoup mériteraient d'être étudiés. Aristote avait en outre composé des livres sur la mécanique, cinquante volumes d'histoire naturelle, qui sont perdus, et entretenu une vaste correspondance : Andronicos de Rhodes avait publié vingt livres de lettres de cet auteur, et Artémon huit livres ; il ne nous en reste aucun ; les six qui lui sont attribués n'ont aucun caractère d'authenticité.

Des faits sans nombre formaient la base de tous ces écrits, même de ceux qui semblent les plus éloignés de la science expérimentale. Il est nécessaire de savoir par quels moyens Aristote était parvenu à les réunir, pour se rendre compte du mouvement scientifique qui se produisait alors dans les esprits. Né à Stagire en Chalcidique (384), Aristote avait pour père un médecin d'Amyntas, père de Philippe : ce médecin, de l'hétairie des Asclépiades, se nommait Nicomaque. Le jeune homme fut envoyé de bonne heure à Athènes, où il étudia la médecine; d'une famille fort riche, il eut dès le commencement tous les moyens d'étude que la société du temps pouvait fournir.

C'est à l'époque du second voyage de Platon en Sicile qu'Aristote suivit les leçons de l'Académie, en ce moment dirigée par Héraclide de Pont; au retour de Platon, il redoubla d'assiduité et devint le meilleur élève de ce maître, qui le surnommait « la Raison » (νοῦς τῆς διατριβῆς). Dès cette époque, les tendances encyclopédiques d'Aristote se manifestaient : il formait une collection de traités de rhétorique et réunissait les constitutions de deux cent cinquante-cinq cités. Lorsque Platon fut mort, en 347, Aristote alla chez Hermias, tyran d'Assos en Troade; après la chute d'Hermias, il passa à Mitylène. C'est de cette île qu'il fut appelé par Philippe, en 343, et chargé par lui de l'éducation d'Alexandre. Cette fonction le mit en rapport avec un grand nombre d'hommes distingués, dont plusieurs furent les compagnons du conquérant de l'Asie, et Aristote fit d'Alexandre lui-même le plus puissant instrument de science que la Grèce eût encore possédé. En effet, lorsque le jeune roi fut passé en Asie, en 334, Aristote revint à Athènes; Speusippe, successeur de Platon, était mort; Aristote commença d'enseigner au Lycée; il y faisait deux leçons par jour, une le matin pour les plus avancés de ses élèves, et une le soir pour les autres. De plus, le maître réunissait dans des banquets savants les meilleurs de ses disciples, comme le faisait à l'Académie Xénocrate de Chalcédoine. Ces jeunes hommes soutenaient en outre les uns contre les autres des argumentations régulières, sous la direction d'un président, qui changeait tous les dix jours. Ainsi un grand mouvement d'idées se produisait dans l'école, mouvement qui se propageait au dehors et remuait tous les esprits. Ces discussions n'étaient ni stériles ni vagues : car elles étaient sans cesse alimentées par des faits nouveaux; Alexandre avait mis à la disposi-

tion d'Aristote huit cents talents (4,320,000 fr.) pour les collections d'histoire naturelle, et employait lui-même un millier d'hommes à la recherche des spécimens et des matériaux que fournissait l'Asie. Après la mort d'Alexandre, l'hiérophante Eurymédon accusa le savant de blasphème, à cause des honneurs qu'il avait rendus à Hermias son beau-père, et à sa propre femme Pythias. Aristote se retira à Chalcis, où il mourut en 322, la même année qu'Hypéride. Il laissa sa bibliothèque à son successeur Théophraste; mais ses manuscrits passèrent bientôt à Alexandrie, pour faire partie de la bibliothèque de Ptolémée Philadelphe.

Nous ne donnerons point ici l'analyse des œuvres purement philosophiques ou scientifiques d'Aristote; elles n'intéressent la littérature que d'une façon tout à fait indirecte. Il n'en est pas de même des ouvrages compris sous le nom de *poétiques* ou d'*organiques* [1], qui se rapportent à la critique des systèmes, à la logique et à la rhétorique. Celle-ci surtout ne saurait être regardée, dans les œuvres d'Aristote, comme un spécimen des nombreux traités publiés avant lui. Ces derniers (τέχναι), dont il avait fait une collection, ne faisaient que reproduire les préceptes enseignés dans les écoles par leurs auteurs et avaient un caractère à la fois pratique et empirique; leur but était d'enseigner l'art de bien dire dans des circonstances déterminées et sur des sujets prévus; quoique nous ne possédions aucun d'entre eux, nous pouvons nous figurer ce qu'ils étaient par les discours d'Isocrate et de plusieurs rhéteurs, discours qui montraient à nu l'appli-

1. Outre les écrits *organiques*, Aristote distinguait deux autres classes : les écrits *théorétiques* comprenant la Théologie, les Mathématiques, la Physiologie; et les écrits *pratiques* comprenant la Morale, la Politique et l'Économie.

cation des règles de l'école. La *Rhétorique* d'Aristote est l'œuvre d'un savant, et non d'un professeur d'éloquence : c'est un traité de science, et non d'art. La première phrase en indique déjà la nature : « La rhétorique, dit-il, est le pendant (ἀντίστροφος) de la dialectique, c'est-à-dire qu'elle est dans la classe des sciences organiques ce que la dialectique est dans la classe des sciences théoriques. Elle expose donc, comme science, la nature et les conditions de l'éloquence. » Aristote, le premier, a vu que la rhétorique procède par enthymèmes, comme la dialectique procède par démonstrations : or l'enthymème est défini par Aristote « le syllogisme du vraisemblable »; définition profonde et juste, car, dans un discours, les preuves (πίστεις), reposant toujours sur des faits que le raisonnement élucide et interprète, ne peuvent donner naissance qu'à des conclusions probables. L'art de se servir des enthymèmes vient après et comprend leur expression (λέξις) et leur disposition (τάξις). Cette division de la rhétorique en trois parties, division qui n'est peut-être pas de l'invention d'Aristote, a été admise dans tous les traités des temps postérieurs. Mais Aristote seul a donné la théorie de l'éloquence, et cette théorie met son livre fort au-dessus de toutes les imitations qui en ont été faites depuis.

L'apparition de cette théorie, dans le courant du quatrième siècle (330), indique que la pratique de l'éloquence avait dépassé son point culminant: car les théories suivent toujours les œuvres originales et spontanées qui leur servent d'appui. Il ne semble pas qu'avant ce philosophe les rhéteurs aient entrepris de fonder la pratique de l'éloquence sur autre chose que sur des formules de langage. Aristote au contraire, en faisant de la rhétorique une véritable science, est conduit à en rechercher les principes

dans la nature même de l'homme, philosophiquement analysée. Toute la partie de son livre qui traite des caractères (ἦθος) et des mœurs de l'homme aux divers âges de la vie est dirigée vers ce but; elle montre dans son auteur cette sagacité pénétrante qu'on trouve dans tous ses autres écrits et qui a fait de lui le premier analyste de l'antiquité. Pour donner une idée de la manière d'écrire du philosophe, nous allons citer ce passage, imité par Horace et reproduit par Boileau : on jugera combien l'original est resté supérieur aux copies.

« Les vieillards qui ont passé la force de l'âge ont un caractère à peu près opposé à celui des jeunes gens. Comme ils ont beaucoup vécu et comme ils ont été souvent trompés par les autres ou par eux-mêmes et que la plupart des accidents sont fâcheux, ils n'assurent rien et affirment beaucoup moins qu'il ne faudrait; ils croient, ils ne savent pas; ils doutent, ils disent toujours « peut-être » et n'affirment rien fermement. Ils sont de mauvaise humeur, car ils prennent toujours les choses du mauvais côté; ils sont soupçonneux par incrédulité et incrédules par expérience. Ils aiment peu et ne haïssent guère ; ils suivent le précepte de Bias, aimant comme s'ils devaient un jour haïr, haïssant comme s'ils devaient aimer. Ils sont pusillanimes, pour avoir été humiliés par la vie ; car ils ne désirent rien de grand et de distingué ; ils souhaitent ce qui est utile pour vivre. Ils ne sont point généreux; car la propriété est une chose nécessaire et ils savent par expérience qu'il est difficile d'acquérir et facile de perdre. Ils sont craintifs et s'effrayent de tout; car ils ont des dispositions contraires à celles du jeune homme : ainsi, ils sont froids, il est ardent; de manière que la vieillesse ouvre la voie à la crainte, qui est une sorte de refroidissement. Ils aiment la vie et surtout au dernier jour, car on désire ce qui est absent, ce dont on manque. Ils sont égoïstes plus qu'il ne faut; car cela même est de la pusillanimité; de plus, ils vivent pour l'intérêt et non pour le beau, parce qu'ils sont égoïstes; en effet l'intérêt, c'est ce qui est bon pour soi, le beau

est simplement bon. Ils n'ont guère de honte, car ils n'estiment pas le beau à l'égal de l'utile et ils dédaignent l'apparence. Ils espèrent peu, car ils ont de l'expérience : en effet, la plupart des événements sont fâcheux et le plus souvent les choses n'arrivent pas pour le mieux; d'ailleurs, ils sont craintifs. Ils vivent plus par le souvenir que par l'espérance; car ce qu'il leur reste à vivre est court et leur passé est long; or l'espoir se rapporte à l'avenir et la mémoire au passé; c'est pour cela aussi qu'ils sont raconteurs : ils passent le temps à redire ce qui est arrivé; car ils aiment à se souvenir. Leurs colères sont vives, mais sans force, car leurs passions sont ou faibles ou amorties; de sorte qu'ils ne sont point passionnés et n'agissent point par passion, mais par intérêt. Aussi paraissent-ils modérés, parce que leurs passions sont abattues et dominées par l'utilité. Ils se conduisent par le raisonnement plutôt que par le sentiment; car le raisonnement se rapporte à l'intérêt, et le sentiment à la vertu. S'ils sont injustes, c'est pour faire du mal, et non pour outrager. Les vieillards aussi éprouvent la pitié, mais non pour les mêmes causes que les jeunes gens : ceux-ci l'éprouvent par amour des hommes; eux, c'est par faiblesse; il croient toujours que le mal est près d'eux, et pour cela ils ont pitié. De là vient qu'ils sont plaintifs et non plaisants et joyeux : car ces deux choses sont opposées. Tel est le caractère des vieillards. »

(*Rhét.*, II, 12 et sq.)

L'esprit scientifique se montre dans toutes les œuvres sorties de la main d'Aristote et doit être regardé comme un signe du temps, comme une marque que les productions spontanées du génie grec avaient accompli la courbe de leur développement. Le fragment qui nous est parvenu sous le nom de *Poétique* date, en effet, d'une époque où la grande poésie grecque touchait à sa fin; le livre auquel il appartenait était une théorie conçue dans le même esprit que la *Rhétorique* et fondée comme elle sur des analyses et sur des faits. Tel qu'il est, ce fragment offre encore un intérêt assez grand par les considérations géné-

rales et les faits littéraires qu'il renferme; malheureusement, il est plein d'interpolations.

Aristote fit pour la morale ce qu'il fit pour l'éloquence et la poésie. Il nous reste sous son nom trois traités avec les titres de *Morale à Nicomaque, Morale à Eudème* et *Grande Morale*. Ce dernier paraît être un extrait du second, qui est lui-même d'une authenticité douteuse. Le premier seul est certainement d'Aristote. Or, ce n'est pas un traité de morale pratique; c'est une théorie scientifique de la nature et des conditions de la moralité. On y traite du souverain bien dans ses rapports avec la vertu, des différentes formes de la vertu, des effets de la vertu et enfin du bonheur: ce dernier est, pour Aristote, non un état passif de l'âme, naturel ou acquis (ἕξις), mais un exercice de son activité (ἐνέργεια) « conforme à la vertu parfaite »; cette activité a elle-même pour terme la possession de la connaissance, elle aboutit à un état « théorétique », et par là le bonheur prend un caractère divin.

On ne peut guère non plus voir une intention purement pratique dans la *Politique* d'Aristote. Quoique cet ouvrage renferme un grand nombre d'idées capables d'éclairer les hommes d'État, le but du livre pris dans son ensemble est théorique. En regard des utopies que la société grecque avait produites en si grand nombre depuis l'époque des *Oiseaux* d'Aristophane, il tient la même place que la *Rhétorique* en face des nombreux traités (τέχναι) composés par les rhéteurs. La pensée du philosophe fut donc de substituer aux systèmes individuels, plus ou moins réalisables, des utopistes une théorie scientifique de l'État, de ses éléments essentiels, des conditions de son existence, de ses lois fondamentales, des causes de sa production, de sa durée, de ses transformations; les différentes espèces de

constitution y devaient être examinées tour à tour. L'ouvrage entier était basé sur l'étude approfondie, qu'avait faite l'auteur, des législations si diverses de la Grèce et des pays barbares. La méthode n'en était point empirique; les principes émis par Aristote trouvaient toujours leur point d'appui dans l'analyse. La *Politique* devint par là un des écrits à la fois les plus profonds quant à la théorie et les plus instructifs pour l'historien de l'antiquité. Elle nous est parvenue pleine de confusion : mais l'étude raisonnée des livres dont elle se compose permet de les rétablir dans leur ordre naturel, qui est celui-ci : I, II, III, VII, VIII, IV, VI, V. Nous n'examinerons pas ici cet ouvrage au point de vue des théories qu'il renferme. Nous ferons seulement observer qu'il parut dans un temps où la Grèce avait parcouru toute la série de ses transformations politiques, depuis les temps féodaux chantés dans l'*Iliade*, jusqu'à la monarchie démocratique réalisée par les princes macédoniens. Le moment était donc venu de présenter la théorie des constitutions et de porter sur elles un jugement impartial. C'est ce que tenta le philosophe de Stagire, en appliquant à ce corps multiple et de formes changeantes, qui est la société politique, cette faculté d'analyse qu'il possédait à un si haut degré.

La *Métaphysique* d'Aristote présente aussi le double caractère d'une œuvre de critique et d'un essai de reconstruction de la science, dans sa partie la plus élevée. Nous n'apprécions pas ici la valeur des idées théoriques du maître; remarquons seulement que d'une part sa critique, quoique rigoureuse, n'est nullement exclusive, et que, comme métaphysicien, il a le premier appliqué la vraie méthode analytique à un ordre de conceptions auxquelles la religion et la poésie s'étaient jusque-là mêlées.

La place d'Aristote dans le développement du génie grec peut donc se définir avec assez de précision. Il a le premier dégagé la science des éléments étrangers qui embarrassaient sa marche. Socrate avait par sa vie et sa mort conquis pour les Grecs la liberté de penser. Platon avait fait une première tentative d'explication libre portant sur tous les sujets. Aristote reprit l'œuvre de Platon et montra aux Hellènes la science dans sa pureté absolue, nue, dégagée de toute entrave, désintéressée, abstraite, idéale, ne se préoccupant d'aucune autre chose que de son objet naturel qui est la vérité, calme enfin et ne se demandant jamais quelles seraient les conséquences de ses principes reconnus, dans la persuasion que des principes vrais ne peuvent avoir que de bonnes conséquences et ne tournent jamais au détriment de l'humanité. Ce n'est donc pas l'initié d'Asclépios, Hippocrate, ni même le martyr de la liberté de conscience, Socrate, c'est Aristote qui doit être considéré comme le père de la science en Occident. Ses prédécesseurs, depuis Thalès, n'avaient fait que préparer le milieu où la science devait éclore dans la pensée du philosophe de Stagire.

Les principaux maîtres de l'école péripatéticienne furent :

THÉOPHRASTE, d'Éresse (île de Lesbos), de 374 à 287.
Eudème, de Rhodes.
Dicéarque, de Messine.
Aristoxène, le musicien.
Héraclide, du Pont.
STRATON, mort vers 260.
Démétrios, de Phalère.
LYCON, qui florissait en 270.

Hiéronyme, de Rhodes.

ARISTON, de Céos.

Critolaos, qui vint à Rome en 155 avec Carnéade.

Diodore, de Tyr [1].

Chacun de ces écrivains exposa une des faces de la doctrine du maître ; les quatre dont nous avons distingué les noms furent ceux qui enseignèrent après lui au Lycée ; les autres n'enseignèrent point dans cet établissement comme successeurs d'Aristote, mais ne font pas moins partie de son école.

Le plus connu d'entre eux est *Théophraste,* Θεόφραστος, ainsi nommé à cause du charme de sa parole et dont le nom véritable était *Tyrtame,* Τύρταμος. Il vint à Athènes avant 347, année de la mort de Platon. Le grand mouvement scientifique produit par l'enseignement d'Aristote s'accrut encore après la mort de ce maître en 322, sous la direction de Théophraste : Diogène Laërce dit qu'il réunit jusqu'à deux mille auditeurs à ses cours du Lycée. Ses leçons, comme ses écrits, durent porter sur des sujets très divers : car il composa un grand nombre d'ouvrages relatifs à la Botanique, aux Minéraux, aux Météores, à la Législation, à la Politique, à l'Histoire même et à la Morale.

1. *Dicéarque,* Δικαίαρχος, était géographe, historien et archéologue. Il nous reste de lui plusieurs fragments. Il avait écrit un Βίος τῆς Ἑλλάδος, *la Vie en Grèce,* une *Mesure des montagnes,* qui faisait sans doute partie de son *Tour du monde,* Γῆς περίοδος, ainsi que sa *Description de la Grèce.* Voyez plus loin, *Section IX,* v.

Aristoxène, Ἀριστόξενος, de Tarente, est surtout connu par sa théorie musicale. Voyez Vincent, *Notice sur divers manuscrits grecs,* etc., 1847 ; Ruelle, divers Mémoires.

Straton, Στράτων, se rattache déjà à l'hellénisme d'Alexandrie, comme professeur de Ptolémée Philadelphe. Il succéda à Théophraste en 287 et fut surtout un métaphysicien. Ses successeurs s'occupèrent principalement des théories relatives à la rhétorique.

Sa méthode ne différait certainement pas de celle d'Aristote, quoiqu'il se soit écarté quelquefois de ses opinions : elle plaçait toujours au commencement de la science les faits observés et discutés et ne s'élevait aux idées générales que sur cette base solide. Ce que nous possédons de ses livres de botanique est une continuation de l'œuvre d'Aristote.

Ses *Caractères*, ouvrage par lequel il est principalement connu, se rattachent aux œuvres de morale de son maître et peuvent être regardés comme tenant le milieu entre les grandes généralités d'Aristote et les faits d'observation que l'on peut raconter, mais qui ne sauraient être que des anecdotes. Tels que nous les avons, c'est-à-dire dans des textes très corrompus, remplis de gloses et d'interpolations, les *Caractères* de Théophraste semblent être des fragments détachés d'un grand ouvrage sur les mœurs des hommes : d'un autre côté, quand on cherche à se représenter l'ensemble d'un tel ouvrage, on ne peut guère le concevoir que comme une collection plus ou moins bien ordonnée d'analyses. Il nous manque sans doute une grande partie du livre de Théophraste ; mais il est probable que celle que nous possédons était la meilleure et qu'en outre les transitions ont été perdues. Malgré la renommée de l'auteur comme professeur du Lycée, le style des *Caractères* est loin d'avoir la grâce et la finesse de certains portraits tracés par Platon et par d'autres écrivains véritablement grands. Le style en est sec, la forme en est monotone. Ce qui fait la valeur réelle de ces fragments, c'est la justesse des observations, qui témoignent d'une méthode excellente et d'un esprit vraiment généralisateur. Il faut du reste en faire remonter l'honneur en partie à Aristote. Car les descriptions de Théophraste, pour être moins gé-

nérales que celles du maître, ne leur sont pourtant pas supérieures : elles constatent souvent des traits de mœurs ou de caractère sans en donner l'explication. Il est probable que ces descriptions occupaient, quant à l'œuvre péripatéticienne, la même place dans la physiologie de l'homme que des descriptions de plantes ou d'animaux dans la physiologie animale ou végétale : il est fort intéressant de se placer à ce point de vue et de comparer les *Caractères* de Théophraste à certaines parties des traités d'histoire naturelle d'Aristote. Il résulte en effet de ce rapprochement que le livre de Théophraste était moins l'œuvre d'un moraliste que celle d'un savant, cherchant, non à réformer les hommes ou à donner des formules aux poètes dramatiques, mais à remplir un cadre particulier dans la description générale de la nature. Telle fut en effet l'entreprise de l'école péripatéticienne, école encyclopédique, à laquelle Aristote donna des directions et traça pour ainsi dire un programme et qui compta après lui des botanistes, des physiologistes, des géographes, des musiciens, des moralistes aussi et des politiques, mais qui ne cessa jamais d'être une école de théoriciens, même lorsque les sujets qu'elle traitait se rapprochaient le plus de la réalité et de la vie.

II. Quoique nous n'écrivions pas ici une histoire de la philosophie, nous devons signaler deux écoles qui naquirent dans la seconde moitié du quatrième siècle et qui grandirent à côté de l'Académie et du Lycée : ce sont l'école d'Épicure et le Stoïcisme. Nous y ajouterions celle de Pyrrhon, si ce philosophe avait rapporté de ses voyages dans l'Inde et de la fréquentation des maîtres grecs autre chose qu'un scepticisme tout personnel et une indifférence

qui amoindrit son action. D'ailleurs il n'écrivit rien, et l'interprète du scepticisme, Timon le Sillographe, appartient à la période alexandrine. Épicure et Zénon représentent au contraire deux des principales tendances de l'esprit grec ; leurs écoles, après avoir jeté un grand éclat de leur vivant même, se continuèrent durant les siècles suivants dans le monde hellénique et chez les peuples latins. Ils naquirent presque la même année, enseignèrent à la même époque et se partagèrent la société athénienne pendant le premier tiers du troisième siècle.

Épicure, Ἐπίκουρος, fils de Néoclès, Athénien de Samos, naquit en 342. Son père était un pauvre maître d'école et sa mère une sorte de magicienne, faisant dans les maisons privées des opérations purificatoires (καθαρμούς). La jeunesse d'Épicure ne fut ni stable, ni facile. Il fut tour à tour maître d'école à Colophon, professeur de philosophie à Mitylène et à Lampsaque. Ayant réussi dans cette dernière ville et acquis une certaine réputation, il vint enseigner dans Athènes vers 306, acheta des jardins hors de la ville, y établit une sorte de collège où les jeunes gens vivaient en commun et dirigea cette maison jusqu'à sa mort, arrivée en 270. Ce philosophe écrivit beaucoup, et cependant n'acquit jamais la réputation d'écrivain. L'importance de son rôle vient uniquement de ce qu'il représenta l'une des tendances les plus générales de l'esprit grec à cette époque. Sa morale, comme on le sait, était celle du plaisir, et sa métaphysique se réduisait à la doctrine atomistique de Démocrite.

Platon avait exprimé dans un magnifique langage la marche de l'âme humaine vers l'idéal et sa philosophie pouvait tourner facilement au mysticisme. Aristote, par

une réaction modérée, avait ramené les esprits ou du moins la science à l'observation des faits et à la rigueur des méthodes ; mais il n'y a pas dans Aristote une seule proposition qui puisse être taxée sérieusement de matérialisme. Épicure enseigna le matérialisme dans la science et le sensualisme dans la pratique ; ses successeurs, MÉTRODORE au moins, poussèrent jusqu'à l'athéisme et à la sensualité. Ménandre, le poète comique, exprima sur la scène et popularisa les doctrines de son camarade d'enfance et de son ami. Le succès d'Épicure et de son collège, où il réunit un très grand nombre d'élèves pendant plus de vingt ans, nous indique qu'un affaiblissement se produisait dans la moralité de beaucoup d'hommes ; et il concourt en effet avec ce relâchement des mœurs publiques, ces flatteries honteuses et cet avilissement dont les Grecs firent preuve dès cette époque. Une partie des écrivains grecs du même temps et des siècles qui suivirent ressentit l'influence de ces doctrines et contribua à les faire valoir ; l'art aussi, déjà amolli entre les mains de Lysippe, d'Apelle et de Praxitèle, abandonnait les formes sévères du siècle précédent, s'appliquait à exprimer les passions plus que les idées, les sentiments tendres et délicats plus que les sentiments énergiques et virils. Il y a donc toute une face du génie grec tournée de ce côté ; et il est à remarquer que c'est dans ce groupe d'artistes, de politiques et d'écrivains qu'il faut chercher l'hellénisme. Il est absolument faux que l'Asie ait corrompu la Grèce et Rome ; elle n'a fourni à ces deux contrées que la matière dont elles se sont servies pour se corrompre, l'argent. Quant à la corruption, elle se produisit lorsque l'hellénisme ne trouva plus en lui-même le ressort nécessaire pour se maintenir dans la voie du beau et du bien. Il faut seulement tenir compte de cette

grande production nouvelle alors, la science, qui est née tout entière de l'esprit hellénique et s'est personnifiée dans Aristote, avant de se subdiviser et de donner naissance à de nombreuses générations de savants.

Le stoïcisme n'est presque pas hellénique, sa doctrine est orientale, ses pratiques sont en opposition constante avec les mœurs du temps. Soit dans la Grèce, soit chez les Latins, il fut toujours représenté par une minorité d'hommes sérieux et austères, malgré sa renommée qui s'est propagée jusqu'à nos jours. ZÉNON, Ζήνων, de Kittion dans l'île de Cypre, était fils d'un riche marchand et se livra d'abord lui-même au commerce. Mais il y renonça de bonne heure pour s'appliquer à la philosophie et devint l'apôtre de la morale fondée sur la science et détachée de toute sensualité. Né en 344, il ne connut Platon que par ses écrits. Son premier maître fut Cratès le Cynique; il suivit plus tard Polémon, puis Xénocrate et s'attacha au Mégarique Stilpon, qu'il prit, dit-on, pour modèle. En réalité, sa doctrine ne fut celle d'aucun de ces maîtres : mais, doué d'une supériorité d'esprit manifeste, il prit dans les diverses écoles ce qu'elles avaient de vrai à ses yeux et accommoda ces éléments avec son propre système, qu'il reçut certainement tout fait de l'Orient. Après avoir étudié les systèmes des philosophes grecs pendant vingt années, il se fixa à son tour dans Athènes et ouvrit une école au Pécile (Ποικίλη Στοά). Dédaigné d'abord et peu compris, il vit peu à peu grandir sa réputation ; des hommes illustres, parmi lesquels était Antigone-Gonatas, devinrent ses familiers ; de nombreux disciples se pressèrent autour de lui ; il gagna la confiance des Athéniens par la droiture de son caractère et par l'austérité de ses mœurs, mourut en 260 et fut honoré d'un monument funéraire aux frais de l'État.

Tout se tient dans le stoïcisme : la métaphysique, la physique, la morale et jusqu'à la grammaire. Sa partie spéculative repose uniquement sur la théorie du feu, conçu comme élément physique, comme principe de la vie et de la pensée et comme substance de la pensée absolue, qui est Dieu. Cette théorie n'est autre que la théorie d'Agni, telle qu'elle est dans le Véda, théorie qui sert aussi de fondement à tout le mazdéisme [1]. Quelque chose d'elle avait déjà paru dans les vers d'Héraclite et se perpétuait dans les traditions presque secrètes des pythagoriciens et des orphiques ; elle se rencontrait chez les esséniens, qui existaient déjà à cette époque en Judée, et chez tous les prophètes d'Israël, depuis la captivité. L'orient de la Méditerranée en était donc enveloppé, et la Grèce s'en pénétrait déjà par des voies plus ou moins cachées, lorsque les stoïciens commencèrent à l'enseigner ouvertement. Zénon l'exposa probablement dans presque toute sa plénitude : pour lui, le feu n'était pas seulement une matière qui brûle ; c'était le principe du mouvement, l'agent organisateur des formes, un vrai démiurge ; il l'appelait τεχνικὸν πῦρ.

A la suite de ces principes venait, comme dans l'Inde, la loi des productions et des destructions alternatives du monde. En tant que principe psychologique, le feu était regardé par Zénon comme cause de la vie ou plutôt comme constituant la vie, parce que sans la chaleur la vie ne se rencontre pas, et comme constituant la pensée, parce que sans la vie on ne voit pas qu'il existe aucune chose pensante. L'âme individuelle était donc pour lui une manifestation du feu universel ou âme du monde (en sanscrit *mahâtman*), qui se localisait dans des formes

1. Voyez notre *Science des religions*.

visibles et définies ; les hommes supérieurs par la science ou par la vertu manifestaient plus que les autres l'âme universelle et en étaient de véritables incarnations. Mais au-dessus d'eux Zénon plaçait le feu métaphysique, c'est-à-dire Dieu, principe de la pensée et de la vie, de qui dérivent les lois suivant lesquelles la vie, la pensée, le mouvement et la chaleur se répartissent dans l'univers. Ces lois sont en un sens la providence, en un autre sens la nature et président au développement de toute activité. L'activité morale leur est soumise comme toute autre : elles sont le bien, elles engendrent la science et la vertu ; par la science l'homme découvre les lois du monde, par la vertu il y conforme sa conduite. De là cette grande et profonde doctrine des stoïciens qu'il faut vivre conformément à la nature, ζῆν ὁμολογουμένως τῇ φύσει, c'est-à-dire selon la raison divine (λόγος) qui préside à la marche régulière de l'univers. La théorie du feu, comme celle d'Agni chez les Indiens, donna naissance à celle du Verbe et, par cette voie, la doctrine stoïcienne conduisit Zénon et ses successeurs à la question du langage et à toutes celles qui regardent les nomenclatures et la grammaire.

Il est à peu près certain que les Grecs ne saisirent pas d'abord la portée de la métaphysique stoïcienne et de la théorie d'Agni. Le temps n'était pas encore venu, où elle devait grandir peu à peu dans le monde gréco-romain et le pénétrer tout entier. Ce qui frappa les esprits, ce fut le côté pratique de la doctrine de Zénon, dont les successeurs furent, pour la plupart, des Grecs d'Orient, mais dont la secte attira à elle un grand nombre d'âmes généreuses, fatiguées par l'immoralité croissante et par les misères du temps. Nous verrons bientôt ce mouvement des esprits se propager au dehors, passer dans Alexan-

drie, dans les villes de l'Asie Mineure et à Rome, où il gagna des familles illustres, monta jusqu'au trône impérial et se fondit sans efforts dans le mouvement chrétien, dont il n'était pas essentiellement différent.

IV. HISTOIRE

Quoique les grands et originaux historiens appartiennent au cinquième siècle, âge viril de la nation grecque, le quatrième fut cependant marqué par une évolution nouvelle du genre historique. Les voyages, les guerres, le commerce avaient fait sentir aux Grecs que l'histoire du monde n'était pas tout entière contenue dans les limites de leur pays, et que la leur était liée désormais et l'avait été à son origine avec celles de plusieurs autres nations. La rhétorique, la sophistique et la philosophie donnaient alors un élan nouveau et des méthodes plus sûres à l'esprit de comparaison, et poussaient les historiens à essayer la synthèse des événements et à tenter la voie de l'histoire universelle. Une forte tendance en ce sens est facile à reconnaître dans les écrits d'Isocrate, œuvres d'une médiocre valeur historique et dont l'influence fut néanmoins très grande. C'est de son école que sortirent les plus remarquables historiens du quatrième siècle : Éphore et Théopompe.

Éphore, Ἔφορος, né à Cymé vers le commencement du quatrième siècle, étudia la rhétorique à Chios dans l'école d'Isocrate, fit peu de progrès dans l'éloquence, mais y apprit l'art d'écrire et ne tarda pas à se livrer exclusivement aux travaux d'histoire et de géographie. Son grand

ouvrage fut une *Histoire générale* de la Grèce en trente livres, depuis le retour des Héraclides jusqu'à la prise de Périnthe en 341. Le dernier livre fut fait après sa mort par son fils Démophile ; l'œuvre entière fut continuée par Diyllos, qui la conduisit jusqu'à la mort de Philippe ; et Diyllos lui-même fut continué par Psaon de Platée. Cette grande histoire fut le premier essai fait en Grèce d'une histoire universelle. Quoique prenant toujours la Grèce comme centre des événements, elle établissait les synchronismes et les marches parallèles de l'histoire dans les autres pays, ramenait tous ces récits à une sorte de loi commune et en laissait entrevoir l'unité.

Éphore était un historien très exact, un critique judicieux, un esprit curieux, patient et pratiquant en histoire la méthode qu'Aristote recommandait dans les sciences. Il avait porté son attention sur les faits d'histoire, de légende ou d'archéologie qui pouvaient avoir quelque intérêt et servir à appuyer des conclusions. Ses trois ouvrages : *sur les Découvertes*, περὶ Εὑρημάτων, *sur les Choses curieuses de tous pays*, περὶ τῶν Ἑκασταχοῦ παραδόξων, et sur l'*Histoire locale de Chios*, Σύνταγμα ἐπιχώριον, étaient des recueils précieux de faits qui passaient pour bien observés et judicieusement racontés. Comme géographe, Éphore fut très apprécié par les meilleurs auteurs des siècles suivants ; il est souvent cité comme une autorité incontestable par Polybe, par Strabon, par Diodore et par beaucoup d'autres écrivains. Il avait composé un traité de l'*Art d'écrire*, περὶ Λέξεως, et vingt-quatre livres *sur les Biens et les Maux*. Presque toute l'œuvre d'Éphore est perdue ; nous ne le connaissons que par les jugements des anciens et par les nombreuses mais courtes citations qu'ils ont faites de ses écrits. Ce que l'on en peut extraire montre que sa réputa-

tion comme écrivain n'était pas usurpée ; son style est élégant, coloré, mais se ressent trop de la rhétorique de l'école et de ce genre faux qu'on appelait alors éloquence épidictique.

Théopompe, Θεόπομπος, plus jeune qu'Éphore, naquit à Chios en 378 et fut comme lui disciple d'Isocrate ; mais, à l'époque où il put s'inscrire dans son école, Isocrate était déjà établi dans Athènes. En 352, à vingt-six ans, il remporta sur son maître le prix d'Artémise, dont le sujet était l'éloge de Mausole. Théopompe appartenait à l'aristocratie de Chios; ses grandes richesses lui permirent de faire de longs voyages, où il acquit une haute expérience et réunit de nombreux documents historiques. Alexandre le Grand lui confia le gouvernement de son île natale, qu'il administra jusqu'à la mort du conquérant. Banni ensuite de Chios, il se réfugia en Égypte; Ptolémée le reçut mal. Depuis cette époque, la vie de Théopompe nous reste entièrement inconnue.

Ses livres sont perdus. Outre son *Éloge de Mausole* et les *Éloges de Philippe* et *d'Alexandre,* il avait composé une *Diatribe contre Platon,* et un écrit *sur la Religion,* περὶ Εὐσεβείας. Mais ses grands ouvrages, précédés d'un *Abrégé d'Hérodote,* étaient une *Histoire de la Grèce*, Σύνταξις ἑλληνικῶν, faisant suite à Thucydide et comprenant l'histoire de dix-sept années, depuis la bataille de Cynossêma; et ses *Histoires* désignées aussi par le titre de *Philippiques,* Φιλιππικά, en cinquante-huit livres; ce dernier ouvrage était une histoire du monde grec au temps de Philippe, comprenant aussi les histoires synchroniques des autres pays en relations avec la Grèce durant cette période.

Théopompe était un historien de grande valeur et un écrivain fort estimable, quoique son style clair, élégant et orné, comme celui de tous les élèves d'Isocrate, semble avoir manqué de nerf. Fortement engagé dans le parti aristocratique, puis sujet dévoué des rois de Macédoine, il eut, comme gouverneur de Chios, à soutenir des luttes politiques, dont son caractère d'historien se ressentit. Il jugeait les choses et les hommes avec passion, accordant la louange sans mesure et distribuant le blâme avec une extrême sévérité. Il ne semble pas cependant que sa véracité ait eu beaucoup à souffrir de sa passion, ni qu'il ait été jusqu'à dénaturer les faits pour les plier à ses jugements. Mais il ne saurait jouir de toute la confiance que l'on donne à des hommes tels que Thucydide; et l'on ne peut accepter les citations que font de lui les auteurs grecs ou latins qu'après un judicieux examen.

SECTION NEUVIÈME

Période alexandrine.

	POÉSIE	HIST. ET GÉO.	SCIENCES	ÉRUDITION	PHILOSOPHIE
335	....	Callisthène			
315	....	Hécatée ...	....	Démétrios de Phal.	
300	....	Ptolémée S	Euclide....	....	Théophraste.
		Mégasthène .			
		Deimachos			
		Patroclès..			
		Dionysios .			
		Amomètos			
		Hiéronymos .			
		Clitarque .			
		Lycos.....			
290	Rhinton.	Nymphodore.	Dicéarque .	....	Arcésilas..
	Sotadès.	Straton...			Polémon .
	Sopater.	Théodecte.			Crantor...
	Philétas.	Diyllos ...			Cratès....
285	....	Bérose....	....	Les Septante	
		Manéthon.		Zénodote ...	
280	Phanoclès	Douris....	Aristarque, de Samos.	Alexandre d'E.	
	Hermésianax.				
	Lycophron				
	Aratos..				
	Théocrite.				
270	....	Isidore....	....	....	Cléanthe..
250	Callimaque...				
235	Rhianos	Ister......	Ératosthène	....	Chrysippe.
230	Euphorion				
210	....	....	Apollonios de Perga	....	Zénon de T
200	Apollonios de Rhodes	....	Archimède.		
	Nicandre.				
180	Bion ...				
	Moschos				
160	....	....	Hipparque.	....	Panætios .
155	....	....	....	Aristarque..	Carnéade .

Les populations helléniques ont eu de tout temps une extrême mobilité. Le peu de ressources naturelles fournies par les rivages de la Méditerranée, qu'elles habitaient, les poussait à se déplacer fréquemment et à se porter là où elles trouvaient plus abondamment les moyens de vivre. On vit se produire durant toute l'antiquité, et on le voit encore aujourd'hui, des centres artificiels, de grandes villes, qui n'eurent souvent qu'une courte durée et firent place à d'autres centres, non moins artificiels qu'eux-mêmes. Athènes ne doit pas être exceptée de cette loi, malgré sa splendeur un peu plus durable et le grand rôle qu'elle a joué dans l'histoire de la Grèce et du monde. Ce fut le mérite d'Alexandre et la grande nouveauté qu'il introduisit dans les habitudes des Grecs, de créer des centres naturels de population aux points où les routes de l'humanité se croisent et où affluent des hommes de tous les pays.

On est étonné de voir avec quelle rapidité s'accomplit la décadence d'Athènes, après qu'Alexandrie eut été fondée et que le gouvernement de l'Égypte fut assuré à des rois de race hellénique. Le commerce prit cette ville comme lieu principal de ses transactions; les ressources de tout genre y affluèrent; les maisons s'élevèrent sur une grande étendue de terrain; des édifices publics vastes et nombreux devinrent nécessaires; et, tandis qu'Athènes restait composée de petites maisons en gradins sur des rochers d'un abord difficile, la grande cité égyptienne montra une ville moderne, bien bâtie à plat, sur le bord de la mer, bien percée, bien abreuvée, bien pourvue de toutes choses, et dans laquelle descendaient tous les produits d'une vallée égale à un grand royaume. Athènes et les autres villes de la Grèce se dépeuplèrent.

Avec les hommes, les arts, les lettres et les sciences

passèrent à Alexandrie. L'esprit du temps était surtout porté vers ces dernières, et l'on sait quel éclat elles jetèrent en Égypte pendant plusieurs siècles. Les arts avaient depuis longtemps dépassé leur maturité : quoique les moyens matériels fussent plus à la portée des artistes, plus nombreux et plus puissants qu'ils ne l'avaient été deux siècles plus tôt, les Alexandrins ne firent que reproduire les anciennes formes, avec plus de luxe et moins de goût que leurs prédécesseurs. L'idée religieuse, qui avait inspiré le grand art hellénique, faisait défaut : les dieux n'étaient presque plus un objet de foi et ne fournissaient à l'artiste que des types très purs, mais vides de pensées. Le luxe des palais et des maisons privées, dont le commerce, la guerre et le pouvoir presque absolu des rois faisaient les frais, avait remplacé cette noble simplicité et cette richesse de bon goût dont les temples des dieux avaient brillé au temps de Périclès.

Quant aux lettres, elles se trouvaient dans une condition moins bonne encore que les arts. Tous les grands genres littéraires, l'hymne, l'épopée, l'ode, le drame, l'histoire, l'éloquence, le traité philosophique, avaient produit des œuvres qu'il était bien difficile, sinon impossible d'égaler. On est étonné de la pauvreté de la poésie pendant la période alexandrine : elle donne naissance dans tous les genres à des écrivains qui pouvaient être des esprits supérieurs, mais que la date où ils vivaient condamnait à refaire sans inspiration l'œuvre des siècles écoulés ; elle abonde cependant en écrits de toute sorte : hymnes religieuses, épopées, élégies, drames même et pièces de vers qu'il est impossible de rattacher à aucun genre ; mais combien peu méritent d'être classés à la suite de Sophocle, de Pindare, d'Homère !

La prose est la forme propre aux temps alexandrins, parce que ces temps appartiennent à la science et échappent presque entièrement à la poésie. L'histoire, qui est une sorte de science, y compte de grands noms. La critique des textes, la grammaire, la traduction des livres étrangers, sont autant de nouveautés parmi les productions du génie grec, nouveautés fécondes, dont les germes continueront à se développer dans le monde hellénique jusqu'à nos jours. Les plus grands noms de la science antique appartiennent à cette période et la caractérisent. La philosophie cesse d'être une pure spéculation : elle agit, elle prêche; elle s'impose pour tâche de régler la conduite des hommes, que la foi aux dieux d'autrefois ne soutenait plus. Enfin à côté d'elle, dans la société tout entière, s'annonce et se manifeste de plus en plus clairement la grande réforme religieuse et morale qui devait éclater sous les règnes d'Auguste et de Tibère.

Plusieurs causes contribuaient à la produire; les unes tendaient à la destruction du passé, les autres à l'édification de l'avenir. Parmi les premières, il faut compter avant tout les progrès accomplis par la raison publique, dont l'éducation se fait peu à peu et quelquefois se précipite; l'épuisement du polythéisme, qui ne suffisait plus ni à la foi, ni à l'art, ni à la science; la comparaison sans cesse renouvelée des superstitions et des croyances superficielles de la Grèce avec les doctrines profondes de l'Égypte et surtout de la Perse et de l'Inde; l'interprétation des symboles helléniques, souvent frivole, mais qui est pourtant à nos yeux un des signes du temps; enfin la science et surtout la science de la nature, dont l'effet constant est de substituer aux croyances religieuses des explications rationnelles et de remplacer les symboles par la réalité.

Au milieu des ruines que ces causes de dissolution accumulaient, agissaient des forces nouvelles que les faits et la lecture des auteurs nous permettent de saisir. Dès le siècle précédent, la philosophie enseignait à découvert l'unité de Dieu, et s'efforçait de répondre à un besoin croissant des âmes : mais aucun des philosophes qui avaient enseigné dans Athènes n'avait pu leur montrer ce dieu auquel elles aspiraient sans pouvoir le nommer ni le saisir. Zénon lui-même, qui plus que tous les autres avait, par sa théorie persane du feu, approché de la doctrine qui devait bientôt prévaloir, Zénon n'avait point apporté une religion nouvelle et n'avait enseigné qu'une philosophie morale. Mais les faits prouvent que les germes déposés par lui dans les esprits ne furent point perdus et qu'il aida pour sa part à la construction de la société nouvelle.

La Perse et l'Inde firent plus encore : la première était depuis longtemps fréquentée par les Grecs : d'incroyables échanges de corps d'armée et de populations mêlaient les Perses et les Hellènes depuis le temps de Xénophon. Après l'expédition d'Alexandre, ces derniers ne cessèrent plus de fréquenter les contrées de l'Indus : ici luttait le bouddhisme, une des religions qui ont poussé le plus loin l'esprit de propagande et de prosélytisme. C'est par terre surtout que cette religion du détachement put exercer son action sur le monde hellénique ; l'empire des Séleucides était un lien naturel qui établissait ces relations. Par la mer Rouge et même par le golfe Persique, les Grecs de l'Égypte et du Levant se trouvèrent en rapport avec le sud de l'Inde, où le brâhmanisme dominait toujours. Le livre saint des brâhmanes, le Véda, que l'Europe possède depuis quelques années seulement, fut connu dans Alexandrie durant le siècle qui précéda Jésus ; il le fut même probablement

plus tôt, puisque les poésies orphiques des Alexandrins contiennent des noms de divinités védiques et des vers textuellement traduits du Véda. Le souffle oriental anima de plus en plus les hommes d'Occident et changea leur manière de penser et d'agir.

Les organes de ces transformations étaient tres divers. Tout le monde sans doute y prenait part, les uns en les favorisant, d'autres par leur opposition même. Pourtant il faut compter en première ligne le *Musée,* fondé par le premier Ptolémée, à l'instigation de Démétrios de Phalère, pour être un centre d'enseignement universel et représenter la science sous ses aspects les plus variés. Ses cours publics, dont la liberté était absolue, ses bibliothèques, qui finirent par renfermer plus de cinq cent mille volumes, le nombre très grand d'auditeurs qui se pressèrent autour des maîtres, ou de lecteurs qui fréquentèrent les salles du *Bruchion* et du *Sérapeion,* furent comme autant de voies naturelles, par lesquelles les idées nouvelles se répandirent dans le monde hellénique. Les plus fécondes de ces idées, celles qui à la fin triomphèrent, avaient des représentants pour ainsi dire autorisés dans les sociétés religieuses; ces confréries plus ou moins secrètes, dont le nombre et les rameaux allaient se multipliant, avaient leurs réunions et leurs collèges en Grèce, en Égypte, en Judée, et probablement aussi en Perse et jusque dans l'Inde. C'est à l'influence, sinon de leurs membres, au moins de leur esprit, qu'il faut attribuer la traduction des livres religieux de l'Orient entreprise par les Ptolémées, celle de la Bible dont la date est à peu près connue, celle de l'Avesta qui circulait parmi les Grecs dès le commencement du second siècle, et plusieurs autres peut-être de livres indiens, dont nous re-

trouvons des débris jusque dans la Bible grecque des Septante.

Le rôle rempli par les Juifs, dans la société mêlée du Levant, devint de plus en plus considérable : toutefois il est bon d'observer que, dans le peuple d'Israël, cette influence ne fut exercée que par une minorité toujours en lutte avec le gros de la nation et dont les racines s'étendent jusqu'à la Perse et jusqu'au temps de la Captivité. Son centre principal était dans la Galilée. Ce fut elle surtout qui, sous le nom d'esséniens et de thérapeutes, paraît avoir le plus contribué à diriger le mouvement religieux des esprits et à préparer la rupture de l'équilibre entre l'hellénisme et les idées nouvelles venues d'Orient. Du reste, la période alexandrine ne fit que préparer ce mouvement de bascule : pour qu'il s'accomplît au profit du monde nouveau, il fallait que Rome apportât un dernier poids dans la balance et l'entraînât pour toujours. C'est un fait qui appartient à la période suivante et dont nous renvoyons l'examen à la dernière section de cette Histoire.

L'étude littéraire des œuvres grecques, aux temps alexandrins, est d'un intérêt secondaire. Mais ces mêmes écrits sont un sujet presque inépuisable de réflexion, quand on cherche à y surprendre la lutte des deux tendances, au milieu de laquelle ils ont été composés. Cette étude n'est point faite et les limites de ce livre ne nous permettent pas de l'entreprendre ici. Nous devons dire cependant qu'elle doit porter à la fois sur tous les éléments de la civilisation alexandrine : la religion, la politique, le commerce, les sciences, les arts, les œuvres littéraires, la langue. Cette dernière peut à elle seule devenir l'objet d'une recherche fort étendue; car, durant cette période

de deux siècles, elle subit les transformations les plus surprenantes : une foule de mots nouveaux s'introduisent; beaucoup de mots anciens changent de sens; d'autres, qui avaient été conservés par les vieilles poésies sacrées ou dans les sanctuaires, reparaissent au jour pour signifier des idées nouvelles. Les derniers auteurs de la période parlent déjà comme des chrétiens. Ces faits une fois constatés, il en faut chercher l'explication; comme le développement spontané de l'hellénisme ne la fournit pas, on est conduit à la chercher au dehors et l'on finit par s'apercevoir que la plupart des mots et des expressions nouvelles sont calqués sur des termes perses ou sanscrits, dont le Vêda et l'Avesta nous livrent les prototypes. Le judaïsme n'a presque rien fourni; la vieille Égypte n'a fourni que peu de chose. Mais l'Égypte des Ptolémées et cet angle sud-est si agité de la Méditerranée ont été la matrice où des éléments, venus presque tous d'ailleurs, se sont agglomérés et ont pris une forme vivante.

1. POÉSIE

La poésie n'invente plus à partir du temps de Philippe; comme le vent de l'esprit public tourne à la science, la poésie se fait savante, comme tout le monde; sa science a deux caractères : elle est érudite et réaliste. Comme érudite, elle recueille les traditions, les classe, les interprète; comme réaliste, elle prend pour sujets de ses tableaux les mêmes choses que les naturalistes et les philosophes du temps prennent pour objets de leurs analyses. Aux uns l'histoire, et surtout la plus vieille histoire de la Grèce, offre des matières, à la vérité fort

anciennes, mais que la poésie des siècles passés n'avait pas traitées, ou sur lesquelles elle n'avait rien laissé : à cette classe de poètes appartiennent Lycophron, Callimaque, Apollônios. Les autres composent des poèmes descriptifs, où l'on voit paraître les choses naturelles, le ciel, les animaux, les pierres, les plantes, et les occupations les plus vulgaires de l'activité humaine, la chasse, la pêche, la thérapeutique, l'agriculture, la garde des troupeaux; parmi ces poètes on peut ranger Aratos, Nicandre, Théocrite et beaucoup d'autres. D'autres genres se rattachent plus ou moins étroitement à ces deux classes : telles sont les parodies, les tragi-comédies, les chants grossiers ou burlesques.

Mais à côté de ces compositions, inspirées par les mœurs et les habitudes mondaines de la Grèce dégénérée, on voit se produire, probablement vers la fin de la période et peu de temps avant la révolution chrétienne, toute une série de chants d'un caractère religieux et sacré, dont on ne connaît ni les auteurs, ni l'origine, ni la date précise, ni même la destination immédiate : je veux parler de cette littérature à laquelle on a donné le nom d' « orphique », parce qu'elle se rattache le plus souvent au nom du vieux poète de la Thrace. Elle forme avec la plupart des écrits du temps un contraste d'autant plus singulier, qu'elle revêt des idées nouvelles de formes archaïques, transmises par les plus anciennes traditions; il en résulte que, par l'extérieur, elle tient à la poésie grecque, tandis que, pour le fond, elle dérive d'une influence mystérieuse et étrangère.

I. Poètes érudits. — Une génération de poètes érudits, ou pour mieux dire d'érudits versifiants, parut sous les pre-

miers Ptolémées; elle eut pour principal représentant PHILÉTAS, Φιλητᾶς, de Cos, tuteur du jeune Philadelphe, grammairien de son métier et l'un de ceux qui firent pour le Musée des éditions d'anciens auteurs[1]. Il fut, par occasion, poète élégiaque de l'école de Mimnerme, grandement admiré et imité par Properce. Ses principaux poèmes étaient une plainte en distiques de *Dêmêter* sur sa fille Perséphone, et un poème en grands vers, intitulé *Hermès*, relatif aux aventures d'Ulysse; mais ce sont surtout ses élégies amoureuses qui l'ont rendu célèbre et ont fait de lui le modèle préféré des poètes romains. Il ne nous reste de Philétas que quelques fragments.

PHANOCLÈS, Φανοκλῆς, et HERMÉSIANAX, Ἑρμησιάναξ, dont un passage assez long est cité par Athénée (XIII) furent des poètes d'élégies comme Philétas. Nous n'avons presque rien à dire d'eux; on remarquera seulement leurs noms, dont l'un semble se rattacher aux doctrines hermétiques déjà puissantes, et l'autre aux doctrines des orphiques, chez lesquels φανῆς est le nom ordinaire du Soleil.

LYCOPHRON, Λυκόφρων, fut un des poètes alexandrins qui acquit le plus de renommée et un de ceux qui ont le plus exercé la sagacité des érudits modernes. Il florissait au milieu du troisième siècle et reçut son nom de l'historien Lycos de Rhégium, son père adoptif. Poursuivi par la haine de Démétrios de Phalère, il approcha cependant Ptolémée Philadelphe et fut chargé par lui de la recension des poètes grecs : il se trouva donc collaborateur de

1. Il travailla avec Zénodote à l'édition d'Homère et composa un livre qui devint fameux sur les ἄτακτοι γλῶσσαι. (Athén., IX.)

Zénodote et d'Alexandros d'Étolie, dans cet immense travail. Les petits anagrammes de cour, comme celui où du nom d'Ἀρσινόη il faisait ἴον Ἥρας, n'eussent guère contribué à sa réputation et ne lui eussent pas mérité la place qu'il occupa dans la *pléiade* alexandrine [1], s'il n'eût composé ses quarante ou cinquante tragédies, son histoire anecdotique de la comédie et surtout sa fameuse *Alexandra* dont le nom est devenu synonyme d'érudition et d'obscurité.

L'histoire et les tragédies sont perdues, mais nous possédons l'*Alexandra*. Rien ne peut donner une idée de ce poème. En lui-même il est très simple : le poète donne la parole à Cassandre qui, sous le nom d'Alexandra, prédit les destinées des guerriers réunis dans la plaine de Troie ; mais la forme en est des plus surprenantes. Jamais le poète ne nomme les choses ni les personnes par leur nom [2]; il cherche les termes les moins usités ou les plus tombés en désuétude; il compose, à la façon indienne, des mots dont les membres font allusion à des faits de mythologie ou d'histoire presque inconnus; le style est étonnant, bizarre et parfois risible; Lycophron arrive à un romantisme dont on eût cru les Grecs incapables : « Je vois, dit-il en parlant de l'enlèvement d'Hélène, un tronc ailé qui court ravir une colombe, une chienne meurtrière mise au monde par un cygne aquatique, encoquillée, roulée en boule dans une membrane (l'œuf de

1. Pléiade alexandrine, d'après les listes combinées :
Homère,
Sosithée,
Lycophron,
Alexandros,
Philiscos,
Sôsiphane,
Æantide.

2. Les navires sont des φαλακραῖαι κόραι, Ilion une τάλαινα θηλαμῶν κεκαυμένη, le vaisseau de Pâris un θέοντα γρυνὸν ἐπτερωμένον, le sel est la cristallisation purificatrice de Poseidôn, etc.

Léda). » — En parlant d'Ajax, il dit : « Froid sur le rivage, cadavre bouilli de dauphin, le rayon de Sirios (le Soleil) le dessèche; hareng saur (τάριχον) pourri dans les lichens et les mousses, la sœur de Nésæa (Thétis) le couvrira par pitié, elle, l'aide du grand Discos-Kynætheus (Jupiter), v. 400. » Au milieu de ces phrases si extraordinaires, on rencontre quelquefois d'assez beaux passages; le meilleur peut-être est un petit tableau de la guerre, au vers 249 :

« Je vois le sol embrasé par le danseur Arès, qui commence avec la conque un air sanglant. Toute la terre sous mes yeux est ravagée ; ils sont hérissés de piques étincelantes comme des champs de blé; un cri de douleur vient du haut des tours frapper mes oreilles; il monte jusqu'aux régions calmes de l'éther avec le gémissement des femmes, qui déchirent leurs voiles et reçoivent calamité sur calamité. O mon pauvre cœur! etc. »

L'*Alexandra* est une œuvre d'érudition : l'auteur a recueilli une multitude innombrable de traditions héroïques, qu'il rappelle souvent par quelques mots, de faits mythologiques, qu'un nom fait entrevoir. Son poème est plein de géographie; l'histoire naturelle y tient une place considérable; je ne sais s'il y avait alors un seul nom d'oiseau qui n'y ait trouvé place; chaque personnage y est désigné par une bête particulière, qui lui sert d'emblème. Au milieu de tous ces éléments incohérents, empruntés à l'érudition et à la science alexandrine, on remarque des noms, des expressions et des idées qui semblent étrangers à l'hellénisme : ainsi Athéna est appelée Βουδεία (peut-être la Bhôdi des Indiens) Βοαρμία et Μυδεία; Kronos est appelé le Centaure; Dieu est le Générateur arabe (ou nègre), Γουνεὺς ἄραψ; il est aussi l'ange « rémunérateur qui suit l'homme pas à pas » ἰγναίας βραβεύς. — Ce mélange étonnant de faits

et d'idées ne contribuait pas à dissiper les ténèbres du style de Lycophron. Mais le monde grec n'avait pas encore vu de poète aussi harmonieux : ses vers sont d'une musique parfaite et flattent merveilleusement l'oreille par la plénitude des sons et par la variété infinie et savante des consonances. Les images aussi sont d'un grand éclat et d'une grande puissance; elles remplissent la vue et l'éblouissent. Dénué de sentiments vrais et naïfs, le poème a pu, par ses qualités romantiques, séduire un grand nombre de lecteurs, même dans les temps modernes.

Callimaque, Καλλίμαχος, fils de Battos et de Mésatma, de Cyrène, était plus jeune que Lycophron d'une quinzaine d'années. C'était un grammairien, élève d'Hermocrate. Il vint à Alexandrie, où il enseigna les lettres dans le faubourg nommé Éleusis. Peu à peu il se fit connaître, et, en l'année 244, il succéda à Zénodote comme bibliothécaire du Musée [1]. Au milieu des livres réunis dans ce vaste établissement, il acquit tant de connaissances et, dit Suidas, « se montra si laborieux, qu'il composa des poèmes dans tous les mètres connus et ne produisit pas moins de huit cents ouvrages. Il florissait sous Ptolémée Philadelphe et vivait encore au temps d'Évergète. » Il compta parmi ses nombreux élèves Apollônios de Rhodes, le grammairien Aristophane et l'historiographe Érato-

1. Listes des bibliothécaires du Musée :
Démétrios (de Phalère).
Zénodote, en 280.
Callimaque, en 244.
Ératosthène, en 236.
Apollônios, en 196.
Aristophane, en 188.
Aristarque, en 184.

sthène. Nous connaissons peu les circonstances de sa vie; nous savons toutefois qu'il devint un ardent ennemi de son élève, le poète Apollônios, et qu'il écrivit contre lui un poème intitulé l'*Ibis.*

Des nombreux écrits de Callimaque il ne nous reste que six *hymnes*, une soixantaine d'*épigrammes* et quelques fragments d'*élégies.* Sa *Chevelure de Bérénice* nous est connue par l'imitation presque littérale qu'en a faite Catulle; son *Ibis* fut imité par Ovide. Tous les hymnes de Callimaque sont intéressants, les uns comme compositions littéraires, les autres comme signes du temps. De ces six morceaux, les quatre premiers sont des œuvres épiques, dans le genre de ce qu'on appelle les hymnes homériques; ils sont adressés *à Zeus, à Apollon, à Artémis* et *à Délos;* le cinquième a pour titre la *Corbeille de Dêmêter,* et le sixième les *Bains de Pallas.* Celui-ci renferme l'histoire de Tirésias, aveuglé par Athéna pour l'avoir vue au bain, et doué par elle de la divination; le récit est bien fait, mais la forme en est artificielle et remplie de figures de rhétorique. — Il en est de même du cinquième morceau, où est racontée en dialecte dorien la légende d'Érysichthon; la recherche des dialectes, des mots techniques, populaires ou provinciaux, est un des caractères de la poésie alexandrine. — L'hymne à *Délos,* où est racontée toute la légende de la naissance d'Apollon, est celui qui rappelle le mieux les hymnes homériques; mais il est en général plus savant et plus dramatique que ces derniers; il renferme de plus cette invention ridicule qu'a eue Callimaque de faire prédire par Apollon, du ventre même de sa mère, les destins de Ptolémée. — L'hymne *à Artémis,* quoique artificiel, est fort bien composé; il renferme un très bel endroit qui commence par ces mots:

« Combien de fois, déesse, essayas-tu ton arc d'argent ?
La première fois ce fut sur un ormeau ; la seconde fois sur un
[chêne ;
La troisième sur une bête fauve ; la quatrième, ce ne fut plus
[sur un chêne.
Mais tu frappas une cité d'hommes pervers, qui, soit entre eux,
Soit contre des étrangers, commettaient beaucoup d'injustices... »

Une partie de cette pièce de vers est remplie par une mythologie savante, qui obscurcit le style et rapproche Callimaque de Lycophron.

L'éloquence caractérise l'hymne *à Apollon,* qui est un récit de l'établissement du culte d'Apollon Carnéen. Pour le sentiment, il se rapproche beaucoup de l'hymne *à Zeus,* qui est le premier du recueil. Dans celui-ci, Zeus est présenté comme un être suprême qui vit éternellement ; il ne doit pas son pouvoir au hasard, mais à sa force ; c'est par elle qu'il règne, et c'est de lui que les rois tiennent leur autorité ; ils ne sont responsables de leurs actions qu'au seul Jupiter, qui les surveille. C'est une théorie complète du droit divin, d'autant plus remarquable qu'elle s'appuie sur des doctrines religieuses en voie de s'établir et qu'elle coïncide avec un sentiment déjà fort répandu qui portait les Grecs à voir dans les princes victorieux et pacifiques des *sauveurs* suprêmes, σαωτήρων ὕπατον γένος. Les six derniers vers de l'hymne à Zeus ont quelque chose d'oriental et de presque chrétien :

« Salut, grand, suprême fils de Kronos, qui donnes les biens,
Qui donnes le salut ; qui pourrait chanter tes ouvrages ?
[vrages ?
Il n'a pas été, il ne sera pas ; qui chantera jamais ses ou-
Salut, père, salut encore une fois ; donne la vertu et l'abon-
Vertu sans bonheur ne peut nous soutenir, [dance.
Le bonheur non plus sans la vertu : donne vertu et bonheur. »

Le commencement de l'hymne à Apollon a été imité par Grégoire de Nazianze. Ici, le poète nous montre Apollon assis à la droite de Zeus (v. 28), un feu éternel brûlant pour lui. Dans un des fragments, l'âme du mort est représentée comme un feu qui se communique ; dans un autre, est montrée l'importance du nombre 7 et en particulier du septième jour ; dans le fragment 205, est nommé ce fameux *kykéon,* liqueur du sacrifice qui est peut-être le *çikhâyôni* des Indiens, et qui provient de la plante du même nom, celle où s'abrita Jonas revenu à la vie.

Beaucoup d'épigrammes, justement attribués à Callimaque, ont une valeur littéraire ou archéologique. Nous n'en citerons qu'un seul, dont le charme en grec est pénétrant :

« A trois ans, Astyanax jouait autour d'une citerne ;
Sa muette image l'y attira.
Du fond de l'eau la mère retira l'enfant submergé ;
Elle regardait s'il avait encore un peu de vie.
Il n'a pas souillé les eaux, le petit ; mais, sur les genoux
De sa mère, il s'est assoupi et dort d'un profond sommeil. »

Parmi les érudits alexandrins qui ont versifié, nous devons compter Rhianos et Euphorion, quoique ce dernier n'ait jamais vécu dans Alexandrie. RHIANOS, Ῥιανός, était un Crétois qui florissait vers l'année 235. Il composa des histoires en vers sur l'Achaïe, la Messénie, l'Élide et la Thessalie, et des *Héracléia,* qui paraissent s'être rapportés à la légende d'Héraclès plutôt qu'à l'histoire. Son commentaire sur Homère était estimé, ainsi que ses livres d'histoire, sur l'autorité desquels s'appuie même Pausanias (IV, 1, 6).

EUPHORION, Εὐφορίων, était un peu plus jeune que Rhia-

nos. Né à Chalcis en Eubée, il vécut longtemps à Athènes, et de là il se rendit près d'Antiochos le Grand, dont il fut bibliothécaire. Il composa une vingtaine d'ouvrages, tous perdus pour nous, poèmes épiques, satiriques ou élégiaques, qui eurent une grande célébrité chez les Romains. Il était en outre grammairien et archéologue.

Apollônios, Ἀπολλώνιος, surnommé le Rhodien, était né dans Alexandrie vers l'année 270. Élève de Callimaque, il s'affranchit probablement des idées de son maître et entra dans un courant que le chef du Musée n'approuvait pas. En effet, quand il eut composé ses *Argonautiques* et qu'il en fit la lecture aux fêtes d'Apollon, une cabale éclata contre lui, ourdie par Callimaque. Apollônios passa dans la savante île de Rhodes, où il devint professeur de rhétorique et acquit une grande célébrité. Il est à peu près certain que ce fut pendant ce glorieux exil qu'il fut l'objet des attaques du maître alexandrin, auteur de l'*Ibis*. Callimaque mourut et eut pour successeur Ératosthène. Celui-ci étant mort à son tour en 196, Apollônios rentra dans Alexandrie et fut nommé bibliothécaire du Musée. Il mourut dans ce poste, âgé d'environ quatre-vingts ans.

Les *Argonautiques* d'Apollônios sont le meilleur poème alexandrin qui nous soit resté; c'est du moins celui qui rappelle le mieux la poésie homérique. Il est en quatre chants, en vers hexamètres et en langue épique; c'est donc une œuvre de science et tout à fait artificielle ; mais elle ne l'est pas plus que l'*Énéide* de Virgile, que les siècles ont tant admirée. Il y a dans l'œuvre du poète grec beaucoup de simplicité et de naturel. Les personnages n'y ont pas toujours des caractères bien tranchés et qui les fassent nettement distinguer les uns des autres ; mais les

scènes dramatiques remplacent çà et là cet élément poétique, qui fait défaut. En un autre sens, le poème d'Apollônios est un recueil de traditions curieuses et souvent intéressantes ; on y trouve beaucoup de géographie et des données ethnographiques précieuses. On savait, aux temps alexandrins, beaucoup de choses que les savants des siècles précédents avaient ignorées ; les mouvements désordonnés des populations, survenus après la mort d'Alexandre, avaient étendu le domaine des géographes : on connaissait l'Inde autrement que par ouï-dire ; Apollônios parle de la forêt Hercynienne, qui est la forêt Noire, entre l'Alsace et l'Allemagne. Dans ses récits mythologiques, il n'y a pas une critique bien sévère ; on y trouve parfois de l'obscurité et un mélange de traditions incohérentes : mais ce défaut est commun à toute la poésie alexandrine.

Avec plus de rigueur on pourrait dire que les *Argonautiques* ne sont ni une histoire, ni une épopée, ni même de la poésie dans le sens complet de ce mot : c'est un livre d'érudition, fait avec des traditions depuis longtemps fixées et écrites, dans une langue, non pas morte, mais tombée en désuétude. Toutefois ce sont les défauts de presque toutes les œuvres poétiques de ces temps ; et sous ces formes apprises, appliquées à un fond d'idées qui sembait épuisé, il est juste d'apercevoir les qualités propres du poète érudit qui a excité l'admiration de ses contemporains et servi de modèle à des poètes étrangers que nous admirons à notre tour.

C'est peut-être ici qu'il faudrait placer l'étude d'un autre poème également intitulé *Argonautiques* et que les savants anciens ont mis sous le nom d'Orphée. Il est à peu près impossible d'en fixer la date, même approximative. Cependant il n'y a rien qui oblige à la faire descendre jus-

qu'à la période chrétienne; le poème est rempli de détails géographiques et d'expressions qui ne permettent pas de le faire remonter, comme on l'a essayé, jusqu'à Onomacrite. Il faut observer que, pendant les deux ou trois siècles antérieurs à Jésus-Christ, le mouvement d'idées mystiques venu d'Orient ramenait les esprits vers les vieilles traditions grecques, surtout vers celles qui pouvaient entrer dans les cadres nouveaux. Aucune ne se prêtait mieux à cette alliance du vieux monde grec et du monde oriental que la tradition orphique : autour du nom d'Orphée se groupèrent non seulement des sociétés secrètes, qui s'incorporèrent plus tard dans la société chrétienne, mais tout un mouvement poétique, dont ni le commencement ni la fin ne se laissent apercevoir. C'est probablement ce qui explique le choix fait par Apollônios de Rhodes et celui du poète inconnu dont nous parlons.

Pour la forme, ces *Argonautiques* d'Orphée rappellent l'*Alexandra* : c'est un récit de l'expédition des Argonautes fait par Orphée à son disciple Musée, en Thrace, après son retour. Il renferme treize cent quatre-vingt-quatre vers hexamètres, écrits dans une langue archaïque analogue à celle d'Homère, mais où l'on trouve souvent aussi des mots nouveaux exprimant des idées absolument ignorées, même au temps de Périclès. Le retour fréquent du mot σωτήρ, *sauveur,* indique la période des Ptolémées et une époque probablement voisine de Jésus. On remarquera plusieurs fois les purifications mystiques, καθαρμοί, dont l'usage, introduit depuis plusieurs siècles chez les Grecs, s'était beaucoup répandu après Alexandre [1]. On trouve aussi, dans ce

1. ὅταν ἐκνίψησθε μύσος θείοισι καθαρμοῖς,
"Ορφεος ἰδμοσύνησι..... v. 1238.
..... ἱερὰ λύτρα καθαρμῶν. v. 1374.

poème, des sorcières, θαμβήτειραι, des doctrines panthéistiques vaguement exprimées, un appareil géographique qui caractérise les ouvrages que nous avons tout à l'heure étudiés. Les peuples énumérés ici appartiennent à toutes les parties du monde, depuis l'Hibernie, qui est l'Irlande, jusqu'aux Touraniens (Ταῦροι) de la Tauride et aux populations de l'Asie méridionale. Il n'est pas impossible que le fond du poème ait été recueilli dans la Thrace, où paraît exister encore la tradition orphique, et qu'il ait été mis en vers grecs par quelque alexandrin ou par un mystique du temps, imbu d'idées orientales. Il y a, en effet, toute une littérature orphique et un art orphique, qui commencent longtemps avant Jésus-Christ, durent quelque temps après, se répandent dans presque tout l'empire romain et vont s'absorber enfin dans le christianisme. A cette littérature appartiennent les hymnes orphiques, dont nous parlons un peu plus bas et qui semblent caractériser la fin de la période.

II. Poésie scientifique. — Les choses naturelles, que les savants étudiaient, analysaient et classaient depuis Aristote, fournirent une matière nouvelle à la poésie souvent bien pauvre et sur laquelle nous passerons rapidement.

Il n'y a d'intéressant, dans les poèmes d'Aratos, que les premiers vers de ses *Phénomènes,* où est exposée une doctrine panthéiste assez grossièrement conçue. Zeus y est présenté comme un principe ordonnateur et générateur répandu dans tout l'univers. Après ce préambule, le savant versificateur commence, sans autre préparation, sa description des choses célestes ; elle se réduit en somme à l'exposition en vers des figures dessinées sur une de ces sphères comme on en trouve encore dans nos cabi-

nets. L'auteur y ajoute les phénomènes météorologiques et quelques-uns des phénomènes moraux dont il croit la production liée au mouvement des étoiles et des planètes. — Nous ne voyons pas de raison sérieuse pour refuser à ce même Aratos, de Soli, le second poème en 422 vers intitulé *Diosémeia,* c'est-à-dire « Signes de Zeus » ou Pronostics. Il est conçu dans le même esprit, écrit dans le même style et aussi technique que le premier, dont il est un complément naturel. Son titre est expliqué par le onzième vers, où il est dit : « Tous les phénomènes du monde procèdent de Jupiter ; » et par les vers 36 et suivants : « Zeus ne nous a pas encore tout appris ; il nous cache beaucoup de choses encore dont il pourrait, s'il le voulait, nous donner immédiatement connaissance. Car c'est Zeus qui manifestement secourt les hommes et se fait voir partout, dévoilant partout les signes du temps. » — Aratos florissait vers le milieu du troisième siècle.

La médecine et la pharmacie fournirent à *Nicandre,* Νίκανδρος, des matières de vers ; il les développa dans plusieurs poèmes, dont deux nous sont restés : ce sont les *Theriaca* et les *Alexipharmaca.* Le premier renferme 968 vers et le second 630. On ne peut considérer ces œuvres comme appartenant véritablement à la poésie ; car il y avait moins de raisons de les écrire en vers qu'en prose. Nicandre composa aussi des *Géorgiques*, qui furent utiles à Virgile pour la composition des siennes. Il écrivit en outre des poèmes sur l'*Europe,* la *Sicile,* l'*Étolie, Thèbes,* la *Béotie,* les *Langues.* Il ne nous en reste que quelques fragments. Nicandre florissait vers le commencement du second siècle [1].

1. Les descriptions en vers des objets et des phénomènes naturels composèrent une littérature qui, avec des intervalles plus ou

Deux ouvrages encore peuvent attirer notre attention, parce qu'ils doivent appartenir à la période alexandrine, et qu'ils contiennent de nombreux signes de la révolution qui s'accomplissait dans les idées. C'est le recueil de chants orphiques sur les *Pierres*, τὰ Λιθικά, et le poème astrologique du *Faux Manéthon*. Il n'y a rien dans le premier qui doive le faire comprendre dans les productions des orphiques alexandrins; la préface de 169 vers, mise en tête du recueil, est assez insignifiante et indique, par son style et sa langue, une époque postérieure. Les morceaux détachés qui composent la collection sont au nombre de vingt-huit et ressemblent par leur sujet à d'autres poésies des temps alexandrins, où l'on célébrait les vertus physiques et morales de tous les objets de la nature. Ils procèdent de la même pensée que l'*Astronomie* d'Aratos, que les *Thériaques* de Nicandre. Il est bon seulement de remarquer dans *les Pierres* un assez grand nombre d'expressions mystiques, qui donnent à ces petites pièces une couleur archaïque et permettent de les attribuer à quelque auteur inconnu, imbu des idées orientales du temps. On trouve déjà de telles compositions dans le Vêda.

moins longs, continua de produire jusque sous les empereurs de Constantinople et presque jusqu'à la prise de cette ville par les Turcs. On trouve, dans cette longue période, des poèmes ou des fragments dont nous ne parlerons plus, des noms qui ne valent guère la peine d'être cités ailleurs que dans une liste : le gastronome *Archestratos*; *Nouménios*, qui écrivit sur la pêche au commencement du deuxième siècle après J.-C.; *Marcellus* de Sida, auteur d'un livre sur les poissons (150); *Oppien*, qui vaut peut-être un peu mieux que les autres (210); *Pancratès*, qui écrivit sur les travaux de la mer; *Héliodore*, sur les poissons; *Roufos* d'Éphèse, sur le ladanon; *Philon*, sur l'antidote; *Andromachos*, sur le baume tranquille; *Manoël* de Philé, qui adressait vers la fin du treizième siècle à Michel Paléologue un poème sur les propriétés des animaux.

L'astrologie du *Faux Manéthon* a pour titre Ἀποτελεσματικά. C'est un ouvrage purement hellénique, quoiqu'il soit mis sous le nom d'un auteur égyptien; il contient, comme celui d'Aratos, les faits observés par les astronomes, avec les dénominations mythologiques de la sphère céleste. Chaque phénomène est énoncé, et à sa suite sont décrites ses conséquences physiologiques, psychologiques et morales. Comme tous les faits de la nature humaine devaient, conformément aux principes de la science occulte, avoir leur explication dans les concours variés des astres, le poète inconnu dont nous parlons fut conduit à décrire dans une suite de petits tableaux les mœurs de son temps. Tout y est; on y trouve même beaucoup de redites : en réunissant toutes ces peintures, on se convainc que le poème a dû être composé dans le siècle qui a précédé l'ère chrétienne, et probablement vers le milieu de ce siècle. Il est très regrettable qu'il ne nous soit pas parvenu en entier; car il signale un grand nombre de faits des plus instructifs pour l'histoire du temps. Le livre a été certainement fait en Égypte : il parle de métiers qui ne se trouvaient que dans ce pays. On y voit aussi paraître des professeurs de rhétorique, de science, de grammaire, fort honorés, « distribuant au peuple la nourriture spirituelle du haut de leurs chaires » (IV, 418); des caravanes de marchands (IV, 424); des sacrificateurs magiciens (IV, 206), des mages faisant des incantations (III, 475), des prophètes, des mystes, des prédicateurs du peuple parlant dans des lieux sacrés et entraînant les populations (I, 228); l'étude des livres étrangers (VI, 241) et des écritures mystérieuses (I, 198); enfin les inventeurs de livres, les faussaires, πλαστογράφους. Tout l'ouvrage est dédié à un Ptolémée (V, 1); auquel? on l'ignore, mais certainement à l'un des derniers.

III. Poésie légère. — On a désigné, sans raison sérieuse, par l'épithète de sicilienne, l'une des faces de la poésie alexandrine représentée par Théocrite, Bion, Moschos et même Méléagre. Le provincialisme est un travers commun dans ces temps de décadence : le patois de la Sicile, ses bergers et ses pêcheurs, ont fourni leur contingent aux poètes, comme les autres dialectes et les autres conditions sociales.

Théocrite, Θεόκριτος, est un Hellène, qui n'a point subi d'une façon notable l'influence des doctrines nouvelles ; il appartient à la société dissolue ; c'est un homme de la décadence et non de l'avenir : il a fait par ses vers plus de mal que de bien ; ses imitateurs et ses prôneurs ont contribué pour leur part à la corruption des mœurs dans leur pays. Il y a bien peu d'idées nouvelles dans Théocrite, du moins ayant quelque valeur. Mettre en scène les bergers et les pêcheurs pouvait intéresser, par le contraste, la société trop civilisée d'Alexandrie : mais plus il y avait de vérité et de naïveté apparente dans ces petits tableaux de genre, plus il y avait d'immoralité ; car la vie de ces gens n'intéressait qu'à la condition d'être représentée dans ce qu'elle pouvait avoir de commun avec celle des villes, c'est-à-dire dans ses passions charnelles ou dans ses superstitions. Il y a dans Théocrite quelques petites peintures agréables, parmi lesquelles on a justement distingué les *Pêcheurs*, la *Quenouille*, et la *Mort de Daphnis*. Le quatrième morceau, les *Pasteurs*, est la mise en vers du bronze célèbre connu sous le nom de *Tireur d'épine ;* le *Voleur de miel* (pièce XIX[e]) est une jolie fresque d'appartement, comme on en voit à Pompéi. Le dixième morceau, les *Moissonneurs,* où l'un chante son amour et l'autre la

moisson et le travail, est une des plus saines idylles de Théocrite. Au contraire la *Magicïenne*, l'*Amant malheureux* (idyl. XXIIIe), les *Pædica*, l'*Oaristys*, sont d'une immoralité incontestable, l'une par sa volupté pénétrante, l'autre par sa volupté grossière, la seconde par le sophisme qu'elle développe, et la troisième par sa corruption éhontée.

Les compositions d'haleine un peu plus longue pèchent le plus souvent par quelque grave défaut : la septième pièce, intitulée *Thalysia*, présente une accumulation de mots géographiques, de noms de plantes et d'oiseaux, qui encombrent et obscurcissent la pensée ; il en est de même de la XIIIe, *Hylas*. Les *Syracusaines*, petit tableau de mœurs, est un morceau mal composé, qui n'a pas d'unité ni de proportion entre ses parties ; il est cependant agréable à lire, parce que les petites images qui y sont juxtaposées sont gracieuses et spirituelles. Les *Dioscures*, pièce où Théocrite se donne comme imitateur, ἑτέρων ὑποφήτης, est la réunion des deux récits, à savoir le combat de Pollux et d'Amycos et le combat de Castor et de Lyncée ; ces deux fragments épiques n'ont d'autre lien entre eux que la fraternité des deux héros solaires. Le même vice de composition se rencontre dans *Héraclès tueur du lion*, morceau curieux comme paraphrase de quelque pièce antique, et dans les *Grâces* ou *Hiéron*, pièce qui forme une composition double et sans unité. — L'*Épithalame d'Hélène* est un morceau bien faible, formé de détails empruntés à beaucoup d'anciens poètes, et qui n'appartient, ni pour le fond ni pour la forme, à la poésie lyrique.

En résumé, Théocrite semble avoir été estimé au delà de sa juste valeur ; non qu'il manque de qualités, mais ses qualités sont superficielles et ses défauts sont profonds. Le nombre des pièces qui lui sont attribuées s'élève à trente ;

mais plusieurs sont visiblement apocryphes et quelques-unes sont douteuses; nous avons énuméré celles qui semblent le plus certainement lui appartenir. Si l'on mettait sur le compte de la société de son temps les défauts de cette poésie, c'est-à-dire l'immoralité et les vices de composition, il resterait en effet, en faveur de Théocrite, de l'esprit, de la grâce, de la finesse dans le coloris, un certain naturel qui n'exclut pas la recherche, de la passion quelquefois, enfin cette élégance et cette facilité, que devaient surtout apprécier des lecteurs fatigués des affaires du jour et de la vie tout artificielle des grandes cités. Le véritable talent de Théocrite se trouve dans la peinture qu'il fait souvent de sites ou de phénomènes naturels; il y a dans ses pièces bucoliques un sentiment vrai des montagnes et des pâturages, dans ses *Pêcheurs,* un écho charmant des bords de la mer. La Sicile, avec ses rivages et ses hautes terres, a laissé dans l'âme du poète des impressions vives, qu'il a su rendre en vers mélodieux. C'est comme peintre de la nature qu'il a principalement charmé ses contemporains et mérité de servir de modèle à la petite poésie des peuples latins.

Nous ne savons presque rien de la vie de Théocrite. Né à Syracuse, il fut à Cos élève de Philétas, et vint probablement de bonne heure à Alexandrie; mais il n'y resta pas, malgré les avantages qu'il pouvait trouver dans cette ville auprès du roi Ptolémée Philadelphe et dans la société d'une foule d'hommes supérieurs. Son éloignement de ce centre explique comment il se trouve dans ses poésies si peu de traces des idées nouvelles, et comment il est resté hellène plus que les autres écrivains de son temps. Toute la seconde partie de sa vie semble s'être passée à Syracuse, où probablement il mourut vieux, on ignore en

quelle année. Il avait composé en outre une *Bérénice,* dont il ne reste que cinq ou six vers, et des *Épigrammes,* dont nous possédons quelques-unes entre les vingt-cinq qui se publient sous son nom.

Toutes les littératures en décadence sont pleines de poésies qui valent autant ou mieux que celles de Bion et de Moschos. Ces deux amis, qui avaient pris pour maître Théocrite, sont loin d'avoir égalé ce dernier, si nous en jugeons par ce qui nous reste d'eux. L'*Épitaphion d'Adonis,* de Bion, est un chant de douleur très froid et dans lequel Aphrodite ne montre qu'un amour physique; les mots et les vers s'y répètent d'un façon insupportable. Son *Épithalame d'Achille et de Déidamie,* où l'on voit Achille déguisé en femme chez les filles de Lycomède, est d'une volupté assez grossière et qui eût été violemment flagellée par Aristophane et par Platon. Les quinze autres idylles ou fragments de Bion n'offrent à peu près aucun intérêt. — Moschos a composé pour Bion une épitaphe qui nous apprend à peu près tout ce que nous savons de ce dernier; c'était un Smyrniote, qui passa à Syracuse et y mourut empoisonné; le *Chant funèbre* en son honneur est une paraphrase divisée en tirades inégales par un vers de refrain; la fin de ce morceau ne manque pas de sentiment. L'enlèvement d'*Europe* est un fragment épique, en 166 vers homériques, comme on en faisait beaucoup dans Alexandrie. L'*Amour fugitif,* en 29 vers, est une description d'Éros assez gracieuse, sculpturale, mais d'une signification superficielle. La *Mégara* est une composition d'école. La cinquième idylle, en 13 vers, offre un agréable contraste entre la mer orageuse et la forêt paisible; la voici :

« La mer bleue sous une brise légère sollicite mon âme craintive; alors je n'aime plus la terre; le calme m'invite à naviguer.

Mais quand retentit l'abîme blanchissant, quand le flot se courbe écumant et que les grandes vagues sont en fureur, je regarde la terre et les arbres, je fuis la mer, j'aime la terre et l'ombre des bois, même si le grand vent les agite et fait chanter les pins. Quelle triste vie que celle du pêcheur! il a pour maison son bateau, pour chantier la mer et pour proie un poisson. Mais moi, je jouis du sommeil sous le platane au feuillage épais, j'aime à entendre à mes côtés le murmure de la fontaine, dont le bruit charme l'homme des champs et ne le trouble pas. »

Moschos et Bion vivaient dans le deuxième siècle. On peut voir que les petites compositions, comme ils en firent, devenaient de plus en plus à la mode; le nombre des *épigrammes,* c'est-à-dire des inscriptions, le plus souvent lapidaires, s'accroissait rapidement et exerçait l'esprit de beaucoup de poètes. Le temps approchait où il serait à propos de choisir les meilleures et d'en composer des recueils. La première Anthologie, sous le nom de *Couronne,* fut publiée par MÉLÉAGRE, Μελέαγρος, de Gadara, dans le courant du premier siècle. Cet érudit était poète lui-même et pourrait être rattaché au groupe formé par Théocrite, Bion et Moschos. Il composa un *Banquet,* Συμπόσιον, et un poème intitulé *les Grâces*, Χάριτες. Les épigrammes qui nous restent de lui sont quelquefois spirituelles et bien tournées, mais pèchent par la moralité. Du reste, Méléagre appartenait autant à la société romaine qu'à celle des Grecs; de plus, il était fort instruit et connaissait les langues sémitiques; on trouve de lui ces deux vers cités dans les *Analecta* de Brunck :

« Si tu es Syrien, tu diras : *salam;* si tu es Phénicien, *audonis;* si tu es Grec, *khairé*. Tout cela veut dire : bonjour. »

IV. POÉSIE FOLLE. — Devons-nous compter parmi les poètes des hommes qui se sont donné pour tâche de tourner

en ridicule toutes les grandes œuvres de la poésie ? On avait vu autrefois l'innocente *Batrachomyomachie.* Mais, à partir de MATRON de Pitana, contemporain d'Alexandre le Grand, Homère, les tragiques, les grands philosophes et en général tous ceux qui avaient bien mérité des hommes par leurs écrits devinrent l'objet de railleries grossières et de travestissements en vers; enfin ce genre de poésie tourna à l'obscénité. RHINTHON, Ῥίνθων, le Syracusain, qui écrivait sous Ptolémée Philadelphe, reprit la vieille farce dorienne et « cueillit un laurier d'une nouvelle espèce » par ses bouffonneries et ses travestissements d'Euripide. SKIRAS SOPATER et BLÆSOS le Campanien réussirent dans le même genre et formèrent cette classe de poètes auxquels on donna le nom de *phlyacographes.* — TIMON, Τίμων, de Phliunte, dirigea ses railleries, sous le nom de *Silles,* contre les philosophes ; c'était un sceptique : son poème, en vers épiques, était un monologue dans le premier chant et un dialogue dans le reste; cet ouvrage était assez estimé des contemporains, mais il est probable que notre jugement ne serait pas d'accord avec le leur.

Nous n'accordons aucune estime à la classe des poètes alexandrins, dont les écrits étaient connus sous le nom de κίναιδοι, c'est-à-dire *obscénités.* Le plus célèbre d'entre eux fut SOTADÈS, Σωτάδης, Crétois que Suidas ne craint pas de qualifier de *possédé.* Ses poésies violentes et déshonnêtes, dont il dirigea les traits contre la famille royale elle-même, lui attirèrent la haine et le mépris de beaucoup de personnes; poursuivi par la justice, il s'enfuit d'Alexandrie, fut repris par un officier de Ptolémée Philadelphe et jeté à la mer. Il eut pourtant des imitateurs, et ces temps, où toutes les idées s'agitaient confondues, produisirent une véritable école de poètes obscènes, dont les plus con-

nus furent *Pyrrhos* de Milet, *Xénarchos, Théodoros*, et *Timocharidas ;* on regrette de trouver parmi ces noms celui d'un savant grammairien du Musée, *Alexandros,* d'Étolie.

V. Hymnes orphiques. — Nous terminerons cette revue de la poésie alexandrine par le recueil de quatre-vingt-sept hymnes appartenant à la littérature orphique et qui doivent avoir été composés très peu de temps avant l'époque de Jésus-Christ. Il est impossible d'en fixer exactement la date : mais un certain nombre d'expressions qui y reviennent sans cesse l'indiquent approximativement. Une des plus curieuses est le mot σωτήρ, *sauveur,* donné à plusieurs Ptolémées et attribué communément à toute puissance pacifique et bienfaisante. Dans le préambule du recueil, adressé à Musée, Castor et Pollux sont des sauveurs; dans l'hymne premier, Ilithye est σώτειρα; Rhéa (XIII) est σωτήριος εὔφρονι βουλῇ, c'est-à-dire qu'elle donne « le salut aux hommes de bonne volonté »; la mère des dieux (XXVI) est σώτειρα τῆς Φρυγίης, sauveur de la Phrygie; Artémis (XXXV) est un sauveur, θεὰ σώτειρα; les Curètes (XXXVII) sont sauveurs du monde, κόσμου σωτῆρες; nous ne citons que quelques exemples entre beaucoup d'autres; ils prouvent que les hymnes ont été écrits au temps où régnait l'idée exprimée par le mot *sauveur*. L'attribution de ces chants à Orphée pourrait les faire descendre jusque dans les premiers siècles chrétiens; mais le nom de Musée les reporte à la même époque que les *Argonautiques* et que les ouvrages du même genre précédemment étudiés : on ne doit pas oublier que le nom de ce prétendu disciple d'Orphée fut donné, pour une raison analogue, au grand établissement alexandrin. Le nom de *Phanès,* donné partout au Soleil; la transformation d'Adonis en hermaphrodite, κούρη καὶ κόρε (LV); l'importance

donnée à Dionysos sous ses différents noms, et à Héphæstos (LXV) comme principe de la vie et de la pensée, tous ces faits et une foule de détails que nous ne pouvons énumérer, conduisent à la même conclusion.

Rien n'est plus intéressant, pour l'histoire des idées à cette époque, que l'étude des hymnes orphiques. On y trouve des doctrines et des symboles orientaux, qui entrèrent tout faits dans le christianisme : les bons et les mauvais anges, δαίμονά τ' ἠγάθεον καὶ δαίμονά πήμονα θνητῶν (*Préamb.*, 31); des esprits répandus partout dans la nature; les dieux transformés en anges, δαίμονες; le principe divin conçu comme le commencement et la fin, ἀρχὴν τ' ἠδὲ πέρας (II, 14); les fidèles opposés aux méchants, φαῦλοι, πειθόμενοι (IX, 15); la mort et la reviviscence (LVI); le principe moral substitué ou du moins associé au principe cosmologique dans la religion; la sainteté conçue comme la vie parfaite, κλῦθ' ἐπάγων ζωὴν ὁσίην μύστῃ νεοφάντῃ (III); le symbole des *clefs* paraissait un grand nombre de fois, même pour exprimer de pures abstractions (LXXII).

L'analyse des doctrines contenues dans ces hymnes fait ressortir deux éléments; l'un est hellénique et se rattache, avec les noms et les fonctions des dieux, aux vieilles traditions des sanctuaires; l'autre est oriental, presque nouveau, métaphysique, panthéiste et sert à interpréter le premier. L'élément grec n'est pas, dans les hymnes, le véritable objet de la foi; c'est une matière d'archéologie, qui n'entre dans la foi des nouveaux mystes, μύστῃ νεοφάντῃ, qu'à la condition d'avoir été vivifiée par l'élément oriental. Pour qui connaît les Vêdas, ce dernier est exposé presque sans voiles dans l'hymne V, *au Premier-né*, dans l'hymne XI, *à Héraclès*, et dans les hymnes (de XLIV à LI) en l'honneur de *Dionysos*. Ce Premier-né n'est autre qu'Agni, « qui cir-

cule dans l'Éther, né de l'œuf, aux ailes d'or, à la face de taureau, qui donne la vue à ceux qui sont dans les ténèbres, qui conduit la sainte lumière, esprit-de-feu, vie indéfectible, sagesse immortelle ». Son père céleste est le Soleil, qui est aussi Zeus, « lumière de vie, œil de justice ».

La forme de ces hymnes est la *litanie;* le mot λιτανεύειν est employé en ce sens dans le LXXXVIIe, 11. Cette forme paraît étrangère à la Grèce; elle l'est également aux Sémites, tandis qu'elle est commune dans l'Inde et la Perse, et principalement dans le Vêda. Il est difficile de ne pas reconnaître dans les litanies orphiques des imitations de ce dernier, quand on y trouve des vers textuellement traduits du livre saint des brâhmanes, et des noms, comme ceux d'Aditi et Mêna, que ce seul livre renferme, donnés au principe des choses : Ἄττιν καὶ Μῆνα κικλήσκω. (*Préamb.*, 40.)

Les fragments d'hymnes perdus, dont le nombre s'élève à plus de cent, confirment ce que nous venons de dire : ils contiennent beaucoup de doctrines orientales; ils nomment la *Mâyâ,* déité suprême (10), le *Kykéon,* l'œuf (27); ils enseignent l'unité de Dieu, père et âme des êtres (48) : ἕν κράτος, εἷς δαίμων γένετο μέγας ἀρχὸς ἁπάντων, « une seule puissance, un seul dieu fut le grand principe des choses. » La théorie est complète :

... μετὰ δὲ πατρικάς διανοίας,
ψυχὴ ἐγὼ ναίω θερμῇ ψυχῶσα τὰ πάντα.

« Selon la pensée du Père, âme j'habite dans tous les êtres, les animant par ma chaleur. »

Et plus loin :

Νοῦν μὲν ἐνὶ ψυχῇ, ψυχὴν δ'ἐνὶ σώματι ἀργῷ
ἡμέας ἐγκατέθηκε πατήρ.

« Le Père nous a déposés, âme dans le corps inerte, intelligence dans l'âme. » (*Frag.* 24.)

Le fragment 23e indique la théorie du feu et de ses représentations mystiques. Le 37e nous montre la création se composant d'un jour et d'une nuit du créateur. L'hymne XIe représente Héraclès comme père du temps « portant autour de sa tête l'aurore et la nuit sombre », « engendré par lui-même », produisant et dévorant toutes choses, παμφάγε, παγγενέτορ. C'est la copie réduite de la grande figure de Kâla, telle qu'elle est tracée dans le « Chant du Bienheureux » (la *Bhagavad-gîtâ*) [1].

Ainsi l'influence de l'Orient sur la société religieuse des temps alexandrins devient de plus en plus manifeste. Elle ne l'est pas moins dans les livres hébreux ; et bientôt on ne la cachera plus : nous trouverons dans des livres grecs les noms du Bouddha et des brâhmanes à côté de ceux de l'Avesta et de Zoroastre ; et dès ce moment, la lutte des idées chrétiennes contre l'hellénisme sera déclarée.

II. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

Tout l'espace que la poésie perdait dans l'idéal, les sciences positives le gagnaient dans la réalité. La Grèce n'avait point encore vu une pareille moisson d'historiens et de géographes. L'école d'Aristote en produisit à elle seule une trentaine sous les premiers Ptolémées, et autant d'autres naissaient spontanément par la seule influence du milieu où se trouvait l'esprit grec. Des rois, successeurs d'Alexandre, et des membres de leurs familles étaient

1. Voyez ma traduction de ce poème, avec texte en regard.

entraînés dans le même mouvement et écrivaient des livres; c'était un tel besoin du temps qu'il gagnait les prêtres des religions étrangères; c'est l'époque de Bérose et de Manéthon. Ce besoin s'étendait même au dehors et suscitait dans Rome des historiens, dans un temps où la langue latine ne faisait que commencer à recevoir des formes littéraires.

I. PTOLÉMÉE SOTER écrivit des relations militaires.

DÉMÉTRIOS de Phalère, qui avait gouverné heureusement Athènes pendant plusieurs années, donna la liste de ses archontes et fit une histoire de sa législation.

DOURIS, Δοῦρις, de Samos, descendant d'Alcibiade, né vers 340 et qui écrivait encore en 272, élève distingué de Théophraste, composa des histoires et des livres de critique sur la littérature et sur les arts.

LYCOS, Λύκος, de Rhégium, père de Lycophron, composa un ouvrage sur Alexandre, et trois autres sur l'Italie, la Sicile et la Libye.

NYMPHODORE, Νυμφόδορος, de Syracuse, écrivit au temps de Ptolémée Philadelphe un livre sur les coutumes des barbares, un autre sur les merveilles de la Sicile.

A la même époque vivaient encore STRATON, de Lampsaque, et THÉODECTE, Θεοδέκτης, de Phasélis. (V. Sect. VIII, II.)

CALLIAS, Καλλίας, de Syracuse, écrivit vingt-deux livres sur Agathoclès.

JÉRÔME ou HIÉRÔNYMOS, Ἱερώνυμος, de Cardie, vécut cent quatre ans et mourut en 272. Il avait été très considéré pendant le règne de plusieurs rois lagides, tant pour sa

science que pour son caractère ; on estimait son histoire des successeurs d'Alexandre, ἱστορία τῶν διαδόχων.

Diyllos, Δίυλλος, d'Athènes, écrivit sur le même sujet.

La plupart de ces historiens prenaient la Grèce pour point de vue, comme venaient de le faire Clytos et Méandrios de Milet, et Léon de Byzance, auteurs d'histoires particulières.

II. Au milieu de la foule d'hommes savants qui fouillaient la science avec une critique plus ou moins judicieuse, on peut distinguer deux groupes, dont l'un est à Alexandrie, l'autre à la cour des Séleucides, et qui ont pour mission, en quelque sorte officie[illegible] de rechercher et d'écrire l'histoire des peuples nouvellement connus. L'un se compose de Mégasthène, Déimachos et Patroclès, l'autre d'Hécatée, Amômétos et Dionysios.

Mégasthène, Μεγασθένης, avait vécu parmi ces compagnons d'Alexandre qui avaient embrassé avec passion le culte de celui qu'ils appelaient le Bacchus indien et qui était probablement Krishna. Lorsque Séleucus, devenu chef de dynastie, établit des relations suivies avec l'Orient, il envoya Mégasthène comme ambassadeur à la cour du roi bouddhiste Chandragupta (Σανδράκοττος); ce Grec savant fit, selon toute apparence, plusieurs séjours prolongés dans le nord de l'Inde, et le livre qu'il écrivit sous le titre de Ἰνδικά, *Indiques,* fit connaître aux Grecs et aux peuples de l'Occident la géographie, les traditions, la constitution en castes, la religion, les mœurs d'un grand peuple aryen, jusque-là séparé des autres nations de la même race. Dans

les fragments et les citations qui nous restent de Mégasthène on voit paraître l'Indus, le Gange, le mont Malaya, la Taprobane (*tâmraparna*), les Uttarakurus ('Οττοροκόῤῥαι); les brâhmanes, les bouddhistes ascètes ou *çramanas* (σαρμάναι), les ascètes des déserts, ὑλόβιοι (*vanaprasthas*), les couvents de religieux et de religieuses. C'était tout un monde nouveau, dont les Grecs n'avaient pour ainsi dire aucune idée, et qui les étonnait d'autant plus que l'auteur, en parlant de ces philosophes-nus, γυμνοσοφισταί, disait d'eux : « Tout ce que les anciens ont dit sur la nature est également enseigné par les philosophes étrangers, par les brâhmanes de l'Inde. » Enfin il citait même le nom du grand réformateur indien, de celui dont Chandragupta suivait les préceptes, du Bouddha, et, parlant des bouddhistes, il disait : οἱ τοῖς Βούττα πειθόμενοι παραγγέλμασι, ὃν δι' ὑπερβόλου σεμνότητος ὡς θεὸν τετιμήκασι, « ceux qui suivent les préceptes du Bouddha, que pour son excessive sainteté ils honorent comme un dieu ». Strabon accusa plus tard Mégasthène de mensonge : mais cet auteur ne faisait en réalité que reproduire avec une naïveté savante les récits des brâhmanes et des autres Indiens ; ces récits, comparés de nos jours avec les livres de l'Inde, ont été reconnus exacts ; et, par le fait, les *Indica* de Mégasthène sont restés pendant plus de deux cents ans le livre de fond que chacun allait consulter.

Déimachos, Δηίμαχος, de Platée, fut, après Mégasthène, ambassadeur auprès d'Amitraghata, successeur de Chandragupta et qui régna de 288 à 262. Il composa plusieurs ouvrages, dont l'un, sous le titre de *Indica,* rectifiait sur plusieurs points et complétait celui de Mégasthène. Un autre avait pour titre : *de la Religion,* περὶ εὐσεβείας, et pa-

raît avoir été à la fois un livre d'histoire et une théorie religieuse, fondée sur l'étude des différents cultes de l'Orient. Un troisième écrit traitait de la *poliorcétique.*

PATROCLÈS, Πατροκλῆς, gouverna pour Séleucus Nicator les pays voisins de la mer Caspienne et fut chargé par lui d'étudier la route qui, de cette mer par la vallée de l'Oxus, conduisait dans le nord de l'Inde. Cette route est celle qu'ont suivie toutes les migrations descendues par Attock vers l'Indus.

III. AMOMÉTOS, Ἀμώμητος, sur lequel il ne nous reste malheureusement que peu de données, fit pour les Ptolémées ce que les historiens précédents faisaient pour les Séleucides. Nous savons qu'il écrivit un livre sur ces *Hyperboréens* que les Indiens nommaient *Uttarakurus* (Ἀττακόροι) et dont Amômétos plaçait comme eux le séjour au nord de l'Himâlaya, Ἱμήλαϊαν. (Voyez Pline, *Hist. nat.,* VI, 20.)

HÉCATÉE, Ἑκαταῖος, d'Abdère, disciple de Pyrrhon, était un homme d'action et de théorie à la fois. Il avait probablement accompagné Alexandre jusque dans l'Inde et vu les gymnosophistes, qui étaient des brâhmanes et qui lui enseignèrent, selon Diogène Laërce, l'*acatalepsie* et l'*époché,* c'est-à-dire cette doctrine du renoncement exposée dans tant de livres sanscrits. Hécatée connut aussi les mages et la doctrine de Zoroastre, qui régnait alors, non seulement dans l'empire des Séleucides, mais dans presque toute l'Asie occidentale et dans une partie de l'Égypte. Il écrivit des *Ægyptiaca,* dans lesquels il exposait la doctrine des juifs et parlait de Moïse et d'Abraham, et un ouvrage mystique sur la vie sainte, ayant pour titre *des Hyperboréens.*

DIONYSIOS, Διονύσιος, dont il ne nous reste à peu près rien, fut pourtant un homme considérable, qui contribua pour sa part à la connaissance de l'Orient. Ptolémée Philadelphe l'envoya dans l'Inde pour explorer le pays et y nouer des relations commerciales et diplomatiques.

IV. Il nous reste à dire quelques mots de deux historiens étrangers à la race grecque, dont les livres contribuèrent à opérer dans Alexandrie ce mélange d'idées, d'où devait sortir la civilisation nouvelle; ces deux hommes sont Bérose et Manéthon.

BÉROSE, que les Grecs appelaient Βήρωσσος ou Βήρωσος, et dont le nom paraît avoir été Bar-Osea, était un prêtre assyrien, né au temps d'Alexandre le Grand. Les particularités de sa vie sont fort peu connues, et de plus elles ont donné lieu à une sorte de légende, qui s'est mêlée étrangement avec des récits anciens empruntés à d'autres pays; telle était cette tradition qui lui donnait pour fille une certaine *Sibylla*. On racontait qu'elle avait quitté l'Orient pour passer en Italie, était venue s'établir à Cumes en Campanie, et y rendait des oracles; on peut lire cette légende dans Justin le Martyr. Il paraît certain que Bérose fonda dans l'île de Cos une école d'astrologie chaldéenne qui eut un grand succès, et qu'il enseigna aussi dans Athènes, où le peuple lui éleva dans le Gymnase une statue ayant une langue d'or. Il écrivit pour Antiochos III Soter un ouvrage en trois livres sur les *Chaldéens*, Χαλδαϊκά et un autre en deux livres sur les *Assyriens*, Ἀσσυριακά. Ces traités faisaient connaître aux Hellènes tout un ensemble de traditions et de doctrines dont ils n'avaient probablement qu'une idée fort incomplète : le mythe du poisson

Oannès, l'origine des animaux et de la mer, le dieu Bel séparant la lumière des ténèbres et ordonnant le monde, le déluge de Xisuthros, l'arche, l'oiseau, le débarquement en Arménie, la tour de Bab-el [1], les relations de la doctrine chaldéenne avec celle de Zoroastre, la théorie de l'eau et du feu considérés comme objets du culte, ἀγάλματα θεῶν; et il exposait les générations et les dynasties qui avaient rempli l'immense espace de temps écoulé entre l'origine des choses et le roi Antiochos. Tous ces récits étaient faits pour les Grecs : αὐτὸς εἰς τοὺς Ἕλληνας περὶ τῶν παρὰ Χαλδαίους φιλοσοφουμένων ἐξήνεγκε τὰς συγγραφάς : ainsi les livres de Bérose étaient composés d'après les monuments écrits de la Chaldée.

Manéthon est appelé par les auteurs grecs Μάνεθω, Μάνεθως et Μανεθῶθ : cette dernière forme indique son vrai nom *Ma-n-thôth,* qui signifie « donné par Thôth ». C'était un prêtre égyptien de Sebennys (Semmenud), qui vécut et écrivit sous le règne de Ptolémée Philadelphe : il dédia à ce prince au moins un de ses ouvrages. Il paraît en avoir composé six ou sept : 1° des *Ægyptiaca;* 2° une *Bible de Sothis* ou livre Sothiaque; 3° une *Sainte Bible,* ἱερὰ βίβλος; 4° un traité abrégé des choses naturelles, φυσικῶν ἐπιτομή; 5° un *Livre des fêtes;* 6° un ouvrage sur l'*Antiquité et la Religion;* et 7° un autre sur la *Préparation des parfums sacrés,* περὶ κατασκευῆς κυφίων. Le second, sur la période sothiaque, paraît apocryphe. Les éditions d'où ont été pris les fragments qui nous restent de Manéthon ont elles-mêmes été fort diverses et présentaient des divergences dues probablement aux juifs et aux chrétiens, peut-être

1. *Bab-el* signifie Porte d'Allah, Sublime-Porte; c'est le nom de Babylone (*Bab-ilou* des inscriptions).

même à des Grecs. Ces fragments nous ont été conservés par Joseph, par l'Africain anonyme, par Eusèbe, George (dit le Syncelle), et même par deux moines égyptiens du cinquième siècle nommés Panodôros et Annianos. M. Boeckh a rétabli, d'après ces fragments, le canon historique de Manéthon. La perte des livres de l'historien d'Égypte est très regrettable : car ayant été faits, comme ceux de Bérose, pour les Grecs et par l'influence d'un gouvernement libéral et ami du progrès, ils nous fourniraient les données les plus précieuses pour l'histoire des idées à cette époque. Nous pouvons seulement constater que Manéthon était un chronologiste très exact, dont la science moderne confirme chaque jour les assertions. Ses livres ont été une mine inépuisable de renseignements pour les historiens et les critiques des temps postérieurs : ils forment la base du traité de Plutarque sur Isis et Osiris.

V. La géographie marchait du même pas que l'histoire. Elle ne consistait plus en de simples récits de voyages et en descriptions superficielles et poétiques de divers pays : la plupart des géographes étaient en même temps des hommes de science capables de se servir d'instruments de mesure, de fixer les latitudes et les longitudes, de déterminer la hauteur des montagnes et les dimensions des contrées qu'ils visitaient. La géographie était désormais liée à l'astronomie, celle-ci l'était à la géométrie et aux autres sciences mathématiques. De grands noms apparaissent alors dans cette partie de la littérature, si ce mot est de mise encore ici. Tels sont ceux d'ÉRATOSTHÈNE, de DICÉARQUE, Δικαίαρχος, d'AGATHARCHIDE. ISIDORE de Charax, vers l'année 270, avait donné une description du pays des Parthes, Σταθμοὶ παρθικοί ; Dicéarque décrivit l'Asie et

reconnut la grande chaîne de montagnes qui du Bosphore s'étend jusque dans l'empire de Chine; cette chaîne est restée connue sous le nom de *diaphragme* de Dicéarque. Agatharchide, de Cnide, écrivit, entre 180 et 150, cinq ou six ouvrages, entre autres un περὶ τῆς ἐρυθρᾶς θαλάσσης, dont il nous reste de longs et curieux fragments. Le *Périple* de l'Europe, de l'Asie et de la Libye, que nous possédons sous le nom de Scylax, Σκύλαξ, appartient selon toute apparence à un auteur du premier siècle avant J.-C., le même qui écrivit contre Polybe. Mais cet ouvrage, tel qu'il est, paraît un abrégé de quelque ouvrage antérieur composé au temps d'Alexandre. Il n'est point savant; c'est une simple liste, fort peu descriptive, des rivages de la Méditerranée. Le style en est sans élégance et quelquefois barbare.

III. SCIENCES

L'esprit public était presque entièrement tourné vers la science. Nous avons vu que la poésie s'était faite érudite; que l'histoire et la géographie reposaient désormais sur les faits et sur des principes de science et de critique. Aussi ne devons-nous pas nous étonner de voir les Grecs acquérir tout un ordre nouveau de connaissances, dont les progrès sont en raison de la décadence de la poésie. Combien les hommes de science à cette époque l'emportent sur les lettrés ! Quand on compare les noms de Callimaque, d'Apollônios, de Lycophron, de Théocrite lui-même, avec ceux d'Euclide, d'Ératosthène, d'Archimède, d'Hipparque, quelle distance ! La poésie se meurt, la science grandit, et avec elle ses applications à la vie réelle, à la géographie, à l'as-

tronomie, à la navigation, à la mécanique, à la construction des villes, des routes, des canaux, à l'art de la guerre. Quoique les grands hommes que nous venons de nommer n'appartiennent presque plus à l'histoire des lettres, nous devons cependant dire un mot de chacun d'eux pour faire comprendre quelle marche rapide la science exécutait, tandis qu'un Sôtades ou un Sôpater traînaient la Muse dans la fange.

Euclide, Εὐκλείδης, né de parents grecs établis à Tyr, suivit probablement les cours de l'école mathématique de Cyrène, qu'avait fondée Théodôros, et vint à Alexandrie sous le premier Ptolémée. Il y établit une grande école dont les travaux se répandirent dans le monde grec tout entier. Ses œuvres roulèrent presque entièrement sur les mathématiques pures. Ses *Éléments*, Στοιχεῖα, le font considérer encore de nos jours comme le plus puissant géomètre qui ait été; car, sans le secours de l'algèbre et de l'analyse, il put résoudre des problèmes que l'on pourrait croire inabordables par les seules forces de la géométrie. Ses Δεδομένα exposaient les *Données* générales de la géométrie analytique. Il écrivit des ouvrages sur la division des polygones, sur la pesanteur, sur les sections coniques, sur l'optique et la catoptrique, une *Introduction à l'harmonie*, εἰσαγωγὴ ἁρμονική; ses *Phénomènes* ou principes d'astronomie résumaient les connaissances célestes que l'on avait de son temps.

Son élève, Archimède, Ἀρχιμήδης, était un Dorien de Syracuse, qui s'instruisit également à l'école de Conon de Samos. Il était né en 287 et il mourut tué au siège de Syracuse par un soldat de Marcellus, en 212. Grand géomètre comme son maître, il se rendit principalement célèbre par

les applications qu'il fit de la science. C'est lui qui doit être considéré comme le créateur de la statique et de l'hydrostatique ; il donna la théorie du levier et de la vis, construisit le premier navire à hélice, invention qui ne put être reprise que quand on disposa d'une force motrice assez puissante, créa d'étonnantes machines de guerre et régla systématiquement les irrigations du Delta.

Entre les années 221 et 204 florissait l'un des plus puissants esprits géométriques d'alors, Apollonios, de Perga en Pamphylie. Il écrivit huit livres sur les sections coniques, l'ellipse et la parabole. Nous possédons les quatre premiers en grec, et trois autres dans une traduction arabe; un seul est perdu.

C'est dans la science surtout que se montra le génie supérieur d'Ératosthène, Ἐρατοσθένης, de Cyrène, né en 276, mort en 196, et ainsi presque contemporain d'Archimède. Élève d'Arcésilas et de Callimaque, il succéda à ce dernier comme administrateur du Musée. Ses connaissances étaient universelles; mais il peut surtout être considéré comme le fondateur de la géographie astronomique, de la chronologie et même de la philologie.

Les années qui s'écoulèrent après la mort de ces grands hommes virent les sciences grandir encore et atteindre à un point fort élevé, que dépassa de beaucoup au siècle suivant Hipparque, Ἵππαρχος, de Nicée en Bithynie. C'est par lui que furent déterminées et étudiées l'excentricité de l'orbite terrestre, la précession des équinoxes, la longueur presque exacte de l'année, les inégalités du mouvement de la lune; outre ses Tables solaires, il dressa un Catalogue de 1,080 étoiles, en fixant sur une carte céleste les positions relatives de chacune d'elles, et il donna des procédés astronomiques pour déterminer, d'après les éclipses,

les longitudes et les latitudes des différents points de la terre.

Des hommes d'un ordre inférieur, mais d'un esprit ingénieux, se produisaient de toute part, inventant des choses utiles à la vie ou de curieuses applications de la science. L'histoire énumère beaucoup de noms; nous n'en citerons qu'un seul, celui de HÉRON d'Alexandrie, qui florissait sur la fin de la période des Ptolémées.

IV. ÉRUDITION, TRADUCTION

I. Un puissant besoin de saisir l'ordre des choses avait engendré les sciences de la nature et donné une grande impulsion aux sciences abstraites. Ce même besoin fit naître l'érudition, qui est la science et la méthode appliquées aux productions du passé. Comme toutes les grandes conceptions alexandrines, l'érudition remonte au premier Ptolémée et eut son premier instigateur en DÉMÉTRIOS de Phalère. Car c'est lui qui, selon toute apparence, a conçu le Musée et présidé à son premier établissement. Cette grande institution, autour de laquelle se groupèrent les hommes les plus distingués des pays méditerranéens pendant plusieurs siècles, répondait à un besoin universel et servait de centre à une influence directrice, qui s'exerçait à la fois sur les sciences, sur les lettres, sur les arts et même sur l'industrie. C'est en 307, lorsque Démétrios Poliorcète l'eut chassé d'Athènes, que Démétrios de Phalère se rendit en Égypte auprès de Ptolémée Soter. Il écrivit sur l'histoire, la poésie, la politique, la rhétorique et s'occupa de réunir et d'éditer les fables répandues dans le monde hellénique sous le nom d'Ésope. Ses travaux fu-

rent interrompus par l'avènement de Ptolémée Philadelphe, qui, pour des motifs peu connus, l'exila dans la haute Égypte ; il y mourut en 283.

Presque tous les hommes de talent qui se réunirent ou qui séjournèrent à Alexandrie sous les premiers Ptolémées furent en même temps des érudits : l'étude des faits devenait la base de toute œuvre littéraire ou scientifique. Callimaque ne fut pas moins savant que poète ; Lycophron l'était davantage : de sorte que sa véritable œuvre ne fut pas son *Alexandra*, mais la recension des poètes dramatiques qu'il fut chargé de faire avec Alexandre d'Étolie. Toutefois plusieurs professeurs du Musée se distinguèrent pour ainsi dire exclusivement par leur érudition. Nous en citerons principalement trois, qui furent bibliothécaires des rois Ptolémées.

Le premier, qui succéda immédiatement à Démétrios de Phalère, fut Zénodote, Ζηνόδοτος, d'Éphèse. Tuteur de Ptolémée Philadelphe, il fut nommé bibliothécaire du Musée en 280 et peut être considéré comme le premier qui ait rempli cette fonction ; car le Musée, bien que conçu par Démétrios et fondé par Ptolémée Soter, ne fut réellement organisé que par son successeur. L'œuvre capitale de Zénodote fut sa recension d'Homère. Nous avons vu que Pisistrate avait commencé à recueillir les chants homériques et que Solon avait donné une première édition de ces épopées, par les soins de ceux auxquels on donna le nom de *diorthuntes*. Depuis cette époque, les poésies homériques n'avaient pas cessé d'occuper les savants et il en avait été fait dans beaucoup d'endroits des éditions très diverses. Le travail de Zénodote consista principalement à rapprocher ces éditions, à en éliminer les passages les plus évidemment apocryphes, et à donner enfin une édition nou-

velle, présentant un caractère d'unité et d'authenticité supérieur à celui de tous les recueils existants. Un travail analogue fut fait par lui sur les poètes cycliques, sur Anacréon et même sur Pindare. Il composa en outre des livres d'histoire (ἱστορικὰ ὑπομνήματα) et des lexiques des mots rares ou étrangers, destinés à expurger la langue ou à faciliter l'intelligence des auteurs.

ARISTOPHANE, Ἀριστοφάνης, de Byzance, florissait vers l'année 200; il fut nommé bibliothécaire du Musée en 188. Son école produisit un grand nombre d'hommes distingués par leur goût et par leur savoir, parmi lesquels on compte Diodore, Callistrate et surtout Aristarque. Le nombre des ouvrages qu'il publia est considérable. Outre de nouvelles éditions d'Homère, de Pindare et d'autres grands poètes, plus parfaites que celle de Zénodote, il donna de grandes éditions de Platon et d'Aristote, un abrégé de l'histoire naturelle de ce dernier, et plusieurs histoires particulières de villes ou de peuples helléniques. Il écrivit des livres de critique, dans lesquels ce n'était plus seulement le texte des auteurs qui était examiné, mais le fond même de leurs idées et l'art avec lequel ils avaient composé leurs ouvrages. C'est Aristophane de Byzance qui introduisit l'usage de l'accentuation et de la ponctuation, et qui prépara le *canon*, c'est-à-dire la liste chronologique des auteurs grecs, publiée par ses successeurs.

L'élève et le successeur d'Aristophane à la bibliothèque du Musée fut le fameux ARISTARQUE, Ἀρίσταρχος, de Samothrace, dont le nom est devenu synonyme de « rigueur » dans la critique des textes. Tout ce qu'il y avait de jeunes érudits à cette époque se pressait autour de lui et prenait ses principes et sa méthode. Toutefois il ne resta pas tou-

jours dans Alexandrie; il se retira dans l'île de Cypre, où il mourut à l'âge de soixante-douze ans. Son école trouva dans celle de Pergame une rivale digne d'elle; et la lutte qui s'éleva entre Aristarque et Cratès de Mallos, chef de la bibliothèque de cette ville, contribua encore à fortifier l'érudition alexandrine. L'érudit alexandrin reprit et refit entièrement l'œuvre de Zénodote et d'Aristophane sur les poésies homériques; il en exclut une foule de vers et de passages qu'il regardait comme interpolés; tout l'ensemble et tous les détails de ces vieux poèmes furent soumis à un principe de critique dont l'éditeur ne se départait à aucun prix. Beaucoup de personnes blâmaient l'excessive sévérité du savant; c'est à lui néanmoins que nous devons probablement rapporter l'édition courante que nous possédons des poèmes homériques; car c'est Aristarque qui introduisit dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* la division en vingt-quatre chants, qui a prévalu jusqu'à nos jours. Les manuscrits de Venise nous ont fait connaître une partie du travail des érudits alexandrins. Mais il ne reste rien des huit cents écrits qu'avait composés Aristarque. Ses successeurs, soit en Égypte, soit à Rome, furent le plus souvent de simples commentateurs ou des scoliastes d'anciens auteurs: la grande œuvre de l'érudition alexandrine était terminée.

II. Nous n'avons que des données fort incomplètes sur les traductions de livres étrangers faites pendant la période alexandrine. Nous savons avec certitude que les livres des Juifs furent mis en grec; nous savons qu'il en fut de même de l'Avesta, et nous avons reconnu précédemment des passages des hymnes du Vêda dans les poésies orphiques. L'activité déployée par les Grecs depuis l'époque d'Aristote dans la recherche des choses étrangères, jointe à leur dis-

persion sur toute la surface de l'Asie et à leurs étroites relations avec l'Orient, ne permet guère de penser que de l'immense littérature brâhmanique aucun livre n'ait pénétré dans le monde grec et que le prosélytisme bouddhique, en exercice depuis le sixième siècle, ne lui ait non plus rien fourni. L'avenir nous réserve peut-être encore quelques découvertes sur ce point. Jusqu'à présent nous n'avons de documents positifs et de monuments étendus que ceux qui concernent les Juifs.

Une fable, racontée par Josèphe, attribue la traduction de la Bible à soixante-dix rabbins convoqués par Ptolémée Philadelphe et fournis directement par Jérusalem. Chargés de faire des traductions complètes et séquestrés les uns des autres, ils produisirent, dit la légende, des textes en grec absolument identiques entre eux. Mais c'est là une pure fiction : Jérusalem était complètement sous la direction des pharisiens et des sadducéens qui, bien qu'en lutte les uns avec les autres, n'en représentaient pas moins l'esprit israélite et la rigueur de la tradition énoncée dans les textes hébreux. Ces textes formaient une collection commencée depuis le retour de la captivité et qui n'était même pas terminée au temps de Ptolémée Philadelphe ; la traduction dite des *Septante* ne pouvait pas avoir précédé le texte lui-même, à moins qu'elle ne fût, pour certains livres de la Bible, le résultat d'un travail gréco-hébraïque fait en Égypte ou du moins hors de l'influence de Jérusalem. Par le fait, la *Bible des Septante* offre dans sa forme des inégalités de style et de langue bien faciles à constater et qui indiquent des mains et des époques différentes. Dans son fond, elle diffère notablement du texte hébraïque, du texte samaritain donné par Nathaniel peu de temps avant notre ère, et enfin de la *Vulgate* de saint Jérôme.

Les différences sont toutes dirigées dans le même sens, qui est la destruction de l'anthropomorphisme, la substitution des doctrines libérales aux doctrines formalistes des Juifs de Jérusalem, en un mot de l'esprit aryen à l'esprit hébraïque. Il n'est pas probable que la Bible des Septante soit l'œuvre de rabbins de Jérusalem, ou bien il faudrait admettre que ceux-ci étaient déjà engagés dans les voies de l'avenir, ce que l'histoire de Jésus contredit. Les livres hébreux avaient depuis longtemps commencé à subir l'influence indo-perse; c'est ainsi seulement qu'on peut expliquer l'introduction parmi eux de ceux qui portent le nom d'*apocryphes* (Esther, Daniel, l'Ecclésiastique, la Sagesse) et qui sont compris dans la Bible des Septante. Il faut par conséquent aussi attribuer à une influence étrangère la division duodécimale des livres hébraïques; car les Massorètes en réduisirent le nombre à vingt-deux, qui est celui des lettres de l'alphabet hébreu. Le nombre vingt-quatre se trouve dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Aristarque; il avait une valeur et une importance mystérieuses à cette époque; mais la correction des Massorètes prouve que les vrais hébraïsants n'étaient pas engagés dans cet ordre d'idées. D'ailleurs, pour arriver à composer le nombre exigé, on fut obligé d'introduire, dans les canons, des livres d'une authenticité douteuse, tels que celui de Jonas et celui de Zacharie, dont le premier n'est qu'un court fragment d'une couleur orientale.

Tous ces faits conduisent à considérer la Bible des Septante comme l'œuvre de Juifs hellénistes ou d'Hellènes judaïsants, vivant dans Alexandrie et probablement affiliés au esséniens et aux thérapeutes. Quoi qu'il en soit, ce texte exerça seul sur les esprits l'influence hébraïque modifiée, qui se remarque aux derniers siècles avant Jésus-

Christ; car c'est toujours à lui que se reportent les premiers auteurs chrétiens et Jésus lui-même, dans ses discours, tels que nous les ont rapportés les évangélistes. Quant au nom de *Septante* donné aux prétendus auteurs de la Bible alexandrine, il a aussi une valeur mystique, qui vaudrait la peine d'être examinée ; mais il peut également répondre au nombre de 70 ou de 72 membres qui composaient le sanhédrin d'Alexandrie.

V. PHILOSOPHIE

Il ne se produisit durant la période des Ptolémées aucune nouvelle école de philosophie. Mais les écoles du quatrième siècle continuèrent à prospérer et subirent des transformations plus ou moins profondes. Nous n'avons pas à traiter ici de cette histoire : elle ne fait point directement partie de la littérature; mais, comme la littérature, qui est l'art appliqué aux choses de la parole et de l'écriture, confondait de plus en plus son activité avec celle de la société en général, nous ne pouvons passer entièrement sous silence le rôle rempli durant cette période par la philosophie. Celle-ci était à la fois théorique et pratique, tenant par un certain côté à l'hellénisme, par l'autre aux idées nouvelles.

I. L'*Académie* avait été purement dogmatique avec Platon et même avec Speusippe, mais n'avait pu résister aux attaques de la méthode péripatéticienne. ARCÉSILAS, Ἀρκεσίλαος, de Pitane en Éolide, réalisait au commencement du troisième siècle une réforme dans l'enseignement académique et introduisait une sorte de scepticisme adouci.

Né en 318, élève de plusieurs écoles, un peu indécis par caractère, il apportait dans les doctrines platoniciennes une réserve qui en modifiait notablement l'esprit. En métaphysique, il substituait un vrai scepticisme aux grandes et généreuses aspirations de Platon. L'école allait donc s'affaiblissant et cédant du terrain à des hommes plus dogmatiques qu'elle-même. Arcésilas mourait en 240, et avait pour successeurs LACYDÈS, ÉVANDRE, TÉLÉCLÈS et HÉGÉSINOS de Pergame.

Au commencement du siècle suivant, CARNÉADE, Καρνεάδης, essaya de regagner le terrain que l'école avait perdu, en affirmant comme un principe de doctrine ce doute que la moyenne Académie avait admis par faiblesse. Rival du stoïcien Chrysippe, très éloquent dans la discussion, il soutenait l'impossibilité de la connaissance objective et y substituait la probabilité (τὸ πιθανόν), dans un temps où la vraie science de la nature faisait, par des observations de plus en plus multipliées, de rapides progrès. Les attaques dirigées par Carnéade contre le Dieu vivant, Ζῶον ἀΐδιον des stoïciens, semblaient lui donner raison aux yeux d'observateurs superficiels, mais au fond n'avaient de force que contre l'anthropomorphisme et préparaient le terrain aux nouvelles doctrines. Du reste, Carnéade écrivit peu ; son successeur *Clitomaque* fut celui qui rédigea ses arguments.

Vainement PHILON, Φίλων, de Larissa, qui enseignait à Rome au commencement du premier siècle, et ANTIOCHOS, Ἀντίοχος, d'Ascalon, qui à la même époque professa à Athènes, à Alexandrie et à Rome, tentèrent-ils un rapprochement entre l'Académie et le Portique. Les académiciens comprenaient que leurs principes ne fournissaient pas à la morale une base assez solide et que la morale était le besoin le plus grand des temps où ils vivaient.

II. C'est ce qu'avaient compris dès le commencement les stoïciens. En enseignant que Dieu est un être unique et vivant, ils frappaient du même coup la vieille religion déchue et l'immoralité, et proclamaient le principe métaphysique auquel l'avenir appartenait. C'est avec les épicuriens que l'Académie aurait dû s'entendre : car le scepticisme, en métaphysique, n'est pas loin de la morale du plaisir. Le stoïcisme, au contraire, par son dogmatisme et sa haute moralité, ainsi que par son origine orientale, menait facilement les esprits aux dogmes religieux qui allaient bientôt apparaître. Une longue suite de stoïciens distingués remplit le troisième et le second siècle avant notre ère, puis s'étend à Rome, y comprend les plus grands noms de la république et de l'empire et finit par se perdre dans celle des saints et des saintes du christianisme. Parmi eux nous citerons seulement les noms suivants :

Cléanthe, qui professait en 264 au Portique et mourut en 220,

Chrysippe, qui mourut en 210, auteur de sept cent cinq ouvrages;

Diogène, le Babylonien;

Zénon, de Tarsos;

Antipater, de Tarsos;

Archimède, élève de Diogène;

Panætios (190 à 100), de Rhodes;

Posidônios, d'Apamée, qui florissait vers 135 et fut le maître de Cicéron et de Pompée.

Pour donner une idée de la manière de penser des stoïciens à cette époque, nous citerons l'hymne célèbre de Cléanthe, d'Assos. Ce Cléanthe, Κλεάνθης, était un boxeur d'Asie; très pauvre, il vint à Athènes, se prit de passion pour

la doctrine du Portique, fréquenta les leçons de Zénon pendant dix-huit années et finit par lui succéder. Le jour, il étudiait; la nuit, il arrosait pour quelque salaire les jardins dans Athènes. Esprit lent, mais studieux et persévérant, il écrivit soixante ouvrages sur l'histoire de la philosophie, sur la rhétorique, sur le plaisir, sur le devoir. Voici son hymne à Zeus, tel que nous l'a conservé Stobée :

« Le plus glorieux des Immortels, Zeus, au nom tant de fois répété, tout-puissant, maître de la nature, qui gouvernes tout selon la loi, salut : car tous les mortels ont le droit de t'adresser la parole. Nous sommes tous tes enfants, nous sommes tous faits à ton image, nous tous êtres vivants qui marchons sur la terre. C'est pourquoi je te chanterai et je célébrerai à jamais ta puissance. A toi obéit tout cet univers qui roule autour de la terre; il va où tu le conduis et se laisse régir par toi. Aussi bien tu tiens soumise en tes invincibles mains la foudre à la double pointe, ignée, toujours vivante. Sous son coup tous les êtres de la nature sont tremblants; par elle tu diriges ce Verbe commun (Λόγον) qui circule dans tous les êtres, se mêlant aux grands et aux petits luminaires, lui si grand par sa naissance et roi souverain de tous les siècles (διὰ παντός). O dieu (δαῖμον), sans toi rien n'arrive sur terre, ni sous la voûte brillante des cieux, ni dans les mers, si ce n'est ce que font les méchants dans leur folie. Mais toi, tu sais appareiller les choses inégales, embellir les laides, rendre amies celles qui se repoussent. Car tu as tellement uni dans une même harmonie les bonnes et les mauvaises choses, qu'elles obéissent à une raison (Λόγον) unique et éternelle : c'est en la fuyant que s'égarent les mortels pervers, malheureux qui, désirant toujours acquérir des biens nouveaux, ne voient ni n'entendent la commune loi de Dieu, tandis qu'en lui obéissant ils posséderaient avec la raison tous les biens (ἐσθλόν). Au contraire, loin du bien, ils s'élancent chacun de son côté, les uns entraînés par la fougueuse passion de la gloire, les autres vers des gains honteux, d'autres vers la mollesse et les voluptés du corps, et dans leur empressement ils trouvent le contraire de ce qu'ils cherchaient. Mais toi, Zeus, qui donnes

toutes choses, qui commandes aux sombres nues et à la foudre, délivre les hommes de leur malheureuse ignorance ; toi, Père, dissipe-la de notre âme, donne-nous l'intelligence avec laquelle tu gouvernes tout selon la justice : afin qu'honorés nous te rendions honneur en retour, chantant sans fin tes ouvrages, comme doit le faire un mortel ; car nul autre apanage n'est plus grand ni pour les hommes ni pour les dieux que de chanter toujours la loi commune de la justice. »

SECTION DIXIÈME

Période gréco-romaine.

	HISTOIRE	LITTÉRATURE	PHILOSOPHIE
135	Polybe..............	....	Posidonios.
100			Philon de La-
95	....	Apollonios Molon.	rissa.
		Démétrios de Syrie	Antiochos.
88	Alexandre-Polyhistor.		
75	....	Skymnos.	
61	....	Archias.	
50	....	Polyen.	
42	Théagène.		
	Castor.		
40	....	Babrios.	
35	....	Denys de Charax.	
34	....	Apollodore de Per-	
32	Diodore.	game.	
31	Timagène.	Cécilius.	
	Juba.		
10	Denys d'Halicarnasse.		
6	....	Théodore de Gadara.	
		Potamon.	
4	Nicolas de Damas.		
APRÈS J.-C.			
20	Strabon.		
40	....	....	Philon.
			(Hermès).
77	Josèphe.		
100	....	Dion Chrysostome	
125	Plutarque...........	Favorinus.	
150	Arrien.		

	HISTOIRE	LITTÉRATURE	PHILOSOPHIE
150	Appien.		
155	Pausanias.		
170	....	Hérode Atticus. Pollux. Maxime de Tyr.	
175	....	Hermogène.	Marc-Aurèle.
177	....	Élius Aristide.	
180	....	....	Lucien.
197	Diogène Laërce......	Philostrate.	
200	....	Oppien. Alciphron.	
225	Dion Cassius........	Athénée.	
230	....	Élien.	
240	Hérod ien		
250	....	Antoine Diogène.	
260	....	....	Hérennius. Origène. Plotin.
270	....	....	Longin.
280	....	....	Amélius.
290	....	....	Porphyre. Iamblique.
358	....	Aristénète.	
361	....	Julien.	
375	....	Himérios. Héliodore (?).	
384	....	Thémistios. Longus (?). Libanios. Lucius (?).	
390	....	Xénophon (?). Ach. Tatius (?). Chariton (?). Iamblique (?).	
430	....	Nonnos..........	Syrianos.
450	....	Quintus de Smyrne Musée (?).	
470	....		Proclus.
500	....	Colouthos (?). Triphiodore (?).	
529	....	....	Damascios. Simplicius.

Il nous reste à parcourir un espace de plus de six cents ans, au moins égal à celui que nous avons parcouru depuis les derniers temps de la période épique. Mais les littératures originales mettent autant de temps à périr qu'elles en ont mis à naître ; la courbe géométrique qui les représente se rapproche insensiblement de l'horizon par ses deux extrémités. La rupture de l'unité hellénique et le déplacement des centres de civilisation qui suivirent la conquête d'Alexandre avaient été, sinon la cause profonde, du moins la cause apparente d'une transformation de l'esprit grec et avaient permis aux idées orientales de l'envahir de plus en plus. La conquête de la Grèce par les Romains produisit deux effets principaux : elle transporta la Grèce en Italie et ouvrit l'Occident aux doctrines nouvelles. Les Grecs devinrent les professeurs des Romains et leur enseignèrent leurs lettres et leurs arts, trouvant eux-mêmes à Rome une matière nouvelle à traiter dans leurs histoires et dans leurs livres de science.

D'un autre côté, l'esprit municipal et les luttes de petites races qui caractérisent l'ancienne société hellénique tendirent à se fondre dans l'universalité romaine. Rome, par son extension vers l'Orient, compléta donc l'œuvre d'Alexandre et prépara cette vaste unité que les Grecs, réduits à eux-mêmes, n'avaient pu réaliser. Il est bien remarquable en effet que la domination romaine en Grèce n'atteignit que la superficie et ne fut pas autre chose que politique et militaire. Mais c'était là le seul et dernier appoint que pût recevoir la civilisation hellénique, après tous les efforts qu'elle avait faits pour se donner une forme unique et durable. La domination romaine fit entrer la société grecque dans ce vaste ensemble, que l'Empire réalisa et qui, dépourvu d'idéal mais exempt de chimères,

était en définitive la chose la plus humaine que l'humanité eût conçue et exécutée. Quand Rome fut devenue le centre politique de tout l'Occident, les petites unités grecques et ce que leur esprit avait d'exclusif disparurent dans le grand corps de l'Empire; les idées nouvelles, jusque-là errantes dans toutes les villes du Levant, trouvèrent un point fixe auquel elles se rattachèrent et bientôt un vaste système administratif d'après lequel elles purent s'organiser. Il fallut pour cela plusieurs siècles; mais le but à poursuivre fut promptement saisi : car, si la réduction de la Grèce en province est de 146 avant Jésus-Christ, c'est la bataille d'Actium qui fit réellement entrer le monde hellénique dans l'unité romaine; or la mort de Jésus ne suivit cette bataille que de soixante-quatre années, et le premier voyage de saint Pierre à Rome eut lieu huit ans plus tard (en 41); à partir du jour où le siège de saint Pierre fut fondé, les restes du monde hellénique disparurent les uns après les autres pour ne plus revenir.

Cet état de lutte, qui ne dura pas moins de cinq siècles, engendra, comme on peut aisément le concevoir, trois courants d'idées : le courant grec pur, le courant chrétien ou purement oriental, et le courant mixte, comprenant des auteurs païens dont les livres sont fortement imbus d'idées nouvelles. Quand le courant hellénique eut cessé, ce dernier ne tarda pas à disparaître à son tour, parce qu'il était privé de son principal aliment; le monde gréco-romain ne compta plus que des auteurs chrétiens.

Le grand art avait disparu depuis longtemps avec la liberté athénienne : Chéronée lui avait porté le coup suprême. Les lettrés d'Alexandrie ne l'avaient pas fait revivre et n'avaient présenté de lui qu'une image affaiblie et confuse, répercutée en quelque sorte dans le miroir de

leur érudition. Les petits genres exquis et maniérés, qui amusèrent les beaux esprits durant cette période, furent promptement épuisés et cessèrent à leur tour; le peu de poésie qui resta s'occupa à mettre la science en vers ou à chanter la matière; car la science et la liberté de penser avaient pris la place de l'idéal.

La langue grecque subissait les mêmes transformations : dans son fond, elle n'était plus guère employée à exprimer les grandes notions synthétiques qu'elle avait exprimées au temps de Sophocle ou de Thucydide; l'esprit d'analyse régnait partout. La langue des Hellènes, avec une merveilleuse flexibilité, se prêta à toutes les exigences de la pensée et devint comme une langue universelle, dont ni les Romains ni les chrétiens ne purent se passer. Après avoir atteint cette clarté, cette facilité qu'elle a dans Polybe et dans les écrivains qui suivirent, elle se fit mystique chez les néoplatoniciens et chez les Pères de l'Église, et cela sans perdre aucun de ses caractères essentiels. Il n'en fut pas de même de la langue latine qui, en se faisant chrétienne, se fit barbare; il en résulta que l'élaboration des idées nouvelles se fit principalement en langue grecque et chez les peuples hellènes, et qu'ainsi ce fut eux qui, après avoir été les ouvriers de l'humanité dans la société politique, le furent une seconde fois dans la nouvelle société religieuse.

L'idéal antique ayant à peu près disparu de la littérature dès l'époque d'Auguste, le travail des écrivains se porta sur l'étude des choses humaines et de la réalité. L'histoire, avec ses accessoires indispensables, la géographie et l'archéologie, continua de produire presque sans interruption des écrits plus ou moins remarquables. Seulement elle n'avait plus ce caractère d'œuvre d'art ou de

haute théorie qu'elle a dans Hérodote et dans Thucydide; son but était pratique, soit que l'auteur fût un moraliste, soit qu'il eût en vue l'instruction politique de ses lecteurs; ou bien elle se proposait de satisfaire une sorte de curiosité et d'amour de la science, en entrant dans le détail des faits et dans les moindres circonstances de la vie des hommes. Le droit, la médecine, la philosophie morale prirent aussi une place importante dans la littérature gréco-romaine. Sur la fin, les grands problèmes de métaphysique religieuse occupèrent presque seuls les meilleurs esprits; la lutte suprême fut engagée entre l'hellénisme asiatique, que représentaient les néoplatoniciens, et le pur Orient, c'est-à-dire les docteurs chrétiens; la victoire resta à ces derniers. Pendant ce temps les pratiques de la religion nouvelle avaient gagné toutes les classes de la société; les empereurs s'étaient faits chrétiens; les anciennes divinités avaient quitté leurs temples et cédé la place au Christ et à ses saints. Un décret impérial mit le sceau sur le nouvel ordre de choses et vint clore, en 529, la longue et brillante période de la littérature hellénique. La suite appartient au Bas-Empire et aux sociétés modernes.

Nous diviserons en cinq époques la période que nous avons encore à étudier. Pour aider le travail d'analyse et de classement des auteurs, nous donnerons à chacune de ces époques le nom de l'empereur romain qui en marque le centre ou la limite; autour de ce nom viendront se ranger, dans l'ordre même des sujets de leurs livres, les auteurs les plus remarquables de chaque siècle.

1re ÉPOQUE. — AUGUSTE

(150 av.-96 après J.-C.)

Rome n'ôtait aux Grecs ni la liberté individuelle, ni la liberté civile, avec laquelle ils avaient presque toujours confondu la liberté politique. En leur imposant sa suprématie militaire et sa constitution générale, elle leur apportait la paix, mais la paix dont elle même jouissait. Elle avait une admiration croissante pour les œuvres du génie grec ; elle attirait chez elle les Hellènes, apprenait leur langue, lisait et traduisait leurs auteurs, leur confiait l'éducation de ses propres enfants et, grands, les envoyait dans leurs plus célèbres écoles de la Grèce, de l'Asie ou même de l'Égypte. Par une passion le plus souvent moins honnête, Rome dépouillait les cités grecques de leurs statues, de leurs vases de prix, d'une foule d'objets d'art, qu'elle transportait parfois maladroitement et sans discernement, et à la place desquels elle leur envoyait les statues de ses patriciens, de ses généraux ou de ses officiers politiques. De plus, elle agissait parfois avec cette brutalité qui n'a jamais cessé d'être dans le caractère des vieux Romains, rasant des villes ou les incendiant, transportant leurs citoyens ou les mettant dans la nécessité de fuir pour toujours, faisant couler à flots le sang d'une population que sa dispersion avait déjà fort amoindrie. Si la destruction de Corinthe par Mummius (146) et la ruine d'Athènes par Sylla (87) peuvent être regardées comme des actes sauvages, l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie par César (47) est un des plus grands malheurs que la science ait éprouvés et une des

plus mauvaises actions que ce capitaine ait commises : cette collection comprenait alors 700,000 volumes, qui furent entièrement consumés; les manuscrits répandus dans le reste du monde hellénique ou à Rome ne pouvaient la remplacer et disparurent eux-mêmes pour la plupart, soit par l'abandon de leurs propriétaires devenus chrétiens, soit dans le tumulte des invasions et des révolutions modernes.

Deux genres caractérisent l'époque d'Auguste, d'une part l'histoire avec l'archéologie et la géographie, de l'autre l'érudition avec le professorat.

I. HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, ARCHÉOLOGIE

L'histoire ouvre magnifiquement la période gréco-romaine par le nom de Polybe, auquel s'ajoutent plus tard ceux de Diodore de Sicile, de Denys d'Halicarnasse, de Juba, de Strabon, et enfin celui de Josèphe. Plutarque appartient à l'époque suivante. On verra, par les dates de ces auteurs, qu'à l'exception de Josèphe, qui est un étranger et qui écrivit une histoire dont ni les Romains, ni les Grecs ne pouvaient encore saisir l'intérêt, l'époque d'Auguste ne comprend plus aucun nom d'historien dans sa seconde moitié : l'établissement de l'Empire avait donc fermé la bouche aux historiens grecs; à Rome, il tendait à défigurer l'histoire; un peu plus tard, il la remplissait de secrètes colères et de réticences forcées. En réalité, l'histoire grecque était close dès le milieu du second siècle avant J.-C., et il ne restait plus qu'à montrer aux Grecs par quel enchaînement de causes la chute finale de leur patrie avait été produite.

I. C'est ce que fit Polybe, le plus grand des historiens grecs après Thucydide et Hérodote. POLYBE, Πολύβιος, se trouva dans les conditions les plus heureuses pour écrire une pareille histoire. De son père Lycortas, un des chefs de la ligue achéenne, il apprit l'art de la guerre, telle que les Grecs la faisaient, ainsi que le fort et le faible des opinions qui se partageaient alors ses compatriotes. Né vers 204, il suivit l'ambassade de son père en Égypte en 181 et vit ce pays où la civilisation hellénique était encore concentrée. L'année précédente, il avait porté l'urne funéraire de Philopœmen, et était entré dans la vie politique. Quoique l'un des chefs du parti modéré, qui acceptait dans une certaine mesure l'intervention romaine, Polybe fut compris en 168 dans la liste, dressée par Callicrate, des Grecs qui furent déportés en Italie. Paul Émile, qu'il avait connu en Grèce, le fit demeurer chez son père, où il devint l'ami, sinon le maître de Scipion Émilien. Par le crédit de cette grande famille, Polybe put étudier l'histoire et la politique de Rome à leurs sources et entreprendre d'utiles voyages; en 151, il rentra pour un peu de temps dans son pays, vit Corcyre deux ans après, alla en 147 à Carthage avec Scipion Émilien, contribua à réorganiser la Grèce réduite (146) en province romaine, et passa le reste de sa vie à voyager et à écrire son *Histoire*. Il mourut probablement vers l'année 125 à Mégalopolis, où il était né : ce fut, dit-on, d'une chute de cheval.

Polybe avait eu des prédécesseurs; il en parle plusieurs fois lui-même pour apprécier les défauts et les mérites de chacun d'eux. Le plus connu était TIMÉE, Τίμαιος, de Tauroménium, qui, au siècle précédent, avait écrit une histoire de la Sicile et une histoire des guerres de Pyrrhus. Une grande partie du livre XII de Polybe est employée à cri-

tiquer cet auteur, qu'il accuse de légèreté, d'ignorance, de mensonge et de n'avoir écrit que sur des ouï-dire ou d'après des ouvrages antérieurs dont il ne vérifiait pas l'exactitude. Les défauts de Timée peuvent servir à faire apprécier les mérites de Polybe; c'est à ce titre surtout que la lecture du livre XII est intéressante.

Il faut citer encore Phylarque, Φύλαρχος, presque contemporain de Polybe, et dont ce dernier parle au livre II de ses histoires [1].

Mais le vrai prédécesseur de notre historien avait été Aratos, Ἄρατος, de Sicyone, le chef de la ligue achéenne, homme instruit, habile dans les négociations, plus adroit dans la politique que résolu sur le champ de bataille, et plus apte à conduire une affaire qu'une armée. Aratos avait écrit des *Mémoires*, Ὑπομνήματα, pleins de clarté et de véracité. La pensée de Polybe était de reprendre l'histoire au point où il l'avait laissée; mais il fit beaucoup plus, et la nature de son sujet le conduisit à écrire une sorte d'histoire universelle.

Il prend soin de nous avertir, dès le commencement, qu'il écrit pour les Grecs afin de leur montrer par quelle suite d'événements ils sont devenus, comme le reste du monde, les sujets des Romains. Ce sont des annales qu'il prétend écrire (XXVIII, 14), en racontant ce qui s'est passé année par année chez les différents peuples; pour cela, il a réuni ses propres observations à celles de son père Lycortas, il a cherché et pesé les témoignages (VI, 2), parcouru l'Afrique, l'Espagne, la Gaule et navigué sur l'océan Atlantique (III, 59); il a séjourné longtemps à Rome, connu

1. Les guerres puniques avaient suscité trois autres historiens : *Philinos* d'Agrigente, *Chæréas* et *Sósilos*, qui peuvent également passer pour prédécesseurs de Polybe. (Voyez Pol., I, 14 et III, 20.)

Fabius, les Scipions et une foule de Romains distingués; il a conversé avec des rois étrangers, avec Massinissa, avec Ptolémée Évergète, avec Chiomara, reine des Gaulois d'Asie, assisté à la prise de Carthage et été chargé lui-même de réorganiser l'Achaïe après sa soumission aux Romains.

Dans ce vaste annuaire du monde gréco-romain, Polybe ne perd jamais de vue les causes générales qui enchaînent dans leur marche les événements les uns aux autres et qui les font converger vers un résultat unique et final. C'est à Rome qu'est le centre d'action des forces principales : elles sont à la fois politiques et militaires. La constitution de la République la conduisit à étendre successivement sa domination sur l'Italie et la Sicile, puis sur les Gaules et l'Espagne, sur Carthage et enfin sur le monde hellénique; elle lui permettait de se relever promptement de ses revers; et par le mélange qu'elle présentait de tous les systèmes politiques combinés entre eux, elle appelait à elle tous les peuples et les laissait vivre paisiblement sous son empire; par là Rome tendait à la domination universelle (III, 2 et sq.). La légion, qui est décrite au livre VI, fut l'instrument par lequel Rome vainquit et soumit les peuples tour à tour, comme sa manière d'organiser les provinces soumises fut le moyen employé par elle pour les retenir sous sa dépendance.

Polybe professe une admiration sérieuse pour les institutions civiles et militaires des Romains, comparées à celles des autres peuples; mais il ne se laisse pas pour cela aveugler sur les vices inhérents à la civilisation romaine : avec cet esprit philosophique qui régnait alors dans la société gréco-égyptienne, il aperçoit nettement que la puissance de Rome, comme toutes les autres choses, est

destinée à s'accroître pendant un certain temps, puis à dépérir et à disparaître. Nous citons ce passage :

« Que toutes choses cachent en elles-mêmes une cause de dépérissement et de changement, c'est ce qu'il est à peine besoin de développer ; la force des choses suffit à nous en donner l'assurance. Or toute forme de gouvernement se détruit par deux sortes de causes, les causes extérieures et les causes intimes et innées ; les premières sont accidentelles et ne peuvent être l'objet d'une théorie, les secondes ont une marche réglée. Quelle forme politique naît la première, quelle est la seconde et dans quel ordre elles se succèdent, nous l'avons dit ailleurs : de sorte qu'il suffit, dans les conditions données, de savoir réunir les principes et les conséquences, pour prévoir dès aujourd'hui l'avenir. Or, selon moi, il est fort clair. En effet, quand, après avoir échappé à de grands et nombreux périls, un État possède une puissance prépondérante et incontestée, il est évident que, le bien-être s'y établissant pour longtemps, les mœurs tournent au luxe et les hommes convoitent avec plus d'ardeur qu'il ne le faudrait les fonctions supérieures et les autres avantages. Le mal croissant, la décadence commencera par l'ambition de commander et par la honte qu'on aura à vivre hors des honneurs ; à cela s'ajouteront le luxe et la vaine somptuosité. Le peuple prendra l'initiative de la révolution, lorsque, d'une part lésé par l'avidité des riches, de l'autre il s'enflera d'orgueil par les flatteries des ambitieux. Car alors, plein de colère et ne prenant plus conseil que de la fureur, il ne voudra plus obéir ni rester l'égal de ses chefs, il voudra être tout à lui seul. Alors l'État prendra le plus beau de tous les noms, il s'appellera liberté et démocratie ; mais ce sera en réalité la pire des choses, l'ochlocratie... Voilà ce que nous avions à dire de la constitution romaine. (VI, 57.)

L'ouvrage de Polybe comprenait quarante livres et racontait en détail l'histoire des peuples conquis par les Romains ou en lutte avec eux, depuis l'année 264 jusqu'à l'année 146, qui est celle de la prise de Corinthe par Mummius. Il ne nous en reste que cinq livres complets, avec

de longs fragments des trente-cinq autres livres. Les lacunes répandent quelque obscurité dans un ensemble à la formation duquel tous les événements de l'histoire devaient concourir. Mais la suite des faits est rendue plus saisissable par le soin que prend l'auteur de rappeler souvent, au commencement des livres, le point où elle est parvenue. Toutes les histoires très développées présentent ce même caractère, qu'elles exigent du lecteur une attention plus soutenue et un continuel effort de mémoire, que les résumés philosophiques lui épargnent le plus souvent. Mais les histoires comme celle de Polybe ont l'avantage d'entrer beaucoup plus que les autres dans la réalité, de nous montrer les hommes dans leurs actions intimes et quotidiennes, de faire ressortir les petites causes qui agissent successivement et modifient presque toujours les effets que les grandes causes auraient produits. Au fond, il n'y a aucune obscurité dans l'œuvre de Polybe : elle exige seulement que nous prenions la peine de la bien comprendre.

Du reste, cette histoire est toute politique et militaire ; c'est une œuvre purement hellénique, qui se rattache à celles de Thucydide et de ses imitateurs, mais avec cette exactitude des observations et cette reproduction consciencieuse des détails qui caractérisaient la science grecque depuis Aristote. L'étude de faits bien constatés est pour Polybe la base de l'histoire ; et cette étude ne peut se faire que si les faits sont énumérés aussi complètement qu'il est possible et reproduits dans leur ordre naturel par la description ou le récit. Ces conditions imposées à la science semblent la ralentir dans sa marche et devoir donner naissance à des œuvres froides et incapables de soutenir l'intérêt; il n'en est rien. La grande tragédie que

Polybe raconte se divise en une multitude innombrable de scènes; mais une pensée unique la domine toujours; et depuis le moment où, pour la première fois, on voit les Romains intervenir dans les affaires de la Grèce, cette action venue du dehors va grandissant en force et en étendue, jusqu'au moment où elle absorbe tous les mouvements d'hommes ou de choses qui s'accomplissent en Orient, au Sud et dans l'Occident.

Une seule chose manque à l'œuvre de Polybe : il n'a vu que les transformations politiques du monde gréco-romain; il n'a pas saisi les changements qui s'opéraient dans les idées religieuses et sociales. Le rôle spirituel d'Alexandrie lui échappe; il ne voit pas venir de l'Orient tout ce monde d'idées nouvelles qui envahissait la société grecque, au même moment où Rome la soumettait par les armes; en annonçant la chute à venir de la grande république, il n'apercevait pas la société religieuse dans laquelle elle devait enfin être absorbée. Mais l'histoire ne peut fonder ses prévisions que quand elle a, comme base scientifique, des séries de faits accomplis ou sur le point de l'être : or les séries des événements religieux n'étaient pas encore, au temps de Polybe, parvenues à un point assez avancé de leur marche pour qu'un homme principalement politique pût en saisir et en signaler les conséquences.

La langue et le style de Polybe sont tels que les avaient faits les trois siècles d'élaboration qui l'avaient précédé. La langue grecque avait éprouvé des changements analogues à ceux qu'éprouva la langue française entre l'époque de Louis XIII et celle de Voltaire : elle avait perdu ce qui lui restait encore de raideur et avait acquis une flexibilité inconnue de Thucydide et même de Xénophon. Polie par une sorte de frottement continuel dans les assemblées

publiques, dans les écoles des philosophes, dans le commerce et dans l'usage quotidien des gens instruits, elle n'offrait plus aucune résistance à la pensée et permettait de tout exprimer avec une facilité merveilleuse. Il y a beaucoup de ressemblance entre le style de Polybe et celui du *Siècle de Louis XIV* ou de l'*Histoire de Charles XII* de Voltaire. Quant à la pensée, il y a dans le livre grec plus de sérieux, de sincérité et de vraie philosophie que dans ces deux derniers ouvrages. Car l'époque où vivait Polybe ressemblait à beaucoup d'égards à la nôtre : la Grèce avait passé par une suite de révolutions qui l'avaient instruite à ses dépens, et dont la France, sous Louis XV, n'avait pas encore fait l'expérience. Elle l'a faite depuis ; et le livre de Polybe est beaucoup mieux compris de notre siècle qu'il ne l'était des siècles précédents : c'est à présent que nous pouvons saisir ce que l'école péripatéticienne et après elle Polybe entendaient par une histoire *pratique*, puisque nous pouvons, mieux que nos ancêtres, apercevoir la haute portée politique et morale de l'histoire gréco-romaine et du livre où elle est racontée. Nous savons comme lui que les commencements et les prétextes des événements n'en sont pas les causes, que celles-ci sont d'une nature abstraite ou psychologique et qu'elles précèdent quelquefois de beaucoup les actes qui en manifestent la présence. Nous avons, nous aussi, soit par les travaux de nos écrivains, soit par notre propre expérience, appris à dégager ces causes, et c'est en cela que le livre de Polybe, plus que beaucoup d'autres, est encore utile et intéressant pour nous.

Polybe avait aussi composé un livre de géographie et un livre de grammaire : il ne nous reste de l'un et de l'autre que de très courts fragments.

II. Une nombreuse génération d'historiens suivit l'époque de Polybe. Les uns sont grecs, d'autres sont latins, mais écrivent en grec ; quelques-uns étaient d'origine étrangère. Les sujets qu'ils traitent se rapportent le plus souvent aux choses de l'Égypte et de l'Orient; mais, à mesure que les années s'écoulent, le point de vue romain prédomine davantage ; dans l'histoire de Rome, prise comme rendez-vous de toutes les histoires particulières, les historiens s'accoutument à regarder l'établissement de la monarchie impériale comme le point vers lequel convergent tous les événements. Ils ne purent saisir le mouvement vers l'unité religieuse qui s'opérait alors et dont les effets ne se firent sentir que plus tard ; mais la multiplicité des livres relatifs à la Perse, à l'Inde, à l'Égypte et même aux Juifs, montre combien les esprits se préoccupaient de ces éléments, étrangers à l'Italie aussi bien qu'à la Grèce, mais avec lesquels la Grèce et l'Italie allaient être obligées de compter.

Nous ne possédons que des fragments généralement, assez courts des écrivains qui ont précédé Diodore.

Alexandre, Ἀλέξανδρος, surnommé le *Polyhistor*, né à Milet vers 150, après avoir été prisonnier de Cornélius Lentulus, fut affranchi et vécut à Rome au temps de Sylla; il fut l'élève de Cratès et le maître d'Hygin, le mythographe. Durant sa longue carrière, il écrivit vingt-deux ouvrages relatifs à l'histoire, à la géographie, à la grammaire et à la philosophie. Ses trois œuvres historiques avaient pour objet l'Italie, la Chaldée avec l'Assyrie, et les Juifs. Ses livres de géographie se rapportaient pour la plupart à l'Asie Mineure, à l'Égypte et à l'Inde. Son écrit philosophique avait pour sujet les dogmes pythagoriciens. Les fragments qui nous restent du Polyhistor montrent

que ses livres étaient des compilations d'auteurs originaux assez nombreux, par lesquels les Grecs avaient été initiés aux choses orientales. C'est là en effet que nous voyons apparaître pour la première fois les histoires suivies d'Abraham, de Moïse, de Joseph, de David, de Salomon, de Jérémie et d'une foule d'autres personnages bibliques.

Posidônios, Ποσειδώνιος, d'Apamée, dont nous avons cité le nom à la fin de la période précédente parmi les stoïciens, tint durant cette période une place honorable entre les historiens. Outre une vingtaine d'ouvrages de philosophie et de science, il écrivit une histoire en cinquante-deux livres, faisant suite à celle de Polybe : cette histoire embrassait les événements de tous les pays depuis l'année 146, où finissait l'ouvrage de son grand prédécesseur, jusqu'à l'année 96, où Cyrène fut réduite en province romaine. Il semble ainsi que l'ouvrage de Posidônios était un annuaire dans lequel chaque livre répondait à une année écoulée. Quoi qu'il en soit, nous apercevons clairement que, dès cette époque, l'histoire avait pris une extension qu'elle n'avait pas eue aux siècles précédents et qu'elle était devenue universelle. — Le traité de Posidônios περὶ Ὠκεανοῦ, *de l'Océan,* était une suite aux œuvres géographiques d'Ératosthène; c'était un livre à la fois de mathématiques et de physique, rempli de descriptions exactes et intéressantes; l'auteur s'y donnait pour tâche d'expliquer les faits après les avoir bien constatés. Son style est agréable, vif, élégant; sa manière d'écrire a servi de modèle aux meilleurs géographes et historiens des temps postérieurs. La plupart des fragments qui nous restent de lui ont été conservés par Strabon, Josèphe, Plutarque et Athénée.

Le roi des Parthes, Syrôdès (Surôdha), et le roi d'Ar-

ménie ARTAVASDA, qui fut pris par Antoine en l'an 34 et mourut quatre ans après, écrivirent des histoires en langue grecque.

A la même époque à peu près, JUBA, roi des Maures, qui tout jeune avait orné le triomphe de César, et à qui Auguste restitua une partie de son héritage, composait en grec une masse considérable d'écrits estimés. Il avait fait son éducation à Rome, où il avait épousé une fille bâtarde d'Antoine et de Cléopâtre. On cite de lui une douzaine d'ouvrages sur des sujets très variés, et particulièrement une *Histoire romaine* en deux livres, des *Assyriaca* en deux livres, trois livres sur les *Affaires de Libye,* et une *Histoire du théâtre* en dix-sept livres. Ce qui nous reste des écrits de Juba est bien sec et ressemble à des tables des matières plutôt qu'à des récits d'histoire : les Maures ne semblent pas avoir été une race d'hommes très littéraires.

J'ai cité ces trois rois en passant, pour montrer combien les études historiques gagnaient de terrain à l'époque d'Auguste.

THÉOPHANE, Θεοφάνης, de Mitylène, fut un des hommes les plus considérables de son temps. Il vint probablement s'établir à Rome pendant la guerre de Mithridate, à l'époque où un autre historien, CASTOR, gendre du roi des Galates, Déjotare, était assassiné avec sa femme par son propre beau-père. Théophane devint l'esclave, puis l'affranchi de Pompée, avant l'année 61; il fut connu de Cicéron et d'Atticus et donna souvent aux politiques de Rome d'excellents avis sur les affaires de l'Asie, qu'il connaissait fort bien; mais le conseil qu'il donna à Pompée vaincu de fuir en Égypte n'eut pas le succès qu'on en pouvait attendre. Théophane disparaît de l'histoire

après la mort de son ami. Il avait écrit *la Guerre de Mithridate;* il ne nous en reste que six courts fragments.

TIMAGÈNE, Τιμαγένης, d'Alexandrie, fils d'un agent de change royal, fut prisonnier de Pompée en 55, conduit à Rome, vendu, acheté par Faustus, fils de Sylla, affranchi, cuisinier, porteur de litière, maître de rhétorique, familier d'Auguste, puis chassé par lui du palais; au sortir de là, il se retira à Tusculum et mourut à Albano d'un vomissement forcé. Il avait écrit une *Vie d'Auguste,* qu'il brûla quand celui-ci l'eut chassé. Écrivain fécond, maître et prédécesseur d'Asinius Pollion, Timagène, avec un esprit mordant et un style acéré, composa un grand nombre d'écrits. Presque tout est perdu. Son *Histoire des Rois* avait probablement pour sujet les successeurs d'Alexandre, quoique rien ne prouve absolument qu'il ne s'y agît pas d'autres rois. Il avait encore écrit un livre sur les *Gaulois* et un *Périple,* dont il ne nous reste rien.

J'omets un grand nombre de noms moins connus, pour m'arrêter un instant sur celui de NICOLAS DE DAMAS, Νικόλαος, homme considérable qui fut l'ami d'Auguste et d'Hérode le Grand, roi des Juifs. Nicolas était frère de Ptolémée, fils d'Antipater et de Stratonice. Né vers l'an 64, il étudia la grammaire, la poétique, la rhétorique, la musique, les mathématiques, la philosophie. De mœurs élégantes, d'un esprit charmant, d'une érudition variée, il fut homme du monde en même temps que savant distingué. En l'an 20, il vit à Antioche les ambassadeurs indiens qui se rendaient à Rome. Quatre ans après, il fit avec Hérode le voyage du Pont, visita la Troade et l'Ionie, plaida à son retour la cause des Juifs et partit pour Rome avec le roi. Là il sut, en l'an 8, concilier à ce prince la faveur

d'Auguste; parut encore pour plaider contre les Juifs la cause d'Archélaos (4 av. J.-C.) et passa le reste de sa vie dans l'étude, loin de la société mondaine des patriciens.

Nicolas avait écrit des comédies et des tragédies estimées, une entre autres intitulée *Suzanne* (à moins que celle-ci ne soit de Jean de Damas ou de quelque autre auteur). Mais ses principaux ouvrages étaient son *Histoire universelle*, καθολικὴ ἱστορία, sa *Vie d'Auguste*, sa propre *Biographie* et son recueil de *Coutumes singulières*.

Son *Histoire universelle*, en cent quarante-quatre livres (12×12), commençait par les Assyriens et les Mèdes, puis traitait des temps mythologiques de la Grèce et de la Lydie, ensuite de l'Arcadie, et entrait, après le retour des Héraclides, dans le domaine des faits historiques, comprenant l'Asie, la Grèce, l'Italie et tout l'Occident. Les récits se développaient de plus en plus à mesure qu'ils approchaient du temps où vivait l'auteur. La plus grande partie de l'ouvrage de Nicolaos ne doit être considérée que comme un travail de seconde main, dont les matériaux peuvent être, aujourd'hui même, rapportés quelquefois aux auteurs d'où ils ont été tirés. Les principaux d'entre ces derniers étaient Xanthos, Denys de Mitylène, Hellanicos, Ctésias, Éphore et Posidônios. On trouve parmi les fragments qui nous restent un passage textuellement reproduit de Denys d'Halicarnasse; mais cela ne peut pas avoir de conséquences sérieuses, car ce morceau a pu être attribué par ceux qui l'ont cité aux deux auteurs également, quoiqu'il n'appartînt évidemment qu'à l'un des deux.

Nous possédons de Nicolas de Damas son autobiographie presque complète et la plus grande partie de la *Vie de César Auguste ;* en outre, cent quarante-six fragments ou citations de ses *Coutumes singulières* et de longs et

nombreux passages de ses *Histoires*, appartenant presque tous aux premiers et quelques-uns aux derniers livres. Les récits sont agréables et bien tournés, écrits dans cette langue facile qui, depuis l'époque de Polybe, était la langue ordinaire des écrivains grecs et qui exerça dans ce temps même une si grande influence sur le style des écrivains latins. Voici, pour exemple, un passage emprunté au livre VII des *Histoires* :

« Déjà Crésus était assis sur le bûcher, et avec lui quatorze Lydiens; des Perses portant des torches y mettaient le feu tout autour. Au milieu du silence Crésus pousse un grand cri et appelle trois fois Solon. Cyrus l'entend et pleure, persuadé qu'il commet un acte condamnable en brûlant, pour céder aux Perses, un roi qui ne valait pas moins que lui. Déjà les Perses commençaient à se troubler, les uns en regardant Crésus, les autres en voyant leur prince gémir de ce qui se passait, et ils demandaient que l'on sauvât Crésus. A l'instant, Cyrus ordonne à ceux qui l'entouraient d'éteindre le bûcher; mais le bûcher brûlait et il devenait impossible d'en approcher. On dit qu'alors Crésus levant les yeux au ciel pria Apollon de le secourir, puisque ses ennemis, malgré leur propre désir, ne pouvaient le sauver. Or, ce jour-là, l'orage était au ciel depuis le matin, mais il ne pleuvait pas; quand Crésus eut fait sa prière, le ciel se couvrit aussitôt de ténèbres, les nuages s'amoncelèrent, les tonnerres et les éclairs devinrent continus : une telle pluie se précipita, que non seulement le bûcher fut éteint, mais que les hommes eurent peine à se sauver. On couvrit aussitôt Crésus d'un vêtement de pourpre. Quant aux hommes, épouvantés par les ténèbres et par l'ouragan et foulés sous les pieds des chevaux que les éclairs effrayaient et que les coups de tonnerre mettaient au galop, ils furent saisis d'une terreur divine et se rappelèrent les paroles de la sibylle et de Zoroastre. Ils criaient encore plus fort que l'on sauvât Crésus et, prosternés à terre, ils adoraient, en implorant la miséricorde de Dieu. Depuis ce jour, les Perses, selon la pensée de Zoroastre, ne voulurent plus que l'on brûlât les morts ni que l'on souillât le feu d'aucune

autre manière et ils remirent en vigueur cet antique usage. » (VII, frag. 68.)

Le récit que l'on vient de lire a une couleur mystique et même un peu surperstitieuse sur laquelle il est difficile de se méprendre; elle devait plaire aux lecteurs de ce temps, qui voyaient les idées religieuses se mêler aux choses les plus ordinaires de la vie. Ne venait-on pas de voir, en pleine Athènes, un de ces ambassadeurs indiens cités plus haut, le *Çramana Jîghana,* monter volontairement sur le bûcher et se faire périr dans les flammes au milieu du peuple assemblé? (Voyez Nicolas de Damas, CXVI, fr. 91.)

III. Nous arrivons à Diodore de Sicile, Διόδωρος, contemporain de Nicolas de Damas et qui naquit pour ainsi dire à l'autre extrémité du monde hellénique, dans la petite ville d'Agyrion. Ce que nous savons de sa vie est presque entièrement tiré de sa préface. Il a soin de nous apprendre qu'il parcourut une grande partie de l'Europe et de l'Asie, pour voir par lui-même les lieux dont il devait parler; qu'il séjourna longtemps à Rome et qu'il y acquit une connaissance approfondie du latin et des documents historiques que la ville pouvait fournir; qu'il visita également l'Égypte et s'y rencontra avec les prêtres du pays et les envoyés éthiopiens, de qui il apprit beaucoup de choses. Trente années de sa vie furent employées par lui à réunir et à mettre en œuvre les matériaux de son grand ouvrage; celui-ci dut paraître quelque temps après la mort de César et avant la bataille d'Actium, ou du moins fort peu après ce dernier événement. Pendant ces trente années de travail, Diodore compulsa un grand nombre d'ouvrages, dus aux historiens et aux géographes des temps antérieurs. Outre les anciens auteurs, il cite Aga-

tharchide, Denys de Mitylène, Hécatée d'Abdère, Duris de Samos, Jérôme de Cardie, Diyllos et plusieurs autres. On est étonné de ne trouver dans son livre ni le nom de Bérose, ni celui de Manéthon; mais rien ne prouve que ces auteurs ne fussent pas cités dans la partie de l'ouvrage qui a été perdue. Toutefois le nom de ces écrivains originaux semblerait devoir se rencontrer dans le premier et dans le second livre, qui traitent de l'Égypte et de l'Assyrie.

Nous possédons de la *Bibliothèque historique* de Diodore quinze livres complets, savoir les cinq premiers et dix autres qui vont du onzième au vingtième; les fragments, du reste, sont peu considérables. L'ouvrage entier comprenait quarante-quatre livres et se divisait en trois sections de longueur inégale. « Les six premiers livres de notre ouvrage, dit Diodore (I, 4), renferment les faits et les légendes antérieurs à la guerre de Troie, à savoir trois livres pour les antiquités barbares et trois pour les légendes helléniques. Dans les onze livres suivants nous avons écrit les événements de tous les pays, depuis l'époque troyenne jusqu'à la mort d'Alexandre. Dans les vingt-trois derniers livres nous avons rangé les faits accomplis jusqu'au commencement de la guerre entreprise par les Romains contre les Celtes (guerre des Gaules), guerre dans laquelle C. Julius César, à qui ses actions ont fait donner le surnom de Dieu, soutint de nombreux et rudes combats contre les nations gauloises et étendit la domination romaine jusqu'aux îles Britanniques; or cette expédition commença la première année de la 180e olympiade, Hérode étant archonte à Athènes. »

Telle était la disposition des matières dans l'ouvrage de Diodore. Les quinze livres qui nous en restent nous per-

mettent de nous faire une idée très exacte de ce qu'était l'œuvre entière. Son titre de *Bibliothèque* était fort bien choisi : c'est moins en effet une œuvre littéraire que la juxtaposition de beaucoup de livres différents. Depuis que Polybe avait signalé Rome comme le point vers lequel convergeaient toutes les histoires, cette unité systématique n'était plus à découvrir; elle était adoptée par les historiens; ceux-ci ne faisaient plus que reprendre, avec plus ou moins de détails, les événements passés dont il avait montré l'ensemble, et ajouter aux récits de leurs devanciers ceux des événements les plus récemment accomplis; on tenait ainsi l'histoire à jour, comme un livre de banque. Il faut cependant remarquer que l'archéologie faisait des progrès, que les voyages lointains se multipliaient et s'étendaient, que les annales des anciens peuples s'éclairaient un peu plus chaque jour, qu'enfin la marche des événements présents faisait de mieux en mieux comprendre celle des faits passés. On ne refaisait pas éternellement la même histoire, quoique le fond sur lequel on travaillait semblât invariable. Le livre de Diodore est donc intéressant à deux points de vue : comme reproduction, dans des conditions un peu nouvelles, des livres antérieurs, et comme complétant ou étendant le terrain de l'histoire.

Quant au style et à la partie simplement littéraire de cet ouvrage, on en peut dire à peu près ce que l'on dirait de tous les auteurs de ce temps : c'est une langue souple, facile, élégante, claire surtout et sans aucune prétention à la poésie ni à la hauteur des idées et des expressions. Peu de qualités du reste, mais peu de défauts. Ce n'est point par la forme que Diodore peut nous intéresser, c'est par les faits qu'il raconte et qui sont pour nous une mine en quelque sorte inépuisable.

Denys d'Halicarnasse, Διονύσιος, naquit vers l'an 54 avant J.-C., étudia la rhétorique dans les écoles d'Asie, vint à Rome vers l'âge de vingt-cinq ans, c'est-à-dire en l'an 29, et y resta jusqu'à sa mort, qui arriva l'an 7 avant J.-C. Là, il enseigna la rhétorique et employa les heures qu'il avait libres à étudier les temps anciens de sa nouvelle patrie, dans la pensée d'en écrire l'histoire. Cette histoire, sous le nom d'*Archéologie romaine*, parut peu de temps avant sa mort : elle se composait de vingt livres, dont nous possédons un peu plus que la première moitié et des résumés, dans Plutarque (*Vie de Camille*) et dans les trois premiers livres d'Appien. Le but que se proposait l'auteur était de réconcilier les Grecs avec les Romains leurs maîtres, en montrant que ces derniers n'étaient pas, comme beaucoup de gens le pensaient, les descendants d'hommes barbares et de brigands, mais un peuple de noble origine et de la même race que les Grecs. Cette pensée, qu'adopte et que veut démontrer Denys, avait cours alors chez les Romains de la belle société ; c'est elle que développait Virgile, presqu'en même temps que le rhéteur d'Halicarnasse ; elle plut beaucoup aux hommes du pouvoir, dont elle flattait la vanité ; mais sa fausseté ne lui laissa prendre aucun crédit aux yeux des Grecs, lesquels conservèrent leurs sentiments nationaux sans en rien sacrifier. La domination de Rome passa sur eux, sans jamais être acceptée par eux. La tentative malheureuse de Denys eut l'inconvénient, comme celle de Tite-Live qui est aussi du même temps, de présenter les choses de l'ancienne Rome sous un faux jour, qui les déforme et qui nous met aujourd'hui encore dans de fréquentes perplexités. Cependant, telle qu'elle est, l'*Archéologie romaine* est précieuse pour nous, parce qu'elle nous dévoile

un grand nombre de faits anciens relatifs à l'Italie, faits qui sans elle nous seraient entièrement inconnus.

En elle-même, l'œuvre historique de Denys est dépourvue de critique ; non seulement cet écrivain comprend mal la constitution ancienne du peuple romain et l'assimile beaucoup trop à celle des Athéniens ; mais, devenu Romain, il semble avoir perdu de vue son propre pays et n'aperçoit presque rien de ce qui se passe dans l'orient de l'Empire. Dans sa forme, cette œuvre est fort défectueuse. Au rebours de Nicolas de Damas, Denys développe d'autant moins son sujet qu'il approche davantage du temps présent ; dans les premiers livres il est d'une prolixité décourageante pour le lecteur. Les quatre premiers livres vont jusqu'à l'établissement de la république ; le cinquième jusqu'à la dictature ; les cinq suivants jusqu'à la réélection des décemvirs. La seconde partie s'étendait jusqu'en l'année 264, qui est celle où commence l'*Histoire* de Polybe.

La moitié des ouvrages de Denys se compose d'écrits purement littéraires, dont quelques-uns valent mieux que son *Archéologie :* ses quatre morceaux relatifs à *Lysias*, à *Isocrate*, à *Isée* et à *Démosthène* sont loin d'être sans valeur, ainsi que les quatre lettres adressées à des Romains et qui roulent également sur des sujets de critique. Il a le grave défaut de traiter de la rhétorique en historien et de l'histoire en rhéteur ; mais, sans être profonds, ses jugements littéraires montrent du goût, de la réflexion et de bons principes de critique ; son défaut en cela est d'être parfois trop sévère pour des auteurs qu'il a lui-même imités et qu'il est souvent loin d'avoir égalés. Denys, en effet, professe toujours et ne semble écrire que pour donner des modèles de style à des élèves : il s'écoute parler ;

sa phrase est oratoire, périodique, harmonieuse, souvent grandiose et pleine d'une magnificence artificielle. Mais c'est être injuste envers lui que de l'accuser de n'avoir pas connu sa langue, d'avoir emprunté des mots à tous les patois et d'avoir introduit des mots et des expressions qui sont presque des solécismes. La langue de Denys est celle qu'on parlait et qu'on écrivait de son temps; c'était une langue mêlée, que le progrès des idées et le rapprochement des peuples et des civilisations forçaient à se transformer; mais, chez le professeur d'Halicarnasse, elle est plus élégante, plus soignée et peut-être même plus correcte que chez la plupart des écrivains de son temps. Cette préoccupation de la forme n'est pas plus grande chez lui que chez son contemporain latin Tite-Live. Les discours châtiés qu'il met dans la bouche de personnages anciens et barbares, Tite-Live les leur prête aussi. Cet usage datait de loin : le père même de l'histoire, Hérodote, avec moins d'invraisemblance, mais sans plus de vérité historique, l'avait déjà suivi; Thucydide avait mis dans la bouche de certains personnages des discours qu'ils n'avaient jamais prononcés. Il faut comprendre que c'était là une conception de l'art, qui eut dans les premiers temps une grande valeur et qui devint, comme tout le reste, avec les années, une convention et une forme vide. C'est là précisément ce qui caractérise la décadence de la littérature et des arts; or Denys est un auteur de la décadence; mais Tite-Live et même Virgile ne le sont pas moins, si on les considère comme élèves des écoles helléniques.

IV. Il y a loin pourtant du professeur Denys au savant STRABON, Στράβων, son contemporain. Si nous ne possédions pas à peu près complète la *Géographie* de ce judicieux

écrivain, nous ne pourrions nous faire qu'une idée très vague des contrées habitées par les anciens et de leurs connaissances géographiques. Strabon a réuni dans son livre les faits rapportés par un nombre très grand d'autorités compétentes, qu'il prend soin de citer, soit pour s'appuyer sur elles, soit pour les critiquer, soit pour couvrir sa propre responsabilité; la liste de noms d'auteurs que l'on pourrait extraire de Strabon montrerait à elle seule combien ses recherches ont été variées et consciencieuses et combien les études géographiques avaient préoccupé de tout temps les Hellènes et s'étaient progressivement étendues. Mais il faut bien comprendre que Strabon n'est pas un simple compilateur intelligent; quoiqu'il n'eût pas pu visiter tous les lieux qu'il aurait à décrire, il s'était donné la peine de faire de longs et de nombreux voyages, dont les limites avaient été au nord l'Euxin et la Crimée, au sud l'Éthiopie, à l'ouest la mer Étrurienne, à l'est l'Arménie. Sa grande fortune lui avait permis d'accomplir ces voyages dans les meilleures conditions et de s'entourer de tous les livres et de tous les documents qui en pouvaient accroître l'utilité. Ses recherches étaient rendues plus fécondes par la bonne et solide éducation qu'il avait reçue. Sa vie, examinée de près, montrerait en quelque sorte au complet les moyens dont les Grecs d'alors pouvaient user pour s'instruire et pour se mettre au courant de la science. Le principe de leur éducation semble avoir été d'aller d'école en école : Strabon, né en 66 à Amasée, ville du Pont, étudia successivement à Mysa en Carie, sous la direction du grammairien Aristodème, à Tarsos chez le stoïcien Athénodore, à Séleucie de Cilicie chez le péripatéticien Xénarchos, et à la fin il vint, comme tous les meilleurs esprits d'alors, à Alexandrie, pour y approfon-

dir les mathématiques et l'astronomie. C'est avec une telle préparation qu'il entreprit ses voyages et qu'il commença son grand travail sur la géographie ancienne et moderne. Ce livre ne parut pas avant l'année 19 de l'ère chrétienne; Strabon mourut vers l'année 23 ou 24.

Ses Γεωγραφικά se divisent en dix-sept livres, dont les deux premiers sont une introduction à la fois historique, critique et cosmographique à la géographie. La description commence au livre III, qui, avec les sept suivants, passe en revue tous les pays de l'Europe; les livres XI à XVI traitent de l'Asie, et le XVIIe de l'Égypte et de la Libye. Le caractère dominant du traité de Strabon est suffisamment indiqué dans son introduction : l'auteur y montre la relation qui unit la géographie à la philosophie, c'est-à-dire à la science d'une part et à la littérature de l'autre, ou, ce qui revient au même, au progrès de l'humanité. Cette pensée très juste de considérer la terre, non comme un lieu où agissent uniquement des forces physiques, mais aussi comme le théâtre de l'activité humaine, conduit l'auteur à unir à la description topographique de chaque pays un tableau des races et des institutions humaines qui s'y trouvent, ainsi que la notice des villes qui y ont existé à différentes époques. De cette réunion de tableaux et parfois de récits résulte une sorte de narration animée et comme une histoire, à la fois naturelle et politique, des différentes contrées du globe. Strabon, qui est demeuré Grec, malgré l'engouement de ses contemporains pour Rome, s'élève beaucoup au-dessus de cette prétendue unité, sagement indiquée par Polybe, mais exagérée par ses successeurs; il voit qu'aux confins de la domination romaine, et même dans des pays beaucoup plus voisins, vivent des hommes et des civilisations qui n'ont

avec celle de Rome aucune communauté. Quoique les pays les plus en dehors de la société grecque et de la domination romaine n'aient pas été visités par Strabon, il attache un intérêt particulier à les décrire et à démêler ce que ses prédécesseurs en avaient raconté de vrai ou de faux ; il applique à cette recherche une critique parfaitement judicieuse ; les erreurs qui se trouvent dans son ouvrage ne doivent pas être attribuées à son ignorance personnelle ou à de la légèreté, mais à l'impossibilité où tout le monde était alors de se procurer de plus exacts renseignements. Il savait que la géographie est une science progressive, qui s'enrichit par des découvertes toujours nouvelles et dans laquelle il restait encore beaucoup à trouver :

« Nous pensons, dit-il, qu'après les découvertes successives qui ont été faites, la majeure partie reste encore à faire ; et si nous réussissons à y ajouter quelque chose, notre entreprise sera justifiée. Nos contemporains doivent beaucoup à la domination romaine et à celle des Parthes, aussi bien qu'à l'expédition d'Alexandre. Celui-ci nous a dévoilé l'Asie et tout le nord de l'Europe jusqu'au Danube ; les Romains, tout l'ouest de l'Europe jusqu'à l'Elbe qui coupe en deux la Germanie, ainsi que les pays au delà du Danube jusqu'au Tyras ; les pays situés au delà jusqu'au Palus-Méotide et au rivage qui se termine chez les Colchidiens, nous en devons la connaissance à Mithridate et à ses généraux ; les Parthes nous ont fait connaître l'Hyrcanie, la Bactriane et les Scythes qui habitent au delà et que l'on ne connaissait guère auparavant. Nous avons donc quelque chose de plus à dire que nos devanciers. I, 2. »

En réalité, Strabon est le véritable successeur de Polybe, moins par la nature de son ouvrage que par la justesse et la profondeur de son intelligence. Cette succession paraît beaucoup plus réelle encore, quand on voit que Strabon, outre sa *Géographie*, avait composé une *Histoire* (ἱστορικὰ ὑπομνήματα) en quarante-trois livres, pour faire suite à celle

de Polybe, et conçue exactement dans le même esprit; cet ouvrage prenait les événements où l'historien de Mégalopolis les avait laissés et les conduisait jusqu'à la mort de César. Il ne nous en reste rien. Au contraire, il ne nous manque presque rien de sa *Géographie,* qui demeure pour nous en ce genre l'œuvre capitale de l'antiquité hellénique.

II. LITTÉRATURE, GRAMMAIRE

La science alexandrine avait suscité un grand nombre d'érudits, de grammairiens et de littérateurs, dont les écoles avaient suffi pour illustrer certaines villes. Rhodes, Pergame, Tarsos, Antioche et beaucoup d'autres cités attiraient de toutes les parties du monde grec les jeunes gens que des causes particulières empêchaient d'aller à Alexandrie. Quand la Grèce eut été conquise par les Romains, ceux-ci, qui pour la plupart étaient fort ignorants, sentirent promptement leur infériorité et demandèrent à la Grèce des livres et des maîtres pour les instruire. Tout ce monde occidental courut aux études littéraires, qui n'étaient pas moins utiles à Rome qu'elles l'avaient été dans Athènes; on vit s'accroître en quelques années, dans une étonnante proportion, le nombre des professeurs que la Grèce avait coutume de produire. Les Grecs devinrent ainsi les précepteurs des Romains, comme ils devenaient aussi leurs peintres, leurs sculpteurs et leurs architectes. Si l'on réunissait en une seule liste les noms de maîtres grecs cités dans les auteurs du dernier siècle de l'ancienne ère et du premier de l'ère chrétienne, on serait étonné de sa longueur. Certainement, tous ces hommes plus ou moins

instruits ont contribué pour une part considérable au progrès des idées et à la diffusion des lumières. Le mélange des deux civilisations, comme aussi le progrès de la science et l'action des idées orientales, détachait de plus en plus ces maîtres et leurs élèves des vieilles formules du polythéisme et ouvrait la voie aux dogmes nouveaux. Quelle part revient à chacun d'eux dans cette préparation de l'avenir, c'est ce qu'il est impossible de savoir; pourrions-nous dire aujourd'hui dans quelle mesure nos maîtres et nous-mêmes participons au mouvement général qui porte l'humanité en avant? Non; mais, que cette part soit réelle, c'est ce qu'il est également impossible de nier.

La maison des Scipions avait donné l'exemple et continuait d'encourager les Romains à accueillir les belles connaissances de la Grèce et à chercher pour eux-mêmes le premier rang dans la marche des idées. Cornélie et les Gracques étaient presque des Romains hellénisants. Sylla, par réaction contre l'ignorant Marius, avait encouragé les lettres à Rome, tout en ruinant Athènes, et transporté dans la Ville la bibliothèque d'Apellicon. Il vint un temps où tout Romain qui voulait tenir un rang distingué dans son pays devait avoir pour maîtres des Grecs et compléter en Grèce son éducation. Parmi les Grecs qui se firent remarquer à cette époque dans les lettres, il faut citer le poète *Archias,* pour qui Cicéron fit (en 61) un plaidoyer resté célèbre et qui fut l'ami d'Hortensius, de Lucullus et de plusieurs autres personnages romains; *Polyœnos* de Sardes, ami de César et d'Antoine et connu pour ses épigrammes; les poètes érudits *Dionysios* de Charax et *Skymnos* de Chios, qui écrivirent en vers sur la géographie durant le dernier siècle; les maîtres de Cicéron, *Démétrios* de Syrie et *Apollônios Molôn;* celui d'Auguste, *Apol-*

lodôros de Pergame; ceux de Tibère, *Théodôros* de Gadara et *Potamôn;* enfin le célèbre et trop peu connu de nous *Cécilius,* Juif de Calé-Acté, client du Romain Cécilius Métellus, dont il prit le nom, ami de Cicéron, protégé d'Auguste et l'un des plus féconds littérateurs de son temps : cet Israélite semble paraître alors, au sein de la plus haute société romaine, comme pour démontrer avec quel libéralisme elle commençait à s'ouvrir à toutes les idées et à toutes les nations. Il avait beaucoup écrit, et ses ouvrages étaient appréciés à Rome; malheureusement, il ne nous en reste rien.

Nous devons distinguer, dans la foule des littérateurs gréco-romains de cette époque, le fabuliste BABRIOS, Βάϐριος, appelé aussi *Gabrias;* on ne sait au juste ni sa date, ni son origine, ni sa nation; mais il ne peut être éloigné du temps d'Auguste, puisqu'il a servi de modèle à Phèdre. Son nom même ne paraît pas grec et ressemble au perse Gobrias et à l'hébreu Gabriel. Quant au fond de ses fables, il est tout oriental, comme l'étaient déjà les récits populaires, mis sous le nom du fabuleux Ésope et dont les originaux indiens ont été retrouvés dans un livre sanscrit, le *Pancha-tantra.* Nous n'avons pas à faire ici l'histoire d'un genre qui n'a presque rien d'hellénique, sur lequel se sont exercés en se jouant Socrate et des hommes célèbres d'Alexandrie; il n'est parvenu à prendre une forme arrêtée qu'à l'époque où nous en sommes de la littérature hellénique, c'est-à-dire au moment où l'hellénisme tendait à disparaître dans la civilisation romaine et plus encore dans la grande société naissante. C'est peut-être là tout le mérite de Babrios : c'est quelque chose en effet d'avoir mis en vers grecs ces apologues qui circulaient alors dans tout l'Orient, depuis les mers de la Chine, et de

les avoir publiés sous cette forme au milieu des Romains, qui se mirent aussitôt à les traduire en leur langue. Il ne faut pas chercher d'invention dans les fables de Babrios, puisque le fond des récits lui était donné; mais on peut en étudier la forme, qui est souvent agréable, quoique inférieure à celle que La Fontaine a su trouver. Le premier recueil de Babrios contient cent vingt-trois fables et a été publié à Paris en 1844 par Boissonade; le second, qui en contient quatre-vingt-quinze, a été publié à Londres en 1859 par M. Cornwall Lewis, d'après le manuscrit trouvé par M. Minoïde Minas au mont Athos. Le style de Babrios est un peu sec, mais vif; la pensée ne se développe pas longuement, mais elle a du nerf, et l'expression offre des saillies qui la font ressortir. Voici une fable que l'on pourra comparer aux imitations qui en ont été faites :

LE LOUP ET L'AGNEAU.

Un loup vit un agneau égaré loin du pâturage;
il ne s'élança pas violemment sur lui pour l'emporter,
mais il cherchait une accusation pour excuser sa haine :
« C'est toi, qui l'an passé, tout petit que tu es, as médit de moi.
— Je ne suis pas de l'an passé; je suis né cette année.
— C'est donc toi qui viens tondre mes prairies?
— Je n'ai pas encore mangé d'herbe ni été au pâturage.
— Tu n'as pas non plus sans doute bu à la source où je bois?
— Je tète encore la mamelle de ma mère. »
Alors il saisit l'agneau et le mange :
« Au moins, dit-il, tu ne laisseras pas le loup sans dîner,
quelque habile que tu sois à défendre ta cause. »

III. LITTÉRATURE GRÉCO-ORIENTALE

Les auteurs que nous venons d'étudier représentent le courant hellénique des idées, soit dans le Levant, soit à Rome. A côté de ce mouvement s'en produisait un autre, moins étendu, mais plus puissant et dont les chefs étaient persuadés que l'avenir leur appartenait. Ses représentants se partagent en trois séries, auxquelles on peut donner pour drapeau les noms de Moïse, d'Hermès et du Christ.

I. Philon, Φίλων, d'Alexandrie, que l'on appelle ordinairement Philon le Juif, est l'écrivain le plus connu de la littérature mosaïque au temps d'Auguste. Né entre les années 30 et 20 avant notre ère, il passa la plus grande partie de sa vie dans sa ville natale, alla à Rome, vers l'année 40, demander à Caligula la liberté du culte pour ses compatriotes, et revint, avec la commission dont il faisait partie, sans avoir même été reçu par l'empereur. Nous savons qu'il fit peu après un voyage à Jérusalem. A partir de ce moment, on le perd de vue et la date de sa mort est ignorée. Rien ne prouve que Philon ait eu quelque relation avec les apôtres : ces rapports prétendus semblent avoir été inventés par les historiens de l'Église, pour expliquer les ressemblances qui existent entre les doctrines de ce philosophe et celles des chrétiens. Ces ressemblances s'expliquent d'elles-mêmes : en effet, Philon était pharisien ; par conséquent, il appartenait à cette ligne kénite qui, par Ithamar, Caleb, David, Abraham, remonte à l'origine de la race blanche de Juifs, personnifiée sous le nom de Caïn et qui a conservé la tradition secrète ou

orientale pendant toute la durée du peuple élu. C'est en partie de cette même tradition qu'est né le christianisme, et c'est à cette même ligne que les généalogies évangéliques rattachent Jésus.

La qualité de pharisien donnait à Philon une liberté de penser que ne possédaient pas ou que n'avaient pas su conquérir les Juifs noirs de Jérusalem, représentés par les successeurs de Zadok, les sadducéens. Cette liberté s'était accrue par son séjour à Alexandrie; en ce pays, les doctrines du monde entier se donnaient rendez-vous depuis trois cents ans, se combattaient ou se mêlaient, sans donner lieu à aucune persécution, ni morale ni matérielle. De plus, Philon paraît avoir reçu une éducation tout hellénique; il connaissait les anciens auteurs grecs, il les cite assez fréquemment. Il avait vécu dans un milieu philosophique qui n'avait rien de juif; très versé dans le platonisme, il avait pris aussi quelque chose des pythagoriciens, des stoïciens et même des épicuriens, sectes dont les formules et les expressions se rencontrent souvent dans ses écrits. De cette variété d'idées, puisées par lui dans la société même au milieu de laquelle il vivait, Philon tira une doctrine qui avait l'avantage de les réunir dans un ensemble plus ou moins harmonieux et qu'il cherchait à appuyer sur les textes de la Bible. Mais il ignorait probablement les langues étrangères, même l'hébreu; l'alliance qu'il rêvait ne se réalisait dans sa pensée que grâce à une interprétation artificielle et arbitraire des textes. Cette interprétation va si loin, qu'elle ôte aux récits de la Bible tout caractère de réalité et les transforme en autant d'allégories.

Du reste, c'est là un des traits les plus saillants de la littérature à laquelle Philon appartient : Aristobule, 'Αρισ-

τόδουλος, le Juif, avait déjà tenté un système interprétatif du même genre, pour mettre d'accord les traditions helléniques avec celles du peuple d'Israël. Après Philon, les auteurs des Évangiles, canoniques ou apocryphes, les auteurs des Épîtres et les Pères de l'Église, Jésus lui-même, dans les discours de lui que les auteurs sacrés nous rapportent, pratiquèrent la même méthode. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que Philon l'ait suivie. Mais, comme elle est tout à fait en opposition avec celle des rabbins de Jérusalem, ce fait, entre beaucoup d'autres, nous montre que l'auteur alexandrin se rattache aux apocryphes des Septante, aux paraphrases chaldaïques, à la science libre ou gréco-alexandrine des Écritures, et qu'il est dans le même ordre d'idées que saint Luc, saint Paul, saint Jean et surtout que l'auteur de l'Épître aux Hébreux.

Les idées de Philon sont répandues dans un grand nombre d'écrits, qui sont presque tous des commentaires psychologiques et métaphysiques de versets de la Bible. Le fond en est platonicien, beaucoup plus que juif; la forme en est à la fois grecque et orientale : elle est grecque quant au style, qui est élégant, élevé, grandiose et se rapproche parfois de celui de Platon, son modèle; elle est orientale quant aux images et aux symboles. Parmi ces derniers, plusieurs appartiennent à la Perse ou à l'Inde, d'où Philon semble les avoir reçus sans le savoir; d'autres sont empruntés au judaïsme, d'où ils ne sont jamais sortis; le plus grand nombre ont passé tout faits dans le christianisme. Le Dieu éternel et unique, Père du monde, auteur de toutes choses, coéternel avec la mère idéale des êtres telle que nous la trouvons dans les vers orphiques, μήτηρ, τροφὸς ἠδὲ τιθηνή; le Verbe premier-né, fils unique du Père, roi des anges, médiateur, image de l'Être, pontife suprême;

l'Esprit-Saint, principe vivificateur; la Trinité, l'hymne eucharistique, la sainte table, la vie contemplative, le troupeau des fidèles et le Pasteur divin; enfin un grand nombre d'autres éléments du symbolisme chrétien se rencontrent partout dans Philon, vivifiés par une métaphysique à la fois orientale et platonicienne, mais, après tout, à peu près étrangère au mosaïsme.

La morale de Philon est très pure et très élevée; elle se sépare nettement des mœurs mondaines de l'Égypte; mais elle prend pour fondement la science et non l'ignorance. Dans son livre *des Chérubim,* après avoir énuméré avec éloge les sciences et les arts de la société où il vivait, l'auteur ajoute :

« Dans cette belle demeure que le genre humain s'est ainsi préparée, toutes les choses humaines se rempliront de bonnes espérances, attendant que les puissances de Dieu descendent. Elles viendront, apportant les lois et les commandements du ciel pour la consécration et la sanctification, selon les ordres que le Père a donnés. Ensuite, vivant de la même vie et mangeant à la même table que les âmes amies de la vertu, elles feront germer en elles la nation bienheureuse. »

Ces arts et ces sciences, dont il attend de la science divine la consécration, sont ceux de la société hellénique et orientale, et non pas ceux de la société égyptienne. Pour lui, l'avenir du monde se débat entre deux pôles opposés, dont l'un est le bien et l'autre le mal; le bien est à l'Orient et viendra de l'Euphrate; le mal est du côté opposé, il a pour personnification l'Égypte polythéiste et athée. Et il répète, pour preuve, cette formule si expressive du prophète Zacharie : « Voici venir un homme qui s'appelle Orient; » et plus loin : « Otez du milieu de vous vos dieux étrangers, purifiez-vous, changez de vêtements, puis le-

vons-nous et montons à Béthel[1]. » (Περὶ συγχύσεως διαλέκτων.)

Le renoncement au luxe et la pratique de la vie sainte sont, aux yeux de Philon, la condition du salut pour les particuliers et pour les empires :

« Crois-tu, dit-il au voluptueux, qu'aucune chose humaine existe réellement et substantiellement et ne soit pas comme soutenue en l'air par une vaine et trompeuse opinion, à la manière des songes mensongers? Si tu ne veux point examiner la fortune privée des individus, regarde les vicissitudes des royaumes et des nations. La Grèce fut florissante autrefois, mais les Macédoniens lui ont ôté sa force. La Macédoine fleurit à son tour; mais, divisée et mise en pièces, elle est demeurée faible jusqu'au jour où elle s'est éteinte entièrement. Avant les Macédoniens, la Perse fut prospère; un seul jour détruisit son vaste empire. Aujourd'hui, les Parthes, dominés naguère par les Perses, les dominent à leur tour et les sujets sont devenus les maîtres. Jadis, l'Égypte répandit un immense éclat; mais sa haute fortune a passé comme un nuage. Que sont devenues l'Éthiopie, et Carthage et la Libye? Où sont les rois du Pont? Où en sont l'Europe et l'Asie, en un mot toute la terre habitée? Lancée de haut et de bas, ballottée comme un vaisseau sur la mer, n'est-elle pas en proie à tous les vents? Le Verbe divin, que le vulgaire appelle hasard, conduit sa danse en rond; il circule à travers cités, nations et pays, distribuant à chacun chaque chose, et changeant les fortunes avec les temps : afin qu'un jour, ne faisant plus qu'une cité, la terre entière adopte le meilleur des gouvernements, la démocratie. » (Ὅτι ἄτρεπτον τὸ θεῖον.)

Cette transformation du monde peut être l'œuvre d'un seul homme, d'après Philon :

« Déjà des familles, des cités, des pays, des nations, des contrées de la terre, par l'action bienfaisante d'un seul homme vertueux, ont joui d'une grande félicité : surtout lorsque, avec la pensée du bien, Dieu lui avait donné une puissance irrésistible.

1. *Beth-el* signifie la maison de Dieu.

En réalité, le juste est l'appui du genre humain : tout ce qu'il a, il le met en commun pour l'usage de tous et il donne sans mesure; ce qu'il ne trouve pas en lui-même, il le demande à Dieu qui possède toutes choses; Dieu ouvre le céleste trésor, fait pleuvoir les biens comme la neige, et tous les espaces terrestres en sont inondés. Voilà les présents que Dieu accorde à la prière de son Verbe. » (Περὶ ἀποικίας.)

Voilà donc la pensée qui s'agitait dans cette portion du monde judaïque, qui ne tenait qu'en partie à Jérusalem; elle s'ouvrait à tous les souffles de l'Orient et de la Grèce, qui venaient se rencontrer dans Alexandrie. Au temps où Philon l'exprimait en termes si clairs et si hardis, grandissait, dans la Galilée, Celui que le vieux parti juif devait, avant la mort de Philon, crucifier dans Jérusalem, et en qui l'Occident devait plus tard reconnaître le Verbe divin, *sauveur* du monde.

Soixante ans après la naissance de Philon, naquit (en l'an 37) l'historien Josèphe, Ἰώσηπος, fils de Mathieu, issu d'une ancienne famille sacerdotale asmonéenne. Il avait reçu une bonne éducation, lorsqu'il s'attacha à la secte des pharisiens : ce fut un homme d'action, mêlé aux événements politiques et militaires de son temps. Quand il eut compris que l'avenir de sa nation était perdu et que ni les villes de Judée, ni Jérusalem elle-même ne pouvaient plus sauver leur indépendance, il embrassa la cause des Romains et s'efforça de servir d'intermédiaire entre eux et ses compatriotes. Les moyens qu'il employa en faveur des siens, et aussi dans son propre intérêt, ne méritèrent pas toujours d'être approuvés; il poussa la condescendance jusqu'à la flatterie, se glissa jusqu'auprès de Poppée, dont il devint le favori; plus tard, il sut se rendre agréable à Vespasien, devint son client et, prenant le nom de

la famille impériale, se fit appeler Flavius. Dans la guerre des Romains contre la Judée, il accompagna Titus, assista à l'incendie de Jérusalem et ensuite se retira à Rome où il mourut, vers 97, à l'âge de soixante ans.

Ce Flavien de nouvelle date est un véritable juif. Il n'a pas su, comme Philon, s'affranchir de l'esprit étroit de sa race ; il en avait tout l'orgueil et l'aveuglement dans la théorie, toute la servilité dans la pratique. Quoiqu'il semble avoir connu les chrétiens, qu'il ait apprécié favorablement les esséniens et les thérapeutes, qu'il ait étudié les traditions des Grecs et leur philosophie, assisté dans le Levant et dans Rome à la grande révolution morale et religieuse qui s'y accomplissait, il est demeuré au milieu de ce grand mouvement d'idées un pur israélite, rapportant toute l'histoire du monde à celle de sa petite peuplade et s'imaginant que toute la civilisation hellénique tirait son origine de Moïse.

Son *Archéologie judaïque*, en vingt livres, n'offre qu'un médiocre intérêt dans toute la partie qui répond à la Bible ; mais elle est fort intéressante, quoique beaucoup plus succincte, pour tout le reste, parce qu'elle est le document le plus important que nous ayons sur cette partie de l'histoire du Levant. A vrai dire, cet ouvrage, malgré son titre, n'était pas une archéologie, puisqu'il s'arrêtait à l'an 66 de notre ère et comprenait les événements dont l'auteur avait été témoin : de plus, pour tout ce qui concerne l'antiquité judaïque, l'ouvrage est absolument dépourvu de critique et rempli d'idées fausses, étroites ou exagérées. Cependant, comme l'histoire de la nation juive était close depuis l'année 70 et que l'*Archéologie judaïque* ne parut qu'en 93, on peut dire que l'auteur écrivait l'histoire du passé.

Sa *Guerre de Judée*, en sept livres, écrits d'abord en araméen, puis traduits en grec par l'auteur, est le complément de l'*Archéologie*, quoiqu'elle ait été publiée dix-huit ans plus tôt, en 75. Cette histoire, beaucoup plus importante que l'autre, s'étend depuis la prise de Jérusalem par Antiochos, en 170, jusqu'à la destruction de cette ville par Titus. En réalité, la disparition de Jérusalem et la dispersion des Juifs qui l'habitaient ont été pour le monde un événement de peu de conséquence : l'avenir du monde ne dépendait pas de ces petits faits, perdus dans l'histoire de l'empire romain; le christianisme et son extension n'avaient à peu près rien à démêler ni avec Jérusalem, ni avec les enfants d'Israël. Cependant c'est toujours une histoire bien dramatique que celle d'un peuple qui combat pour son indépendance et qui succombe en la défendant; et le drame est plus saisissant encore lorsque ce peuple est petit et qu'il ne craint pas d'engager la lutte contre un colosse pareil à l'empire romain.

Le traité *contre Apion* est un autre complément de l'*Archéologie* et avait pour but de défendre contre ce grammairien l'antiquité des choses judaïques. Ce traité est en deux livres; son principal intérêt vient des citations qu'il renferme de Manéthon et de plusieurs auteurs Grecs.

Le morceau *sur les Machabées* paraît une composition de rhétorique et n'a point de valeur. On citait sous le nom de Josèphe un Περὶ τοῦ Παντὸς ou traité *de l'Univers*, qui est perdu et qui semble avoir été composé par le presbytre de Rome Caïus, par Origène ou peut-être par l'évêque Hippolyte.

Enfin nous possédons de Josèphe sa *Vie*, écrite par lui-même et dont il n'y a pas de raison sérieuse de contester l'authenticité.

II. La littérature hermétique nous jette dans un tout autre monde. Qu'est-ce que cet *Hermès trois fois très grand*, Ἑρμῆς τρισμέγιστος, auquel ces livres sont attribués ? Nul ne le sait. Le nom de ce dieu était, depuis le temps d'Alexandre, employé par les Grecs comme équivalent de celui de *Krishna;* si c'est ici le cas, l'épithète de *trismégiste* s'expliquerait d'elle-même; on aurait en même temps l'explication de ce fait que beaucoup d'expressions, de formules et même de phrases des écrits hermétiques se trouvent intégralement dans le Chant du Bienheureux (la *Bhagavad-gîtâ*). Il suffirait qu'un tel livre fût tombé au milieu de la société grecque, soit en Égypte, soit ailleurs, pour rendre compte de presque toute la littérature hermétique; à sa suite viendrait également se placer un livre qui a joui, ainsi que ceux d'Hermès, d'une grande autorité pendant les premiers siècles de l'Église, le *Pasteur d'Hermas;* car *Krishna* est aussi le Pasteur, *Varshnêya;* et la *Bhagavad-gîtâ* a pour interlocuteur *Krishna.*

Il n'est pas douteux que la plupart des livres hermétiques, sinon tous, ont été faits en Égypte dans les premiers temps de l'ère chrétienne. Le judaïsme ne s'y montre presque jamais; l'hellénisme a fourni quelques idées et quelques noms; un seul morceau, la *Vierge du monde,* Κόρη κόσμου, a une couleur tout à fait égyptienne et, quant aux doctrines, est fort inférieur à tous les autres. Mais des noms, des faits et des allusions assez fréquentes montrent que les auteurs écrivaient sur le sol égyptien. — Quels étaient-ils? Rien ne le fait connaître. Le retour perpétuel d'Asclépios, comme interlocuteur principal, semble indiquer que ces écrits n'étaient pas étrangers à la secte des thérapeutes. Cette secte, primitivement juive peut-être et affiliée aux esséniens, se composait probablement alors

d'hommes de plusieurs nations, mais surtout d'Hellènes. — Quant au nom de Tat, est-il égyptien, ou bien est-ce le Tat de la célèbre formule indienne *Aum, Tat, Sat*[1], ou enfin le *Tathâgata* des bouddhistes ? Est-ce le Tôth des hiéroglyphes? Est-ce tout cela à la fois? C'est ce qu'on ne peut aisément décider.

Les livres hermétiques passaient pour renfermer vingt mille vers: ils ne nous sont malheureusement parvenus qu'en fragments et quelquefois même dans une traduction latine. Tels qu'ils sont, ils exposent une doctrine parfaitement nette, dont nous avons vu les éléments apparaître dans le monde grec dès l'époque des guerres médiques, se propager de siècle en siècle, se revêtir de formules presque religieuses dans les poésies orphiques et pythagoriciennes, et gagner du terrain dans la littérature et dans la société. Cette doctrine est le panthéisme, tel qu'il est dans le poème sanscrit cité plus haut.

« De qui les vivants reçoivent-ils la vie et les immortels l'immortalité? Qui produit les transformations? Que ce soit matière, corps ou essence, sache que ce sont là des énergies (*çaktyas*) de Dieu;... tout cet ensemble est Dieu; et, dans l'univers, il n'est rien qui ne soit Dieu. Ainsi il n'y a ni grandeur, ni rapport, ni qualité, ni forme, ni temps, au delà de Dieu; car il est tout, il pénètre tout, il enveloppe tout. Adore cette parole et prosterne-toi, mon fils, et rends à Dieu le seul culte qui lui convienne, qui est de n'être pas mauvais. » (*Frag.* XII.)

Le morceau intitulé *Poimandrès*[2] contient la théorie du feu, de la vie et de la pensée, sous la figure du Vase

1. Voy. la *Bhagavad-gîtâ*.

2. Ce mot est formé contrairement aux usages de la langue grecque et constitue un barbarisme, si on lui donne le sens de *pasteur des hommes* ou d'*homme pasteur;* de plus, il serait seul de cette espèce. Il paraît donc être un mot étranger, revêtu d'une apparence grecque.

sacré contenant la liqueur du sacrifice. Cette même théorie se trouve plus expressément figurée de la même manière dans le morceau intitulé *le Cratère*, c'est-à-dire le *Vase* où se fait le mélange de l'eau et du vin. Car c'est un des caractères les plus remarquables de la littérature hermétique, caractère qui est celui de tous les livres sacrés de l'Inde, qu'elle présente les doctrines sous deux formes, celle du langage simple et les figures symboliques. Ce symbolisme, identique à celui des premiers chrétiens, tel qu'il se voit dans les peintures des Catacombes, dans les rituels de l'Église et ailleurs, signale les auteurs des livres hermétiques comme affiliés à une société secrète, qui ne voulait pas livrer ses dogmes à la curiosité, ni les laisser s'amoindrir dans la discussion. Les symboles les couvraient et les fixaient : c'est du reste ce qui est énoncé en ces termes dans le fragment onzième du livre II [1].

« Je te rends grâces, Dieu suprême, qui m'as illuminé des rayons de ta divinité. Pour vous, ô Tat, Asclépios et Ammon, gardez ces divins mystères dans le secret de vos cœurs et couvrez-les de silence. »

C'est la recommandation que *Krishna* adresse à *Arjouna*, lorsqu'ils ont terminé leur entretien [2]. Deux choses en effet méritent surtout notre attention dans presque tous les livres hermétiques : l'identité des doctrines qu'ils renferment et de celles de l'Inde, et l'identité des symboles qu'ils proposent et de ceux des chrétiens. D'un autre côté, ni le nom ni la théorie du Christ ne s'y rencontrent ; ce ne sont pas des livres chrétiens ; il ne semble même pas que leurs au-

1. Ces chiffres renvoient à la traduction de M. L. Ménard, 1866.
2. « Ne répète mes paroles ni à l'homme sans continence, ni à l'homme sans religion, ni à qui ne veut pas entendre, ni à qui me renie. » (*Bhag.*, 18, 67.)

teurs aient eu quelque idée du Christ; mais par la théorie du Verbe, qu'ils reproduisent à chaque instant, ils paraissent s'être assez rapprochés de la théorie chrétienne pour que, à l'époque de Constantin, Lactance, qui les regardait comme des livres déjà anciens, ait pu dire avec étonnement que « Hermès avait découvert presque toute la vérité »; seulement il ajoute « je ne sais comment », preuve que les livres avaient une origine mystérieuse et ne se rattachaient pas aux doctrines égyptiennes que tout le monde à cette époque pouvait encore connaître. Il semble que le doute soit levé pour nous, et que l'Inde doive être considérée comme le berceau de la littérature hermétique.

Son influence fut très grande sur la société nouvelle et se confondit avec celle des chrétiens proprement dits; mais il vint un temps où, par l'exagération de la doctrine panthéiste, les philosophes alexandrins poussèrent les docteurs de l'Église vers la doctrine opposée, qui a prévalu jusqu'à nos jours. Cette exagération ne se rencontre pas encore dans les livres d'Hermès : ils ont donc pu servir de point d'appui aux gnostiques de toute opinion. Il faut seulement remarquer que la *gnôse*, qui est « la connaissance de Dieu », γνῶσις, n'apparaît pas ici pour la première fois et qu'elle est déjà dans Philon et même dans les poésies orphiques antérieures à la conquête romaine. Cette *gnôse*, mot qui traduit exactement le mot sanscrit *vêda*, est la *vidyâ* que, depuis les anciens temps, les brâhmanes n'ont pas cessé de révérer comme la source de la science, de la force morale et de la béatitude.

On peut donc regarder les livres d'Hermès comme un des plus forts anneaux qui unissent l'Orient et l'Occident. Mais on voit aussi, en les lisant, que la pensée hellénique a presque entièrement disparu et qu'elle s'est comme fon-

due dans une doctrine catholique, comme on disait alors, c'est-à-dire universelle :

« Le langage est différent, dit Hermès, mais l'homme est le même (les langues diffèrent chez les hommes d'une nation à l'autre), mais le Verbe parlé est un, et, par la traduction, on voit qu'il est le même en Égypte, en Perse et en Grèce. » (I, 12.)

Cette doctrine universelle cheminait à cette époque avec une extrême énergie ; elle s'écrivait dans des livres grecs, latins, syriaques, araméens ; elle se pratiquait secrètement ou ostensiblement chez les esséniens, les thérapeutes, les chrétiens et dans les sociétés qui leur étaient affiliées par tout l'empire ; elle s'affirmait sous les pierres dont les Juifs lapidaient à Jérusalem le malheureux Étienne ; elle s'enseignait à l'Aréopage par la bouche de Paul ; elle siégeait dans un grand nombre de villes du Levant, et venait fixer son centre principal dans Rome même, à côté du trône des Césars. Le vieux monde s'enfuyait avec une rapidité merveilleuse ; l'hellénisme n'était déjà plus qu'à la surface des choses ; le fond lui échappait ; deux efforts encore, et il allait disparaître pour toujours.

IIe ÉPOQUE. — LES ANTONINS

(96 237).

L'érudition grammaticale, littéraire et scientifique, l'histoire ramenée à la biographie, l'archéologie de l'art, voilà ce qui caractérise la littérature grecque à l'époque des Antonins. C'est un âge de choses pratiques, de fondations utiles, de restaurations. L'enseignement, qui avait eu jusque-là un caractère presque privé, si l'on en excepte l'Égypte des Ptolémées, s'organise dans tout l'Empire. Un

grand nombre de villes ont des professeurs attitrés et payés par l'État; Rome présente comme type une véritable Faculté des lettres, où il y a six chaires ou fauteuils, θρόνοι, occupées par des docteurs portant le titre, redevenu honorable, de sophistes. Les écoles de Tarse, de Rhodes, de Pergame, d'Athènes, d'Antioche, d'Alexandrie, de Rome, de Lyon, de Marseille, acquièrent une célébrité qu'elles doivent à l'éclat de leur enseignement plus qu'à sa profondeur. Les empereurs Antonins accordèrent des privilèges aux professeurs de grammaire, de médecine, de rhétorique et de philosophie, privilèges qui sont constatés par les Pandectes. Le professorat devint une voie pour parvenir aux honneurs et pour faire fortune; car, outre le million consacré annuellement par Vespasien à l'instruction publique, les professeurs recevaient un payement, fixé par eux, des personnes qui assistaient à leurs leçons. D'un autre côté, la parole publique étant tenue en grand honneur, on voyait des hommes fort riches se faire professeurs publics : une grande liberté de pensée et de parole régnait dans l'Empire, principalement dans sa partie orientale, où il semble que le niveau passé, en quelque sorte, sur les esprits par la domination romaine se faisait sentir moins lourdement. Les empereurs en général et l'administration romaine se montrèrent tolérants pour les doctrines, tant qu'elles restèrent dans le domaine de la spéculation; et ils n'opposèrent la force et quelquefois les violences de la loi que quand ces doctrines passaient dans la pratique et produisaient des conséquences en opposition évidente avec la législation. S'il en était autrement, on ne comprendrait pas comment tant de doctrines nouvelles et de croyances religieuses, venues de toutes les parties du monde, ont pu s'énoncer et se prêcher en liberté,

au même moment où des chrétiens et d'autres sectes plus ou moins mystérieuses étaient poursuivis par des empereurs reconnus pour les plus honnêtes gens. Mais aussi des doctrines purement spéculatives et un enseignement qui ne veut pas sortir de la pure théorie deviennent promptement stériles et tournent aisément à la plus vide rhétorique, lorsqu'à côté d'elles s'élèvent des dogmes puissants, représentés par des hommes actifs, énergiques et pleins de foi, et que ces dogmes ne vont à rien moins qu'à réformer la morale, la politique, la société et même l'humanité entière.

I. ÉRUDITION

DION, Δίων, CHRYSOSTOME (bouche d'or) est un type parfait de la rhétorique inaugurée à cette époque. Par sa date il appartient presqu'à l'époque précédente, et il forme la transition entre celle d' Auguste et celle des Antonins. Né à Pruse vers l'année 50, il acquit de bonne heure une grande célébrité comme rhéteur; en Égypte où il voyageait, il vit Vespasien, le suivit en Italie, s'établit à Rome et y enseigna; plus tard, devenu suspect à Domitien, il fut chassé de Rome vers l'an 82, voyagea misérablement chez les Gètes et les Scythes ; il était au camp romain sur le Danube, lorsque Domitien fut assassiné. Dion, par son habileté et son éloquence, entraîna le vote des soldats en faveur de Nerva, revint à Rome, y jouit d'une grande faveur auprès de Nerva et de Trajan, et mourut en 117.

Il nous reste de lui quatre-vingts discours et cinq courtes lettres, avec quelques fragments d'autres écrits. Il

avait de plus composé huit livres sur les vertus d'Alexandre et quatre livres pour défendre Homère contre Platon. Les discours de Dion sont de ceux que l'on ne peut pas juger avec une parfaite sécurité, si ce n'est au point de vue des idées, de la composition et du style : car leur principal mérite était dû au débit parfait et à la voix charmante de l'orateur, qualités dont nous ne pouvons pas nous rendre compte. Le fond des idées est en général assez pauvre; il n'apporte à peu près rien de nouveau en aucune chose : des anecdotes connues, des faits depuis longtemps constatés; des récits de pays lointains, le plus souvent controuvés ou exagérés; des doctrines vagues, où il est presque impossible de juger si Dion croyait aux dieux ou s'il n'admettait que ce Dieu unique, père céleste, dont les Perses et les brahmanes avaient seuls, dit-il, la connaissance; en politique rien d'arrêté; une morale assez pure, mais d'une solidité douteuse; voilà ce que l'on trouve comme fond de cette éloquence d'arrière-saison.

La forme en est élégante, étudiée, un peu monotone. Le style est clair, travaillé, dénotant une connaissance approfondie de la langue grecque et une longue étude des anciens auteurs. Dion raconte agréablement : on pourrait détacher de ses œuvres un assez grand nombre de petits récits, qui seraient autant de modèles de narrations oratoires. Il apprécie finement les choses de l'art et donne quelquefois des renseignements qui ne sont point inutiles à la critique de nos jours. Comme il aime les légendes et surtout celles qui viennent d'un peu loin et avec lesquelles le public qui l'écoutait n'était pas encore familier, ses discours peuvent à cet égard être instructifs pour nous-mêmes et nous fournir des données historiques intéressantes.

Favorinus, Φαβωρῖνος, est un nom latin revêtu d'une forme grecque. Ce Latin était d'Arles, en Provence; il était eunuque, et par conséquent avait la voix un peu grêle pour un rhéteur. Il n'en devint pas moins un ami d'Hadrien, un rival de Polémon à Smyrne, un familier de Plutarque. Élève de Dion Chrysostome, il est probablement l'auteur du discours *corinthiaque* attribué à son maître. Académicien et presque sceptique, il écrivit trois livres sur l'Imagination, un sur Plutarque et dix sur le Pyrrhonisme. Il ne nous en reste rien.

Apollônios Dyscolos vivait entre les années 80 et 145, à Alexandrie. C'était un grammairien, dans le sens moderne de ce mot : il paraît avoir le premier ramené les règles de la langue grecque à une Syntaxe positive ; il nous reste de lui deux écrits, sur la Syntaxe et sur le Pronom.

Faut-il compter Hérode Atticus, Ἀττικὸς Ἡρώδης, parmi les gens de lettres et le comprendre dans cette histoire? Il écrivit peu, quelques discours seulement, qui sont perdus. Mais il parla beaucoup et montra l'exemple d'un homme considérable, que l'éclat d'une grande fortune n'empêchait pas de rechercher la réputation d'homme éloquent et de beau parleur. De plus, avec cette fortune qu'un heureux hasard avait mise entre les mains de son père et qu'il tenait de lui, Hérode exerça une grande influence sur les arts et la littérature de son temps, par l'usage qu'il en sut faire. Le théâtre qu'il construisit au pied de l'Acropole d'Athènes, et qui porte son nom ou celui de sa femme Régilla, le Stade qu'il fit réparer et garnir de gradins de marbre pentélique, témoignèrent de son amour éclairé pour les choses de

l'esprit et en encouragèrent la culture. Il mourut en 180 à Képhissia, où il s'était fait, au milieu des jardins et à l'une des sources du Céphise, une charmante habitation.

JULES POLLUX, Ἰούλιος Πολυδεύκης, de Naucratis, qui vivait entre les années 120 et 180 et qui florissait sous Commode, fut un grammairien distingué. Son *Onomasticon* n'est pas une œuvre littéraire; c'est un catalogue de mots grecs rangés d'après l'ordre des matières, c'est-à-dire d'après leur signification et leur emploi. Nous le citons comme un livre très utile et dont les philologues de nos jours ne peuvent se passer. L'auteur fut quelque temps le chef, c'est-à-dire le doyen, en quelque sorte, des professeurs de l'école d'Athènes.

MAXIME, Μάξιμος, de Tyr, fut contemporain de Pollux, mais plus jeune que lui d'une vingtaine d'années. Quoiqu'il ait écrit sur des sujets le plus souvent philosophiques, il fut cependant un rhéteur, plutôt qu'un philosophe. Il était professeur de rhétorique à l'Athénée de Rome, à peu près au même temps où Pollux enseignait la rhétorique à Athènes. Son oraison funèbre de Pâris, fils de Priam, est un pur exercice oratoire, comme on en faisait en Grèce depuis bientôt quatre cents ans, et qui n'a ni plus ni moins de valeur que les déclamations de l'école d'Isocrate. Dans ses autres discours, qui ressemblent moins à des œuvres oratoires qu'à des dissertations écrites ou à des commentaires, Maxime de Tyr est plus rhéteur que moraliste et plus moraliste que philosophe. Il y a peu à tirer, soit pour les lettres soit pour la science, de ses discours sur l'Origine du mal, sur le Démon de Socrate, sur l'Objet de la philosophie, sur la Nature de Dieu; ce sont les meilleurs

des quarante et un qui nous restent de lui. Le dernier offre cependant cet intérêt de montrer combien, à cette époque, la notion de Dieu s'était séparée des formes usées du polythéisme, sans toutefois engendrer dans la société, je ne dirai pas païenne mais hellénique, aucun système qui ressemblât à une religion. Maxime est un représentant affaibli du platonisme : la force vivante de l'avenir n'était plus là ; l'hellénisme allait se mourant.

Hermogène, Ἑρμογένης, de Tarsos, fut, quelques années après, un des exemples frappants de ce que pouvait produire l'enseignement laïque, si bien établi par les Flaviens et les Antonins. A quinze ans, d'après le récit de Fabricius (iv, 33), il parlait en public ; Marc-Aurèle vint l'entendre et le trouva admirable. A dix-sept ans, il avait écrit et il publiait une *Rhétorique* en cinq livres, ouvrage que nous possédons et qui fut le livre classique de cet enseignement pendant plusieurs siècles. A vingt-cinq ans, ce cerveau d'une croissance précoce et artificielle se désorganisait et l'illustre rhéteur tombait dans l'imbécillité. On disait de lui : « Il a été vieillard parmi les enfants, il est enfant parmi les vieillards. » Cet « épileur de style », comme on l'appelait, ce ξυστήρ avait composé pourtant un livre qui peut être regardé comme le type le plus parfait et la règle de l'enseignement classique à l'époque des Antonins. C'est une analyse pratique de toutes les figures oratoires et des moyens qu'un rhéteur pouvait mettre en usage pour produire un discours accompli ; mais c'est en même temps une œuvre absolument vide d'idées.

Un autre genre de folie frappa l'un des hommes les plus distingués de cette époque, un de ceux dont la vie et les œuvres sont les plus curieuses à étudier, P. Ælius Aris-

TIDE, Αἴλιος Ἀριστείδης. Il était né en Mysie près de l'Olympe, dans la ville nommée alors Hadriani ; son père, Eudémôn, était un des archiprêtres de l'Asie, attaché au service de Zeus Abretténos. Aristide fut élevé dans un milieu rempli de piété et de superstition païenne ; son père nourricier avait commerce avec les dieux et sa nourrice fut ressuscitée par Esculape. Le jeune homme eut ensuite pour maîtres Alexandre le grammairien, un des Philostrates, Hérode Atticus et enfin Polémon de Smyrne. Pour compléter son instruction il entreprit, selon l'usage d'alors, des voyages en Asie, en Afrique ; il vit l'Égypte, la Galilée, la Syrie et conversa avec ces Juifs qu'on appelait alors les « impies de la Palestine » ; il vint à Cos et à Cnide, où étaient deux célèbres écoles de médecine. Dès ce temps il paraît avoir été fortement attiré vers les doctrines de la secte médicale d'Asclépios, dont les thérapeutes ou *guérisseurs* étaient une branche égyptienne. Mais il tomba malade en voyage et put difficilement parvenir jusqu'à Rome. Le mal avait son siège dans le système nerveux et paraît avoir été d'une extrême violence ; il dura dix années avec toute son intensité et mit ensuite trois ans à se guérir. Tout cet intervalle fut employé par Aristide à faire, de temple d'Esculape en temple d'Esculape, à travers l'Asie Mineure et les îles, des voyages de santé qui ne s'élevèrent pas à moins de trente. Il se soignait par les eaux chaudes et par les eaux froides, couchait dans les temples d'Esculape et y faisait des *nuitées*, à Pergame, à Smyrne, à Cyzique, à Lébédos. Là il voyait les dieux de la santé, surtout Asclépios, lui apparaître, converser avec lui et lui donner des conseils sur sa maladie et sur ses affaires. Son agitation morbide n'interrompait point ses travaux d'esprit ; il apprenait toujours, il lisait, il écrivait, il parlait, il chantait en vers les louanges

du dieu duquel il espérait son rétablissement. Son âme exaltée s'exprimait dans des discours pleins d'élan et d'émotion, qui entraînaient les esprits ; les applaudissements le suivaient partout ; l'empereur lui faisait offrir les privilèges accordés au plus haut degré du professorat ; les Smyrniotes le nommaient archiprêtre de l'Asie ; les villes élevaient de son vivant des statues en son honneur ; à Smyrne, en 177, il était invité par Commode à parler devant lui et devant la famille impériale, et là il était accueilli par de frénétiques battements de mains.

Cet homme, qui semblait n'avoir qu'un souffle de vie et que tant d'admiration et de sympathie entourait, nous a laissé cinquante-cinq déclamations presque toutes intéressantes et quelques-unes très volumineuses. Elles sont écrites dans un style savant et élégant, suivant les règles partout enseignées de la composition : leur forme est parfaitement artificielle. Au fond, elles montrent tout entière la personne qui les a écrites, avec son état maladif, son exaltation, ses songes superstitieux, ses visions. Elles dévoilent aussi toute une face du paganisme aux abois, que son organisation impériale semblait défendre, mais qui n'agissait plus sur les âmes que par les formes extérieures du culte, par de vaines terreurs et par des espérances plus vaines encore. Ses six *Discours sacrés*, ἱεροὶ λόγοι, où il rend compte de ses *incubations* dans les temples d'Asclépios, sont d'un intérêt navrant pour les esprits droits, mais bien instructifs pour ceux qui étudient les religions à leur déclin.

On a dit qu'Élius Aristide avait eu des relations avec les chrétiens et qu'il avait pris quelque chose de leurs doctrines. Rien ne le prouve. Il y avait alors des chrétiens enthousiastes, mais il y en avait beaucoup de fort sensés ;

des illuminés se rencontraient ailleurs que parmi eux. Élius fut une sorte de somnambule ou, comme on dit à présent, de *spirite;* mais cette maladie de l'esprit et de son organe ne semble pas avoir rien à démêler, ni alors ni jamais, avec la foi chrétienne. Malgré le mal dont il était tourmenté, Aristide n'en fut pas moins un des hommes les plus remarquables et l'un des meilleurs écrivains de son temps. Ses écrits ont les formes de la rhétorique; mais ils ne sont vides ni d'idées ni de faits; lui-même a été mêlé aux choses de la vie et n'a pas été un simple rhéteur. Ses récits sont souvent d'un intérêt puissant; celui qu'il adressa à Marc-Aurèle, après le tremblement de terre qui, en 178, bouleversa la ville de Smyrne, soutint, à la lecture, l'attention sympathique de l'empereur; mais, quand celui-ci vint à lire le passage qui se termine par ces mots : « Cette ville, naguère charmante et renommée entre toutes pour sa beauté, offre un tableau lamentable composé de ruines et de cadavres; les vents y soufflent sur un désert, » il fondit en larmes et prit la résolution de la rebâtir. Dès l'année suivante, Smyrne sortait de ses ruines et bénissait Aristide qui l'avait ressuscitée.

Philostrate, Φιλόστρατος, est le nom de trois écrivains, le père, le fils et l'arrière-petit-fils. Le père avait composé beaucoup de livres de rhétorique, quarante-trois tragédies et quatorze comédies. Le fils, plus célèbre que les deux autres, fut à la fois un rhéteur et un artiste. Ceux de ses ouvrages qui nous sont parvenus consistent en deux livres de descriptions de tableaux, des *Heroïca* ou portraits de héros de la guerre de Troie, des *Vies de sophistes* en deux livres, et une *Vie d'Apollônios de Tyane.* Tous ces écrits ont un intérêt historique incontestable;

non à cause de leur valeur littéraire qui est médiocre, mais parce qu'ils fournissent des documents précieux à l'histoire de l'art et à celle des idées. Les Εἰκόνες sont un livret de musée, fait d'après une galerie de tableaux existant à Naples chez un particulier ; la forme en est oratoire et apprise ; c'est l'œuvre d'un professeur de rhétorique, instruisant un jeune homme et lui faisant apprécier des œuvres d'art ; le style est rempli de mots affectés, de formes obscures, d'expressions recherchées, qui tiennent pour la plupart à la difficulté qu'on rencontre toujours à reproduire par la parole des sculptures ou des tableaux. Il en résulte que l'auteur, tout en décrivant ce qu'il voit, s'efforce surtout d'en faire ressortir le caractère moral ; son langage est pittoresque et plein d'images, il unit le sentiment à l'érudition ; les descriptions, quand elles sont simples et naturelles, comme celle de l'*Orphée* par exemple, sont excellentes et peuvent servir de modèle en ce genre. Enfin, nous devons nous estimer heureux de posséder ces débris de l'œuvre des Philostrate, puisque sans eux nous n'aurions sur la peinture antique que de très vagues et très peu nombreux renseignements. Pausanias et Pline en fournissent beaucoup moins que Philostrate ; les peintures des maisons de Pompéi, quoiqu'elles montrent parfois du talent, ne sont que des œuvres de second ou de troisième ordre, en comparaison de celles que Philostrate a décrites.

Sa *Vie d'Apollônios de Tyane* est un des écrits les plus curieux de cette époque. Philostrate l'écrivit pour complaire à sa protectrice Julia Domna, femme de Septime-Sévère. Ce personnage, né en Cappadoce et à peu près contemporain de Jésus, avait beaucoup voyagé en Orient et en avait rapporté des doctrines et des exercices de thaumaturgie, qu'il pratiqua en Grèce pendant plusieurs

années. Honni des uns, presque adoré des autres, il vint à Rome sous Néron, en fut chassé, connut Vespasien à peu près au temps où Josèphe devenait aussi son protégé, et s'établit à Éphèse. Là, sous le nom d'école pythagoricienne, il créa un centre de thaumaturgie et de symbolisme oriental, dont l'influence paraît avoir été considérable. A l'époque de Philostrate, les progrès du christianisme étaient devenus une des préoccupations des empereurs; Apollônios, qui passait pour un personnage divin et dont on racontait de nombreux miracles, parut propre à être opposé à Jésus et fut, selon une expression récente, comme un Christ païen au milieu du troisième siècle. Vaine tentative; les jours de la vieille religion étaient comptés: on ne pouvait pas plus la faire revivre, même au moyen d'un Christ fabriqué tout exprès, qu'on ne pouvait faire revenir les jours de Sophocle, ou d'Eschyle, ou d'Homère.

Athénée, Ἀθηναῖος, de Naucratis, en Égypte, est à très peu près contemporain du second Philostrate; il vécut longtemps à Alexandrie, et paraît avoir publié à Rome son grand ouvrage vers 228, sous le règne d'Alexandre Sévère. Il avait composé une *Histoire des rois de Syrie*, qui est perdue. Nous avons ses *Dipnosophistes*, Δειπνοσοφισταί, en quinze livres: les deux premiers et une partie du troisième ne nous sont parvenus que dans l'*abrégé*, ἐπιτομή, qui en fut fait peu de temps après lui, on ne sait ni où ni par quel auteur. Cet ouvrage, dont le titre signifie *les Docteurs à table* ou *le Souper des savants*, est une sorte d'encyclopédie sous la forme d'un dialogue; on y trouve une collection de jugements sur les poètes, les historiens, les philosophes, les orateurs, les médecins, avec un nombre immense

de citations ; on y lit les noms de plus de six cents auteurs, qui sans Athénée nous seraient totalement inconnus. Mais ce qui domine dans cet ouvrage ce sont des renseignements sur la vie domestique des Grecs et des autres peuples, sur leurs arts, leurs productions, sur les animaux et les plantes de plusieurs pays. Tout cela forme un mélange qui n'a rien de littéraire ; on y parle également d'Homère et des concombres, de Pythagore et des salaisons ; des réflexions judicieuses sur les modes musicaux des Grecs s'y lisent à côté de descriptions circonstanciées sur toutes les manières de manger des peuples connus. On pourrait donc extraire plusieurs manuels de la volumineuse compilation d'Athénée. Il serait impossible de la lire d'une manière suivie ; mais au moyen d'un *index* bien fait on peut y puiser une foule de connaissances, non seulement sur les écrivains et les artistes de la Grèce, mais sur un grand nombre de sujets. Athénée est une des mines les plus abondamment exploitées par l'érudition moderne. C'est de lui aussi qu'ont été extraits le plus de fragments d'auteurs anciens, dont les ouvrages entiers ont été perdus. Les *Dipnosophistes* ont été également utiles aux érudits de l'antiquité : à peine Athénée était-il mort, que son livre était en quelque sorte mis au pillage et fournissait des matériaux aux autres rhéteurs de son temps. On en fit un abrégé pour l'usage des personnes qui voulaient s'instruire sans devenir des érudits ; mais le livre lui-même fut entre les mains de tous ceux qui prétendirent à l'érudition, depuis Élien jusqu'à Sylburge.

La période des rhéteurs plus ou moins savants que nous passons en revue peut être close par les noms d'Oppien et d'Élien. Le premier, Ὀππιανός, était un Gréco-Latin d'Anazarbe, en Cicilie, qui suivit à Malte son père exilé et com-

posa dans cette île, à peu près dépourvue de gibier, un poème en quatre chants sur la Chasse. On lui a attribué aussi un poème de longueur à peu près égale sur la Pêche; dans ces dernières années, ce poème a été reconnu pour apocryphe. La *Chasse*, Κυνηγητικά, est une compilation dont les matériaux ont été empruntés on ne sait à quels auteurs; les emprunts ont été faits quelquefois avec peu de discernement et souvent reproduits sans critique. Ceux que Buffon a pu faire à Oppien prouvent peu en faveur de ce dernier, puisque Buffon lui-même était un naturaliste de cabinet. Ce n'est donc pas le savant ni l'homme exact dans ses descriptions qu'il faut chercher dans l'auteur grec, mais le versificateur qui, presqu'au sortir de l'école, s'exerça sur un sujet probablement encore assez nouveau de son temps. Avec ces réserves, il est possible de trouver dans Oppien des descriptions vives, animées, agréables, comme, dans un genre différent, on en trouve dans Philostrate. Oppien avait à peine trente ans quand il mourut.

Quant à Élien, de Préneste, c'était un Romain écrivant en langue grecque sur des sujets empruntés à d'autres auteurs, et qui de nos jours serait simplement considéré comme un plagiaire. Auditeur du touriste Pausanias, connu du premier Philostrate, il attendit à peine la mort d'Oppien et d'Athénée pour piller leurs écrits et en tirer ce qui se trouve de moins mauvais dans les siens. Professeur de rhétorique à Rome, il écrivit une *Tactique*, des *Histoires diverses*, un ouvrage sur les *Caractères des animaux* et des *Lettres*; on citait aussi de lui des livres sur la *Providence*, sur les *Manifestations de la divinité*, un écrit *contre Héliogabale* fait après la mort de ce prince. Ce sont des livres de bien peu de valeur que les *Animaux* et les *Histoires* d'Élien : nulle critique, nul ordre, nulle

composition, nul souci de l'art, ni de la vérité; une rhétorique vide d'idées, un style plein de néologismes, d'expressions hasardées, de formes obscures, et, au fond de tout, cette idée fausse que de la comparaison des animaux avec l'homme ressort leur supériorité par rapport à lui. Un progrès restait pourtant encore à faire : un jour devait venir où Élien serait appelé par Suidas μελίγλωσσος, « l'homme à la langue de miel ».

II. HISTOIRE

On est accoutumé à voir dans Plutarque, Πλούταρχος, un historien et un érudit, un biographe exact et sincère, plutôt qu'un prêtre, un métaphysicien ou un moraliste : c'est pour cela que nous le plaçons ici parmi les historiens, quoiqu'il ne se soit jamais proposé d'écrire un livre d'histoire.

Plutarque était né vers l'année 40 à Chéronée, aux confins de la Béotie et de la Phocide. Élève d'Ammonios et de Favorinus, il alla à Rome sous Trajan ; il y fit en grec quelque leçons publiques, y connut plusieurs Romains distingués, mais n'y apprit pas assez le latin pour pouvoir tirer de cette connaissance quelque parti. Cependant sa valeur personnelle lui conquit l'estime de Trajan, qui le fit surintendant d'Illyrie ; sous Hadrien il devint procurateur de la Grèce, archonte de Chéronée et prêtre d'Apollon Pythien. Plutarque était marié et avait des enfants, dont plusieurs moururent jeunes ; lui-même fut un modèle des vertus domestiques. Il mourut vers l'année 120.

Pour avoir de Plutarque une idée exacte et complète, il ne faut point séparer ses Biographies de ce qu'on ap-

pelle ses Œuvres morales; car tous ces écrits ont un seul but, qui est d'encourager les hommes à bien faire; cet encouragement, il le tire soit de l'histoire, soit des choses ordinaires de la vie, soit de doctrines religieuses ou philosophiques. L'esprit béotien, sans éclat mais sérieux, revit tout entier dans cet auteur : c'est un homme pratique, pour qui la théorie n'a que peu de valeur par elle-même si elle ne sert à la moralité et au bonheur de l'homme. Il a composé un nombre étonnant d'écrits, en général assez courts, dont aucun n'a pour objet une théorie pure, non pas même ceux qui semblent se rapprocher le plus de la métaphysique platonicienne ou de la polémique philosophique. Ce grand nombre d'ouvrages comprend des traités sur toute sorte de sujets : ils ont rapport à la religion, à la métaphysique, à la morale, au droit public, à la politique, à l'administration, à l'histoire, à la littérature, aux sciences, à l'éducation des enfants, au mariage, à la musique. La division qu'on a généralement adoptée des œuvres de Plutarque en *Vies des hommes illustres* et *Œuvres morales* en donne une idée insuffisante et même fausse; car, d'une part, ses Biographies sont des histoires morales, et d'un autre côté, ses *Dix orateurs*, ses *Dits des rois et capitaines* grecs ou romains, sa *Vie d'Homère*, si elle est de lui, son traité sur la *Malignité d'Hérodote*, se rattachent assez directement à l'histoire.

Si je ne me trompe, Plutarque a été avant tout un collecteur de faits, de mots célèbres et d'idées répandues dans les livres. Quand il lisait un auteur, je me figure qu'il était assis le *style* à la main, et qu'il notait au passage tout ce qui lui paraissait digne de remarque. Nous avons de lui un assez grand nombre d'écrits, tels que ses *Propos de table*, ses *Dits célèbres*, ses *Actions vertueuses des*

femmes, son *Banquet des sept Sages,* dans lesquels les faits et les idées sont à peine coordonnés. Il ne me semble pas avoir procédé autrement pour la plupart de ses écrits : il passait d'un sujet à un autre, mais il ne quittait le premier qu'après avoir lu les ouvrages qui en parlaient ; et lui-même alors résumait ses idées sur la matière et composait un petit traité. Nous ne devons pas oublier en effet que Plutarque n'est presque pas sorti de son pays, qu'il y a vécu un grand nombre d'années, entre l'exercice de sa prêtrise, les soins de sa petite administration communale et sa vie intérieure, dont la majeure partie était consacrée à l'étude. Plutarque voyait peu de personnes, parce que Chéronée n'était pas un lieu de passage ni un point du monde que l'on allât visiter ; il pensait donc avec les livres ; jouissant d'une fortune suffisante et vivant très modestement, il pouvait se procurer, en les achetant ou en les empruntant, les manuscrits dont il avait besoin et dont il extrayait la matière de ses propres traités. De cette manière il ne devint ni un historien, ni un savant, ni un rhéteur, ni même un homme d'action ; il devint un érudit, et fut une sorte de bénédictin païen. La bonté de son âme, ses sentiments de famille, la conscience qu'il avait de sa responsabilité comme prêtre, comme administrateur civil et comme maître de maison, répandent dans tous ses écrits un charme qui voile la sécheresse de l'érudition. C'est par ses qualités tout humaines que Plutarque est devenu populaire chez les modernes, plus peut-être qu'aucun autre écrivain de l'antiquité.

Au fond, ses écrits sont d'une médiocre valeur et dénotent, avec un cœur droit et pur, une intelligence de second rang. En religion, tout prêtre d'Apollon qu'il est, il s'écarte beaucoup des croyances de la Grèce ; son livre d'*Isis et*

Osiris, son traité de l'*Ame du monde*, ses *Oracles de la Pythie*, ses réflexions *sur le mot* Εἰ du temple de Delphes, son livre *de la Superstition*, montrent un païen fort éloigné déjà des vieilles doctrines et presque détaché de l'anthropomorphisme. Au-dessus des dieux à la figure humaine, dans lesquels il ne voit que des noms divers d'une même divinité, il place les bons et les mauvais anges, δαίμονες, attachés à chaque personne durant et après la vie; au-dessus des anges deux principes universels, l'un bon, l'autre mauvais, qui rapprochent sa religion de celle de Zoroastre; au-dessus de ces principes, un organisateur éternel de la matière, qui n'est peut-être que le bon principe lui-même et qui a au-dessus de lui l'Être absolu et non créateur, de qui tout dérive. — La philosophie de Plutarque est surtout pratique. Quoique platonicien, exposant volontiers à sa manière les théories du maître, qu'il comprend assez mal, il a en matière de morale et de conduite ce bon sens qui caractérise l'esprit béotien depuis le temps d'Hésiode et qui est également éloigné des stoïciens et des épicuriens; il a composé plusieurs écrits contre les philosophes de ces deux sectes, cherchant à ramener l'une et l'autre doctrine aux conditions de la vie réelle.

Nous ne pouvons rendre compte ici des quatre-vingts écrits de Plutarque compris sous le nom d'Œuvres morales; par les anecdotes sans nombre dont ils sont remplis, ces écrits se rattachent étroitement aux œuvres que l'on a coutume d'appeler historiques. Les *Vies des grands hommes* ne sont guère en effet que des recueils d'anecdotes, destinées à mettre en lumière le caractère et surtout la moralité de chacun d'eux. Comme l'auteur était un homme studieux, qui résumait ses lectures et faisait beaucoup d'extraits des livres qu'il lisait, ses lectures sont devenues

des traités ou des biographies, dont les éléments avaient été choisis par lui conformément à ses goûts et à ses idées d'honnête homme et d'érudit consciencieux. Il en est résulté que ses Biographies sont loin de présenter les images complètes et vraies des personnages : elles négligent souvent les grands faits historiques pour mettre en lumière les actions de la vie privée. Plutarque professe que cette manière d'écrire la vie des hommes célèbres est non seulement plus utile que toute autre pour le lecteur, mais plus propre à nous les faire bien connaître : cette idée n'est pas parfaitement juste ; car les grands événements et la conduite politique des hommes supérieurs aux autres sont le plus souvent dirigés par de grands mobiles et par des conceptions de l'esprit dont leur vie privée est incapable de rendre compte. Du reste, Plutarque donne souvent aussi les vrais motifs qui ont décidé ses héros dans les grandes circonstances de leur vie publique ; il se trompe quelquefois, parce qu'il ne va pas toujours au fond des choses et parce que ses livres ne sont après tout que des compilations ; mais ses *Vies parallèles* n'en sont pas moins pour nous une mine abondante de renseignements historiques du plus haut prix. Il ne nous en reste que vingt-deux pour Rome et autant pour la Grèce ; Plutarque en avait composé un plus grand nombre ; mais le reste est perdu.

Comme écrivain, Plutarque n'occupe pas un rang élevé dans la littérature hellénique ; non seulement il n'a égalé aucun des anciens, mais il est demeuré inférieur à la plupart des écrivains de son temps. Ses écrits sont de valeur fort inégale : quelques-uns, sous la forme de traités didactiques ou de dialogues, ont été mieux travaillés que les autres ; tels sont le traité *de la Colère, de la Tranquil-*

lité de l'âme, de la Superstition, de l'Exil, des Délais de la Justice divine, œuvres de mérite qui rappellent plusieurs ouvrages latins sur le même sujet. Mais la plupart des ouvrages de Plutarque sont mal composés ou n'offrent même aucune trace de composition. Le style en est négligé, parfois incorrect et semble renfermer un assez grand nombre d'expressions provinciales, comme en employaient les gens de Chéronée. Ce n'est donc pas dans Plutarque qu'il faut étudier la langue grecque; il ne saurait non plus être regardé comme un modèle pour ceux qui veulent écrire l'histoire; il est faible comme philosophe; ses doctrines religieuses manquent de netteté : il n'est ni purement païen, ni homme de l'avenir; en matière de politique, il est soumis à la volonté toute-puissante des Romains, qu'il n'aime pas, et il administre sans liberté, quoiqu'il soit amoureux de la liberté. Homme de second ordre en toutes choses, il a su intéresser les générations qui l'ont suivi par les détails infiniment variés que son érudition a recueillis, par sa bonhomie et sa sincérité, par le sentiment toujours vrai qui anime ses écrits, enfin parce qu'étant un homme du commun, il ne présente jamais une pensée qui ne soit accessible au commun des hommes.

Mais, dans l'histoire des lettres et dans celle des idées, il n'a occupé véritablement qu'un rang très secondaire, il n'a paru sur la scène du monde ni par ses écrits ni de sa personne; il a vécu enfermé dans une petite ville au fond d'une province reculée et il a laissé les événements s'accomplir autour de lui sans y prendre part. C'était un sage.

Arrien, Ἀῤῥιανός, fut très différent de Plutarque, quoiqu'il s'en rapproche par la diversité de ses écrits. Il composa en effet une douzaine d'ouvrages traitant les uns d'histoire,

les autres de morale; mais, si l'on excepte ses trois biographies de *Dion*, de *Timoléon* et du brigand *Tilliboros*, ce sont de véritables histoires qu'il a composées, à la manière des grands historiens des siècles précédents. Ses livres de philosophie ne sont pas non plus des compilations; ils prennent les choses de beaucoup plus haut que les petits traités de morale vulgaire laissés par l'érudit de Chéronée. En philosophie, son maître fut Épictète; en histoire, il se donna pour modèle et pour rival Xénophon. Lui-même aperçut entre sa propre carrière et celle de ce dernier une sorte de ressemblance, qu'il s'efforça de compléter en écrivant des ouvrages tout semblables aux siens. Arrien, comme Xénophon, composa une *Anabase* qui fut l'expédition d'Alexandre, une *Histoire des successeurs* de ce prince pour faire pendant aux Helléniques, une *Cynégétique*, une *Histoire des Parthes*, une autre de *Bithynie*, une des *Alains*, un *Périple* de l'Euxin, une *Tactique*, des *Indiques*. En parallèle avec les Mémoires sur Socrate et les autres écrits philosophiques de Xénophon, Arrien rédigea les entretiens et discours de son maître Épictète sous les titres de *Dissertations*, Διατριβαί, d'*Entretiens*, Ὁμιλίαι, et de *Manuel*, Ἐγχειρίδιον, enfin une *Vie d'Épictète* qui est perdue. La vie d'Arrien ressembla aussi quelque peu à celle de Xénophon : né vers l'année 100 à Nicomédie de Bithynie, il fut citoyen d'Athènes et de Rome. En 136, Hadrien le nomma gouverneur de la Cappadoce, et à ce titre il eut occasion de repousser victorieusement une invasion des Alains. En 146, il fut fait consul par Antonin, et enfin prêtre de Cérès et de Proserpine à Nicomédie, sa ville natale. Il paraît avoir passé là, comme Plutarque à Chéronée, le reste de sa vie dans le repos et l'étude. Il mourut sous Marc-Aurèle.

Des œuvres philosophiques d'Arrien il nous reste les quatre premiers livres des *Dissertations,* qui en contenaient huit; quelques fragments des *Entretiens*, et le *Manuel* tout entier. Ces ouvrages, d'après le témoignage de l'auteur, reproduisent exactement les propres paroles d'Épictète : cependant il est aisé de voir que le style en est travaillé, que l'art d'écrire que possédait Arrien n'y fait défaut nulle part, que la composition et la forme, aussi bien dans les parties que dans l'ensemble, y sont plus soignées qu'elles n'auraient pu l'être dans une exposition philosophique faite de vive voix. Le style de ces ouvrages rappelle celui de Xénophon, mais il est plus savant et plus étudié : comme on ne parlait plus au temps d'Arrien de la même manière que cinq ou six cents ans avant lui, il a dû faire un certain effort pour se rapprocher de cette facilité qu'on remarque dans son modèle, et cet effort a empêché Arrien de tomber dans les négligences que l'historien des Dix mille a souvent commises. Il faut même ajouter qu'il y a dans le langage d'Arrien quelque chose de tendu, qui provient de la rigueur des doctrines stoïciennes qu'il expose. Avec plus d'ampleur et moins de contention, son style n'est pas sans analogie avec celui de Sénèque : il procède en quelque sorte par formules et par traits fortement accusés :

« Pour l'animal raisonnable rien n'est insupportable que ce qui est sans raison; ce qui a sa raison d'être est supportable. Les coups ne sont pas insupportables par nature. Comment? Vois comme les Lacédémoniens supportent le fouet, quand ils savent la chose raisonnable. S'étrangler n'est pas insupportable : quand un homme a compris qu'il y a une raison pour le faire, il s'en va et s'étrangle. » (Διατρ. I, 2.)

« Qu'est-ce donc qui trouble et frappe de stupeur le vulgaire?

Le tyran et ses gardes? Pourquoi? Cela ne doit pas être. Il ne se peut pas que ce qui est libre par nature soit troublé et empêché par un autre que soi-même; ce sont ses propres opinions qui le troublent. Quand un tyran dit à un homme : « Je te mettrai les fers aux pieds, » celui qui estime haut son pied lui répond : « Non, aie pitié de moi; » celui qui a l'estime de soi-même lui dit : « Si cela te semble utile, mets-les. — Cela ne te fait rien? — Rien du tout. — Je te ferai voir que je suis le maître. — Et comment? Jupiter m'a fait libre. Crois-tu qu'il voulût permettre qu'on réduise en servitude son propre fils? De mon cadavre tu es le maître, prends-le. » (Διατρ. I, 19.)

Le *Manuel d'Épictète* est un règlement de vie inspiré non seulement par les doctrines stoïciennes, telles que l'école de Zénon les avait transmises, mais aussi par le spectacle des événements. A l'époque où vivaient Arrien et même Épictète, Rome avait vu les plus honnêtes gens frappés dans leurs biens ou dans leurs personnes par l'arbitraire et la violence des plus mauvais empereurs. Le stoïcisme s'était raidi contre les misères de la vie; l'on en était venu à cette indifférence courageuse que montraient de leur côté les chrétiens persécutés :

« Que la mort et l'exil et tout ce que l'on redoute soient chaque jour présents devant tes yeux, mais plus que tout la mort : ainsi rien de vil n'entrera dans ta pensée, et tu ne concevras aucun désir excessif. »

Et l'on s'accoutumait à se considérer ici-bas comme acteur dans une comédie, où le plus sûr était d'accepter son rôle, quel qu'il fût, et de le jouer pour le mieux. Le *Manuel* est tout rempli de ces sentiments; il ne se compose que de cinquante-trois articles, en général très courts, où la morale pratique des stoïciens se trouve résumée. Ce petit livre n'en a pas moins exercé sur les esprits et sur les

mœurs de beaucoup de personnes, soit dans l'antiquité, soit chez les modernes, une grande et salutaire influence.

Les livres d'histoire d'Arrien sont aussi l'œuvre d'un esprit distingué, sinon supérieur. Quoiqu'ils n'ajoutent rien à ce que l'on savait avant lui, si ce n'est peut-être pour la Bithynie et les Alains, ils résument les mémoires et les écrits d'un grand nombre d'historiens et de géographes ses prédécesseurs. Il ne nous reste que des fragments de son histoire des *Successeurs d'Alexandre,* de celle des *Alains,* de celle des *Parthes* et de celle de *Bithynie;* mais les quatre livres de l'*Anabase,* que nous possédons, nous permettent d'apprécier cet excellent ouvrage. C'était une histoire complète des expéditions d'Alexandre le Grand, depuis son avènement jusqu'à sa mort. Le sujet, étant parfaitement circonscrit, était un des plus beaux qu'un esprit judicieux et élevé pût choisir pour objet de ses études. Le style de l'*Anabase* est clair, limpide, parfois éloquent, et place l'auteur au nombre des meilleurs écrivains. Le fond en est excellent: Ptolémée et Aristobule étaient les deux principales autorités d'Arrien; mais il avait tiré des documents d'un grand nombre d'autres auteurs et il avait su appliquer une critique intelligente à leurs récits discordants. On peut dire que, comme écrivain philosophe et comme historien, cet auteur est un de ceux qui ont fait le plus d'honneur à l'époque des Antonins et relevé l'éclat de l'hellénisme à son déclin.

Son livre sur l'*Inde,* Ἰνδική, est écrit en dialecte ionien, avec une grande pureté de style. Il ne semble pas avoir rien ajouté à ce que l'on savait de la géographie et des habitants de cette contrée. C'est comme un complément de l'*Anabase,* où l'auteur a surtout mis à profit les livres de Néarque, de Mégasthène et d'Ératosthène.

Les *Cynégétiques* sont moins un traité de la chasse qu'un manuel sur l'art d'élever les chiens.

Appien, 'Ἀππιανός, nous ramène aux interminables histoires romaines, dont on avait vu le cadre s'agrandir et les matériaux s'accumuler depuis l'époque de Polybe. Son *Histoire romaine* semble avoir introduit cependant une nouveauté dans la disposition des parties : elle ne procède pas suivant l'ordre chronologique, ou d'après les rapports naturels des événements ; c'est comme une réunion d'histoires séparées les unes des autres, dont chacune traite d'un peuple en particulier, le prenant à son origine et le conduisant jusqu'au jour où il va se perdre dans l'unité romaine. Ce cadre était immense et ne pouvait que difficilement être rempli par un seul écrivain. Aussi, d'après ce qui nous reste d'Appien, voyons-nous qu'il a passé très rapidement sur les premiers temps de chaque peuple et qu'il ne commence à en développer l'histoire que du moment où ce peuple entre en relations avec les Romains. Dans ces conditions, on voyait paraître successivement toutes les nations comprises dans l'*orbis romanus* : les Latins, les Italiens, les Samnites, les Gaulois ou Celtes, les Insulaires, les Espagnols, les Carthaginois, les Syriens, Mithridate, l'Illyrie, etc. ; et ensuite commençait cette longue histoire des guerres civiles, sur laquelle cinq livres écrits par Appien nous ont été conservés.

Appien a dû publier son *Histoire romaine* vers le milieu du second siècle. Nous ne connaissons exactement les dates ni de sa naissance ni de sa mort ; mais il nous apprend lui-même qu'il fut avocat à Rome et qu'il devint procurateur à Alexandrie, sa ville natale. Il florissait sous les empereurs Trajan, Adrien et Antonin. Sa fonction

d'avocat avait exigé de lui de sérieuses études : il écrivait le grec avec pureté : son style est clair, agréable, quoique ses récits soient un peu froids et qu'il manque d'imagination. De plus, sa critique ne semble pas fort judicieuse ; il prend dans des auteurs dont les idées ne s'accordent pas toujours entre elles ; il néglige de parti pris les dates des événements, de sorte que la lecture de ses livres exige un travail de restitution synchronique, souvent difficile à réaliser. Malgré ces défauts, qui suffisent pour mettre Appien parmi les historiens du second rang, nous devons nous estimer heureux de posséder les livres qui traitent de la guerre civile, parce qu'ils nous permettent souvent de rectifier les erreurs volontaires et les appréciations partiales de César.

Pausanias et Diogène de Laërte sont des écrivains de très peu de valeur, dont les livres, surtout ceux du premier, sont cependant pour nous d'un grand prix. PAUSANIAS, Παυσανίας, dont la patrie et les dates sont inconnues, mais qui, par son style, semble se rattacher à l'Asie Mineure, composa dans la seconde moitié du deuxième siècle son *Itinéraire de la Grèce,* que nous possédons. C'est un guide du voyageur, comprenant, outre le Péloponèse, les provinces de l'Attique, de la Béotie et de la Phocide. L'auteur y décrit les lieux à mesure qu'il les visite, en donne les distances relatives, en dépeint la topographie, les édifices et les œuvres d'art, enfin il en recueille avec soin les traditions religieuses et nationales ; quelquefois il donne des récits développés d'événements historiques intéressants. Pour nous, l'*Itinéraire* de Pausanias est une mine abondante de renseignements, sans laquelle un grand nombre d'objets existant encore sur le sol de la Grèce seraient autant de problèmes insolubles. Cependant

les descriptions semblent plutôt faites pour des contemporains que pour la postérité : quoiqu'il suive une marche toujours la même, l'auteur passe quelquefois, dans les villes, d'un quartier à un autre sans qu'il soit possible de le suivre. Ses expressions n'ont pas non plus toujours la précision que l'on voudrait trouver dans un ouvrage descriptif. Enfin il est crédule ; homme simple et de bonne foi, il consigne les légendes qu'on lui raconte, sans les interpréter : on l'en a blâmé quelquefois ; c'est au contraire une qualité pour laquelle il mérite d'être loué. D'ailleurs il dit dans son livre VIII[e], qui traite de l'Arcadie, qu'en étudiant les légendes de cette contrée il s'est convaincu que les anciens parlaient par symboles et qu'un sens mystérieux est caché sous les vieilles traditions. Il était donc moins crédule qu'il ne le paraît. Tels qu'ils sont, les dix livres de son *Itinéraire* sont encore aujourd'hui et seront longtemps le meilleur guide du voyageur en Grèce.

Diogène de Laerte, Διογένης ὁ Λαέρτιος, n'est supérieur à Pausanias ni comme écrivain, ni comme penseur. Son style est lourd et pénible ; son langage est incorrect, plein d'expressions vulgaires et d'obscurités. Il raconte mal, quoiqu'il cherche plutôt à amuser qu'à instruire. C'est du reste pour une grande dame romaine, que l'on suppose être Julia Domna ou Julia Mammæa, qu'il écrivit ces dix livres, comprenant quatre-vingt-trois biographies ; il ne pouvait pas songer à entrer bien avant dans des théories philosophiques, où sa noble lectrice n'aurait peut-être pas pu le suivre. Aussi le fond de son ouvrage est-il assez médiocre. S'il eût eu plus de critique et de jugement et aussi plus de connaissances littéraires, il eût pu néanmoins composer un

livre meilleur qu'il n'a fait. Il suffit de lire sa préface pour se faire une idée de la confusion qui régnait dans son esprit : il y parle de beaucoup de choses, mais à tort et à travers, mêlant les autorités les plus inégales, ne contrôlant rien par lui-même, confondant les peuples, les époques et les doctrines, parlant de la Perse et des mages, des sages de l'Inde, de la vieille Égypte et des doctrines hermétiques sans y rien comprendre, et cela dans un temps où il lui eût été facile de vérifier ce qu'il avançait ou de le rectifier. On ne peut donc avoir qu'une faible confiance dans les récits et les analyses de Diogène de Laërte. Et pourtant c'est un auteur que les historiens de la philosophie grecque sont heureux de posséder, parce que, étant le seul de son genre, il fournit des documents qu'on ne trouverait pas ailleurs. Les dates de sa naissance et de sa mort sont inconnues ; il parle de Potamon comme d'un auteur presque contemporain ; il parle aussi de la philosophie alexandrine comme d'une chose qui commence ; enfin il est presque certain qu'il a été lié d'amitié avec Philostrate, l'auteur de la *Vie* d'Apollônios de Tyane. Quant à son nom et au lieu de sa naissance, il n'est pas bien certain qu'il ne s'appelât pas Diogénianos, et l'épithète de *Laertios* peut se rapporter, comme nom de client, à une famille romaine aussi bien qu'à la ville de Laërte en Cilicie.

Diogène de Laërte est une ombre de Plutarque, qui lui-même ne fut ni grand philosophe ni grand historien. Dion Cassius, Δίων ὁ Κάσσιος, est l'ombre des grands historiens de l'école de Polybe; il est plus rhéteur qu'historien ; il est plus impérialiste que rhéteur ; il est plus ennemi de la vieille liberté romaine qu'il n'est impérialiste. C'était un de ces Gréco-Romains d'Asie qui, nés dans une ville de

province et amenés à Rome dans le monde officiel par le hasard de leur naissance, se faisaient les adorateurs du système impérial et les adversaires de tout ce qui tenait encore ou avait tenu jadis pour la liberté : Romains sans vertu, Grecs de Bas-Empire. Fils de sénateur, né à Nicée en Bithynie vers l'an 155, Dion fut sénateur à vingt-cinq ans ; édile et questeur sous Commode ; préteur en 193 sous Pertinax ; de la suite de Caracalla en Asie ; préfet de Smyrne en 218, puis de Pergame ; gouverneur d'Afrique sous Alexandre Sévère, puis de Dalmatie et de Pannonie ; deux fois consul. Ce magistrat impérial, après avoir subi les honneurs sous tous les régimes, se retira enfin, malade et fatigué par les ans, dans sa ville de Nicée où il termina son *Histoire romaine*. Il avait écrit auparavant une *Histoire de Trajan*, des *Persiques*, des *Gétiques*, ouvrages perdus et d'une authenticité douteuse ; une *Vie d'Arrien ;* des *Récits de voyage*, 'Ενόδια ; un tableau des *Songes et prodiges* qui annoncèrent l'avènement de Septime-Sévère, plate flatterie, qui fut récompensée par une lettre non moins flatteuse de l'empereur.

Son *Histoire romaine* était en quatre-vingts livres, et s'étendait depuis les temps primitifs de Rome jusqu'au règne d'Alexandre Sévère. Il nous reste des fragments des trente-six premiers livres, un abrégé par Xiphilin des livres LXI-LXXX, et les livres intermédiaires tout entiers. Toute la partie de cette histoire antérieure à son temps était traitée au moyen des livres, des mémoires et des documents officiels sans nombre que sa haute position lui avait permis de réunir. A partir de Commode (180), année où lui-même devint sénateur, il n'eut qu'à consulter ses souvenirs, ses notes et celles que ses contemporains pouvaient lui procurer. Cette partie fut racontée par lui avec plus

de détail que l'histoire des temps antérieurs ; et elle était aussi de beaucoup la plus intéressante de son livre. Ce qui nous en reste, et même l'abrégé qu'en a donné Xiphilin, ont une assez grande importance aux yeux des historiens modernes. Seulement on est forcé de se défier sans cesse des affirmations de l'auteur, quand on sait qu'il était homme de parti et quand on voit la manière dont il a traité des hommes tels que Cicéron et Sénèque. Tout ce que l'on peut reprocher au premier, c'est une vanité inoffensive et quelquefois un peu de faiblesse ; quant au second, Tacite n'hésite pas à dire qu'il représentait avec Burrhus le « parti de la vertu » à la cour de Néron ; sa mort avait d'ailleurs assez chèrement racheté le luxe de sa vie. Il était donc convenable qu'un homme, qui avait autant de fois que Dion tremblé devant l'autocratie impériale, comme il le raconte lui-même, eût plus de respect, sinon de condescendance, pour des hommes qui valaient mieux que lui.

Comme écrivain, Dion Cassius est un simple rhéteur : il avait été à bonne école ; son grec est pur, autant qu'il le pouvait être à cette époque ; mais son style est oratoire, enflé, redondant, plein de vide et souvent vide de pensées. En voici un court exemple, qui permettra de juger du reste : après la lecture de la fameuse lettre de Tibère, la *grandis epistola*, les sénateurs, qui aux premières phrases avaient adoré Séjan, et qui aux dernières le maudissaient, menaient en prison ce personnage si vite déchu.

« Jamais, dit l'historien, plus mémorable exemple de la fragilité humaine ne prouva qu'il n'est permis à personne de s'enorgueillir. Ils mènent en prison, comme le plus faible des mortels, celui que dès l'aurore ils avaient tous accompagné au sénat comme un homme beaucoup plus puissant qu'eux. Naguère il

leur paraissait digne de mille couronnes, et maintenant ils le chargent de chaînes; naguère ils lui servaient de cortège comme à leur maître, et maintenant ils le gardent comme un fugitif et ils arrachent de ses mains le voile dont il veut couvrir sa tête. Ils l'avaient décoré de la toge bordée de pourpre, et maintenant ils le frappent sur la joue; ils s'étaient prosternés à ses pieds, ils lui avaient offert des sacrifices comme à un dieu, et maintenant ils le conduisent à la mort... (Liv. LVIII, 11).

Cette vaine éloquence asiatique annonce déjà celle que déploieront au siècle suivant certains Pères de l'Église grecque, et dont le discours de Jean Chrysostome pour Eutrope est un parfait modèle.

Si nous ajoutons ici le nom d'HÉRODIEN, Ἡρωδιανός, nous aurons clos la liste des historiens grecs appartenant à l'hellénisme; ceux que l'on rencontrera dans les siècles suivants seront chrétiens ou ne vaudront pas la peine d'être nommés dans une histoire de la littérature. — Hérodien est un auteur de décadence; quoiqu'il s'efforce d'imiter les plus grands modèles de l'antiquité, son style est incorrect et aussi latin que grec. De plus, l'auteur est inexact et ne tient pas compte de la chronologie. Cependant il a plus de mérite réel que Dion Cassius, son prédécesseur immédiat : il est moins artisan de style, moins homme du grand monde, mais il a un plus vif amour de la vérité, il est plus impartial. Son *Histoire* comprend des événements dont il a pu être le témoin, je veux dire cette affreuse période de despotisme violent et d'anarchie, qui s'étend depuis l'avènement de Commode, en 180, jusqu'à l'époque de Gordien, 238. Malgré les défauts de son style et son insuffisance comme écrivain, Hérodien nous a pourtant laissé des tableaux et des récits saisissants des scènes tragiques de cette époque. Avec les noms d'empereurs

qui la terminent, commence cette période, connue sous le nom d'anarchie, pendant laquelle tous les éléments politiques de la constitution impériale entrent en lutte les uns avec les autres et s'épuisent tour à tour. De cette confusion sortira bientôt la monarchie proprement dite, qui amènera sur le trône des empereurs chrétiens. Alors la clarté recommencera à se faire au milieu des événements, et l'Histoire redeviendra possible. Seulement ce sera une histoire chrétienne, l'histoire d'Eusèbe.

III. PHILOSOPHIE MORALE

L'époque des Antonins n'offrit aucun nom grec dans la culture de la philosophie théorique. Au contraire, les applications de la philosophie occupaient un grand nombre d'esprits : tout le monde était moraliste ; on faisait de l'histoire une science morale, ou plutôt une morale en action ; le droit cherchait à se fonder sur la morale ; les rhéteurs même et jusqu'aux médecins tiraient de leurs théories des règles de conduite pour la vie pratique. Nous n'avons pas à revenir sur Plutarque et Arrien, dont nous avons parlé précédemment et qui ont été des moralistes plus peut-être que des historiens. Nous devons ajouter à leurs noms ceux de MARC-AURÈLE et de MAXIME DE TYR. Le premier, qui fut empereur de 169 à 180, n'était pas Grec ; mais il possédait le grec aussi bien que le latin et il choisit cette belle langue pour composer ses réflexions *A lui-même ;* malheureusement, il ne se donna pas la peine de vouloir être clair pour les autres. Son écrit se compose de pensées détachées, jetées sur le papier à mesure qu'elles venaient à l'esprit de l'auteur et revêtues de la première

expression qui sortait de sa plume : cette expression n'est pas toujours la bonne. Aussi, comme écrivain, Marc-Aurèle n'a-t-il exercé aucune influence sur la marche de la pensée grecque. Comme philosophe, il est un élève des stoïciens. Comme écrivain et comme philosophe, il est resté bien inférieur à Arrien ; ses *Pensées* sont loin de valoir le *Manuel* de ce dernier auteur. De plus, il y eut quelque chose d'étrange dans la pensée de Marc-Aurèle : un stoïcien ne devait être ni fauteur des vieilles divinités ni persécuteur des cultes nouveaux ; ce stoïcien impérial fut l'un et l'autre. L'empereur, dans l'âme de Marc-Aurèle, a donc dominé le stoïcien ; ces pensées qu'il s'adressait à lui-même dans le for de la conscience où réside le « dieu intérieur » laissaient le chef de l'État agir en vue de l'État, comme une seconde personne étrangère à la première. Il est juste de dire toutefois qu'en dehors des matières religieuses, Marc-Aurèle a été le plus stoïcien et le plus honnête des empereurs.

Quant à Maxime de Tyr, nous en avons parlé précédemment en traitant de l'érudition à l'époque des Antonins.

Il nous reste à parler de Lucien, Λουκιανός, qui s'appelait peut-être aussi Lycin, Λυκινός, et qui a été infiniment supérieur à tous les écrivains grecs de son temps. Sa vie est aussi une des plus intéressantes de cette époque. Né sur les bords de l'Euphrate, à Samosate, vers l'année 125, il appartenait à une famille de sculpteurs; après avoir étudié un peu de temps cet art, il y renonça pour suivre la carrière littéraire. On parlait fort mal le grec à Samosate; il quitta donc son pays, suivit les écoles d'Ionie, passa en Grèce à vingt ans, et de là vint à Antioche pratiquer la profession d'avocat. Il y connut les chrétiens

dont Antioche était un des principaux centres, y acquit de la réputation, puis visita la Syrie, la Palestine, l'Égypte, vers l'année 149, afin d'y étudier les mœurs et les religions orientales. Après avoir visité Rhodes et Cnide, il vint à Rome, vers 150, y resta deux ans s'occupant de philosophie; puis il se rendit en Gaule, y enseigna la rhétorique, s'y enrichit et retourna à Samosate vers 164. Ses parents vivaient encore; il partit l'année suivante avec eux pour la Grèce; chemin faisant, il vit en Cappadoce le fameux thaumaturge Alexandre et arriva en Grèce avec ce Pérégrinus dont il a raconté l'histoire. Il avait alors une quarantaine d'années; à partir de ce moment, on le voit fixé à Athènes et enseignant dans cette ville. C'est là qu'il écrivit probablement tous ses ouvrages, dont ses longs voyages, ses notes et ses propres réflexions lui fournissaient la matière. Il mourut dans un âge avancé; on ignore en quelle année.

Parmi les quatre-vingts opuscules publiés sous le nom de Lucien, il y en a plusieurs qui sont aujourd'hui généralement reconnus pour apocryphes; nous citerons entre ces derniers le *Philopatris*, l'*Ane*, le *Néron*, les *Amours*, l'*Alcyon*. C'est donc surtout d'après ceux dont l'authenticité n'est pas douteuse que l'on doit apprécier cet auteur. Lucien forme avec son époque un contraste extraordinaire : peu d'hommes ont eu plus de bon sens que lui dans un temps qui en ait montré aussi peu; esprit solide, il ne s'est laissé ébranler par aucune des extravagances ou des tentations qui l'entouraient. En matière de religion, il ne croit ni à ces vieilles divinités païennes dont il voit les cultes s'écrouler autour de lui, ni à ces faiseurs de miracles dont son siècle admirait les pouvoirs surnaturels. Il confond sans doute les chrétiens avec les sectateurs

des thaumaturges; mais il avait quelque raison de les confondre; car les dogmes et les pratiques des vrais chrétiens étaient encore un mystère et l'on voit, par l'histoire de *Pérégrinus,* que beaucoup de gens se croyaient chrétiens qui n'avaient point franchi le seuil des catacombes ou des églises et qui suivaient le premier imposteur faisant des miracles au nom du Christ.

La stupidité de ces foules populaires est merveilleusement mise en scène à la fin de cet écrit; ce Pérégrinus, après avoir cherché vainement par toute sorte de voies à se faire passer pour un être supérieur, après s'être pour cela fait chrétien et avoir attiré autour de sa personne de nombreux admirateurs, annonça qu'enfin il quitterait la vie et qu'aux prochains jeux Olympiques, en présence des peuples assemblés, il se jetterait et disparaîtrait dans les flammes. Il avait tenu sa promesse. Lucien avait assisté à cet horrible spectacle de la vaine gloire poussée jusqu'au fanatisme; il avait éprouvé cette pitié et cette colère, que l'admiration des ignorants excite en nous dans de pareilles circonstances. C'était le soir.

« En revenant, dit-il, l'esprit tout plein de pensées diverses, je rencontrais beaucoup de gens qui allaient voir, eux aussi; ils croyaient le trouver encore vivant; car on avait répandu le bruit qu'il monterait sur le bûcher au lever du soleil, comme font les brâhmanes. Je les faisais retourner sur leurs pas en leur disant que la chose était finie; quelques-uns pourtant avaient à cœur d'aller voir la place et d'en rapporter quelque reste du bûcher. J'avais bien du mal de leur raconter tout et de répondre à toutes leurs questions. Si j'avais affaire à un homme comme il faut, je me contentais de lui dire les faits comme je viens de te les dire à toi-même. Mais, s'il s'agissait de ces sots qui écoutent tout ébahis, j'ajoutais de mon cru quelque détail tragique: qu'au moment où le bûcher flambait et où Protée

(Pérégrinus) s'y était élancé, la terre avait tremblé violemment et mugi, qu'un vautour s'était envolé du milieu de la flamme en prononçant à haute voix ces paroles : « J'ai quitté la terre, je monte à l'Olympe. » Ces gens, stupéfaits, adoraient en tremblant et me demandaient si c'était vers l'orient ou vers le couchant que le vautour s'était envolé; je leur répondais ce qui me venait à l'esprit. — Je retournai donc à l'assemblée; là je vis bientôt un homme à cheveux blancs et qui semblait certes digne de foi, à ne voir que sa barbe et sa mine respectable. Il parlait de Protée et racontait que, après la crémation, il l'avait vu couvert d'un vêtement blanc et qu'il venait de le laisser se promenant tout lumineux et couronné d'olivier sous le Portique aux sept-voix. A tout cela il ajoutait le vautour, jurant qu'il l'avait vu lui-même s'envoler du bûcher. Et c'était pourtant ce même vautour que j'avais lâché un peu auparavant pour couvrir de ridicule la folie et la stupidité de tout ce monde. »

(*La Mort de Pérégr.*, 38 et sq.)

L'*Icaroménippe* présente le phénomène opposé, c'est-à-dire la chute rapide des vieilles religions païennes, l'abandon des sacrifices et la déchéance finale dont les dieux étaient menacés. Cette pensée se développe sous la forme d'un dialogue entre Ménippe et son ami, dialogue où sont exposées la diversité des opinions des hommes, surtout en matière de religion, et les contradictions qui régnaient dans tous les éléments de la société humaine. Le voyage de Ménippe dans les régions célestes et les discours que l'auteur fait tenir aux dieux sont d'une force et d'une éloquence que les Grecs ne connaissaient pas encore :

« Il y eut un temps, dit Jupiter à Ménippe, où j'étais appelé le dieu prophète et médecin, où l'on disait de moi : « Les rues sont pleines de Jupiter, les marchés publics en sont pleins; » Dodone et Pise étaient splendides et attiraient tous les regards; la fumée des sacrifices m'empêchait d'y voir. Mais, depuis qu'Apollon a établi à Delphes son oracle, Asclépios son hôpital à Pergame, depuis qu'il y a en Thrace un Bendidéon, un Anubi-

déon en Égypte, et à Éphèse un Artémision, tout le monde y court, on y fête des assemblées, on y dresse des hécatombes; et moi, comme un vieillard passé de mode, on croit me faire assez d'honneur si tous les cinq ans on m'offre un sacrifice dans Olympie; mes autels sont aussi froids que les Lois de Platon et que les raisonnements de Chrysippe. » (*Icaromen.*, 24.)

Le même sujet est traité dans un acte de haute comédie, intitulé *Jupiter tragédien*, Ζεὺς τραγῳδός, où Lucien fait tenir à ce dieu un discours fort éloquent sur les dangers que les philosophes font courir à la vieille religion nationale par leurs discussions et leur incrédulité. Mômos répond qu'à voir la manière dont les dieux se conduisent dans le monde, les philosophes n'ont peut-être pas tout à fait tort. On les appelle; ils paraissent; ils discutent; et la conclusion de toute la scène est qu'il existe sur terre une variété et une confusion infinie de religions:

« Ainsi donc, dit Timoclès, les hommes et les peuples se trompent en croyant aux dieux et en les fêtant? — Tu fais bien, répond Damis, de me remettre en mémoire les opinions des peuples; car elles prouvent combien tout ce que l'on dit des dieux est peu solide. La confusion est extrême et chacun pense à sa manière : les Scythes sacrifient à un sabre, les Thraces à Zamolxis, fugitif qui vint chez eux de Samos, les Phrygiens à Mên, les Éthiopiens au Jour, les Cylléniens à Phalès, les Assyriens à une colombe, les Perses au feu, les Égyptiens à l'eau. L'eau est une divinité commune à tous les Égyptiens : pourtant ceux de Memphis ont pour dieu un bœuf, ceux de Péluse un oignon, d'autres un ibis ou un crocodile, d'autres un cynocéphale, un chat, ou un singe. N'est-ce pas là une plaisanterie, bon Timoclès? » (*Zeus trag.*, 42.)

La vie d'*Alexandre* de Paphlagonie, thaumaturge que Lucien connut et fréquenta dans son voyage de Samosate à Athènes, est un tableau plein de couleur et de passion, où l'auteur dévoile les fourberies de ces magiciens, qui

pullulaient dans l'empire. Cet Alexandre avait pour ennemis les chrétiens, dont il voulait supplanter la religion naissante, mais surtout les épicuriens, dont la science, toute fondée sur l'expérience, renversait ses prétendus miracles, et enfin les athées qui, rejetant les dieux, n'étaient point disposés à se laisser séduire par les imposteurs. Celui-ci s'était mis sous l'invocation d'Esculape, dont le culte et les sectes étaient alors fort en honneur. Lucien dévoile les cérémonies occultes qu'il accomplissait, et le style de l'auteur y prend cet accent de bon sens outragé qui règne dans plusieurs de ses écrits.

Si l'on ne voyait que ce côté des œuvres de Lucien, les personnes à la fois crédules et timides pourraient le juger très injustement et ne voir en lui qu'un adversaire de toute croyance bonne ou mauvaise. Elles devront lire, outre ses *Dialogues des morts,* qui sont le plus connu de ses écrits, son traité *Comment on doit écrire l'histoire,* et elles s'assureront qu'il y avait dans l'esprit de Lucien des principes très solides et d'une justesse incontestable :

« Selon moi, dit-il, l'historien doit être sans crainte, incorruptible, libre, ami de la franchise et de la vérité; il doit, comme parle l'auteur comique, appeler figue une figue, et bateau un bateau; il ne donnera, il ne cèdera rien à la haine ni à l'amitié, par pitié, par honte ou par respect humain ; juste juge, bienveillant pour tous dans la limite de l'équité, il sera dans ses livres comme un étranger sans patrie, ne relevant que de lui-même, n'obéissant à aucun pouvoir, ne cherchant pas ce que pensera tel ou tel, mais racontant les faits comme ils ont eu lieu. » (Πῶς δεῖ τὴν ἱστορ., 41.)

Et plus loin, il ajoute cette règle de style :

« Comme la pensée de l'écrivain a, selon nous, pour limites la franchise et la vérité, son langage aussi doit avoir pour seule

et unique règle de montrer clairement le fait et de le mettre dans tout son jour, sans employer des termes obscurs et hors d'usage ni des mots de carrefour et de taverne, n'usant que d'expressions intelligibles pour tous et que les gens instruits approuveront. Que son style ne soit orné que de figures naturelles et exemptes de toute recherche; autrement ses discours ressembleront à des mets trop fortement assaisonnés.

(*Ibid.*, 44.)

Nous ne pouvons rendre compte ici des soixante-dix ou quatre-vingts opuscules dont se compose l'œuvre entière de Lucien. Il y en a beaucoup cependant qui mériteraient une étude particulière; on peut dire en effet que, comme auteur et comme écrivain, il s'est toujours conformé aux règles que nous venons de citer. Il en résulte que les écrits de Lucien doivent compter parmi ceux qui nous intéressent le plus, soit à cause des tableaux de mœurs, des récits et des expositions de doctrine qu'ils renferment, soit parce que cet auteur est presque le seul qui, étant, comme il dit, ἄπολις καὶ ἀβασίλευτος, représente toute une classe de personnes instruites, exemptes d'enthousiasme, de crédulité et de servilité et que leur éloignement pour tout ce qu'ils voyaient empêchait de se mettre en avant et de se faire l'organe des autres. Si Lucien nous manquait, nous ne saurions pas qu'il existait une telle classe de gens honnêtes et d'esprits non infatués. Cette existence au contraire nous est démontrée par le succès même qui accompagna Lucien pendant toute sa carrière de professeur public à Athènes et par la liberté dont il n'a cessé de jouir. Il est évident que c'est cette classe de personnes instruites qui la lui assurait : s'il n'avait pas tenu en quelque sorte la balance égale vis-à-vis des sectateurs des anciens dieux, des dieux nouveaux et des thaumaturges, Lucien aurait

eu dès cette époque le sort qu'eurent plus tard, sous un empereur chrétien, des philosophes plus inoffensifs que lui.

On s'est plu à faire de Lucien un chrétien renégat : accusation frivole et sans fondement; il n'a jamais été ni catéchumène ni membre d'aucune église; il n'a donc pu connaître le christianisme que par ouï-dire. D'autres l'ont transformé en violent ennemi des chrétiens, et on a, pour étayer cette accusation, traduit avec malveillance un passage de la *Mort de Pérégrinus*. Nous allons donner en finissant la traduction exacte de ce morceau, afin que chacun en puisse penser ce qu'il voudra :

« En ce temps aussi, Pérégrinus étudia la merveilleuse sagesse des chrétiens, fréquentant en Palestine leurs prêtres et leurs scribes. Qu'en advint-il ? En peu de temps ils ne furent plus que des enfants en comparaison de ce prophète, de ce coryphée, de ce président d'assemblée qui était tout à lui seul. Il interprétait et commentait les livres, en écrivait beaucoup lui-même ; ces gens le regardaient comme un dieu, le prenaient pour législateur et l'élisaient pour président. Aussi bien vénérent-ils encore ce grand personnage qui fut crucifié en Palestine pour avoir introduit dans le monde ces nouvelles cérémonies. »

(*Pérégr.*, 11.)

Le récit de Lucien est fait sans passion contre ces chrétiens abusés par un imposteur ; il a les caractères de bonne foi et d'indépendance qui se retrouvent dans tous ses écrits. Quant aux dogmes fondamentaux du christianisme, Lucien n'en parle nulle part, et il les a certainement ignorés. On ne peut donc voir en lui ni un ami, ni un ennemi de la religion à laquelle l'avenir était réservé. On peut même dire qu'il l'a servie sans le savoir, en portant les coups les plus rudes aux vieux cultes païens et au charlatanisme reli-

gieux, avec lequel elle a été longtemps confondue. Tout compté, l'écrivain de Samosate fut une de ces rares figures dont l'expression vive et saisissante reflète à elle seule une grande partie de l'opinion publique de leur temps; ses écrits, courts, nombreux et acérés, ont été comme autant de traits que le bon sens public lançait de toute part contre les mauvaises doctrines et les pratiques vicieuses qui venaient l'assaillir. S'il eût été dans l'ordre des choses que Lucien de Samosate devînt chrétien, aucun des Pères de l'Église grecque ne l'eût égalé en verve et en éloquence; il eût assuré le triomphe de sa religion, ou sa foi, unie à sa hardiesse, eût fait de lui un martyr.

IIIe ÉPOQUE. — DIOCLÉTIEN

Un long silence dans la littérature suit l'époque des Antonins. Il est rompu par ce groupe de philosophes mystiques auquel on a donné le nom d'*École d'Alexandrie*, quoiqu'ils aient presque tous enseigné et écrit loin de cette ville. Leur chef, AMMÔNIOS SACCAS, n'a rien écrit et ne compte par conséquent dans la littérature qu'à titre de fondateur d'école. On ne sait pas bien ce qu'était cet homme; il passe pour être né de parents chrétiens; mais son nom même est un problème; car à cette époque beaucoup de gens changeaient leur nom et s'en donnaient un autre qui fût approprié à leurs goûts ou à leurs idées; celui du prêcheur dont nous parlons rappelle le nom de l'Ammon égyptien; mais il offre aussi une étrange analogie avec celui du Mouni Çâkya, qui était le Bouddha.

Tous les critiques s'accordent à considérer comme venues de l'Orient les doctrines qui s'agitaient alors dans le

monde gréco-romain ; mais quel est cet Orient, personne ne le dit. Sans compter les Juifs et les Égyptiens proprement dits, les premiers très remuants et les autres à peu près annulés, il y avait alors deux grands peuples orientaux, les Perses et les Indiens, dont les systèmes religieux différaient beaucoup, quoiqu'ils fussent issus d'une origine commune. De plus, l'Inde offrait deux corps de doctrines en antagonisme l'une avec l'autre, le brâhmanisme et le bouddhisme : l'un avait pour base le *Vêda;* l'autre tirait sa force, moins de la nouveauté de ses théories, que de l'égalité qu'il proclamait et de son esprit de prosélytisme. D'un autre côté, nous voyons dans la société gréco-romaine du troisième siècle plusieurs éléments discordants : les croyances et les cultes païens, qui avaient pour eux la possession ; les tentatives isolées de réforme, qui se produisaient sur un grand nombre de points ; enfin deux courants de doctrines parallèles, souvent opposées, souvent aussi d'accord entre elles, le gnosticisme et le christianisme. Dans ces deux derniers il n'y avait presque rien de grec. Les *gnostiques* citaient des livres perses, les uns authentiques, les autres fabriqués par eux, des *Apocalypses* (révélations) de *Zoroastre,* de *Zôstrien* (zoroastrien), de *Nicothée,* d'*Allogénès,* de *Mésos ;* de ces noms, les deux premiers sont clairs, le troisième signifie « vainqueur des dêvas et des darwands », le quatrième indique l'origine étrangère du livre, et le dernier ressemble au mot Màsa qui est la Lune, représentée souvent dans les catacombes de Rome sous le nom de Mosès (Moïse). Que la doctrine chrétienne ait représenté l'antique théorie âryenne de *Sûrya* (le père céleste), d'*Agni* (le feu sacré, qui est le Verbe, le médiateur et le Fils) et enfin de *Vâyou* (*spiritus,* l'esprit qui donne la vie), c'est ce qu'il est aisé de mettre

hors de doute ; de plus, parmi ses pratiques, nous savons que le christianisme adoptait un certain nombre d'usages bouddhiques : la tonsure, le cénobitisme, la mendicité et plusieurs autres, sans compter la grande doctrine de l'égalité des hommes devant Dieu avec ses conséquences morales et politiques. Mais les chrétiens ne livraient pas aux discussions mondaines leurs doctrines et leurs cérémonies : pour en obtenir la connaissance il fallait, comme dans l'enseignement bouddhique, franchir certains degrés : on pouvait toujours se présenter pour être inscrit parmi les catéchumènes ou auditeurs ; mais le catéchisme de ces *çravakas* gréco-romains ne faisait pas toujours d'eux des chrétiens, et ce n'était qu'après un long apprentissage et quand on avait fait preuve de persévérance, qu'on recevait les dernières formules du dogme et le baptême. Les gens du dehors ne pouvaient donc connaître les doctrines chrétiennes et la signification des rites et des symboles qu'à la condition de se faire chrétiens, puis renégats, action déshonnête et qui n'était pas sans périls.

La position que prit l'école d'Alexandrie entre les doctrines du temps fut une des plus nettes de cette époque. Le nom de *platoniciens* que recevaient ses maîtres l'indique assez : ils se donnèrent pour mission de représenter l'hellénisme et luttèrent par conséquent d'une part contre les gnostiques, de l'autre contre les chrétiens. Toutefois, dans les discussions infinies auxquelles ce combat donnait lieu, il y avait moins de simplicité et de clarté que la position générale prise par les uns et les autres ne semblerait l'exiger. En effet, il y avait dans Platon lui-même un germe d'orientalisme, qui pouvait se développer et auquel les tendances des esprits à cette époque pouvaient donner une énergie nouvelle : c'est ce qui arriva ; les philosophes

néoplatoniciens furent beaucoup plus mystiques que leur maître ne l'avait été. D'un autre côté, les gnostiques n'étaient pas de purs orientaux : ils empruntaient de toute part, à l'Égypte peut-être, au mosaïsme sûrement, et surtout à ce mosaïsme hellénisé, tel que nous l'avons vu dans Philon. Enfin la grande compréhension des dogmes chrétiens leur permettait d'accueillir beaucoup de doctrines platoniciennes ou gnostiques, qui n'étaient point en contradiction avec eux-mêmes et qui pouvaient au contraire concourir à leur évolution prochaine. Il y eut ainsi de nombreuses analogies entre ces trois écoles : l'une, celle des vrais chrétiens, conserva le caractère purement religieux; les deux autres restèrent à l'état d'hérésies ou de philosophies plus ou moins mystiques.

L'issue de la lutte n'aurait pas été douteuse pour un homme qui aurait pu la voir de haut et en saisir à la fois l'origine et les tendances. Il aurait compris en effet que le gnosticisme de *Basilide* et de *Valentin* était une doctrine incomplète, artificielle, pleine de fantaisie et que, si elle se rattachait au mazdéisme, elle était loin de le reproduire dans son ensemble et dans son unité. D'ailleurs le mazdéisme n'était plus et même n'avait jamais été qu'une forme dérivée et pour ainsi dire une face de la grande et primitive doctrine âryenne; il se trouvait, quoique avec plus de portée métaphysique, dans une situation analogue au mosaïsme ; par conséquent, la gnose ne pouvait avoir qu'un succès restreint. Le néoplatonisme n'était pas une religion, quoique, par son mysticisme et ses allures, il ressemblât autant à une religion qu'à une philosophie ; de plus, il représentait le passé et non l'avenir; l'hellénisme, auquel il se rattachait, était à son déclin et ne pouvait pas plus être sauvé qu'un vieil arbre dont on couperait les rameaux

desséchés pour greffer un fruit nouveau sur ceux qui conserveraient encore un peu de sève. Au contraire, le christianisme reproduisait les doctrines primordiales de la race âryenne dans toute leur plénitude; il se constituait à l'état de religion avec des rites, des symboles, une métaphysique profonde ; il formait une Église dont les membres étaient frères, c'est-à-dire égaux, et avaient une organisation hiérarchique déjà puissante; le christianisme avait donc aussi un caractère de catholicité qui lui assurait l'avenir.

Les philosophes alexandrins manquèrent de foi dès la première génération : Ammônios n'avait rien écrit et avait fait promettre à ses disciples de ne point divulguer ses doctrines; Hérennius manqua le premier à cet engagement; Origène, Ὠριγένης, l'imita; Plotin se crut dégagé et livra à la discussion toute la métaphysique de son maître. Né en 205 à Lycopolis en Égypte, Plotin, Πλωτῖνος, se livra vers l'âge de vingt-huit ans à l'étude de la philosophie et s'attacha à cet Ammônios Saccas que l'on disait inspiré de Dieu, θεοδίδακτος. A trente-neuf ans, il partit à la suite de Gordien pour l'Asie (243), dans l'intention de séjourner auprès des mages et des brâhmanes, afin d'étudier leurs doctrines aux sources les plus pures. Mais ce voyage fut interrompu par les événements, et Plotin se rendit à Rome, où il enseigna et écrivit jusqu'en 270, année de sa mort. C'était un homme d'un tempérament faible et maladif, vivant de régime et méprisant les choses de ce monde, dont il ne pouvait tirer que peu de profit. Il fut longtemps sans écrire; il parlait ou plutôt il prêchait; son mysticisme et ses airs inspirés attiraient autour de lui beaucoup de fidèles, dont deux ou trois comprenaient à peu près ses paroles, et qui tous se laissaient charmer et le regardaient presque comme un dieu. Il faisait des miracles, ou du moins

on le croyait; pratiquant l'extase, il réussit quatre fois dans sa vie à s'unir à Dieu parfaitement, ce qu'il appelait *hénosis*, ἕνωσις. Sa maison regorgeait de jeunes gens et de jeunes filles qui demeuraient suspendus aux lèvres du prédicateur et lui faisaient cortège; il avait parmi ses auditeurs assidus des personnes de haut rang; il compta même parmi eux l'empereur Gallien et l'impératrice Salonine. Il eût donc pu, si sa doctrine et la tradition de son école l'eussent permis, constituer une Église et lutter avec des armes temporelles contre les chrétiens, les gnostiques et Manès, dont la doctrine dualiste attirait alors beaucoup de personnes.

Comme écrivain, Plotin occupe un rang peu élevé dans la littérature hellénique et n'y compte en réalité que parce qu'à cette époque l'art d'écrire n'existe plus : l'histoire des lettres se confond avec celle des idées ou même est tout à fait absorbée par elle. Paresse ou dédain, Plotin écrivait au courant de la plume et sa main reproduisait les mots comme ils lui venaient à l'esprit. Il ne relisait jamais ce qu'il avait écrit : ses phrases sont pleines d'obscurités et d'incorrections. Il savait à peine le grec : il disait ἀναμνημίσκεται au lieu de ἀναμιμνήσκεται. Pour servir sa métaphysique transcendante, les mots de la langue quittaient leur sens et en prenaient d'autres, qu'ils n'avaient jamais eus auparavant. Les gnostiques, les chrétiens et beaucoup d'hommes plus ou moins mystiques et souvent étrangers aux Hellènes agissaient de la même manière; la langue se transformait avec une rapidité extrême; les sens détournés prenaient la place des significations anciennes. Comme beaucoup de ces prédicateurs parlaient au peuple, ils en prenaient le langage et l'introduisaient dans leurs écrits; en retour, le peuple recevait d'eux un grand nombre d'ex-

pressions auxquelles on n'avait jamais songé, que l'on comprenait à peine et qui pourtant circulaient de bouche en bouche et finissaient par tomber dans l'usage commun. Quoique ce travail de transformation de la langue fût commencé depuis longtemps et qu'il eût même toujours existé, le troisième siècle peut être considéré comme la période vraiment critique de la langue grecque, comme le temps où se brisa l'équilibre entre les formes anciennes et les nouvelles. Cette rupture, à laquelle tout le monde travaillait, eut pour principaux auteurs ou pour aides les plus actifs les philosophes, les chrétiens et toutes les sectes mystiques qui se rattachaient à l'Égypte ou à l'Asie. La langue grecque ressemblait alors à une ville que l'on démolit et où les pierres tombent comme une pluie de tous les édifices publics et privés. L'œuvre de destruction était d'autant plus facile qu'il n'y eut en ce siècle aucun auteur grec capable de représenter la belle langue antique et d'opposer, par son exemple, quelque obstacle à sa destruction.

Trois disciples de Plotin ont laissé un nom dans l'histoire, mais appartiennent plutôt à la philosophie qu'aux lettres. Ce sont Amélius, Porphyre et Iamblique. Ils avaient tous trois changé de nom : le premier s'appelait *Gentilianus* et avait reçu le nom d'*Amélios,* on ne sait pourquoi ; il eût voulu qu'on l'appelât *Amérios,* du mot grec μέρος, pour signifier qu'il ne prenait point part aux biens et aux plaisirs de ce monde et qu'il leur restait étranger. Après la mort de Plotin, il se retira dans Apamée en Syrie, patrie du philosophe pythagoricien Nouménios, dont Plotin et lui-même estimaient beaucoup les doctrines. On dit que Amélius avait été chrétien et qu'il citait les paroles de saint Jean dans sa définition du Verbe ; mais c'est là une sim-

ple affirmation d'Eusèbe, dont la véracité n'est pas toujours certaine. Amélius était un adversaire des gnostiques ; il avait écrit quarante livres contre le prétendu livre apocalyptique de Zostrianos.

Porphyre, qu'on appelait aussi *Basile* et dont le vrai nom était *Melk*, était né dans la Batanée, en 233. Ce que nous connaissons de sa carrière est contenu dans la *Vie de Plotin* dont il est l'auteur. Élève d'Origène et du rhéteur Longin, il se rendit à Rome vers l'âge de trente ans et là fut converti par Amélius aux doctrines de Plotin. Celui-ci le chargea de mettre en ordre ses propres écrits, dont le nombre, à sa mort, s'élevait à cinquante-quatre. Porphyre les distribua par ordre de matières en six recueils de neuf traités, recueils auxquels il donna le nom d'*Ennéades*. De plus, il y ajouta des commentaires, des sommaires et des arguments et il corrigea les barbarismes et les phrases les plus mal faites. C'est dans cet état que les ouvrages de Plotin nous sont parvenus. Porphyre vécut à Rome auprès de son maître et ne le quitta que sur son ordre pour faire un voyage de santé en Sicile. Revenu à Rome après sa mort, il épousa dans sa vieillesse une veuve chrétienne, Marcella, mère de sept enfants ; et il mourut lui-même vers l'année 304. Il avait réussi une fois, à l'âge de soixante-huit ans, à s'absorber en Dieu par l'*hénosis*.

Adversaire des chrétiens, comme Amélius l'était des gnostiques, il écrivit soixante ouvrages, dont les plus célèbres sont : le *Traité contre les chrétiens*, en quinze livres, qui fut, en 435, brûlé par l'ordre de Théodose II ; la *Lettre à Marcella* ; la *Lettre à Anébon* contre le dualisme et les démons ; l'*Antre des nymphes*, où il se rap-

prochait beaucoup des doctrines mazdéennes; le traité *contre l'Usage des viandes;* la *Vie de Pythagore,* celle de *Plotin;* l'*Eisagogé* ou introduction aux *Analytiques* d'Aristote, ouvrage précieux qui facilite singulièrement l'intelligence de ces derniers. Porphyre était fort instruit, bon écrivain autant que pouvait l'être un ascète oriental devenu platonicien; mais aucun de ses écrits n'a le caractère d'une œuvre littéraire.

Iamblique (Iamlêk) était une sorte d'Arabe de Syrie, qui vint à Rome comme beaucoup de gens y allaient. Il s'attacha à Plotin, dont les doctrines et les airs inspirés flattaient son mysticisme. Dépourvu de connaissances littéraires et de véritable talent, il écrivit plusieurs livres sur la doctrine pythagoricienne, une *Vie de Pythagore,* et une réponse à la lettre de Porphyre à Anébon. Il ne prenait des doctrines que ce qu'elles avaient de chimérique et d'insensé. Crédule à l'excès, vrai derviche avant Ali et Mahomet, il s'imagina qu'il devenait un philosophe grec, mais il ne fut jamais qu'un bédouin.

Longin, Διονύσιος, *Cassius Longinus,* a connu et fréquenté presque tous les hommes de quelque valeur qui se signalaient à cette époque, soit dans les lettres soit dans la philosophie. Syrien de naissance, Romain par sa clientèle plutôt que par sa race, il voyagea beaucoup dans sa jeunesse avec ses parents; il fut élève d'Ammônios Saccas, d'Origène et de Plotin et développa au contact de ces hommes célèbres l'esprit philosophique qui se remarque dans ses écrits. Il eut dans sa vie deux choses heureuses : la première fut d'être traité de philologue par Plotin, qui lui refusait du même coup le titre de philosophe et par là

contribuait à retirer cet esprit élégant et vraiment grec du bourbier des discussions mystiques où il était exposé à se fourvoyer. La seconde fut qu'ayant été exclu de la sorte du cénacle gréco-romain, il vint se fixer pour longtemps à Athènes, et y vivre, comme avait fait Lucien, en face des belles œuvres, toutes fraîches encore, du siècle de Périclès, des horizons si purs et si nets de la Grèce et dans le commerce des anciens et véritables Hellènes. Il resta donc philosophe autant qu'il convenait de l'être et représenta presqu'à lui seul l'hellénisme au troisième siècle. Il professa longtemps dans Athènes ; il y fut maître de Porphyre, qui apprit de lui à mieux écrire que Plotin, et il y acquit une érudition variée et solide. En 269 il quitta cette ville pour retourner dans son pays : là il fut connu de Zénobie, qui l'attira à sa cour, en fit son maître, puis son ministre, refusa sur son conseil de se soumettre à la domination romaine et attira contre elle l'armée d'Aurélien. Vainqueur de Palmyre, Aurélien fit mettre à mort Cassius Longinus.

Il avait écrit beaucoup d'ouvrages, dont il ne nous reste que des fragments : des commentaires sur *Platon*, *Démosthène*, *Homère*, des livres de *rhétorique*, un *lexique* attique, des livres de *grammaire*; des *conférences de philologie*, φιλολογικαὶ ὁμιλίαι ; des livres de philosophie *sur le But de la vie*, l'*Instinct* (Περὶ ὁρμῆς), les *Idées*, l'*Ame* ; un *Éloge d'Odenath* ; etc. — Le *Traité du Sublime* (Περὶ ὕψους), qui forme, tel qu'il est, un ensemble complet, est le meilleur ouvrage sur le style que nous ait légué l'antiquité. La plupart des idées qu'il renferme sont çà et là répandues dans un grand nombre d'auteurs grecs et latins ; mais l'auteur du livre n'en a pas moins le mérite d'avoir exprimé dans un bon langage des idées justes et bien plus élevées que

toutes celles qu'on trouve chez les grammairiens des temps antérieurs. Nous ne croyons pas possible que cet ouvrage ait été composé par une personne résidant à Rome; c'est un livre grec, fait pour une société grecque et par un homme vivant au milieu d'elle. D'un autre côté, le livre *du Sublime* renferme un assez grand nombre d'expressions qui ne semblent pas avoir pu appartenir au second, ni, à plus forte raison, au premier siècle de notre ère, et qui sont du troisième. Si la citation célèbre de paroles empruntées au premier chapitre de la Genèse n'est pas une glose des temps postérieurs, elle indique aussi, entre autres faits, un temps où l'on commençait à connaître dans le monde athénien les livres des Juifs. Or il semble qu'aux deux premiers siècles on les y ait totalement négligés. Enfin l'auteur du *Traité du Sublime* est tantôt nommé Dionysios, tantôt Longinus. Il a existé aux siècles précédents divers auteurs du nom de Denys; mais, si le livre est du troisième siècle, on ne peut l'attribuer à aucun d'eux et il est d'une valeur telle, qu'à lui seul il eût fait la réputation de l'écrivain; celui-ci ne semble donc pas pouvoir être un autre que le Cassius Longinus dont nous parlons ici.

Dans son état actuel, le livre *du Sublime* paraît avoir fait partie du recueil intitulé *Conférences philologiques ;* c'est un ouvrage plein de philosophie et non une déclamation oratoire; œuvre d'un esprit solide et d'un homme éclairé par la réflexion aussi bien que par l'exemple des meilleurs auteurs, il expose les conditions, non extérieures, mais en quelque sorte intrinsèques, qui donnent le caractère de la sublimité à un livre, à une pensée, à une expression; et il montre que ces conditions se rencontrent moins dans la langue que parle l'auteur que dans les conceptions de son esprit et dans la forme première dont

il les revêt. On n'arrive donc pas au sublime par le travail du style. Mais ce travail n'en est pas moins nécessaire à quiconque veut être un bon écrivain. Le développement de ces idées et l'application qu'il en fait à beaucoup d'exemples pris chez des auteurs de diverses époques rend la lecture du livre de Longin à la fois utile et agréable.

Les fragments qui nous restent de ses autres ouvrages sont peu nombreux. Les principaux sont des scolies au livre du grammairien Héphæstion, un morceau sur la rhétorique, et sa lettre à Porphyre citée par ce dernier dans sa *Vie* de Plotin.

La longue période, presque improductive pour la littérature hellénique, qui comprend à peu près tout le troisième siècle, est marquée dans l'histoire des lettres chrétiennes par beaucoup de noms célèbres. Nous citerons seulement ceux de Clément d'Alexandrie, d'Origène, d'Hippolyte, de Jules l'Africain, d'Eusèbe lui-même, dont l'œuvre appartient également au siècle suivant. Nous ne faisons pas ici leur histoire, qui nous conduirait insensiblement jusqu'à nos jours. Nous donnons seulement cette courte liste, prise dans une grande nomenclature, pour avertir que la balance penchait déjà fortement du côté du christianisme.

IVe ÉPOQUE. — JULIEN

La sophistique, les romans et les Pères de l'Église composent toute la littérature grecque du quatrième siècle. Ces derniers y brillent de leur plus vif éclat : c'est l'âge des deux Grégoire, de Basile, de Jean Chrysostome. Les

romans y présentent une forme amoindrie de l'épopée, diminuée dans tous ses éléments. La sophistique offre à l'historien des lettres grecques plusieurs noms qui furent très grands à cette époque et dont la gloire se réduit à mesure qu'on les regarde de plus près : tels sont, par exemple, ceux de Libanios et de l'empereur Julien.

I. LA SOPHISTIQUE

Par le nom de sophistes nous continuons d'entendre professeurs et docteurs. Il y avait des sophistes dans toutes les parties de l'empire romain, en Occident comme en Orient, dans toutes les villes qui possédaient des institutions analogues à celles que nous nommons aujourd'hui *facultés* ou *universités*. Les plus célèbres de ces établissements étaient en Orient, c'est-à-dire chez les Grecs, et parmi eux florissaient surtout ceux d'Athènes et de Constantinople. Cette dernière ville en effet avait pris une importance nouvelle depuis que le centre de l'Empire y avait été transporté ; mais c'était toujours Athènes qui, à cause de sa langue, de ses monuments et de ses traditions, continuait à être regardée comme le véritable centre des études classiques. Byzance, par sa position géographique, attirait des gens de toutes les nations, qui apportaient chaque jour à la langue usuelle quelque tribut nouveau et en faisaient un idiome de plus en plus barbare. Les Albanais, les Slaves, les Latins et les Asiatiques formaient dans cette ville une population plus nombreuse que celle des Hellènes ; de cette époque date cette mutilation de la langue grecque, dont les Grecs aujourd'hui s'efforcent de réparer les effets. A l'époque de Constantin et de ses suc-

cesseurs immédiats, Athènes se trouvait encore éloignée des influences étrangères et vivait sur le fonds que lui avait légué l'antiquité. Beaucoup d'hommes instruits et de jeunes hommes studieux venaient y compléter leur éducation et y trouvaient de savants professeurs et une société littéraire distinguée. Mais il faut ajouter qu'ils n'y restaient pas longtemps, parce que la carrière littéraire conduisait aux honneurs et que le centre du gouvernement attirait à lui tous ceux qui avaient l'ambition de parvenir.

Thémistios forme avec Libanios et Himérios une triade de rhéteurs, qui remplit de sa renommée le quatrième siècle.

Himérios, Ἱμέριος, né à Brousse en 315, fut un véritable rhéteur, dans le sens antique de ce mot. Son père, nommé Aminios, l'avait été avant lui et avait joui d'une certaine réputation. Himérios, après avoir fait ses études à Brousse où son père enseignait, vint à Athènes compléter son éducation et ne tarda pas à enseigner à son tour. Comme il n'y avait pas de chaire vacante qu'il pût ambitionner, il acquit de la renommée en allant de ville en ville ouvrir en quelque façon des cours libres de rhétorique : il visita ainsi les villes et les universités de Brousse, de Constantinople, de Thessalonique, de Corinthe, de Lacédémone ; et ce fut après ces longs et nombreux essais qu'il obtint une chaire à Athènes. Il acquit dans cette ville une grande célébrité comme professeur ; il eut parmi ses élèves trois hommes qui, après avoir été des amis d'école, se séparèrent et combattirent dans des camps opposés : Grégoire de Nazianze, Basile et l'empereur Julien. Ce dernier avait conçu beaucoup d'admiration et d'estime pour son maître ; il en fit, en 362, son secrétaire. Depuis cette époque, Himé-

rios disparaît du professorat. Engagé après la mort de Julien dans la polémique religieuse, il devint aveugle dans sa vieillesse et mourut épileptique en 386.

Himérios avait composé un grand nombre d'ouvrages didactiques. Il nous reste de lui vingt-quatre *discours* et une dizaine de fragments : ces morceaux sont à peu près tous des modèles à l'usage de la jeunesse et roulent sur des sujets imaginaires, quelquefois singulièrement choisis. On voit en les lisant que les procédés d'enseignement adoptés depuis l'époque d'Isocrate par les écoles grecques et ensuite par les écoles latines n'avaient pas changé ou n'avaient reçu que de petites modifications. Aux règles de composition, que nous trouvons exposées dans les ouvrages de plusieurs rhéteurs grecs ou latins, on ajoutait toujours la lecture et l'analyse des anciens auteurs, principalement des orateurs et des philosophes. Himérios connaissait sa langue et savait l'écrire, mais il ne semble pas qu'il se soit jamais élevé bien haut dans l'ordre des idées.

Avec une éducation toute semblable, THÉMISTIOS, Θεμίστιος, eut une tout autre destinée. Né en Paphlagonie vers 325 et un peu plus jeune qu'Himérios, il suivit les écoles du Pont et s'y distingua de bonne heure par ses aptitudes de rhéteur et de philosophe. A peine sorti des bancs des écoles, il composa pour les œuvres d'Aristote un savant commentaire, dont il nous reste une partie. Ce livre fit sa réputation. Il enseigna dès lors la rhétorique et la philosophie en Asie Mineure et en Syrie. Il était à Ancyre en 347, lorsqu'il adressa à Constantin, qui passait dans cette ville, un discours que nous possédons et qui lui ouvrit la carrière des honneurs. Appelé à Constantinople, il fut en 357 nommé sénateur par le successeur de Constantin ; il

fut honoré de deux statues et fait préteur en 361. Trois ans après, Julien son protecteur étant mort, il alla en Galatie complimenter Jovien, le nouvel empereur. Il eut aussi à prononcer des discours devant Valentinien et Valens, et devant Théodose. En 384, il fut nommé préfet de Constantinople et bientôt tuteur du jeune Arcadius; il mourut en 390.

Thémistios fut le type de l'homme public, du fonctionnaire impérial et du parfait magistrat. Comme il vécut soixante-cinq ans, dont il passa plus de la moitié dans les honneurs, il vit plusieurs empereurs (plusieurs rois, βασιλεῖς, comme on disait alors) se succéder sur le trône et, malgré la diversité de leurs idées et de leurs règles de gouvernement, il eut à leur adresser des discours officiels ou des rapports qui le plus souvent étaient des éloges. L'ancienne Grèce ne connaissait pas cette classe de fonctionnaires dont la stabilité était plus grande que celle des chefs de l'État et dont la création est due à l'ordre établi par l'administration romaine dans les services publics. Mais, comme ils n'étaient point en général inamovibles, les changements d'empereurs exigeaient souvent de leur part une flexibilité de principes qui pouvait facilement tourner à la corruption ou à la servilité. Thémistios a fait l'éloge de princes qui ne le méritaient guère et que ses fonctions publiques l'obligeaient, sinon à flatter, du moins à ménager. Nous possédons plusieurs de ces discours; la lecture en est instructive. On y verra qu'à côté de l'homme officiel il y avait aussi en lui le magistrat intègre et l'homme de bien, qui cherche à tirer le meilleur parti de son autorité et à se rendre utile. Nous signalerons entre autres: le *Discours à Jovien,* où il demande à ce nouvel empereur d'assurer la liberté des cultes; celui qu'il pro-

nonça en 367 en faveur de la clémence; les conseils au *jeune Valentinien*, discours écrit en 369. Il y a dans la plupart de ces écrits une véritable éloquence; Thémistios était un homme fort instruit, aimant beaucoup les anciens, lisant toujours Platon et imitant son style. Il fut peut-être le meilleur écrivain de l'époque de Constance.

Libanios, Λιβάνιος, est plus connu des modernes que Thémistios, et pourtant il lui fut inférieur en tout. Né à Antioche vers 314, il se rendit à Athènes en 334, y connut beaucoup d'hommes distingués et y remplaça quelque temps un professeur absent. Au retour de ce dernier, Libanios chercha fortune dans plusieurs villes universitaires, en Asie Mineure, puis de nouveau à Athènes où il ouvrit une école privée, ensuite à Nicomédie sous l'Olympe, où il passa cinq ans. Il chercha alors à s'établir dans Constantinople et retourna enfin à Antioche sa patrie; il y mourut en 390. Cette instabilité ne fut pas seulement dans sa destinée; elle était dans son caractère. Ambitieux et vaniteux, mais se heurtant contre des obstacles sans cesse renaissants, il devint d'un commerce difficile et son esprit était toujours disposé à contredire. Cependant son talent d'orateur et son érudition lui valurent une grande renommée et l'admiration de Julien et de Théodose. Julien le fit questeur. Mais, comme il vivait dans le concubinage et qu'il avait des enfants que la loi romaine ne pouvait reconnaître, il ne put jouir de la même considération que Thémistios dans une société à la fois prude et corrompue. Il fut, comme Himérios, le professeur de saint Basile et il le fut aussi de saint Chrysostome.

Il nous reste de Libanios un grand nombre d'écrits : des *Lettres*, les unes réelles, les autres fictives; cinquante

Exercices de rhétorique sur des sujets imaginaires; des *Progymnasmata* en treize livres; des *Arguments* à tous les discours de Démosthène; la *Vie* de cet orateur et enfin soixante-six *Discours*. Le style de ces ouvrages ressemble à celui des autres rhéteurs du temps; l'étude avait épuré le goût de leur auteur, qui s'efforce toujours de se rapprocher des meilleurs modèles. Ce style est du reste fort travaillé et souvent artificiel, comme les pensées mêmes qu'il revêt. Tout attique qu'il est et formé d'après les règles les mieux définies que les écrivains d'aucun peuple aient possédées, il sent toujours la rhétorique et n'a pas le naturel des anciens auteurs. La cause en est facile à saisir : au temps de Constantin, il y avait deux langues fort différentes l'une de l'autre, celle de la conversation et la langue écrite ; il fallait, pour employer cette dernière, faire effort pour oublier l'autre, et cet effort ne pouvait aboutir au succès que s'il était dirigé par les règles de la rhétorique et par l'exemple des bons auteurs. La spontanéité et avec elle l'originalité avaient donc disparu des œuvres littéraires; l'hellénisme vrai allait chaque jour s'anéantissant.

Un seul homme à cette époque a quelquefois échappé à cette littérature de collège qui brille dans Libanios : c'est Julien, *Julianus*. Rudement éprouvé par la vie dans sa jeunesse, puis parvenu au trône, il eut le sentiment de la réalité et de la responsabilité qui pesait sur lui. Élevé par des maîtres chrétiens, tonsuré, baptisé, devenu lecteur sacerdotal des livres saints, il put connaître à fond la religion nouvelle. A Nicomédie, où Eusèbe était occupé de son éducation, il connut Libanios et lut ses livres avec avidité. Plus tard, mis en relation avec le célèbre thaumaturge d'Éphèse Maxime, il étudia avec passion les dogmes

païens et se fit initier aux mystères de Diane. C'est aussi à cette époque qu'il s'instruisit dans le culte de Mithra, c'est-à-dire dans le mazdéisme, qui était devenu une des religions étrangères les plus répandues dans l'Empire. Envoyé à Athènes par Constance, il y eut pour condisciples et presque pour amis Grégoire de Nazianze et Basile; mais là encore, au lieu de persister dans le christianisme, qui n'avait été pour lui qu'une éducation d'enfance, il se faisait initier aux mystères d'Éleusis. Rappelé à Milan et fait césar, il épousa la princesse Hélène et partit pour le gouvernement des Gaules. Acclamé empereur par ses soldats, il marchait par le Danube sur Constantinople, lorsque Constance mourut, et il fit son entrée dans cette ville comme empereur légitime.

Peu d'hommes sur le trône ont eu un aussi profond sentiment des devoirs d'un chef d'État. Malheureusement, Julien vivait dans un temps où presque personne ne jouissait de cet équilibre, qui fait la justesse et la force d'une intelligence. Élevé dans le christianisme et incliné par ses études comme par ses goûts vers les anciens cultes, il crut pouvoir leur rendre la vie qui leur échappait, en mêlant au paganisme hellénique un principe philosophique emprunté aux néoplatoniciens et un élément religieux que lui fournissait la doctrine persane. Ses traités du *Roi-Soleil* et de *la Mère des dieux* contiennent sur ce point les renseignements les plus instructifs. D'un autre côté, Julien voyait derrière lui tout le glorieux passé de la race gréco-romaine, dont la civilisation croulante faisait ressembler le christianisme à une invasion de la barbarie; cette idée lui semblait plus évidente encore, lorsqu'il considérait les mauvaises mœurs de beaucoup de chrétiens et la conduite méprisable ou odieuse de ses deux prédécesseurs, Cons-

tance et Constantin, qui avaient été chrétiens, eux aussi. Il s'accoutuma facilement à regarder la foi nouvelle comme une superstition, qu'il fallait décourager afin de rendre à l'hellénisme régénéré l'énergie vitale qu'il allait perdre.

Julien n'était ni injuste, ni tyrannique. Sa *Lettre à Thémistios*, le fragment admirable de sa *Lettre à un pontife,* celle qu'il adressait *au sénat et au peuple d'Athènes,* sa consolation *à Salluste,* sont autant de preuves de sa douceur naturelle, de l'élévation de ses sentiments et de l'instinct de charité universelle qui était devenu pour lui un système. Mais il croyait que la vieille religion revivifiée pouvait, mieux que celle du « Juif mort », comme il disait avec dédain, conduire les hommes à la pratique de la vertu, et cela sans secousses et sans révolutions. Le langage prophétique, avec ses expressions violentes et ses outrages, répugnait à cette nature paisible, tendre et un peu rêveuse, que l'étude de l'antiquité avait encore adoucie. Quand il fut sur le trône, sa préoccupation la plus vive fut de rendre à l'ancienne religion son énergie morale, de faire pénétrer par elle dans la pratique les dogmes élevés que la philosophie et certaines religions étrangères avaient mis au jour, et en même temps de réduire, par des moyens moraux et par des voies administratives, l'influence acquise et croissante du christianisme. Il n'y avait à cela rien d'impie, ni surtout de perfide; toute la conduite de Julien procédait d'une idée que l'on peut qualifier de fausse, mais qui à cette époque était au moins discutable et qu'il n'a jamais dissimulée. La mort seule en a arrêté la réalisation.

Son *Misopôgôn* est un exemple de sa manière de procéder à l'égard des chrétiens qui l'insultaient. Avait-il eu tort de replacer dans Antioche les restes de saint Babylas,

qui avaient envahi l'enceinte d'Apollon? C'est un point à discuter entre les historiens. Mais il eut certainement raison de répondre aux grossièretés des habitants d'Antioche par un écrit plutôt que par des punitions, qu'il avait le droit de leur infliger. Le discours qu'il composa alors sous le titre de *Misopôgôn* ou *l'Ennemi de la barbe* est un pamphlet plein de verve et de naturel, où l'on ne sent presque pas la rhétorique.

Son livre intitulé *les Césars* est, au contraire, une œuvre d'art, une vraie composition littéraire. On pourrait lui donner pour titre *le Jugement des Morts* : car c'est une revue des empereurs romains, auxquels Julien a ajouté César et Alexandre, et qui sont amenés en scène par Hermès et par Silène. Chacun y rend compte de ses principes, de ses sentiments et de sa conduite; l'appréciation est sévère, la critique est parfois sanglante. C'est une page d'histoire tantôt juste, tantôt passionnée, écrite dans un style énergique, précis et coloré; mais elle montre moins la vraie figure des personnages qu'elle dépeint que leurs images altérées par la main maladive de l'empereur Julien. Il n'y est pas doux pour ses pairs, même pour Marc-Aurèle, dont il aurait fait volontiers son modèle. Il est dur pour Constantin, qui avait fait plus de mal au paganisme que de bien à la religion chrétienne; il est juste pour Constance, dont il avait fait jadis des *Éloges*, qui sont des persiflages sans pitié; quand, à la fin du débat, il abandonne les empereurs chacun à sa divinité, Constantin se livre à la Mollesse qui le caresse, le pare de pourpre et d'or et le remet à la Débauche.

En résumé, Julien s'est trompé, mais n'a voulu tromper personne. Il a fait, pour ranimer l'hellénisme en le réformant, un court et suprême effort. La cause qui devait

donner tort aux gnostiques condamnait au même sort son *Roi-Soleil* et sa *Mère des dieux ;* son œuvre ne devait pas mieux réussir que l'œuvre de Plotin et que celle de cet autre Iamblique dont il s'était fait un objet d'admiration. Tout ce qu'il y avait de bon dans l'hellénisme, c'est-à-dire ses éléments sociaux et politiques, passait dans le christianisme et permettait d'appliquer à l'Occident une doctrine que l'Orient avait « tenue cachée depuis le commencement » des sociétés aryennes. De plus, au lieu de vouloir, comme Julien, employer le pouvoir d'un empereur romain au rétablissement d'une religion mourante et à sa réformation, les chrétiens, qui à cette époque étaient les plus forts, employaient la force morale de l'idée nouvelle à la reconstruction de la société, dont ils s'assimilaient peu à peu les meilleurs éléments. Ainsi la tentative de Julien devait échouer, lors même que sa vie aurait eu plus de durée, et elle fut comme un de ces derniers mouvements convulsifs que fait un être mourant avant d'expirer.

II. ROMANS

Les romans forment une des dernières et en même temps des plus obscures parties de la littérature hellénique. La plupart des récits contenus dans ces livres ne se rapportent à aucune date précise, quoiqu'il s'y entremêle assez souvent des faits ou des noms historiques ; leurs auteurs sont le plus souvent inconnus, parce que les noms sous lesquels ils nous sont parvenus sont ordinairement imaginaires, et quelquefois simplement appropriés à la nature des événements ou des idées que développait l'écrivain. On est donc réduit à chercher pour cette période littéraire

des limites approximatives et à considérer surtout le tissu des faits, les idées et la langue des divers écrits qu'elle renferme. L'historien se trouve, à l'égard des romans grecs, à peu près dans la situation où l'on est en face de la littérature sanscrite.

Parmi les histoires plus ou moins romanesques écrites en prose, il est possible de reconnaître deux séries, qui pourtant se rapprochent et se confondent presque sur quelques points : une série purement hellénique et une autre qui tient à l'Orient. La première, que l'on peut rattacher aux *Fables milésiennes* d'Aristide de Milet, comprend les noms de Parthénios, de Diogène, de Longus, de Lucius de Patras, de Xénophon d'Éphèse, et même de Théodore-Prodrome et d'Eumathe. La seconde est moins nombreuse et comprend les noms d'Héliodore, d'Achille Tatius, de Chariton, d'Iamblique, auxquels on pourrait ajouter celui de Lucien comme parodiste des romans sérieux.

I. Nous ne savons presque rien des *Fables milésiennes*, si ce n'est qu'Apulée donne encore ce nom à un récit de la légende de Psyché qui date du quatrième siècle. Son caractère était évidemment grec et psychologique et n'avait aucune attache avec la littérature indo-persane.

Il en est de même des trente-six petites narrations qui nous sont parvenues sous le nom de Parthénios, avec le titre d'*Aventures d'amour*, Ἐρωτικά. Ce sont des historiettes très courtes, extraites et abrégées d'un grand nombre d'auteurs, dont Parthénios cite les noms; la plupart se rapportent à des légendes héroïques ou mythologiques et ressemblent moins à des compositions littéraires qu'à des matières données par un rhéteur à ses élèves pour qu'ils les lui rendent développées. Ce Parthénios n'appartient

pas encore à la vraie époque des romans; il vivait au temps d'Auguste.

Nous n'avons du roman d'ANTOINE DIOGÈNE, Ἀντώνιος Διογένης, que l'analyse donnée par Photius. Cet ouvrage avait pour titre Ἄπιστα, les *Choses incroyables* que l'on voit au delà de Thulé. Il était en vingt-quatre livres et racontait les aventures de voyage d'un Arcadien, nommé Dinias, dans le nord de l'Europe et de l'Asie et jusqu'à l'île de Thulé; là il trouve une jeune Tyrienne, Dercyllis, qui lui raconte elle-même son histoire; et cette rencontre devient le point de départ d'une longue suite d'aventures souvent invraisemblables et au milieu desquelles Pythagore et surtout son disciple Zamolxis occupent une place importante. Ce fait pourrait rapprocher la date de Diogène de celle de Philostrate, ou peut-être même de Porphyre. Du reste, tous ces récits étaient faits d'après des auteurs antérieurs, dont Antoine Diogène citait les noms.

Le vrai roman hellénique se dégage dans *Daphnis et Chloé,* pastorale (ποιμενικά) dont ni la date ni l'auteur ne sont connus avec certitude. Le nom de LONGUS se lit, mais d'une manière indécise, sur les manuscrits; et quant à l'époque, il n'y a, ni dans les auteurs ni dans le livre lui-même, rien qui la puisse exactement déterminer. Mais que l'œuvre soit purement grecque et exempte de toute influence étrangère, c'est ce dont la lecture de l'ouvrage ne permet pas de douter. Abstraction faite de toute moralité, cette pastorale est une œuvre charmante, d'une composition irréprochable, pleine de naturel, et d'un style qui rappelle les bonnes époques de la langue, malgré les néologismes qu'il renferme. L'auteur n'a point cherché à

voiler les idées ou à ne les exprimer qu'incomplètement, comme on le fait presque toujours aux époques de décadence ; il va droit devant lui sans reculer devant la réalité, et en cela il montre un art véritablement hellénique. Comme peintre de la vie pastorale, il est supérieur à Théocrite ; il a sur lui l'avantage qu'au lieu de détacher de cette vie des montagnes quelques petits tableaux de genre d'une dimension très bornée, il suit, chez deux enfants naïfs et ignorants, la marche d'un sentiment naturel et tout-puissant. Seulement il est vrai de dire que ce sentiment est presque tout physique et que, par conséquent, ces peintures de l'amour ne sont après tout que celles de la volupté.

L'*Ane :* l'auteur en est inconnu ; il se donne à lui-même le nom de Lucius ; cependant on a tour à tour attribué le livre à ce Lucius de Patras ou à Lucien. L'*Ane* est une parodie de la sorcellerie, dont le monde gréco-romain du second, du troisième et du quatrième siècle était infesté. C'est un poème en prose, œuvre d'un homme de bon sens et d'humeur joyeuse. Si l'on en pouvait retrancher deux ou trois scènes licencieuses, qui malheureusement sont dans la nature du sujet, il serait un modèle de gaieté burlesque et servirait mieux que beaucoup d'autres livres à l'amusement des gens d'esprit. C'est une idée aussi heureuse que bizarre d'avoir imaginé un homme curieux et incrédule à la recherche d'une séance de magie et qui, en l'absence de la sorcière, fait essai de ses drogues et se voit métamorphosé en âne. Les aventures de cet âne humain peuvent ensuite se dérouler à l'infini, dans des scènes d'une forme bizarre et d'un fond très vrai et très solide. L'*Ane* de Lucius est malheureusement bien court et nous amuse un moment sans beaucoup nous instruire. Du reste, on n'en pourrait faire une étude complète qu'en le comparant

à l'*Ane d'or* d'Apulée, comparaison étrangère à l'histoire que nous écrivons.

Rien de moins intéressant que les aventures d'*Habrocome et d'Anthia* par Xénophon d'Éphèse, quoique ce roman soit écrit avec assez d'élégance. C'est une froide imitation d'ouvrages de plus de valeur, dont il nous reste à rendre compte.

II. Pour se faire une juste idée de la série gréco-orientale des romans, il faudrait posséder plusieurs données qui nous manquent encore en partie, mais que l'on ne doit pas désespérer d'acquérir. L'examen de ces livres nous montre, mais d'une manière un peu indécise, que la Syrie et la langue syriaque ont été l'un des canaux par lesquels les poésies orientales ont pénétré dans le monde grec; et par ce mot « orientales » il faut entendre l'Inde, puisque la Perse ne semble pas avoir eu jusqu'à cette époque une littérature proprement dite. Que l'Inde ait fourni à la Grèce un élément littéraire nouveau, dans le temps où le christianisme prenait possession de l'Occident, c'est ce qui est prouvé par le livre de *Josaphat et Barlaam* ('Ιωασὰφ καὶ Βαρλαάμ) attribué faussement à saint Jean Damascène et qui appartient à un moine, Jean de Damas, antérieur à Mahomet. Le texte grec de Jean doit être regardé comme une version, faite au sixième siècle ou même plus tôt, d'un livre syriaque qui semble perdu et dont la date peut se rapporter à la période des romans. Ce livre fut l'œuvre d'un chrétien et pourrait passer pour un roman grec, du moins au point de vue littéraire, quoique les deux héros du récit aient été canonisés par les Églises chrétiennes; en effet, plusieurs livres de cette période, qui sont reconnus pour des romans, ont été composés par des

évêques et l'impression qui résulte de leur lecture est quelquefois excellente. Or nous possédons dans le *Lalita-vistâra* l'original sanscrit dont le livre syriaque, la version grecque de Jean et toutes les versions qui ont été faites depuis, sont des imitations : cet original n'est pas postérieur au troisième siècle avant J.-C. ; et celui dont il raconte la vie et les actions n'est autre que le Bouddha Çâkyamouni. Voilà le point solide d'où il faudrait partir pour faire l'histoire des romans grecs auxquels la Syrie et les pays voisins ont pu servir de centre de fabrication.

A leur tête, et de beaucoup supérieur aux autres, est le livre intitulé *Éthiopiques* ou *Histoire de Théagène et de Chariclée*. C'est un ouvrage de grande valeur pour l'historien. On lit dans la dernière phrase qu'il fut composé par un homme de Phénicie, de race solaire, nommé Héliodore, fils de Théodose. La Phénicie, à cette époque, c'était la Syrie, et sa langue était le syriaque ; sous ces deux noms d'hommes de race solaire, on peut écrire Sûryadatta et Dêvadatta, qui ont la même signification. Les deux extrémités de l'espace rempli par les aventures de Théagène et de Chariclée sont le temple de Delphes, où se noue leur chaste amour, et l'Éthiopie, dont ils deviennent les souverains. Ces deux âmes, où la pureté s'unit à l'intelligence et la douceur des mœurs à l'énergie dans la patience et dans l'action, figurent la civilisation hellénique dans ce qu'elle avait de meilleur et un élément étranger qui semble apparaître depuis quelque temps et produire d'étonnants effets. C'est en Éthiopie que cette nouvelle puissance morale est mise en action par l'auteur : ce pays, situé au delà de Syène et d'Éléphantine, est, dans le livre, habité par des hommes de couleur; mais le roi et la reine, qui sont nègres, ont déjà subi une influence étrangère ; ils por-

tent les noms aryens de Hydaspe et de Persina. De plus, ils ont une fille qui est née blanche par un miracle et qui n'est autre que cette belle et pure Chariclée. Enfin il existe dans le pays une vieille religion barbare et sauvage, pratiquant des rites inhumains; mais les prêtres sont des étrangers venus d'Asie, des missionnaires apportant avec leurs prédications la justice, la miséricorde et la charité. Celui d'entre eux qui joue le rôle de conseiller du roi porte un nom caractéristique : il se nomme *Sysimithrès* (*Çutchimitra*), l'Ami des purs, le protecteur des innocents. La reconnaissance de la blanche Chariclée comme fille du roi Hydaspe et son hymen avec Théagène ont pour effet immédiat l'abolition des sacrifices sanglants en Éthiopie et le triomphe de la religion nouvelle. Tel est le sens du roman de *Théagène et Chariclée*.

Quant à sa composition, elle est très savante et mériterait une étude particulière. Elle consiste en séries convergentes d'épisodes rattachés les uns aux autres par le fil que suit la destinée des deux principaux personnages. Ces épisodes sont d'une étonnante variété. Ils font passer successivement sous nos yeux tous les éléments essentiels des civilisations riveraines de la Méditerranée et particulièrement de celles de la Grèce et de l'Égypte, désormais dominées par le principe nouveau de justice et de charité venu de l'Orient. Il y a dans ce livre des scènes d'une grâce charmante, celle par exemple de la première entrevue de Chariclée et de Théagène, qui est comme une reconnaissance de deux âmes pures; il y a quelque chose, non de platonique, mais de mystique et d'oriental, dans l'amour de ces deux êtres charmants, dont nulle pensée, nul désir, nulle force extérieure, violente ou séduisante, ne peut altérer l'innocence. Rien de grec dans cet amour :

Râma et Sità peuvent seuls en offrir un autre exemple. Il y a des scènes d'un caractère indien, dont les analogues se trouvent dans plusieurs poèmes sanscrits : telle est celle de Chariclée sur le bûcher, et la grande épreuve du feu au livre X. Il y a aussi des scènes persanes : le livre VIII est presque tout rempli par des intrigues de harem. Au livre VI, on lit une opération de nécromancie du caractère le plus étrange, accomplie par une vieille Égyptienne, qui ressuscite son fils pour l'interroger. Les scènes helléniques sont d'un grand éclat : telle est la description des fêtes de Delphes au livre Ier; tel est ce livre X, qui n'a pas son analogue dans toute la littérature gréco-romaine, parce que, si les tableaux en sont grecs, l'esprit en est absolument indien. Enfin une grande variété de descriptions se rencontre dans tout l'ouvrage et en augmente l'intérêt : l'auteur connaissait l'Éthiopie et le cours du Nil, mais il connaissait aussi la Grèce et tout l'Orient de la Méditerranée.

Il y eut un Héliodore qui fut évêque de Tricca, en Thessalie. On prétend qu'il est l'auteur de *Théagène et Chariclée ;* mais rien n'est moins prouvé que cette attribution. Si elle est légitime, il faut admettre que le roman fut écrit avant que l'auteur se fît chrétien, qu'il avait séjourné en Syrie, qu'il avait lu des livres sanscrits ou du moins des imitations syriaques de ces livres et qu'enfin, également nourri de la littérature et des traditions de l'ancienne Grèce, il avait compris qu'une alliance s'opérait depuis longtemps déjà entre la civilisation hellénique et les grands dogmes de l'Orient. Tout cela n'a rien d'invraisemblable et l'on peut bien admettre que celui qui avait conçu *Théagène et Chariclée* ait été conduit par ses propres idées à se faire chrétien. Avait-il quelques données

historiques qui nous manquent encore, et savait-il à quelle époque les missionnaires de l'Asie aryenne étaient venus prêcher en Éthiopie? Peut-être. Il est certain qu'il met les événements de son livre à une époque assez reculée, puisque alors, d'après le roman, non seulement les fêtes de la Grèce étaient en pleine vigueur, mais de plus, l'Égypte était sous la domination des Perses, le Grand-Roi y luttait contre le vieux sacerdoce égyptien (V, VIII). Mais il y avait aussi en Égypte une classe de prêtres intelligents et bons, représentés dans le roman par le vieux Calasiris (en égyptien *krasher*), et qui protégeaient en quelque sorte la circulation des doctrines nouvelles dans la vallée du Nil.

Les critiques s'accordent à regarder *Leucippe et Clitophon*, par Achille Tatius, comme une imitation de *Théagène et Chariclée*; on raconte aussi que l'auteur se fit chrétien et parvint à l'épiscopat. Cela n'est point impossible, puisque, de nos jours, Fénelon a composé le *Télémaque*. Mais on ajoute que Tatius avait écrit son roman avant de se faire chrétien. Quoi qu'il en soit, l'imitation demeura loin du modèle. On voit paraître aussi, dans *Leucippe et Clitophon*, la Phénicie, Tyr, Beirout, Péluse, l'Égypte, le Nil, des brigands éthiopiens, le Phénix et sa légende. Mais en réalité l'auteur semble avoir peu connu la vallée égyptienne, ne s'être pas bien rendu compte des forces morales et religieuses qui luttaient de son temps, et il n'a fait réellement paraître dans son livre que la mythologie grecque. Achille Tatius est un platonicien : son roman est honnête; son style est élégant; mais sous ces dehors, que l'on peut approuver, se voilent aussi certaines scènes que la morale est loin d'accepter.

Le *Chéréas et Callirhoé*, attribué à Chariton, est plus

médiocre que le roman de Tatius. L'auteur n'a point d'haleine ; ses récits sont d'une sécheresse insupportable ; sa psychologie est vulgaire. Il y a dans son livre des scènes dépourvues de bon sens, admissibles dans un livre tel que l'*Ane*, mais que le sérieux de Chariton ne permet pas d'endurer. De plus, l'auteur ne distingue pas les civilisations : il met le langage d'un Grec dans la bouche d'un Mithridate et du roi Artaxerce. Ses imitations presque littérales des passages les plus connus des grands écrivains ont le tort de rappeler ces derniers. L'auteur se met plusieurs fois en scène pour dire ce qu'il va faire et pour expliquer où il en est de son récit : ces précautions sont d'un écrivain malhabile. Enfin la donnée générale du roman est inadmissible : car il nous présente une femme aimant passionnément son mari et qui prétend lui rester fidèle tout en épousant un autre homme.

Les *Babylonica* du Syrien Iamblique, né peut-être vers la fin du règne de Trajan, mais probablement très postérieur à cette époque, étaient une histoire décente dans le genre des *Éthiopiques* d'Héliodore ; nous n'en possédons qu'une analyse donnée par Photius et d'après laquelle il semble que le roman d'Iamblique a dû être écrit d'abord en syriaque ou peut-être même en persan (c'est-à-dire sans doute en pêhlvi), pour être ensuite mis en grec. Son titre, *Rhodanès et Sinnônis*, est étranger à la langue des Hellènes ; il en est de même de la plupart des noms qui se rencontrent dans l'analyse de Photius : parmi ces noms il s'en trouve plusieurs dont la nature syriaque peut être reconnue ; tels sont par exemple ceux de Soræchos, de Borochos, où l'on trouve aisément les mots *Sirach* et *Baruch*. Du reste, il n'y a presque rien à tirer de l'analyse

telle que nous l'avons, si ce n'est qu'elle montre par un fait de plus le rôle que jouait alors la Syrie dans la transmission des idées.

Il ne restait plus un seul auteur païen dans l'Empire, que cette contrée continuait encore d'être un des centres où se fabriquaient les imitations grecques des livres orientaux. Les chrétiens s'y approvisionnaient de matériaux littéraires, de légendes et d'histoires, comme l'avaient fait les païens dont on vient de parler. Nous pourrions par conséquent poursuivre jusque dans le moyen âge l'étude des romans grecs; mais notre tâche ne s'étend pas jusqu'à la société chrétienne ; elle cesse là où l'antiquité hellénique disparaît.

III. Pour clore la période de Julien, il nous reste encore à dire quelques mots d'un genre qui n'était pas absolument nouveau à cette époque et que les Latins avaient aussi cultivé, le *genre épistolaire*. Les modernes ont quelquefois adopté la forme d'une correspondance entre deux ou plusieurs personnes pour composer des histoires suivies, qui reçoivent ordinairement la forme du récit ; mais les lettres fictives des deux rhéteurs grecs Alciphron et Aristénète n'ont pas de lien entre elles ; elles sont indépendantes les unes des autres.

Alciphron, Ἀλκίφρων, nous en a laissé trois livres, formant un total d'un peu plus de cent lettres entièrement imaginaires. Les noms des correspondants sont souvent faits à plaisir et pour exprimer leur caractère ou leur situation. Quelquefois aussi ce sont les noms de personnages historiques bien connus, tels que Praxitèle et Phryné, Ménandre et Glycère. Il arrive quelquefois que ce sont des

lettres collectives, comme celle que les hétères de Corinthe sont censées écrire à celles d'Athènes. Beaucoup d'entre ces épîtres sont ingénieusement controuvées et agréablement écrites. Au fond, elles ont fort peu de valeur et ne peuvent guère servir qu'à donner quelques renseignements utiles sur les mœurs des Grecs au troisième siècle et au quatrième, si toutefois la vie d'Alciphron s'est étendue jusqu'alors. Encore ces détails de mœurs sont-ils souvent peut-être surannés; car il paraît en emprunter plusieurs aux poètes de la nouvelle comédie.

Aristénète, Ἀρισταίνετος, est probablement le sophiste qui périt au tremblement de terre de Nicomédie, en 358. Il parle d'Alciphron comme d'un correspondant de Lucien et l'on peut admettre qu'ils étaient morts tous deux lorsque Aristénète écrivait. Le nombre total des lettres qu'il nous a laissées s'élève à cinquante et une. Ce sont des compositions de rhétorique sur des sujets plus ou moins badins et licencieux; on y voit une femme engageant sa servante à se faire son entremetteuse, un adultère insistant auprès d'une femme vertueuse, une courtisane écrivant à un jeune homme qui en aime un autre. Tout cela est artificiel et mérite à peine qu'on en parle; mais il est nécessaire que nous constations à quel point de sa marche la littérature grecque était parvenue au quatrième siècle. Car, il faut bien le remarquer, les lettres d'Alciphron et celles d'Aristénète représentent alors, avec l'*Ane* de Lucius et la pastorale de *Daphnis et Chloé,* ce que l'art hellénique produisait de meilleur à lui seul et sans aucun secours étranger. On peut dire qu'il touchait au terme de sa carrière et qu'il allait bientôt disparaître.

Chez les chrétiens, les lettres grecques comptaient

alors parmi leurs noms célèbres ceux de Grégoire de Nazianze, de Basile, de Grégoire de Nysse, de Jean Chrysostome ; quelle différence !

Ve ÉPOQUE. — JUSTINIEN

La reconnaissance du christianisme par Constantin, non comme la religion de l'État, mais comme l'une des religions tolérées et publiques, avait eu deux conséquences principales : les gens de tous les cultes avaient désormais le droit d'entrer dans les églises, sans passer par les degrés de l'initiation, et d'y entendre la prédication évangélique sans l'autorisation des évêques ; en second lieu, la présence de beaucoup de gens non convertis en face de la chaire chrétienne forçait les prédicateurs à s'appesantir principalement sur la morale, à se moins préoccuper de la métaphysique et à négliger presque entièrement les symboles et leur interprétation. Ceux-ci se réduisirent peu à peu à leurs figures ou à leurs formules les plus générales, les plus simples et les plus accessibles au peuple, tandis que la morale chrétienne et les institutions ecclésiastiques qui en assuraient le succès prenaient dans les discours et dans les livres une place de plus en plus considérable. D'ailleurs la distinction des prêtres et des fidèles devenait plus tranchée, surtout en Occident, à mesure que l'organisation de l'Église se modelait davantage sur celle de l'Empire. Il est vrai que ce dernier fait avait lieu surtout dans le monde latin, où l'autorité de l'évêque de Rome devenait par degrés le pouvoir central d'une vaste Église. L'Orient se défendait contre cette unité du pouvoir ecclésiastique et gardait ses Églises indépendantes ; mais d'un

autre côté l'empereur n'avait pas dans cette partie du monde la même puissance qu'il avait dans l'autre ; la proportion y était donc la même qu'en Occident entre le progrès des institutions nouvelles et l'affaiblissement des anciennes.

Au commencement du quatrième siècle, l'art grec n'existait presque plus, la littérature classique était représentée par quelques hommes isolés, que la pensée publique ne soutenait plus. Alexandrie et Athènes, l'une par ses bibliothèques, l'autre par ses traditions, furent les derniers centres de productions littéraires ayant encore un caractère hellénique ; mais elles furent envahies à leur tour par l'esprit nouveau ; des hommes qui s'y distinguèrent, les uns passèrent spontanément au christianisme, les autres furent par ordre impérial réduits au silence ou exilés.

I. POÉSIE ÉPIQUE

Du reste, les genres étaient tellement épuisés, que les esprits amis de la littérature se trouvaient réduits aux abois. Le théâtre était tellement tombé dans le mépris que non seulement les docteurs chrétiens, mais Julien lui-même, en interdisaient comme immorale la fréquentation ; et vraiment, si l'on en juge d'après l'*Ane* de Lucius et d'après ce que Procope raconta plus tard de Théodora, femme de Justinien, il n'était pas possible à une personne qui se respectait d'y assister. L'éloquence politique était morte depuis longtemps, parce qu'elle n'avait plus où se faire entendre ; l'éloquence religieuse était le domaine des chrétiens. L'histoire n'avait plus l'autonomie que Lucien réclamait pour elle, depuis que l'Empire était devenu une

monarchie et que le prince portait le titre de roi, βασιλεῦς. La philosophie seule pouvait encore écrire et lutter tant que cela lui serait permis; et l'érudition pouvait recueillir les vieilles traditions helléniques, les mettre en vers, et produire, à l'imitation d'Homère, des images de l'ancienne épopée. C'est ce que firent l'une et l'autre, mais leur dernier effort fut bientôt épuisé.

Un rhéteur de Panopolis en Égypte, nommé NONNOS, Νόννος, qui semble avoir résidé comme érudit à Alexandrie, puis à Athènes, composa un poème épique en 21,000 vers, intitulé *les Dionysiaques* ou *les Légendes de Bacchus*. Cet auteur avait certainement été à bonne école : il maniait la langue épique avec une dextérité étonnante. Ne négligeant aucune des règles de langage ou de versification énoncées par les grammairiens, il composait des vers non seulement élégants et faciles, mais dont la prosodie était irréprochable. Dans son immense poème, que Wilford croyait avoir été fait à l'imitation des épopées sanscrites, Nonnos réunit toutes les légendes qui, de près ou de loin, se rapportaient au mythe de Dionysos, les rangea dans un ordre qu'il choisit et leur donna pour centre l'expédition de Bacchus aux Indes. Par là son poème put être en quelque sorte calqué sur l'expédition d'Alexandre le Grand, à laquelle les Grecs l'avaient quelquefois comparée. Les historiens et les géographes lui apportaient sur les contrées de l'Orient un grand nombre de documents dont il pouvait se servir. De plus, les érudits avaient déjà publié sur les légendes mythologiques un très grand nombre de récits, qu'il suffisait de réunir et de coordonner pour en former la matière d'une épopée. Enfin la mystique du culte de Dionysos fournissait un élément surnaturel et symbolique,

assez clair par lui-même pour rendre intelligible le plus grand nombre de ces légendes, dont la culture de la vigne, la préparation et la puissance enivrante du vin donnaient d'ailleurs une suffisante explication.

On est étonné cependant que, placé entre les religions de la Perse, de l'Inde, de la Grèce et des chrétiens, Nonnos ait presque entièrement négligé la signification théologique du vin, considéré comme la liqueur du sacrifice et comme réceptacle du Verbe divin[1]; il ne fallait cependant ni beaucoup d'attention, ni une très haute intelligence pour la comprendre. Son poème aurait à la vérité cessé d'être purement hellénique, mais il aurait acquis dans la poésie et dans l'histoire une importance supérieure même à celle du roman d'Héliodore. L'exemple de Nonnos nous prouve qu'au commencement du cinquième siècle, époque où il florissait, une épaisse barrière existait encore entre l'érudition grecque et les idées nouvelles. En effet, quand celles-ci eurent été révélées, nous ne savons comment, à Nonnos, il se fit chrétien, et le chantre des légendes de Dionysos composa une *Paraphrase de l'Évangile de saint Jean*.

Quand il écrivit son immense poème des *Dionysiaques*, il n' tait qu'un simple érudit; son épopée ne porte aucune trace des idées chrétiennes; c'est un amas de tout ce que l'hellénisme pouvait lui fournir sur son sujet. S'il a connu, comme quelques-uns le croient, les épopées indiennes, il n'en a tiré que leur commun défaut, qui est la longueur, les descriptions sans fin et les dialogues interminables. Quant à son procédé de composition, il est à peu près toujours le même : il consiste à décrire, soit directement soit

1. Dionysos est la seconde épiphanie du principe divin sous cette forme; la première était Ζαγρεύς; la troisième fut Ἴακχος.

à mots couverts, le phénomène naturel, puis à détacher tout à coup et à présenter sur l'avant-scène la figure symbolique et vivante qui le représente; dès lors ce n'est plus la grappe qui se développe, c'est Sémélé enceinte de Bacchus; ce n'est plus le sarment qui s'allonge avec ses vrilles ou cornes, c'est le taureau qui gravit la colline; la vigne elle-même est remplacée tout à coup par Ampélos, et ainsi du reste. Toutes ces figures symboliques agissent ensuite, parlent, se rapprochent ou s'opposent, chacune selon sa nature. Tel est du reste le caractère des mythologies.

La légende de Dionysos se déroule à travers les quarante-huit chants de Nonnos d'une façon régulière. Elle commence à l'enlèvement d'Europe par Jupiter changé en taureau. C'est au huitième chant seulement que Sémélé met au monde le Dionysos imparfait, que Zeus achève de former en le cousant dans sa cuisse. Il naît, grandit, s'entoure d'un cortège, devient puissant et se prépare à conquérir l'Orient. Le XIII[e] chant et une partie du suivant donnent le dénombrement de son armée. Elle se met en marche et les combats que le dieu livre à travers l'Asie se poursuivent jusqu'au chant quarante. Là commence le glorieux retour de Dionysos par l'Arabie et par Tyr, où le dieu chante un hymne au Soleil, son générateur éternel. De ce rivage, il se rend en Lydie, en Phrygie, en Europe, particulièrement en Thessalie et à Thèbes, d'où il était parti. C'est de cette ville que le dieu passe en Attique, puis à Argos, en Thrace et en Phrygie, où de son union avec Aura naît le mystique Iacchos, troisième *avatâra* ou incarnation du principe divin. A la naissance d'Iacchos, Dionysos remonte au ciel boire le nectar dans l'assemblée des dieux.

On voit que le poème de Nonnos est régulièrement

composé. Nous ferons une seule remarque touchant la légende qu'il raconte. Les Indiens dont il parle sont des hommes à la peau noire, et non des Aryas; c'est ainsi que l'auteur les qualifie toujours; or on savait fort bien, depuis Alexandre, que les Aryas de l'Inde sont blancs. Il faut donc voir dans la conquête de l'Inde par Dionysos une forme hellénique et très ancienne de la légende védique, qui nous montre les Aryas venant de l'ouest, conduits et inspirés par Sôma (qui est identique à Bacchus) et soumettant à leur empire les sauvages habitants de l'Indus, les Dasyous « à la peau noire, race impie qui ne reconnaissait pas les dieux ». Nonnos n'avait pas lu le Vêda; s'il eût connu cette légende, elle eût donné à son poème un tout autre aspect. Il n'a donc été qu'un pur archéologue, un simple érudit alexandrin, jusqu'au jour où il s'est fait chrétien.

Nonnos a fait école. L'imitation des épopées est devenue comme une mode au cinquième siècle et l'on a vu se produire, d'après les règles qu'il avait suivies, un assez grand nombre de poèmes en langue et en style homérique. QUINTUS, Κόϊντος, de Smyrne, après avoir gardé les brebis dans un clos voisin de cette ville, prit goût à la poésie et devint élève des Muses et probablement de Nonnos. Il nous reste de lui, en huit mille huit cents vers à peu près, un poème épique dont le sujet commence où finit l'Iliade et se termine à l'incendie de Troie et à la dispersion des héros grecs sur la mer. Les quatre chants de Quintus sont composés avec une symétrie vraiment naïve et méritoire; ils se ressemblent tous : ce sont toujours des combats; un héros mort est pleuré; un autre arrive de l'étranger pour lui succéder; mais un plus fort que lui paraît aussi chez les ennemis, essaye sa valeur sur le menu

peuple des héros, puis rencontre son grand adversaire ; il le tue, on le pleure, et le récit continue de la même manière. Ainsi se remplit le temps mesuré par les destins ; à la fin, les deux partis étant fatigués et épuisés, c'est-à-dire au XIIe chant, les Achéens se mettent à fabriquer le cheval, le mènent dans la ville, en sortent la nuit, brûlent la citadelle, tuent les hommes, emmènent les femmes et reprennent le chemin de leur pays. Mais une tempête les noie ou les disperse ; c'est ce que tout le monde savait.

Le bon berger Quintus s'est montré poète studieux et honnête ; il a appris avec beaucoup de scrupule le dialecte de l'*Iliade ;* il a versifié fort bien et beaucoup plus purement qu'Homère. Mais il n'a fait qu'une œuvre monotone, parce qu'elle était surannée.

Colouthos, Κόλουθος, fut Égyptien comme Nonnos. Il florissait à la fin du cinquième siècle et au commencement du sixième. Poète fécond dans le genre épique, il écrivit des *Persica,* des *Calydoniaca* en six chants, des Ἐγκώμια ou *Éloges*. Il ne nous en reste rien. L'*Enlèvement d'Hélène*, qu'on lui attribue et qui est d'une authenticité douteuse, décrit en 392 vers les noces de Pélée, la Discorde, les Amours, le jugement des Déesses, leur querelle, la séduction et le rapt de la femme de Ménélas. L'auteur met Sparte sur le bord de la mer : que cela serve à le juger.

Qu'est-ce que Musée, Μουσαῖος, auteur prétendu du petit poème d'*Héro et Léandre ?* On l'ignore : on ne sait ni la date ni le lieu de sa naissance, ni même s'il a jamais existé sous ce nom. Quoi qu'il en soit, le récit en 341 vers qui lui est attribué est agréablement composé ; il est très simple, comme les légendes de dames enfermées dans des tours, qui se racontent encore aujourd'hui auprès de

chaque πύργος τῆς Κυρίας de la Grèce moderne. Mais l'amour de Héro et de Léandre est moins pur qu'on ne l'a prétendu : les deux amants ne sont naïfs ni l'un ni l'autre ; ils savent très bien à quoi ils s'exposent, elle en recevant le jeune homme dans la tour où ses parents l'ont reléguée, lui en traversant un bras de mer souvent agité. On n'est pas surpris qu'il se noie et il fallait vraiment qu'il fût pris de la fureur de Vénus pour se mettre à la nage par un temps pareil. Aucune raison sérieuse ne l'y engageait. Voilà tout ce que l'on peut dire de cette pièce de vers, du reste assez bien écrite, mais à laquelle on ne peut sérieusement comparer les 21,000 vers de Nonnos.

Nous finissons avec Triphiodore, Τριφιόδωρος, grammairien de la fin du cinquième siècle, à peu près contemporain de Colouthos. Il écrivit en vers la légende d'*Hippodamie* et une *Odyssée* en vingt-quatre chants, dans chacun desquels manquait la lettre de l'alphabet portant le numéro correspondant ; ainsi dans le chant I il n'y avait pas d'α, dans le chant II point de β, et ainsi de suite. Voilà à quoi les descendants de Sophocle passaient alors leur temps. Notre grammairien avait également écrit des *Marathoniaca*. De tous ces ouvrages, il ne nous reste rien. Le morceau que nous avons de Triphiodore est intitulé *la Prise de Troie :* il se compose de 681 vers, écrits en assez mauvais style, dans lesquels on trouve une invocation à la Muse, un tableau de la fatigue des combattants, une description du cheval de bois, et l'épisode de Sinon. Le récit est sec, froid et traînant et ne mérite pas d'être lu, si ce n'est comme dernier fragment de la littérature hellénique et comme exemple de sa décadence et de sa chute.

II. ÉCOLE D'ATHÈNES

L'esprit scientifique n'avait pas éprouvé la même déchéance que le génie littéraire, parce que la science n'a pas de vieillesse, comme en ont une ces formes poétiques que revêt successivement la pensée chez les peuples artistes. Quand celles-ci se sont montrées chacune en son temps et qu'elles se sont effacées les unes les autres, l'esprit du peuple qui les a produites demeure comme une terre épuisée. Mais la science n'a pas de limites ; ses découvertes s'ajoutent indéfiniment les unes aux autres ; ce qui passe, ce sont les systèmes plus ou moins étroits dans lesquels les savants ou les écoles cherchent à les enfermer. Toutefois il y a un système universel vers lequel tous les systèmes particuliers viennent s'absorber en se dépouillant de ce qu'ils ont d'individuel, d'exclusif et de faux.

L'école d'Alexandrie, depuis le temps d'Ammônios Saccas, s'était donné pour tâche la synthèse de tous les systèmes. Plotin avait tenté de la réaliser immédiatement, non en suivant une méthode rigoureuse, mais en s'élançant par une sorte d'extase jusqu'à la source de l'être et de la vérité, de laquelle découlent toutes les vérités. Ses successeurs immédiats adoptèrent et mirent en pratique ses procédés, de sorte qu'au fond la science philosophique ne fit guère de progrès réels et adopta plus de chimères qu'elle ne démontra de propositions.

Mais l'esprit du siècle changeait et les philosophes, comme les savants et les littérateurs érudits, comprenaient que l'étude des faits, leur critique et leur analyse, étaient les conditions de la grande synthèse à laquelle on aspirait.

Les néoplatoniciens du cinquième siècle furent tous des commentateurs et des érudits: cette science des faits, à laquelle ils s'attachaient, avait pour but non seulement de poser les bases de l'édifice à construire, mais de dégager les éléments communs que les faits renferment et dont le seul rapprochement devait faire ressortir l'unité de la science universelle. Au temps où Nonnos rassemblait en un vaste poème les légendes qui composaient le mythe de Dionysos et en formait une unité, Proclus suivait la même marche dans l'étude des philosophies et des religions.

PROCLUS, Πρόκλος (ou Proculus) était né en 412 à Byzance d'une famille latine, ou peut-être d'une famille grecque qui avait adopté un nom latin. Il passa son adolescence à Alexandrie, où il eut pour maîtres Orion et Léonas, puis le physicien Héron et le philosophe platonicien Olympiodore. A vingt ans, il se rendit à Athènes, seul centre où l'on pût philosopher en liberté, depuis le meurtre de la belle et savante fille de Théon, Hypatie. SYRIANOS, dont nous possédons un commentaire sur la métaphysique d'Aristote, y enseignait la philosophie avec le titre de διάδοχος. C'est de lui probablement que Proclus reçut, comme une tradition de l'école, le projet de faire la synthèse des philosophies et d'en réaliser l'unité. Mais, devenu chef de l'école à son tour, Proclus agrandit singulièrement cette idée : il comprit que la pensée humaine a cheminé par deux voies parallèles, la religion et la science ; il établit entre ces deux fonctions de l'intelligence une sorte d'équation et prononça le premier que la recherche de l'unité ne devait pas moins porter sur les religions que sur les philosophies.

Pour accomplir cette tâche, il prit avec beaucoup de

discernement la doctrine d'Aristote comme méthode et celle de Platon comme fond de la philosophie nouvelle. Le procédé qu'il proposait et qu'il suivait était lent, mais régulier. La matière était immense; mais la première règle de la méthode est que tous les faits soient réunis, analysés, discutés ; à cette condition, la science peut s'établir sur un fondement inébranlable. Proclus n'admettait pas l'enthousiasme comme procédé scientifique; il considérait l'extase comme un état particulier de la pensée, qui peut se produire quand la science est faite, et non quand elle commence. Proclus ne fut donc point un prédicateur comme Plotin, mais un homme calme et maître de lui-même; il doit être rangé parmi les hommes, si rares au siècle précédent, chez qui l'esprit et le corps, et, dans l'esprit, les diverses facultés, présentèrent cet équilibre sans lequel la science est impossible. Il travaillait toujours, mais sans fatigue, vivant de peu, tenant une conduite irréprochable, beau de corps, bon et secourable pour tous. Pendant une vie qui dura soixante-treize ans, il composa, outre une vingtaine d'ouvrages qui sont perdus, un traité de *Théologie,* στοιχείωσις θεολογική, un traité de *Mathématiques,* un autre d'*Astronomie,* des *Commentaires* sur plusieurs dialogues de Platon, des arguments *contre les Chrétiens,* une *Chrestomathie* grammaticale. Son langage était distingué, comme il convenait à la ville dans laquelle il enseignait; le style de ses ouvrages est pur, naturel, assez élégant, quelquefois élevé, toujours classique.

Proclus était en état, par la solidité de son esprit et par sa facilité au travail, aussi bien que par son heureuse mémoire, d'exécuter l'œuvre d'unification qu'il avait conçue et entreprise et qui eût été la grande œuvre du temps

où il vivait. Pourquoi ne réussit-il pas? Les anciennes philosophies se résumaient dans les trois systèmes d'Aristote, de Platon et des stoïciens, puisque la méthode d'Aristote comprenait tout ce qu'il y avait de bon dans l'épicurisme. La première fournissait une méthode applicable à l'analyse de faits parfaitement définis, moins utile dans la question de théologie. La dialectique de Platon, malgré la hauteur où elle l'avait conduit, était à peine une méthode; elle laissait la porte ouverte aux conceptions fantastiques; elle avait le grand défaut d'aboutir à un dieu abstrait, duquel il était ensuite bien difficile de faire découler la réalité et la vie. Ce dernier élément se trouvait dans le stoïcisme, mais jeté comme une doctrine venue du dehors, comme un article de foi et non comme un objet de démonstration. On voit que les systèmes helléniques avaient manqué l'un des buts essentiels de la philosophie et que la synthèse qu'on en pouvait faire serait elle-même d'autant plus insuffisante comme théorie, qu'elle serait historiquement plus exacte.

L'étude méthodique des religions, en admettant l'équation formulée par Proclus, pouvait conduire à la découverte de cet élément que la philosophie n'avait point aperçu. Mais il eût fallu que les philosophes platoniciens d'Athènes fussent en même temps des philologues et qu'ils eussent entre les mains, non des relations de voyage souvent inexactes, ou vagues, ou mensongères, mais les textes fondamentaux des grandes religions de la race aryenne. L'Avesta était sous leur main, puisque le mazdéisme régnait dans toute l'Asie occidentale et que la Perse était alors florissante sous le sceptre des Sassanides. L'Inde était fréquentée des Grecs, qui s'y rendaient par terre et par mer; si la recherche des textes eût été consi-

dérée par eux comme une des conditions de la science, ils se fussent aisément procuré ceux de Vèdas et des autres ouvrages sanscrits, dont il semble que des imitations de fantaisie se faisaient déjà à cette époque, en syriaque et en grec. Les matériaux manquèrent aux philosophes d'Athènes : leur travail d'analyse et d'interprétation ne porta que sur les mythes de la Grèce, c'est-à-dire sur les mythes aryens les plus défigurés par la poésie.

Enfin la position que la philosophie alexandrine avait prise dès sa naissance en Égypte, et qu'elle conservait à Athènes vis-à-vis du christianisme, fermait l'intelligence de ses maîtres aux dogmes de la religion nouvelle. Les écrits de Proclus contre les chrétiens prouvent que cette hostilité n'avait pas cessé, depuis le temps de Plotin et de Porphyre : les platoniciens ne virent dans le christianisme qu'une superstition de création nouvelle ; offusqués par son symbolisme, ils n'aperçurent pas le lien qui le rattachait à l'Orient et qui pouvait faire de lui précisément cette doctrine universelle à laquelle ils aspiraient.

Vainement les successeurs de Proclus, DAMASKIOS, OLYMPIODORE, SIMPLICIUS, hommes vraiment distingués par leur érudition comme par leur style, s'efforcèrent-ils de compléter et de perfectionner l'œuvre du maître. Le néoplatonisme ne pouvait aboutir au terme qu'il cherchait, à moins que, par ses recherches mêmes, il ne rencontrât d'abord l'idée du Dieu-Vivant qui lui manquait, et que, par un changement complet d'idées, l'école d'Athènes ne devînt chrétienne. Dans l'un comme dans l'autre cas, l'hellénisme antique, dont elle était la dernière et suprême expression, était condamné à périr.

L'empereur Justinien, qui ferma les écoles de philosophie par son édit de 529, eût pu épargner cette honte au

christianisme, à la conscience duquel le meurtre d'Hypatie pouvait suffire. Quand un mourant est si près de la tombe, à quoi sert de lui ôter la vie, même quand il semble avoir été notre ennemi? L'historien byzantin Agathias raconte que Damaskios, Simplicius, Evlamios, Priscianus, Isidore de Gaza, Hermias et Diogène de Phénicie quittèrent l'Empire et s'en allèrent en Perse. Là régnait un prince sassanide, intelligent et ami des hommes instruits, Husrawa (Chosroès Noushirwan). Il avait fait écrire, probablement en syriaque, cette première histoire de Perse qui servit de base au *Livre des Rois* (*Shah-nâmeh*) de Firdouci, et il avait lui-même composé un recueil de maximes qui furent mises en vers par Saadi. De plus, il envoya dans l'Inde une mission d'érudits pour copier et traduire les fables du *Panchatantra*, qui, transmises sous le nom de Bidpaï, ont été le point de départ de tous les fabulistes modernes. Husrawa, l'ami des Grecs, donna l'hospitalité aux savants exilés. Mais l'exil est toujours l'exil : quand la paix eut été conclue, en 553, entre la Perse et l'Empire, les philosophes rentrèrent dans leur pays. Une des conditions imposées par Husrawa était qu'ils pourraient continuer en paix leurs travaux. Cette liberté leur fut laissée; mais ils n'enseignèrent plus. Une Grèce silencieuse ne saurait se comprendre ; l'hellénisme païen entra dans le repos des morts.

Dans l'admirable régularité de son évolution, la nation grecque avait produit une série non interrompue de formes littéraires. Comme on peut le voir par nos tableaux, les genres s'étaient multipliés d'époque en époque. En vertu de la loi qui préside à la formation des espèces, ils nais-

saient, par voie de division, de genres moins nombreux existant auparavant; ces derniers étaient nés de la même manière.

Nous venons d'assister à ces formations successives. Si nous remontons les séries jusqu'à leur point de départ, nous trouvons qu'elles ont une même origine, qui est l'Hymne. L'Hymne est en quelque sorte l'ancêtre commun d'où sont sortis tous les genres littéraires de la Grèce. Ensemble ils constituent une période, une phase dans l'évolution littéraire de la race aryenne. Dans le même temps, une phase analogue et parallèle se produisait dans la presqu'île indienne. Celle que nous appelons l'*hellénisme païen* a été l'une des plus glorieuses que l'humanité ait traversées.

Les peuples chrétiens sont venus après. Chacune des formes créées dans l'antiquité a été reprise par eux, s'est modifiée avec le temps et quelquefois dédoublée, en s'adaptant à des milieux nouveaux et variés suivant la loi universelle des transformations.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

INDEX

FIN DE L'INDEX

TABLE ANALYTIQUE

DU

SECOND VOLUME

SECTION SIXIÈME

ÉPOQUE DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE

SECTION SEPTIÈME

LE QUATRIÈME SIÈCLE JUSQU'À PHILIPPE DE MACÉDOINE

SECTION HUITIÈME

PÉRIODE MACÉDONIENNE

SECTION NEUVIÈME

PÉRIODE ALEXANDRINE

SECTION DIXIÈME

PÉRIODE GRÉCO-ROMAINE

PREMIÈRE ÉPOQUE : AUGUSTE

DEUXIÈME ÉPOQUE : LES ANTONINS

TROISIÈME ÉPOQUE : DIOCLÉTIEN

QUATRIÈME ÉPOQUE : JULIEN

CINQUIÈME ÉPOQUE : JUSTINIEN

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, directeur.